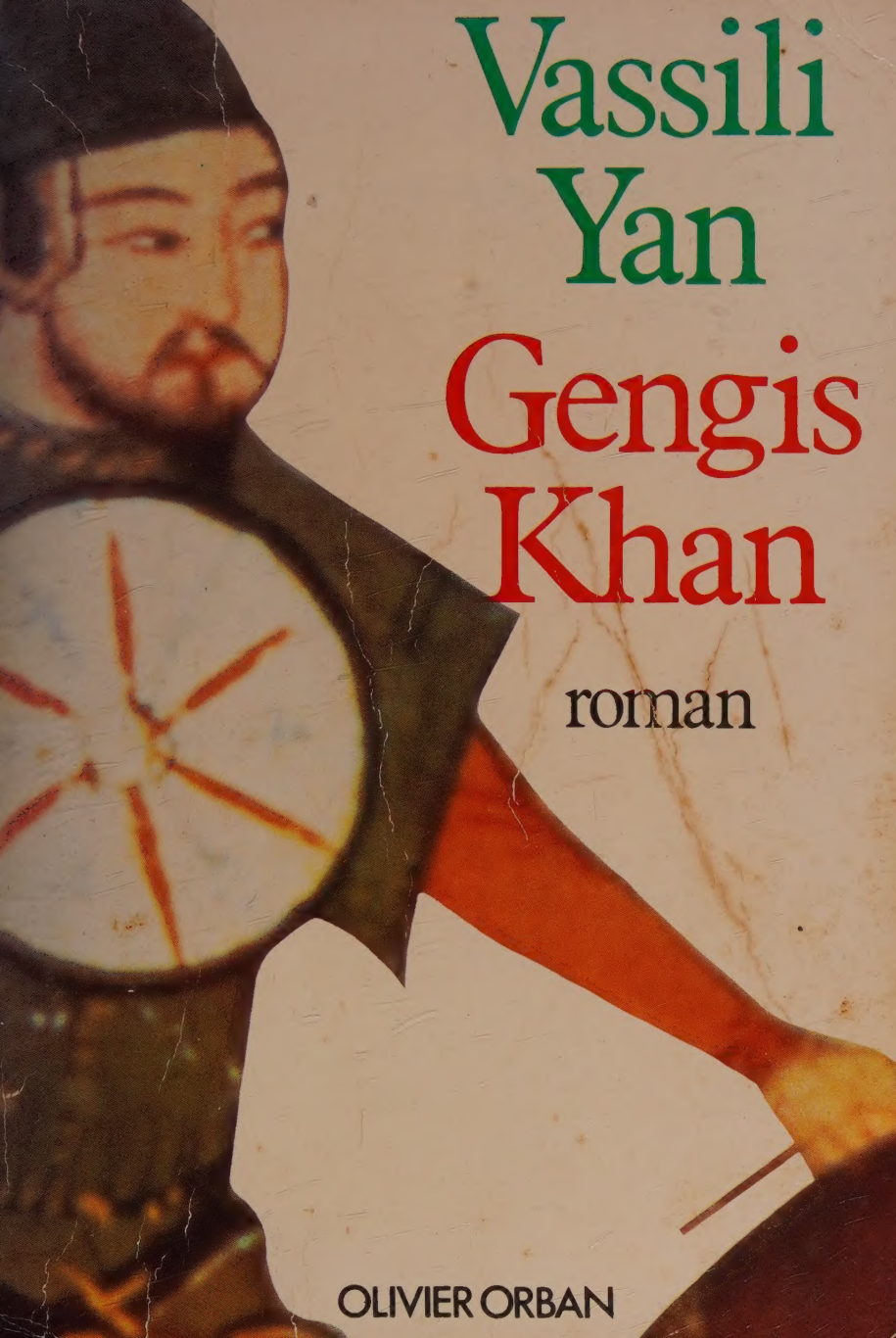

Vassili Yan

Gengis Khan

roman

OLIVIER ORBAN

Claudine

GENGIS-KHAN

222

Dans la même collection
« Les romans dans l'Histoire »
chez Olivier Orban

Sinouhé l'Égyptien, Mika Waltari, 1978.
La colère des dieux, Daniel Kircher, 1980.
Prix de la vocation littéraire 1980.
L'Étrusque, Mika Waltari, 1980.
Les Vergers d'Osiris, Guy Rachet, 1981.
Prix RTL Grand public 1981.
Le Maître des Steppes, Daniel Kircher, 1981.
Vers le bel Occident, Guy Rachet, 1981.

© 1982, Olivier Orban pour la composition.
ISBN 2. 85565. 178.6

VASSILI YAN

GENGIS-KHAN

ROMAN

TRADUIT DU RUSSE PAR
BORIS METZEL

Olivier Orban

Steppe
des
Kiptchaks
MER
D'AZOF
(M. CASPIENNE)
DERBENT
Caucase
GEORGIE
Chemakha
Gandja
TABRIZ
AZERBAÏDJAN
Zendjan
Kazvine
HAMADAN
KHALIFAT
BAGDAD
DE
BAGDAD
ARABISTAN
GOLFE
PERSIQUE
ASTRABAD
Amol
Rey
Semnan
Koum
Khar
ISPAHAN
IRAN
KHORASSAN
COURGANJ
Kara
Nessa
Kopet Dagh

EMPIRE KHOREZMIEN
VERS 1220
Sarghan (Syr Darya)
Otrar
Kizil Koum
FERGHAN
Benaket
Tian Chan
EMPIRE DES KARA-KITAÏS
Khodjend
SAMARKAND
Zerarchan
BOUKHARA
Nesef
Kachgar
Merv
Kelif
Balkh
Termez
Saripoul
Bamian
Perwan
Hindou Kouch
Himalaya
Herat
Ghazni
AFGHANISTAN
Kandahar
Sind (Indus)
SULTANAT DE DELHI
INDE

LECTEUR, SALAM !

Sans ailes, le faucon est impuissant dans le ciel. Sans cheval, l'homme est faible sur terre.

Rien n'advient sans cause; l'un des bouts d'une corde entraîne l'autre extrémité. Une route convenablement choisie à travers la plaine de l'univers mène le voyageur au but fixé, tandis que l'erreur et l'insouciance le conduisent vers les salines de la mort.

S'il est donné à un homme d'être le témoin d'événements extraordinaires, tels que l'éruption d'un volcan détruisant des villages prospères, le soulèvement d'opprimés qui s'insurgent contre le tyran ou l'invasion des terres de la patrie par un peuple inconnu et indomptable, il se doit de confier au papier tout ce qu'il a remarqué. Si l'art de lier par un roseau les mots du récit ne lui a pas été enseigné, il lui faut alors conter ses souvenirs à un scribe expérimenté, afin que celui-ci les conserve sur des feuillets durables pour l'édification de ses petits-fils et de ses arrière-petits-fils.

L'homme qui a vécu des faits poignants et qui les tait ressemble à l'avare qui enveloppe un trésor dans son manteau pour l'enfouir dans un désert, alors que la main froide de la mort frôle déjà sa tête.

Pourtant, ayant taillé ma plume de roseau et l'ayant mouillée d'encre, je suis resté dans l'irrésolution... Aurai-je assez de paroles et de forces pour raconter avec sincérité ce

que je sais sur Gengis-khan, exterminateur impitoyable des peuples, et sur son armée féroce ? Combien fut terrible l'invasion de ces sauvages venus des déserts septentrionaux ! Leur maître à la barbe rousse chevauchait à la tête de son armée; les guerriers écumants de rage, montés sur leurs chevaux infatigables, fonçaient sur les paisibles vallées de Maverannahar et du Khorezme, laissant sur les routes des milliers de corps massacrés. Chaque seconde voyait naître de nouvelles horreurs; les hommes se demandaient les uns aux autres : Verrons-nous le firmament, voilé par la fumée des villages en feu, resplendir à nouveau, ou bien la fin du monde est-elle déjà venue ?

Bien des gens m'ont incité à raconter par écrit tout ce que je savais, tout ce que j'avais entendu au sujet de Gengis-khan et de l'invasion des Mongols. J'ai longtemps hésité... Aujourd'hui j'en viens à conclure que, mon silence ne servant à personne, je dois me décider à parler de l'immense désastre — aucun jour, aucune nuit n'en virent jamais de semblable sur terre — qui s'abattit sur l'humanité entière et particulièrement sur les travailleurs pacifiques de tes champs, ô Khorezme, exténué de malheurs !...

Ici, s'interrompt mon discours, car je ne veux pas anticiper davantage. Les vieillards confirmeront que tout ce que je vais décrire est véridique.

L'homme persévérant et patient verra le terme heureux de l'œuvre entreprise; qui poursuit la connaissance la trouvera finalement[1].

1. Des « adresses au lecteur », semblables à celle-ci, sont caractéristiques des manuscrits d'auteurs orientaux de l'époque prémongole.

LIVRE PREMIER

LE CALME RÈGNE AU GRAND KHOREZME

PREMIÈRE PARTIE

SOUS LE MANTEAU DU DERVICHE

I

LE FAUCON D'OR

Notre terre habitée ressemble à un vieux manteau fané que l'on déroule. Elle apparaît comme une île, baignée de tous côtés par un océan illimité.
(D'après un ancien manuel arabe.)

En ce printemps précoce, une tempête de neige tardive s'était déchaînée sur les dunes mortes de la grande plaine des Kara-Koums. Le vent harcelait furieusement les buissons tordus qui perçaient les sables et des flocons blancs tourbillonnaient au-dessus du sol. Une dizaine de chameaux s'étaient rassemblés en désordre auprès d'une hutte d'argile au toit en coupole. Où donc étaient les guides de la caravane ? Pourquoi les conducteurs n'avaient-ils pas déchargé les bêtes de leurs lourds fardeaux et n'avaient-ils pas aligné ceux-ci à terre ?

Les chameaux levaient leurs têtes hirsutes couvertes de neige et leurs cris plaintifs se mêlaient aux hurlements du vent. Un tintement de clochette se fit entendre au loin... Les animaux tendirent le cou dans sa direction. Alors surgit un âne noir. Derrière lui, cramponné à sa queue, un homme barbu se traînait. Il portait un long manteau et un bonnet de derviche[1] avec le bandeau blanc des pèlerins de la Mecque.

1. Derviche : mot persan, signifiant « mendiant ». Les derviches

— Avance ! Avance ! Encore une dizaine de pas et tu recevras ta ration de paille. Regarde, fidèle ami Bekir, qui nous avons rencontré ! Là où font halte les chameaux, là se reposent les maîtres, tandis que leurs serviteurs s'emploient à allumer les feux de camp. N'est-il pas vrai qu'au lieu où dix hommes sont réunis, il se trouve toujours une poignée de riz pour le onzième ? Hé ! Qui est là ? Parlez, fidèles !

Aucune réponse ne se fit entendre. La cloche suspendue au cou du chameau meneur retentit sourdement.

Pressant son âne, le voyageur, couvert de neige, fit lentement le tour de la bâtisse qui se dressait au milieu d'une enceinte d'argile peu élevée.

La porte, artistiquement ornée d'un motif gravé, était bloquée par un pieu.

Derrière la hutte, dans un espace bordé de dunes, s'alignaient des rangées de tombes silencieuses, soigneusement décorées de petites pierres blanches et noires.

— Le derviche Hadji Rahim Bagdadi vous salue, ô respectables habitants de cette paisible vallée, vous qui êtes endormis pour l'éternité ! murmura le voyageur, attachant son âne sous l'auvent de jonc. Mais où se trouve donc le gardien de cette assemblée silencieuse ? Peut-être est-il dans cette cabane ?

Le pèlerin émietta un peu de pain dans un sac multicolore qu'il attacha au cou de l'âne.

— Voici pour toi, fidèle ami; c'est là tout ce qui nous

constituaient une caste particulière; ils se réunissaient en communauté ayant à leur tête un chef (pir ou cheik). Ils portaient des manteaux spéciaux, intentionnellement couverts de nombreuses pièces grossières; en signe de pauvreté volontaire, ils se ceignaient d'une corde qui leur tenait lieu de ceinture. A l'origine, ils comptèrent dans leurs rangs des poètes et d'éminents savants qui s'occupèrent de questions philosophiques; plus tard, les derviches ne furent plus que des parasites, exploitant l'ignorance populaire et l'obscurantisme, soignant les malades par des formules magiques et des prières, s'occupant de divination, de commerce de talismans et pratiquant toutes formes de charlatanisme.

reste de nourriture ! Tu en as grand besoin, car si nous ne mourons pas de froid cette nuit, il te faudra demain m'emmener loin de ces lieux. Pour moi, je vais essayer de me réchauffer au souvenir de la chaleur endurée sous les palmes de l'Arabie heureuse.

Le derviche, déplaçant le pieu, ouvrit la porte. Au milieu de la case, dont le toit convexe était percé d'une ouverture livrant passage à la fumée, là où d'habitude le feu couvait, des charbons éteints pointaient sous la cendre. Quatre hommes se tenaient assis à croupetons près du mur.

— Paix, prospérité et liberté ! murmura le derviche. Personne ne lui répondit. Il fit un pas en avant, mais l'immobilité, le silence et la pâleur des hommes le firent reculer rapidement vers la porte par laquelle il se glissa dehors.

Tu aurais tort de te plaindre, Hadji Rahim ! Ces quatre morts attendent celui qui les enveloppera dans leurs linceuls. Et toi, bien que pauvre et affamé, tu disposes encore d'assez de forces pour errer sur les routes sans fin de l'univers... Ici, tout près, se trouve une caravane qui a perdu son maître. Il te suffirait de le vouloir, pour devenir aussitôt l'heureux possesseur de ces chameaux, chargés de si précieux fardeaux. Mais un derviche qui cherche la vérité n'a besoin de rien. Il demeure pauvre et poursuit sa route, en psalmodiant des chants arabes. Pourtant il lui faut avoir pitié des pauvres créatures.

Le derviche contourna le groupe des chameaux dont il démêla les cordes, plaça les animaux côte à côte et les fit s'agenouiller. De leurs chargements, il tira un sac d'orge qu'il versa devant chacun d'eux par petites poignées. S'il advient à quelqu'un de demander un jour : « Hadji Brahim a-t-il accompli une bonne action dans sa vie ? » Ces bêtes pourront répondre : « Oui, car par une tempête glacée il nous a nourries, et c'est grâce à lui si nous ne sommes pas mortes de froid. »

Toute la nuit le derviche demeura étendu sur une botte

de joncs, recroquevillé contre son âne qui, pattes ramassées, sommeillait calmement.

Au matin, le vent ayant balayé les nuages, le soleil apparut à l'orient.

Quand ses rayons roses glissèrent sur les tombes, le voyageur se leva rapidement.

— En route, Bekir, continuons !

Après avoir chargé sur son âne ce qui restait d'orge, le pèlerin jeta un coup d'œil dans la hutte. Des quatre hommes assis contre le mur, il n'en restait plus à présent qu'un seul qui, de ses yeux marron grands ouverts, le fixait d'un regard terne.

— Où étaient donc passés les autres morts ? Était-il possible qu'ils se soient d'eux-mêmes étendus dans les tombes ? Non, Hadji Rahim ne resterait pas ici plus longtemps; il gagnerait les villes de Khorezme où vivaient des gens heureux et où la conversation des sages s'écoulait, fraîche comme le lait et le miel.

— Fidèle, aide-moi ! supplia alors une voix rauque. La barbe bouclée de l'homme adossé au mur s'était mise à bouger.

— Qui es-tu ?

— Mahmoud...

— Es-tu du Khorezme[1] ?

— J'ai un faucon d'or...

— Oho ! s'étonna le derviche. Bien que mourant, il pense à son faucon ! Prends cette eau !

Avec peine, l'agonisant but quelques gorgées à une gourde faite d'une écorce de citrouille; alors ses yeux hagards se fixèrent sur le pèlerin.

— Je suis grièvement blessé... les brigands de Kara-Kontchar... Trois de mes compagnons ont subi une fin amère. La porte a été bloquée; nous n'avons pu sortir... Écoute, fidèle, tu ne dois pas abandonner ton semblable

1. Khorezme : État situé dans le pays d'aval de l'Amou-Daria. Au XIII[e] siècle l'immense territoire allant de la mer d'Aral au golfe Persique, était soumis au Khorezme.

alors qu'il est dans l'infortune; ce crime serait pire qu'un meurtre... c'est ce qu'enseigne le « livre noble »[1]...

Les dents de l'homme claquaient de fièvre, sa main implorante se tendit vers le derviche, puis retomba impuissante; le blessé s'affaissa.

— Ne t'afflige pas ! Le derviche-errant t'aidera.

Hadj Rahim déboutonna le vêtement de laine du blessé sur la poitrine duquel noircissait une plaie où perlait le sang.

— Il faudrait arrêter ce sang. Mais comment y parvenir ?

Une grosse tchalma[2] blanche drapée avec art gisait à terre. Hadj Rahim la déroula. Il en tomba une plaquette d'or ovale que le derviche ramassa. On y voyait un faucon aux ailes déployées et l'entourant, une inscription en lettres étranges toutes semblables à des fourmis cheminant sur une sente.

Hadj Rahim se prit à réfléchir, regardant plus attentivement son blessé.

— Cet homme porte sur lui le reflet flamboyant de futurs ébranlements grandioses. Voilà où se noue le mystère de ce mort revenu à la vie, se murmura-t-il à lui-même.

— C'est la païtsza[3] du grand kagan[4] tatare. Il me faut conserver ce faucon d'or : je le rendrai au voyageur

1. Livre noble (mashari cherif) : c'est ainsi que les Musulmans appellent le Coran, recueil de légendes mythiques et de sermons, écrits par l'Arabe Mahomet (570-632), fondateur de la religion musulmane.

2. Tchalma : tissu fin et long, dont les Musulmans s'entourent habilement la tête.

3. Païtsza : plaque de métal ou de bois, portant gravé un ordre de Gengis-khan. La païtsza servait de sauf-conduit donnant droit à un libre passage sur les territoires soumis aux Mongols et procurait beaucoup de privilèges : les autorités locales devaient prêter leur concours à ceux qui étaient porteurs d'une païtsza et leur fournir des chevaux, des guides et des denrées.

4. Kagan : « Khan des khans », souverain des Mongols et des Tatars.

lorsque la raison et la force lui seront revenues. Cela dit, il dissimula le cachet d'or dans les plis de sa large ceinture.

Il s'affaira ensuite longuement auprès du blessé. Lorsqu'il eut bandé la poitrine de l'homme avec la fine mousseline de la tchalma il sortit de la hutte, fit lever l'un des chameaux qu'il amena jusque devant la porte. Là, après avoir fait de nouveau agenouiller la bête, il transporta le malade pour l'installer entre les bosses velues de l'animal où il l'attacha au moyen de cordes de crin.

Le soleil était déjà haut au-dessus des dunes. Le derviche avançait sur la neige fondante, suivant dans la steppe une piste à peine décelable. Derrière lui son âne trottinait, puis venait, progressant à pas réguliers, le grand chameau à deux bosses, sur lequel le blessé se balançait, impuissant.

— Avançons vite, Bekir ! Dépêchons-nous d'arriver à Gourgandj[1]; une brassée de trèfle sec t'y attend. Ces lieux-ci sont par trop dangereux. Il pourrait bien arriver d'un instant à l'autre que le brigand Kara-Kontchar[2], surgissant de derrière les collines, réduise ton maître en esclavage et te prive de ta peau noire. Dépêche-toi; il vaut mieux nous éloigner rapidement d'ici !

1. Gourgandj : capitale du Khorezme, située près de l'embouchure du fleuve Amou-Daria; elle fut ultérieurement détruite par les Mongols.

2. Kara-Kontchar : « glaive noir ».

II

DANS LA YOURTE DU NOMADE

Djelal ed-Din Mengbourni, héritier du Khorezme-shah[1] chassait dans les sables des Kara-Koums. Deux cents djiguites[2], montés sur des chevaux d'élite, accompagnaient le jeune khan. En surveillant Djelal ed-Din afin que celui-ci ne s'esquive pas hors des frontières du Khorezme, ils accomplissaient l'ordre secret du shah. Les djiguites se déplaçaient dans la steppe, essayant de rabattre les djeirans[3] et les ânes sauvages vers la rangée des collines où les serviteurs avaient dressé par avance une tente noire et blanche pour y préparer un festin en l'honneur de tous ceux qui prenaient part à la chasse.

Le printemps avait répandu sur les sables les premières fleurs rares et, sous les morsures d'un soleil vif, les ultimes traces de neige fondaient rapidement. Au troisième jour, le ciel s'assombrit tout à coup. Venant du nord, des steppes Kiptchaks, un vent froid souffla, accompagné de tourbillons de neige.

Djelal ed-Din qui, monté sur un fougueux argamak[4] moreau, poursuivait un djeiran mâle déjà blessé, s'écarta

1. Khorezme-Shah : souverain du Khorezme; au début du XIII^e siècle, le plus puissant des seigneurs musulmans.
2. Djiguite : habile cavalier.
3. Djeiran : espèce de chèvre sauvage.
4. Argamak : cheval de course.

de ses compagnons. Le bouc boitait et, les oreilles dressées, jetait d'anxieux regards vers l'arrière.

La proie semblait proche. Pourtant l'animal, balançant ses cornes recourbées, s'élança de nouveau à travers la steppe. Le khan, tenace et furieux, sautait maintenant sur son étalon tout couvert d'écume et s'astreignait à ne pas quitter des yeux la queue noire relevée qui filait devant lui.

Ayant enfin percé le djeiran d'une flèche, il l'attacha à sa selle. Entre-temps, la tempête s'était amplifiée et la neige avait effacé les sentes. Djelal ed-Din comprit qu'il s'était égaré et que si la tourmente durait plusieurs jours il allait risquer de périr. Tenant son coursier par la bride, il marcha contre le vent. La nuit venait. Exténué, le khan déroula le caparaçon, en couvrit son cheval et, à demi enfoui sous la neige, demeura immobile toute la nuit.

Le soleil s'était levé; le vent se calmait. La neige commençant à fondre, des ruisseaux coulèrent entre les dunes. Scrutant le lointain, Djelal ed-Din aperçut un tertre fait d'os et de branches mortes, repère qui, au milieu de la plaine uniforme comme la mer, indiquait la route. Le khan se dirigea vers lui. Dans cette vallée argileuse, quatre yourtes misérables, toutes noires de fumée se blottissaient entre des dunes de sable.

Les aboiements frénétiques des chiens firent sortir de sa tente un vieux nomade turkmène. Retenant la touloupe de chèvre qu'il avait jetée sur ses épaules, avec dignité il s'approcha du cavalier et toucha les brides de son cheval en signe d'hospitalité.

— Si ma maison ne te semble pas trop pauvre, alors entre en paix chez moi, honorable bek-djiguite[1] ! dit le vieillard, impressionné par les riches vêtements, les larges pantalons bouffants d'épaisse soie cramoisie du nouveau venu et frappé par-dessus tout d'apercevoir le majestueux étalon moreau que seuls les sultans pouvaient chevaucher.

1. Bek ou bey : titre porté par de hauts dignitaires.

— Salam ! As-tu de l'orge ? Je te le payerai prix double.

— Dans le désert, le pain est plus précieux que l'argent. Cependant ton coursier sera nourri du froment le plus pur.

D'une yourte voisine parvenait le bruit de la meule à bras, dont les femmes se servaient pour moudre le grain.

— Ohé, vous autres ! Occupez-vous du coursier !

Deux jeunes filles, vêtues jusqu'aux talons de chemises rouge foncé et se couvrant le visage du tissu à demi transparent dont étaient enveloppées leurs têtes, sortirent en hâte de la yourte. Des parures d'argent, ainsi que des monnaies tintaient sur leurs poitrines. Saisissant les rênes du cheval des deux côtés à la fois, elles le conduisirent à l'écart.

Le khan pénétra dans la yourte. Il y faisait chaud. Au centre, un feu de racines résineuses fumait. Sur une couche de feutre, un homme reposait étendu sur le dos, contre le mur. Son visage gris et exsangue, ses mains ramenées sur sa poitrine faisaient pressentir sa mort prochaine. Une respiration haletante révélait la lutte désespérée que ce corps épuisé soutenait pour conserver la vie.

Coiffé d'un haut bonnet à bandeau blanc, insigne du hadji[1], un derviche barbu était assis aux pieds du malade. Un large manteau rapiécé recouvrait son corps à demi nu.

— Salam-aleïkoum ! fit Djelal ed-Din, se laissant glisser près du mourant, sur la couche de feutre. Une femme-esclave, voilée jusqu'aux yeux, s'approcha en se traînant et tira des pieds du khan des bottes vertes détrempées. Djelal ed-Din desserra la ceinture de cuir qui retenait son sabre courbe et la posa près de lui.

— Qui es-tu ? demanda-t-il alors au derviche. Si j'en juge par tes vêtements, tu viens de lointains pays ?

1. Hadji : pèlerin ayant accompli le « hadj » (voyage) à La Mecque, ville d'Arabie où se trouvent les monuments du culte que les Musulmans tiennent pour sacrés.

— Je vais par le monde, cherchant dans l'océan des mensonges les îles de vérité...

— Quelle est ta patrie ? Où diriges-tu tes pas ?

— On m'appelle Hadji Rahim, on me nomme encore Bagdadi car j'ai étudié à Bagdad. J'ai eu pour maîtres les hommes les plus parfaits, les plus généreux et les plus instruits. Je connais bien des sciences, j'ai lu bien des légendes turques ou persanes et d'autres encore, écrites dans l'antique langue pehlevi. Néanmoins, à part mes regrets, joints au poids de mes péchés, je ne vois pas d'autres traces de mes jeunes ans...

Djelal ed-Din leva les sourcils avec scepticisme.

— Où vas-tu donc et quels sont tes buts ?

— Je parcours le plateau uni de la terre, qui s'étend entre cinq mers; je traverse les villes, les oasis et les déserts, à la recherche d'hommes brûlés du feu d'aspirations impétueuses. Je souhaite voir des choses extraordinaires et m'incliner devant de vrais héros comme devant tout homme juste. A présent, je me dirige vers Gourgandj qui, paraît-il, est la ville la plus belle et la plus riche du Khorezme, comme du monde entier. Là, je trouverai, dit-on, des sages tout resplendissants de science, ainsi que les artisans les plus habiles, ceux-là même qui par leurs chefs-d'œuvre ont embelli la ville.

— Tu poursuis donc les héros qui de leur épée inscrivent leurs exploits sur les champs de bataille ? dit Djelal ed-Din se mettant à réfléchir. Mais saurais-tu décrire leurs prouesses en des vers tels que les jeunes gens et les jeunes filles se plairaient à chanter tes poèmes, en des vers tels, que les djiguites intrépides les rediraient au combat et que les vieillards déjà au bord de la tombe aimeraient à s'en souvenir encore ?

A cela le derviche répondit :

Si riche et si célèbre que soit devenu Roudegui[1] *par son [chant,*

1. Roudegui : célèbre poète persan du IXe siècle, né à Boukhara.

Je connais, moi, des paroles non moins merveilleuses.
Si, aveugle, il a conquis le monde par ses poèmes,
Moi, je chante pour ceux qui sont réunis, autour du feu
[dans la steppe.

Le maître de maison apporta dans la yourte le djeiran tué par le khan. Le bouc avait déjà été écorché et débarrassé de ses entrailles.

— Permets-moi de remettre aux femmes, afin qu'elles te préparent un repas, une part de cette chasse.

— Que tous prennent et se régalent, répondit Djelal ed-Din. Je ne suis pas l'un des veneurs du bek. Je suis moi-même bek et fils de bek, et n'ai à rendre compte de mon butin à nul maître... Il sortit de sa gaine un étroit poignard, tailla dans la chair du djeiran quelques fins morceaux qu'il enfila sur une branche, pour les faire rôtir aux braises du feu.

Le maître remit aux femmes le corps du bouc sauvage et vint s'asseoir près de son hôte. Il entreprit alors, tout en caressant sa barbe, de poser les questions habituelles qu'exigeait la courtoisie :

— Es-tu bien portant ? Es-tu fort ? T'es-tu suffisamment réchauffé ? Tes parents sont-ils en bonne santé ?

Le khan, respectant les usages, fit lui aussi quelques demandes polies, puis il s'informa :

— Que mes paroles ne vous soient pas une offense : A qui donc appartient cette tente ? et où suis-je ?

— Ma yourte est à une étape de la grande piste des caravanes menant à la ville de Nessa[1]. Je suis un simple nomade, perdu dans l'immense steppe; tout le monde m'appelle Korkoud-tchoban[2].

Le chien, grognant derrière le mur de la yourte, se répandit en aboiements. Des cris se firent entendre, des

1. Nessa : antique forteresse jadis puissante, située près de l'actuelle Achkhabad; elle fut détruite par les Mongols et enfouie sous les sables.
2. Korkoud-tchoban : le pâtre Korkoud.

sanglots et des pleurs. Un galop de chevaux s'approcha, puis cessa et une voix puissante cria :

— Qui est ici ? Réponds, Korkoud-tchoban.

III

LE DJIGUITE DE LA STEPPE

Le vieillard se leva et sortit. A peine distincte, la conversation de deux hommes parvint dans la yourte.

— Pourquoi est-il ici, chuchotait le cavalier d'une voix rauque, si l'heure de sa mort n'est pas encore venue ?

— Tous trois sont mes hôtes.

— Je vais te montrer la sentence qu'Allah a inscrite sur leur front pâle...

— Tu n'oseras pas les toucher. Et d'où te viennent tes cinq nouveaux esclaves ?

— Ce sont des artisans expérimentés : des chaudronniers et des armuriers. Ils suivaient une caravane. Je voulais « tailler la barbe » à cette caravane, mais le chaïtan[1] a amené, je ne sais d'où, deux centaines de djiguites qui pourchassaient des djeirans pour le compte d'un certain noble bek. Il m'a fallu abandonner les chameaux; les conducteurs se sont enfuis et je n'ai pu rattraper que mes cinq captifs. Maintenant je les conduis à Merv, où je les vendrai un bon prix.

— Qu'Allah t'aide en la circonstance !

Le maître et le nouvel arrivant pénétrèrent dans la yourte.

L'inconnu était jeune, grand, épaules droites et taille fine. A son côté pendait un long glaive, protégé par un

1. Esprit du mal, dans la religion chamaniste.

fourreau de maroquin. Ses bottes jaunes, en cuir de chameau, avec de hauts talons effilés, son grand chapeau rond en peau de mouton et son tchapan[1] noir, d'une coupe spéciale, désignaient en lui le Turkmène. Son visage basané et décidé, aux pommettes saillantes, confirmait cette supposition.

— Mets-toi près du feu, assieds-toi ! engagea le maître.

L'invité, négligeant cette offre, resta debout près de l'entrée. Ses yeux s'ouvrirent largement et devinrent ronds comme ceux d'une chouette.

— Qui es-tu ? demanda Djelal ed-Din, sans lever la tête.

— Un homme de la steppe...

— Vis-tu en nomade avec ton bétail ou bien gagnes-tu ta vie d'une autre façon ?

— Je taille la barbe aux marchands des caravanes...

Les usages de la steppe voulaient qu'une telle réponse fût une grossièreté. Lorsque autour du feu, des inconnus, même pauvrement vêtus, se rencontrent, tous deviennent égaux et se doivent s'échanger les questions rituelles de courtoisie, concernant leur santé ou la composition de leurs troupeaux.

Djelal ed-Din jeta sur l'homme un regard furtif, mais baissa ausitôt les yeux; seul un coin de sa bouche frémit insensiblement. Un noble khan pouvait-il discuter avec un simple nomade des sables ?

— Le maître de la maison m'a dit que tu cherchais la route de Gourgandj ? Je pourrais t'y conduire, dit le Turkmène après un silence.

Djelal ed-Din ne manquait pas de courage, mais son coursier était las. Ici, tous se savaient en sûreté, protégés par les lois de l'hospitalité. Sur la route, ce Turkmène le poursuivrait, tout comme il avait lui-même poursuivi le djeiran. Aussi le khan répondit-il :

— Je ne veux pas aller à Gourgandj maintenant.

1. Tchapan : vêtement de dessus.

— Quel est donc cet homme qui geint et s'apprête à quitter notre triste monde ?

— Des brigands l'ont blessé, assura le derviche. C'est probablement encore un coup du terrible Kara-Kontchar. On dit que cette panthère du désert n'a pitié de personne.

— Tu crois sans doute toi-même que personne n'a jamais pillé Kara-Kontchar ?

Le derviche répondit :

— Que pourrais-je penser, moi, coquille de noix poussée dans la steppe par le vent des vagabondages !

— Kara-Kontchar vit dans une saline aride, inaccessible. Il est aussi insaisissable que le lézard plongeant dans les sables ou que le serpent glissant entre les joncs. Personne ne peut l'atteindre, mais lui pénètre partout.

— Celui qui gagne sa vie par le brigandage se prépare une fin glorieuse; sa tête s'élèvera au-dessus de toutes les autres : elle restera fichée sur un pieu des murs de Gourgandj, énonça Djelal ed-Din avec indifférence, tout en tournant la broche où rôtissait la chair du djeiran.

— Kara-Kontchar est l'ombre nocturne rattrapant le malfaiteur, poursuivit le Turkmène. Kara-Kontchar est le poignard de la vengeance, la lance de la colère et l'épée de l'expiation. Aujourd'hui Kara-Kontchar est seul; il n'a ni fils, ni frère. Le jour viendra où il tombera mort et où même l'emplacement de sa yourte demeurera désert. Est-ce juste ?

— Cela est triste, répliqua Djelal ed-Din.

— Il fut un temps où Kara-Kontchar avait un père à la barbe blanche, ainsi que des frères hardis et de tendres sœurs. Seulement, lorsque le shah Mouhammed a besoin d'une centaine de chevaux, il s'en vient avec ses soldats kiptchaks[1] vers notre camp et, au lieu d'une centaine, nous prend trois centaines de nos meilleurs étalons. Puis sous prétexte de représailles — de quelconques nomades

1. Kiptchak : peuple nomade nombreux, d'origine turque, habitant les steppes situées entre le Dniepr et le Semiretchia (Turkestan). Les vieilles chroniques russes appellent les Kiptchaks des Polovtses.

ont, paraît-il dépouillé quelque part un fier khan kiptchak, — il enlève à nos femmes leurs parures d'argent. En outre, bien qu'il ait déjà trois cents femmes, il emmène avec ses Kiptchaks notre plus belle fille, Gul-Djamal, que cent djiguites se disputaient, et il la garde de vive force dans son palais, la nommant sa trois cent et unième femme. Est-ce juste ?

— C'est également triste, dit calmement Djelal ed-Din. Mais que cent djiguites laissent capturer la plus belle fille de leur camp, sans chercher à la reprendre, cela non plus n'est pas juste.

— Les djiguites étaient absents alors. Les Kiptchaks sont rusés; ils choisissent le moment pour venir chez nous.

— Djiguite, écoute mes paroles, intervint Djelal ed-Din. Tu me dis avoir eu un père, des frères et des sœurs ? Pourquoi ne sont-ils plus ?

— Les bourreaux du shah se sont saisis de mon père à la barbe blanche et, sur une place de Gourgandj, ils l'ont lentement coupé en morceaux, en commençant par lui taillader la plante des pieds. Mes frères se sont enfuis vers l'est et vers l'ouest. Des cavaliers kiptchaks ont enlevé mes sœurs et les ont emmenées. Est-ce juste ?

— Cela non plus n'est pas juste... consentit Djelal ed-Din.

— Où puis-je encore errer sous le soleil ? Que me reste-t-il à faire ?

Djelal ed-Din répliqua avec ardeur :

— Si ton sabre serein brille dans tes mains pour la défense de ta tribu natale, si, las de te divertir aux dépens des caravanes, tu recherches les exploits et aspires à devenir un des soutiens de notre drapeau vert, alors viens me trouver à Gourgandj; là, je t'aiderai à te forger un nom glorieux.

— Écoute, bek-djiguite, riposta le Turkmène, essuyant avec fureur ses lèvres de sa manche. Si j'allais à Gourgandj, les espions « djazous » du shah, tels des chacals, s'élanceraient sur mes traces; toutefois je ne me

rendrais pas à eux; je périrais dans une escarmouche. Est-ce bien nécessaire ?

— Cela ne sera pas, dit Djelal ed-Din. Aux portes occidentales de Gourgandj est un jardin avec de hauts peupliers. Là tu demanderas aux portiers : « Est-ce bien ici le nouveau palais et le jardin de Tillial ? Conduisez-moi devant votre maître ! »; alors tu montreras ceci

Djelal ed-Din sortit un feuillet des plis de sa tchalma safranée et ôta de son pouce une bague d'or. A l'aide d'un tison brûlant, il noircit le sceau de cette bague et, ayant humecté de sa salive un coin du parchemin, il y appuya son anneau. Grâce au noir de fumée, un nom, tracé d'une belle ligature, s'imprima. Ayant roulé le feuillet, Djelal ed-Din le plia en deux, le lissa sur son genou et le tendit au Turkmène. Celui-ci le porta à ses lèvres, puis l'enferma dans une boîte de cuivre à Amadou, pendue à sa ceinture.

— J'ai foi en ta parole, bek-djiguite; je viendrai. Salam ! et le Turkmène disparut derrière la tenture qui masquait la porte.

Le maître de maison le suivit en silence devant la yourte où, sur le feu, bouillait un énorme chaudron. Sur le sol, rendu humide par la neige fondante, cinq esclaves éreintés et en haillons se tenaient assis, mains liées derrière le dos, cous enserrés de cordes rattachées à un même lasso de crin. On voyait près d'eux, bride tirée vers l'arçon, un grand cheval roux à collier d'argent. L'une des extrémités du lasso était enroulée autour de l'arçon.

Le Turkmène grimpa sur son cheval.

— En avant, bétail infidèle ! Si vous traînez, je vous sabre et je vous laisse pourrir comme des charognes sur la route.

Les cinq esclaves se levèrent et, l'un derrière l'autre, avancèrent en clopinant. Le Turkmène agita son fouet et bientôt tous disparurent derrière une colline. L'hôte regagna sa yourte.

— Seigneur très honorable Près d'une centaine de cavaliers qui se dirigent vers nous se distinguent dans le lointain.

— Je n'en suis pas étonné, ce sont les djiguites du khorezme-shah qui me cherchent. Qui était l'homme auquel je viens de parler ?

— C'est... — et le maître de maison, comme s'il eût craint le retour du Turkmène, acheva à voix basse, — c'est la panthère des Kara-Koums, la tempête sur les pistes de caravanes, le glorieux brigand Kara-Kontchar. Qu'Allah le juge !

IV

HAKIM LE JUSTE

Suivant une piste étroite, Hadji Rahim, après qu'il eut fait halte chez le nomade, marcha deux jours à travers le désert, se dirigeant du nord vers l'oasis située à l'embouchure du Djeihoun[1], où étaient établis les villes et les villages très peuplés du Khorezme. L'âne se traînait lentement derrière son maître, tandis que le chameau, transportant le blessé qui n'avait pas encore recouvré ses esprits, avançait d'un pas égal. Le derviche psalmodiait des chansons arabes et persanes et scrutait le lointain, impatient de voir enfin surgir les coupoles colorées des mosquées du Khorezme.

Au troisième jour, la piste étroite qui se faufilait entre les dunes de sable se transforma en une large route et escalada une hauteur pierreuse. De là on pouvait découvrir, couverte de jardins et de bois, une plaine florissante et heureuse, où se découpaient les carrés des champs verdoyants. Partout, entre les arbres, apparaissaient des maisons aux toits plats, des groupes de yourtes noires et enfumées, ainsi que les demeures des riches khans kiptchaks, lesquelles, avec leurs tourelles d'angles, ressemblaient à de véritables forteresses.

Par endroits des minarets pointus jaillissaient, rappelant l'Islam; non loin d'eux, les coupoles des mosquées

1. Djeihoun : nom que l'Amou-Daria portait au XIII[e] siècle.

brillaient de leurs carreaux de faïences multicolores. Semblables à d'immenses miroirs, les champs labourés, inondés d'eau, scintillaient. Des hommes en guenilles, à demi nus, les pieds enchaînés, y pataugeaient.

Le derviche s'arrêta sur la colline.

— Cette terre fut créée pour être un paradis, murmura-t-il. Cependant elle est devenue une vallée de tourments et de larmes. Il y a quinze ans, je me suis enfui de cette ville, comme un criminel poursuivi, étouffant de peur, et examinant chaque lieu avec angoisse. Qui pourrait reconnaître à présent dans le derviche noir, brûlé de soleil, le jeune garçon que l'imam suprême a lui-même maudit ? Avance, Bekir, bientôt nous passerons la nuit aux portes de cette capitale d'entre les capitales, aux portes de cette Gourgandj, cité la plus riche du monde, où règne maintenant le Khorezme-shah Mouhammed, le plus puissant, mais aussi le plus sinistre de tous les souverains musulmans...

Hadji Rahim reprit sa route. De plus en plus, il croisait maintenant de lourds chariots à deux roues, tirés par de gros bœufs aux longues cornes, des voyageurs à pied, d'élégants cavaliers aux riches montures, côtoyant des paysans bronzés, grimpés à califourchon sur leurs ânes maigres. Partout retentissaient le meuglement des vaches, le bêlement des moutons et les cris des hommes surveillant les troupeaux.

Dès le premier village, le derviche se vit entouré de gens, qui tenaient en main de grands bâtons blancs.

— Quel homme es-tu ? Pourquoi traînes-tu derrière toi un chameau si tu es un derviche-mendiant ? Viens chez le hakim[1]; il va te lire ton arrêt de mort.

On amena Hadji Rahim dans une cour entourée de hauts murs d'argile. Un vieillard maigre et droit, vêtu d'une robe multicolore, se tenait assis, jambes croisées, sur une terrasse couverte d'un large tapis. Sa grande tchalma blanche comme neige, sa barbe grisonnante

1. Hakim : gouverneur d'un district.

soigneusement peignée, son regard sévère et pénétrant, la lenteur de ses gestes, tout, en lui, provoquait la crainte de ceux qui l'approchaient et les incitait à se prosterner. Un jeune scribe était assis près de lui. Incliné, il tenait une plume de jonc et attendait des ordres.

— Qui es-tu ? demanda le haskim.

— Je suis le fils coupable de ma mère respectée; j'ai nom Hadji Rahim al Bagdadi; je suis élève des cheiks de Bagdad. Je chemine par les longues routes et cherche attentivement la trace des justes, soustraits à nos regards par les froides ténèbres de la tombe.

Le vieillard souleva l'un de ses sourcils méfiants et fixa le derviche.

— Et quel est donc cet homme attaché sur le chameau ? Pourquoi n'a-t-il pas de tchalma ? Est-ce un fidèle musulman ou bien un infidèle ? On m'a dit que tu l'avais blessé, pillé et que tu avais vendu tous ses biens ? Est-ce vrai ?

Le derviche leva les bras en l'air.

— O toi, Ciel, pour qui rien n'est caché, tu es ma seule défense ! L'être médisant qui ne respire que rumeurs mensongères me stupéfie ! Que peuvent lui faire mes labeurs et mes peines !

Le vieillard passa sa main dans sa barbe argentée et ordonna :

— Dis-moi sincèrement ce que tu sais au sujet de ce voyageur ?

Le derviche alors exposa sa rencontre avec la caravane pillée et ses efforts pour sauver la vie du mourant.

Le vieillard passa à nouveau sa main dans sa barbe et assura :

— Il est possible qu'il soit un haut personnage et que son bras atteigne jusqu'au soleil. Je vais l'examiner moi-même.

Ayant glissé ses pieds nus dans des babouches, il descendit de la terrasse et s'approcha du blessé. Les habitants du village l'entourèrent, essayant de crier plus fort les uns que les autres.

— Nous connaissons ce malade. C'est un riche marchand de Gourgandj : Mahmoud-Yalvatch. Tenez, voyez, son chameau est marqué au fer rouge. Chacune de ses caravanes en compte deux ou trois cents comme celui-ci qui cheminent jusqu'à Tabriz et Boulgar[1] et même jusqu'à Badgad-la-Sainte.

Le hakim, ayant écouté les villageois, garda quelque temps le silence, mordilla ses lèvres et énonça d'un air important ce jugement que le scribe enregistra :

« Puisque des hommes bien informés et dignes de confiance déclarent que le blessé est un très digne marchand : Mahmoud-Yalvatch de Gougandj, j'ordonne qu'il soit descendu avec précaution de son chameau, puis étendu dans ma maison et qu'on fasse venir un docteur-tabib. Celui-ci mettra tous ses soins à guérir mon hôte au moyen d'herbes curatives. Le derviche qui a accompli une bonne action en s'occupant de ce fidèle, pourra poursuivre sa route. C'est au marchand qu'il appartiendra de le récompenser. En outre, comme un derviche ne peut posséder de chameau, celui que voici restera chez moi jusqu'à ce que son maître soit guéri. Pour frais de jugement et apposition de cachet, l'âne noir du derviche restera sous mon administration. »

— As-tu tout inscrit ? s'informa le hakim, s'adressant à son scribe. Celui-ci murmura :

— Mon seigneur a accompli la vérité !

Le gouverneur ajouta :

— Derviche savant, prends ce dirhem sur mes maigres ressources.

Hadji Rahim se saisit de la monnaie de cuivre, la frotta sur son front et la porta à ses lèvres. Puis, la serrant dans son poing, il dit :

— Ta sagesse est grande, ô hakim, et tu juges équitablement. Tu m'as délivré des soins à donner au

1. Boulgar : riche ville marchande et industrielle des Bulgares de la Volga, au confluent de la Kama et de la Volga. Tabriz : grande ville du nord de l'Iran.

blessé, au chameau et à l'âne. Si je ne peux désormais monter sur mon fidèle Bekir, je n'aurai plus en revanche à le nourrir. Quant à moi, le plus insignifiant de ceux qui sont en perdition, je suis semblable à la pièce de monnaie légère qui glisse libéralement des doigts du donateur dans la sébile de bois de l'aveugle. Si ta générosité est aussi pure que l'argent de ta barbe, ce dirhem de cuivre se transformera en un dinar d'or.

Hadji Rahim ouvrit sa main. Une pièce d'or brillait sur sa paume. C'était un dinar.

— Je te le dis en toute vérité, honorable chef : la terre que foulera ton pied ne verra plus jamais de mauvaise récolte.

Hadji Rahim referma sa main et demeura immobile. Cependant le gouverneur et les gens de son entourage, tous muets, se regardaient alternativement les uns les autres, ou bien, tout béants d'étonnement, fixaient le poing serré du derviche.

— Je lui ai donné un dirhem noir en cuivre. Je m'en souviens très bien. Pourtant vous avez tous vu luire un dinar d'or, assura le gouverneur. Et avec une rapidité que personne n'attendait de ce vieillard toujours grave, le hakim se jeta sur le derviche et s'agrippa à sa main.

— Rends-moi ce dinar d'or ! Il te faut payer avec lui les frais de la justice !

Hadji Rahim ouvrit ses doigts et le gouverneur se saisit de la pièce de monnaie; mais celle-ci n'était plus à nouveau qu'un noir dirhem de cuivre. Le grave hakim haussa les épaules et remonta solennellement sur sa terrasse.

Hadji Rahim s'approcha de l'âne, le déchargea du sac qu'il jeta par-dessus son épaule et, sans se retourner, continua sa route vers Gourgandj, lançant à pleine voix l'appel des derviches :

— Ya-gou-gou ! Ya-hak ! Lia illiahi illia gou-ou[1] !

1. Cet appel que les derviches ont coutume de lancer en arabe signifie : « Oui, il est vraiment juste; Il n'est d'autre Allah que Lui ! »

V

LA PETITE PORTE DÉROBÉE

Malgré tant d'années, tout est demeuré identique, pensa Hadji Rahim s'adossant à la haute clôture d'argile d'une ruelle déserte de Gourgandj.

— Ainsi qu'autrefois, les mêmes maisons aux toits plats apparaissent au milieu des abricotiers et des mûriers, et, dans le ciel turquoise, les colombes blanches tournoient en bandes, tandis que plus haut dans l'azur les milans bruns planent lentement et jettent leurs cris. Comme autrefois, au-dessus de la clôture, les rameaux blancs de l'acacia en fleur s'inclinent, dissimulant la petite porte où les cercles d'un dessin artistement gravé se distinguent encore sur les planches grises délavées. Jadis, une jeune fille, en vêtement rose et voile orangé, franchissait souvent ce seuil. Qu'était-elle devenue maintenant ?

La porte s'ouvrit, livrant passage à une adolescente en robe rose et voile safrané. Elle portait une pelle. Les pommettes à peine saillantes, les yeux légèrement bridés, la coupe des vêtements et la façon dont était noué le mouchoir, tout révélait au connaisseur que cette jeune fille était de race turque. Fredonnant une chanson, elle déboucha l'orifice du fin canal qui amenait l'eau dans son jardin pour que celle-ci s'infiltrât sous la clôture d'argile.

Puis, elle se redressa vivement et, voilant ses yeux de sa main menue et basanée, elle regarda vers l'extrémité de la rue.

Là-bas, quelqu'un chantait d'une voix haute et chatoyante

La nuit vient, le rêve fuit mes yeux;
Jusqu'à l'aube je contemple les étoiles.
Quand j'aperçois la corne de la jeune lune,
Je me souviens de la faucille de tes sourcils.
N'est-ce pas mon destin ? N'est-ce pas ma fortune ?
Je voudrais résoudre l'énigme des jours futurs...

Un jeune cavalier, vêtu d'un tchekmen[1] vert solidement retenu à la taille, par une ceinture bariolée, apparut au fond de la ruelle. Après avoir incliné sur son sourcil droit son bonnet de peau de mouton, il avança lentement au gré de son étalon bai qui dansait. Soudain, il fouetta le cheval qui partit au galop; puis il l'arrêta brusquement lorsqu'il fut arrivé près de la jeune fille.

Celle-ci laissa tomber sa pelle et se précipita dans la cour, claquant la porte. Le cavalier, rejetant son bonnet sur sa nuque, poursuivit calmement son chemin.

La porte s'entrebâilla de nouveau pour permettre à l'adolescente de regarder au-dehors. Elle jeta un coup d'œil timide de tous côtés, ramassa sa pelle et disparut.

Enveloppé de son manteau multicolore et coiffé de son chapeau pointu portant le bandeau blanc des hadjis, le derviche barbu et brûlé de grand soleil traversa la route, heurtant bruyamment le sol de son long bâton tout comme l'eût fait un aveugle. Ayant regardé autour de lui, il retira de la porte avec précaution un lambeau d'étoffe rose qui s'y était accroché, puis il le dissimula dans son sein.

— Oui, murmura-t-il, tout est bien tel qu'autrefois; voici le même arbre, mais plus grand et plus touffu; voici la même petite porte, mais plus sombre et plus inclinée... Cette jeune fille ressemble à celle que j'ai aimée à seize

1. Tchekmen : sorte de vêtement long.

ans; pourtant ce n'est pas elle. Où est-elle donc, celle qui, voilà bien des années, se tenait ici, avec son panier d'abricots, aussi douce et bistrée que l'abricot même ? Tout est demeuré identique; là-bas, au-dessus de la vieille tour, les milans font leur ronde comme autrefois. Seul Hadji Rahim a changé...

De son bâton, le derviche frappa l'huis en bois de karagatch[1], derrière lequel une toux de vieillard résonna. Sous une tchalma de neige, un homme sec et voûté apparut sur le seuil.

— Ya-gou-ou! Ya-hak ! psalmodia le derviche.

Le vieillard, le fixant de ses yeux rouges et larmoyants, fouilla dans les plis de sa ceinture enroulée, d'où il sortit une vieille bourse en peau. Il y plongea ses doigts de cire et en tira une pièce noire et menue.

— Allahoum sella ! s'écria le derviche, apposant la pièce contre son front, puis sur ses lèvres. Qui donc vit dans cette demeure ? Pour qui dois-je implorer l'Unique ?

— J'habite moi-même cette maison, mais elle n'est pas mienne; elle appartient au forgeron Kara-Maksoum. Tout le monde connaît au marché central la vaste forge et l'armurerie de Kara-Maksoum. Il ne refuse jamais l'aumône aux serviteurs de la foi.

— Et de quel nom t'a gratifié le destin, ô faiseur de miracles ?

— Ne m'appelle pas du mot sublime de « faiseur de miracles ». Je suis Mirza-Youssouf, le vieux chroniqueur du shah, je ne puis que répéter ces vers du poète :

J'ai vécu ma vie comme une bête de somme.
Je suis esclave de mes enfants et prisonnier de ma famille
Je puis compter sur mes doigts tout ce que je possède;

1. Karagatch : genre d'ulmacées.

Ma pauvre maison et cent mille malheurs !
Et je n'ai pas l'espoir d'échapper à mon infortune[1].

— Ne dis pas cela ! Tu es malgré tout un faiseur de miracles, assura le derviche. Vois, tu m'as fait don d'un dirhem noir, et comme ton aumône témoignait d'un noble élan de ton cœur, le dirhem s'est immédiatement transformé en un dinar d'or de bon aloi.

Le vieillard se pencha pour regarder la main sombre du derviche toute semblable à une patte d'oiseau; un dinar d'or y brillait avec son inscription en relief.

— Durant ma longue vie, il ne m'est jamais arrivé de voir aucun des miracles dont parlent les livres saints. Ou bien, derviche, tu es capable d'en accomplir ou bien, tout comme un charlatan du marché, tu te moques d'un vieillard à demi aveugle.

— Tu peux aisément constater l'authenticité de ce dinar. Envoie ton serviteur au marché; il s'y procurera avec cette pièce tout un panier de kebab rôti et de pâtes bouillies, ainsi qu'une profusion de miel et de melons sucrés. Peut-être alors consentiras-tu à partager cette abondance avec le pauvre voyageur qui arrive directement de la lointaine Bagdad ?

— Viendrais-tu de la glorieuse Bagdad ? En ce cas, entre dans ma maison et conte-moi ce que tu as vu. Quant à moi, je vérifierai pendant ce temps le pouvoir de ton dinar prodigieux.

1. Extrait d'un poème de Kessaï (IX[e] siècle).

VI

LE CHRONIQUEUR DU SHAH

... Il vint vers moi, malgré l'éloignement de nos demeures, la longue route et les affres du voyage.
(Ibn-Hazm, XI[e] siècle).

Faisant craquer ses bottes de chamois jaune, le vieillard traversa la cour et monta sur la terrasse.

— Suis-moi, voyageur !

Derrière lui, le derviche accéda à une chambre dallée de briques, et aux murs recouverts de tapis étroits. Deux cruches d'argent et un vase de terre irakien se dressaient dans des niches sur des étagères. La coupole de la chambre, habilement composée de poutres de couleur entrecroisées, présentait en son centre un orifice destiné à livrer passage à la fumée. Au milieu de la pièce, dans un alvéole carré, un réchaud à braise fumait. Trois coffres de fer forgé dans lesquels s'apercevaient de grands livres reliés en cuir jaune étaient placés contre le mur du fond.

Le derviche abandonna son bâton et ses autres bagages près de la porte. Ayant quitté ses souliers, il s'approcha du mirza, puis, fléchissant les genoux, s'assit à croupetons.

— Bent-Zankidja ! appela le vieillard d'une voix chevrotante.

Un garçon, portant une robe rayée qui lui tombait jusqu'aux pieds et une tchalma bleue, entra. Mains

croisées sur le ventre, il s'inclina, attendant des ordres.

— Prends ce dinar d'or. Remets-le au vieux Saklab et dis-lui ceci : « Grand-père Saklab, rends-toi au marché, dans la rangée où les changeurs hindoux se tiennent assis devant des caisses pleines de pièces d'or et d'argent, ceux-là même qui vendent des toupies et des osselets pour les jeux. Choisis celui qui a la barbe la plus blanche et demande-lui de déterminer la valeur de cette monnaie : « Est-ce un vrai dinar d'or ? » Si le changeur hindou te répond que cette pièce est bonne, donne-la-lui contre des dirhems d'argent. Quand Saklab aura reçu l'argent, il ira aussitôt dans la rangée où les voyageurs peuvent se régaler de nourriture et achètera tout ce que ce respectable chercheur de vérité va t'énumérer.

— Qu'achètera le serviteur ? demanda le garçon, s'adressant au derviche.

Celui-ci fixait l'adolescent. Les tendres traits de ce visage lui semblaient étrangement familiers. Où l'avait-il donc déjà vu ?

— Que le serviteur emporte un panier, répondit-il, et qu'il achète tout ce qu'il voudrait offrir à un frère de retour après de longues années d'absence; que le serviteur choisisse lui-même.

Le vieillard fit un signe au garçon et lui dit à l'oreille :

— Quand Saklab sera revenu du marché, qu'il n'entre pas ici en loques comme d'habitude, mais qu'il mette ma vieille robe. Et toi, après lui avoir remis un dinar, reviens ici avec un encrier, un calame et du papier. Tu noteras tout ce que dira notre hôte.

Le garçon s'éclipsa, mais réapparut bientôt portant ce qu'il fallait pour écrire.

— Voudrais-tu d'abord me dire ton nom, ô voyageur ! Où donc es-tu né ? Comment as-tu atteint la glorieuse Bagdad ?

— On m'appelle Hadji Rahim al Bagdadi. Je suis originaire d'un petit village près de Basra. Je répondrai volontiers à toutes tes questions, mais permets-moi tout

d'abord de t'entretenir d'une affaire qui pèse sur mon cœur.

— Parle donc ! dit le mirza.

— J'ai étudié à Bagdad dans un grand medressé[1], auprès des savants les plus célèbres. Parmi ceux qui, comme moi, recherchaient la lumière de ces flambeaux de science, vivait un jeune homme, toujours triste et taciturne, que je remarquai à cause de son zèle fervent. Lorsque je lui eus confié mon désir d'adopter la ceinture du voyageur et ma résolution de prendre le bâton du pèlerin pour me rendre vers la glorieuse Gourgandj, la noble Boukhara et la ravissante Samarkand, ce jeune homme s'adressa à moi dans les termes suivants : « Hadji Rahim al Bagdadi, s'il t'advient de passer par Gourgandj, la puissante ville des khorezme-shahs, prends la voie principale qui mène du marché aux Portes Occidentales, et cherches-y la maison du forgeron et armurier Kara-Maksoum. Là efforce-toi de savoir si mes respectables parents y sont toujours en vie ? Alors raconte-leur ce que je fais à Bagdad. Lorsque tu seras revenu parmi nous, tu me diras à ton tour ce que tu auras appris devers eux. » Je partis après avoir promis de le satisfaire. Or, le vent de l'aventure et la tempête des épreuves me jetèrent au hasard de par le monde. J'ai marché aux Indes sous les rayons ardents du soleil, traversé les lointains déserts de la Tatarie, pénétré jusqu'à la Grande Muraille qui protège le royaume chinois des incursions tatares, longé les rivages de l'océan mugissant, franchi les montagnes neigeuses et abruptes du Tian-Chan. Partout, j'ai trouvé des Musulmans[2]... Bien des années passèrent avant que je puisse enfin arriver à Gourgandj, dans cette rue que mon ami m'avait indiquée. J'ai trouvé la maison, et la porte

1. Medressé : école ecclésiastique.

2. Les Sogdes, originaires d'Asie Centrale, et, plus tard, les Tadjiks, excellents artisans et marchands entreprenants, s'étaient répandus depuis les temps anciens sur la grande route marchande allant depuis l'Asie Centrale jusqu'en Chine, où leurs bourgades commerçantes s'étaient partout groupées.

sous l'acacia d'un blanc de neige; me voici m'entretenant aujourd'hui avec toi, faiseur de miracles. Te souviens-tu encore du jeune homme qui habita ici, dans cette cour, et qui délaissa ces lieux voilà près de quinze ans ?

— Comment appelait-on ce jeune homme ? demanda le vieillard d'une voix austère.

— Là-bas, dans le grand palais de la science, on l'appelait Abou-Djafar al Khorezmi.

— Comment oses-tu prononcer ce nom, malheureux ! s'écria le vieux mirza, et l'écume vint à ses lèvres. Sais-tu quel grand pécheur il est ? Malgré son jeune âge, il s'est couvert d'une honte qui a rejailli sur ses propres parents; il a jeté dans l'abîme du malheur presque toute sa famille.

— Il était pourtant bien jeune ? Qu'a-t-il pu faire ? A-t-il tué quelqu'un ou perpétré quelque attentat contre un bek glorieux ?

— Cet horrible Abou-Djafar, hélas, s'était distingué dès ses jeunes ans par de grandes capacités et un vrai zèle. Il avait étudié avec d'autres élèves auprès de nos meilleurs professeurs, cherchant à atteindre la perfection dans les domaines de la lecture et de l'écriture élégante, et s'attachant à pénétrer le sens profond du Coran, notre grand livre. Il excellait en tout et commençait déjà à composer habilement certains poèmes, imitant Firdausi, Roudegui et Abou-Saïd. Cependant, par ses vers, il ne se proposait pas d'enseigner les hommes, mais de séduire les crédules...

Le vieillard poursuivit à voix basse :

— Ce jeune homme malheureux en vint à parler contre la religion. Il se permit de discuter avec les ulémas et les imams[1] à barbe blanche, versant ainsi le doute dans l'âme d'auditeurs naïfs. Finalement, lorsqu'un imam lui eut fait observer qu'il marchait non pas sur la route

1. Uléma : professeur musulman dans une école théologique. Imam prieur d'une mosquée musulmane.

menant au paradis, mais sur celle qui conduisait à l'abîme de feu de l'enfer, Abou-Djafar répondit insolemment : « Écarte-toi de moi et ne m'appelle pas au paradis ! Lorsque tu prêches à propos de chapelet, de versets et d'abstinence, je pense qu'il n'est pas plus important de se rendre à la mosquée de Mahomet que d'aller là où sonnent les cloches dans un monastère de Jésus, ou dans une synagogue de Moïse. Partout j'ai cherché, nulle part je n'ai trouvé Dieu; Dieu n'existe pas; il fut inventé par ceux qui font commerce de son nom. C'est Abou-Ali Ibn-Sina[1] qui est ma lumière et mon guide. » Les saints imams maudirent alors Abou-Djafar et ordonnèrent de l'arrêter. Ils voulurent même couper en place publique sa langue venimeuse et ses deux mains, afin qu'il ne puisse plus composer ses dangereux poèmes. Mais Abou-Djafar disparut avec la souplesse d'un serpent. On pensa d'abord que le père cachait par pitié ce fils criminel. Aussi Mouhammed, le khorezme-shah, ayant entendu parler de cette affaire par les imams, ordonna-t-il d'arrêter le père, de le jeter dans le nid de punaises du Zemdan et de le lier d'une chaîne portant l'inscription : « Pour toujours, jusqu'à la mort. » Au cas où le père aurait péri, le shah avait ordonné qu'on le remplaçât par son parent le plus proche, jusqu'à ce qu'Abou-Djafar revînt volontairement se livrer à la justice.

— Son père est-il encore en prison ? demanda doucement le derviche.

Ses yeux grands ouverts scintillaient, tandis que son visage devenu gris semblait celui d'un moribond.

— Le père est mort, car il n'a pu supporter ni

1. Abou-Ali Ibn-Sina : savant éminent du XI^e siècle, né à Boukhara. Son nom a été transformé en Europe en « Avicenne ». A cause de son incrédulité et de sa revendication de la liberté de pensée, il fut jeté en prison à Ispahan, où il mourut. Il a laissé de nombreux ouvrages de sciences naturelles, de médecine, d'alchimie; il était, dans l'Orient musulman, l'un des plus audacieux lutteurs pour la liberté de pensée. Son encyclopédie médicale, *Canon*, traduite en latin, fut le principal manuel dont se servirent les médecins européens au moyen âge.

l'humidité, ni l'obscurité, ni les horribles tiques et punaises de la fosse. Accomplissant l'ordre du khorezme-shah, les bourreaux se sont saisis de Tougan, son fils cadet : ils l'ont chargé de la même chaîne et jeté dans la même cave.

— Quel crime ! murmura le derviche.

— J'ai grande pitié de Tougan, poursuivit le vieillard. Je m'étais beaucoup occupé de lui. Pour éviter qu'il suive les traces de son frère aîné si corrompu, je m'efforçais de l'instruire. Tougan a appris chez moi la lecture et l'écriture, mais il se montrait davantage attiré par le métier et les passe-temps militaires; aussi l'avais-je mis en apprentissage chez le forgeron Kara-Maksoum qui enseigne à fabriquer d'excellentes armes. A présent, c'est Bent-Zankidja, la petite orpheline, fille d'esclave qui remplace Tougan auprès de moi.

« Elle se montre très capable en lecture et en écriture et se rappelle parfaitement les poèmes et les chants que je lui enseigne. Avec les ans, mon regard s'affaiblit; chaque objet se multiplie sous mes yeux; je vois au lieu d'un, trois croissants de lune. Bent-Zankidja est devenue mon aide et mon scribe. Elle note mes conversations et recopie certains livres. Regarde-la assise devant toi, un calame entre ses doigts. »

Le derviche comprit alors que le copiste à la tchalma bleue n'était autre que la jeune fille aperçue récemment près de la porte.

Il la fixa un moment avec insistance, puis baissa les yeux, sans oser demander des nouvelles de l'autre, de celle qui vivait ici même, lorsqu'il n'avait que seize ans. Chassant son émotion, il s'écria :

— N'ai-je pas dit que tu étais un faiseur de miracles ! Voici que tu as initié cette fillette aux beautés de la lecture et de l'écriture, et qu'elle a maintenant le droit d'enrouler autour de sa tête le turban noué que seuls les mirzas arborent. Je constate que tout dans la maison témoigne des soins dont tu entoures la connaissance.

Le vieillard joignit ses doigts fins et fixa le derviche d'un regard attentif :

— A présent, parle-moi de toi; as-tu l'intention d'errer encore longtemps ?

Hadji Rahim hocha sa tête ébouriffée et enfonça son regard ardent dans les yeux du vieillard :

— Mon père est la faim qui me chasse à travers les déserts. Ma mère est la nécessité qui perd ses yeux à pleurer de douleur parce que le lait destiné au nouveau-né est tari. Mon maître est la terreur qui naît devant le glaive du bourreau. Pourtant, une voix me dit : « Ne t'afflige pas, derviche, tu as toujours fait ce qui était digne de toi. »

Le vieux mirza hocha la tête.

— Tu es doué de nombreuses connaissances et n'importe quel juge ou gouverneur de district t'engagerait comme scribe. Moi-même, je pourrais t'employer à copier les livres de la bibliothèque du shah. On y trouve des volumes rares et uniques, dont personne ne connaît le titre, et il convient de les reproduire, afin qu'ils ne soient pas perdus pour l'humanité. Pourquoi rôder sur les routes ? Est-il possible que le vagabondage t'attire ? La poussière, la boue et les pierres foulées sur les chemins ont-elles pour toi tant d'attraits ?

Le derviche répondit d'une voix sourde :

— On me dit : « Pourquoi n'ornerais-tu pas ton abri de tapis aux riches couleurs ? » Mais, « lorsqu'a retenti le cri d'appel des héros, que faire du chant des poètes ! » « Quand le coursier s'élance dans la bataille, comment pourrais-je m'étendre au milieu de roses en fleur[1] ? »

Le vieillard, plein d'étonnement, écarta les bras.

— De quelles guerres parles-tu ? Qui pourrait bien menacer notre sultan superbe, le plus puissant de tous les souverains musulmans ? Les feux des camps militaires

1. Extrait de poèmes d'Ibrahim Montesser (x^e siècle).

étrangers ne s'enflammeront que lorsqu'il sera lui-même décidé à guerroyer...

— Un feu terrible s'avance de l'Orient et il brûlera tout.

Le vieillard hocha la tête.

— Non ! Tant que le khorezme-shah laissera son glaive au fourreau, tout restera calme dans les vallées de Maverannahar[1], comme aussi sur toutes les frontières du royaume de Khorezme.

Un vieil esclave entra doucement dans la chambre : une lourde chaîne retenue à sa ceinture par une courroie liait ses deux pieds. Il tenait un panier plein de diverses denrées, acquises grâce au merveilleux dinar.

Son corps affaibli était vêtu d'une courte robe multicolore. Ses longs cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules. Ayant étendu sur le tapis un mouchoir de soie, il y plaça des galettes, des gâteaux aux amandes et disposa de petites coupes remplies de miel, de pistaches, d'amandes, de raisins, de tranches confites de melon et d'autres sucreries variées.

— Me permets-tu de m'adresser à ce vieil homme ? demanda le derviche.

— Parle-lui, ô voyageur respectable !

— D'où es-tu originaire ? questionna alors Hadji Rahim, interpellant l'esclave.

— Je viens de loin, de la terre russe. Je vivais chez mon père, pêcheur des bords du grand fleuve Volga que l'on appelle ici Atil. Lorsque j'étais encore enfant, les djiguites du kniaz de Souzdal, notre voisin, m'enlevèrent. Le kniaz est pour nous ce qu'est pour vous votre khan ou votre bek. Nos kniaz guerroient entre eux. Le vainqueur emmène comme prisonniers, les hommes, les femmes et les enfants du kniaz vaincu, puis, tels des moutons, il les vend dans un pays étranger. C'est ainsi

1. Maverannahar : contrée comprise entre l'Amou-Daria et le Syr-Daria. Le nom de « Turkestan » n'existait pas encore.

que moi et ma sœur fûmes livrés à des marchands bulgares qui nous traînèrent dans leur ville commerçante de Biliar, sur la rivière Kama. Par la suite, tous les captifs dont j'étais furent envoyés à travers le désert vers Gourgandj. Je ne sais où fut vendue ma sœur. Ceci se passait il y a fort longtemps. A présent, bien que mes cheveux pendent en mèches blanches, j'aimerais revoir sur les rivages escarpés du fleuve mon kichlak[1] natal. J'ai appris le turkmène et le persan. S'il n'y avait eu ici quelques-uns de mes frères, j'aurais complètement oublié notre langue natale. Il m'arrive parfois de rencontrer un compatriote au marché, alors nous échangeons des paroles qui sont nôtres. Beaucoup de gens ici marchent en faisant sonner leurs chaînes.

— Et comment t'appelle-t-on ? demanda le derviche.

— Ici, on me nomme Saklab, mais nos prisonniers m'appellent toujours comme autrefois : « Grand-père Slavka. » Excuse mes paroles hardies — et le vieillard s'inclina jusqu'à terre devant Hadji Rahim — j'ai entendu dire que tu parcourais des contrées lointaines, et que, comme un saint, tu pouvais transformer des dirhems de cuivre en dinars d'or. Dans ces conditions ne serait-ce pas pour toi une bagatelle que de me racheter à mon maître ? Alors, je te servirai fidèlement et honnêtement. Il pourrait se faire que tu ailles un jour dans notre pays, chez les Russes; alors tu m'emmènerais avec toi.

— Voudrais-tu débaucher mon esclave ? demanda le maître en fronçant les sourcils.

— Je n'ai que faire d'un esclave, assura le derviche. Je vis moi-même en pauvre et je me nourris des jointées de mil que veulent bien m'abandonner les mains généreuses.

— Alors il me faudra certainement mourir ici, en lointaine terre étrangère ! murmura, en soupirant, Saklab, qui ajouta à haute voix :

1. Kitchlak : village en Asie Centrale.

— Faites-nous la grâce de goûter à notre dostarkhan ! Avec précaution, il avança de quelques pas sur le tapis, apportant une cuvette de cuivre et une cruche ornée, remplie d'eau.

Au-dessus de la cuvette, Mirza-Youssouf et le derviche firent couler l'eau sur leurs doigts qu'ils essuyèrent d'une serviette brodée, puis ils entreprirent de manger en silence. Lorsque Hadji Rahim eut goûté à tous les plats, il prononça de courtoises paroles de reconnaissance et demanda l'autorisation de prendre congé.

Un bon moment, il demeura dans la rue déserte, contemplant, à l'ombre d'un arbre, la vieille petite porte.

« Je n'aurai plus jamais l'occasion de revoir cette maison où le bon vieillard m'apprit jadis à tenir la plume de roseau et à écrire les premières lettres. Je ne regrette pas d'avoir dépensé mon seul dinar d'or pour rester plus longtemps près de lui à écouter sa voix qui m'est chère et proche... Maintenant, reprenons notre route ! »

Mirza-Youssouf fixa longuement le mur derrière lequel avait disparu son hôte étrange. Alors Bent-Zankidja entra et dit :

— Mon bon grand-père Mirza-Youssouf ! Tel un serpent, une pensée ronge mon cœur : ce derviche Hadji Rahim al Bagdadi ressemble étrangement à notre Abou-Djafar, ce libre penseur qui s'est enfui ! Mais le derviche a laissé pousser sa barbe, il s'est hâlé au chaud soleil, si bien qu'il est difficile de reconnaître en lui le garçon d'autrefois...

— Tais-toi, sinon quelque malheur va s'abattre sur nous ! Aurais-je adressé la parole à un athée maudit par les saints imams ? Ne me parle plus jamais de ce voyageur. Nous vivons en un temps où derrière chaque fente l'oreille de la haine épie ce que chuchotent nos bouches. Jour et nuit, nous devons avoir présentes à l'esprit ces paroles du poète : « Seul le silence est puissant, tout le reste n'est que faiblesse[1]. »

.1 Extrait d'un poème d'Abou-Saïd, poète persan du XI[e] siècle.

— Faut-il se taire même devant ses amis ? Ce grand poète n'a-t-il pas dit également : « Retiens tes paroles devant tous, mais non pas devant un ami ? » Être muet toute la vie : non ! Mieux vaut mourir en chantant ou en plaisantant !

— Tais-toi, tais-toi ! s'écria le vieillard. O Dieu, viens à mon aide ! Je suis si solitaire ! La nuit s'étend et mon récit glorifiant le grand khorezme-shah n'est pas encore terminé. J'espère toujours voir mon souverain accomplir quelque exploit glorieux, mais je n'entends parler que de supplices. Je crains que ce héros dont j'attends encore quelque haut fait ne soit qu'une creuse idole de pierre, à l'intérieur de laquelle volettent des mites d'or et où rampent les scorpions venimeux. Qu'Allah regarde vers moi et m'éclaire !

DEUXIÈME PARTIE

LE SHAH DU KHOREZME EST PUISSANT ET REDOUTABLE !

I

MATIN AU PALAIS

Le service des rois est à deux faces; l'une vous fait espérer le pain, l'autre vous fait craindre pour votre vie.

(SAADI, XIII^e siècle.)

A la pointe du jour, trois vieux imams passaient par les rues étroites de Gourgandj. Un serviteur, balançant une lanterne sourde en papier huilé, les précédait. Les vieillards, relevant les longues basques de leurs larges vêtements, sautillaient par-dessus les rigoles d'eau gazouillante.

Dans l'obscurité, leur parvenait tantôt l'arôme piquant et épicé qui émanait des boutiques encore fermées où l'on vendait le poivre, le gingembre et les couleurs; tantôt, lorsqu'ils passaient devant les bourrelleries pleines de harnais, de selles et de bottes, l'âpre odeur du cuir. Une voix brutale les arrêta sur la place :

— Halte ! Pourquoi circulez-vous de nuit ?

— Par la grâce du Très Noble, nous autres, gens d'église, imams de la grande mosquée, nous nous hâtons vers le palais du padishah pour la prière du matin.

— Passez en paix !

Les trois imams s'approchèrent des hautes portes du palais et s'arrêtèrent. Frapper ne leur eût servi à rien et ils auraient cru, ce faisant, manquer de dignité. D'ailleurs

les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes et quelques cavaliers, surgissant des ténèbres, traversèrent la place au galop. Ces messagers, porteurs d'ordres émanant du « défenseur le plus noble et le plus sagace de la foi et de la justice », s'égaillèrent dans des directions connues seulement de celui dont ils étaient les émissaires.

Les vieillards, sautant d'un pavé sur un autre, évitèrent une grande mare et franchirent un porche. Les guerriers du shah arpentaient en tous sens la large cour. Deux sentinelles reconnurent les prêtres et s'écartèrent, leur laissant le champ libre. Les trois vieillards dépassèrent plusieurs petites cours, tandis que devant eux des portiers ensommeillés, faisant cliqueter leurs clefs de fer, ouvraient de lourds vantaux.

Enfin, les imams atteignirent un portail à deux battants où, de chaque côté, deux guerriers, en cottes de mailles et casque de fer, semblaient figés, appuyés sur leur lance.

Le serviteur, levant haut la lampe d'argile à la mèche fumante, s'approcha et dit :

— Le Protecteur de la foi n'est pas encore visible.

— Nous attendons, répondirent les trois vieillards qui, ayant retiré leurs sandales, passèrent sur le tapis où ils s'agenouillèrent avant d'ouvrir devant eux de grands livres à couverture de peau et fermoir de cuivre.

— Hier, quatre khans rebelles ont livré en otage leurs jeunes fils. Le shah a organisé un festin. On a fait rôtir douze moutons, dit l'un des imams.

— Qu'inventera-t-il encore aujourd'hui ? murmura le second.

— Le principal est d'acquiescer pour tout et de ne pas discuter avec lui, soupira le troisième.

*
**

Le khorezme-shah Mouhammed rêvait : il se voyait sur une colline au milieu de la steppe. Tout autour, aussi loin qu'on pouvait les apercevoir, des milliers et des milliers de gens étaient attroupés. Le ciel brûlait des

rayons fauves du couchant. Le soleil, encore aveuglant, baissait rapidement sur la plaine de sable monotone.

« Vive le padishah » ! Les cris des rangs éloignés parvenaient par éclats. Les hommes s'inclinaient lentement et leurs visages disparaissaient derrière leurs tchalmas blanches.

La foule entière se prosternait devant le souverain; on ne discernait plus que les robes, semblables aux vagues de la mer du Khorezme[1], éternellement agitée.

— Vive le padishah ! Tels des échos, les derniers cris lointains retentirent, puis tout se tut. Le soleil se cacha et la steppe fut submergée par les ténèbres bleues et le silence. Le shah aperçut, dans la lumière qui mourait, les dos qui, courbés, rampaient vers lui, escaladant les pentes de la colline.

— Assez ! Arrière ! ordonna-t-il. Pourtant les dos s'approchaient de tous côtés, innombrables sous les robes bigarrées et les ceintures orange. Mouhammed eut l'impression que chaque homme dissimulait un couteau tranchant dans son sein. La foule voulait tuer son souverain. Il se jeta alors en avant et frappa du pied l'homme le plus proche; la robe se gonfla d'air et s'envola tel un oiseau : elle ne recouvrait rien. Le shah enfonça à coups de talon les autres robes et celles-ci se trouvèrent être tout aussi vides que la précédente.

« Il y en a pourtant un qui se cache parmi eux et qui tente de se glisser furtivement jusqu'à moi, pour me frapper en plein cœur avec son couteau. Pourtant ce cœur vit et bat uniquement pour le bonheur et la grandeur de la glorieuse race des khorezme-shahs. »

— Assez ! Le shah vous ordonne de vous en aller ! La voix résonna sourdement, à peine audible; et tout disparut. La steppe s'étendait alentour, déserte, grise et muette. Les tiges raides des herbes semblaient égratigner le ciel. A présent, le shah, privé de sa monture, se

1. Au XIII[e] siècle, la mer d'Aral s'appelait mer du Khorezme.

retrouvait seul, absolument seul dans le désert. Cependant, quelque part, de ce côté-là, tout près, derrière l'une de ces collines grise, dans un creux bleu, était encore blotti celui qui devait le tuer... Tous voulaient sa mort, mais un seul était décidé à abréger sa vie. Qui était-ce ?

— Vive Djelal ed-Din ! Gloire au fils courageux, gloire à l'héritier du khorezme-shah, gloire à Djelal ed-Din !

« M'ayant oublié, ils sont déjà prêts à baiser la main de mon fils ! Assez ! il faut en finir. J'écraserai quiconque se dressera devant moi : fût-ce le calife de Bagdad ou mon fils insoumis. Assez ! »

Encore à demi endormi, le shah perçut un léger bruit, et sentit quelque chose de froid qui frôlait son visage. La terreur et un goût passionné de la vie l'obligèrent à tendre brusquement ses forces pour sursauter. Ouvrant les yeux, il fixa avec anxiété les coins obscurs de la chambre.

Le souffle chaud de charbons ardents lui parvint du grand foyer pratiqué dans le mur[1]. Il aperçut quelqu'un assis près de lui. C'était une fille sauvage de la steppe qu'on lui avait amenée la veille. Elle s'écarta effrayée et se couvrit de ses bras.

— Qui es-tu ?

— Allah est grand ! Je suis Gul-Djamal, Turkmène du désert. Hier soir tu fus ramené ici déjà somnolent et tu t'endormis aussitôt que couché. Alors j'eus peur de toi, car tu ahanais et geignais si terriblement dans ton sommeil, qu'on aurait pu te croire mourant. Ce sont les génies nocturnes qui t'étouffaient. Ils volent dans l'obscurité au-dessus des yourtes et pénètrent à l'intérieur par l'orifice du toit, afin de tourmenter ceux qui ont un meurtre sur le cœur.

— Que tiens-tu donc entre tes doigts ? demanda le shah, serrant les petites mains.

1. En Asie Centrale, au XIII^e siècle, on ne connaissait pas les fours; le feu était allumé soit au milieu d'une pièce possédant un orifice dans le toit, soit dans les âtres pratiqués dans le mur.

— Tu me fais mal ! Laisse-moi !

— Alors, montre-moi ce que tu tenais !

— Je n'ai et n'avais rien. Veux-tu que je te chante quelque chanson de la steppe : celle du rossignol amoureux de la rose ? Ou bien que je te raconte la légende du prince persan qui aperçut dans son miroir le visage de la princesse chinoise ?

— Je n'ai besoin d'aucun conte pour me parler de roses ou de princes... Ah ! voici la gaine du poignard. Pourquoi donc es-tu venue chez ton padishah munie d'un couteau ?

— Laisse-moi ! « Ne frappe pas ton coursier, tu perdrais un ami ! » N'est-ce pas ce qu'enseignent les vieillards ?

Gul-Djamal s'échappa en criant :

— Vaï-oulaï ! J'ai trop peur de toi ! Tu m'étranglerais !

Elle s'élança vers une porte basse à deux battants où elle se heurta à des servantes qui, derrière, se tenaient aux écoutes.

Le shah, respirant péniblement, s'approcha de l'âtre. De petits feux rouges tremblaient dans ses yeux bombés comme ceux des génisses. D'une baguette de roseau, il frappa un vase de cuivre. Un vieux serviteur, à la barbe de chèvre, apparut et devant le shah s'affaissa aussitôt sur les paumes.

— Que l'on conduise ce soir cette jeune fille dans la pièce aux tapis. Le vekil et le grand vizir[1] sont-ils là ?

— Ils t'attendent tous deux, sérénissime, ainsi que le « seigneur des nouvelles »[2] et trois imams.

— Le khan Djelal ed-Din est-il déjà arrivé ?

— Le soutien du trône n'est pas encore là.

— Que tous attendent. Fais venir dans la salle des

1. Vekil : surveillant du palais. Grand vizir : chef de la chancellerie d'État et de tous les fonctionnaires.

2. Seigneur des nouvelles : chef de la poste d'État.

bains le barbier afin qu'il me teigne la barbe, et les baigneurs pour qu'ils me massent le dos.

Le khorezme-shah passa dans la chambre voisine. Le vieux serviteur, sec et voûté, aux yeux rouges et larmoyants rassembla les coussins et les couvertures ouatées qu'il rangea au creux d'une niche pratiquée dans le mur. Quelque chose étincela sur le tapis. Le vieillard, se baissant, ramassa un poignard tranchant à manche d'ivoire.

— C'est un couteau turkmène... Oh ! ces femmes turkmènes ! Il faut craindre leur colère comme la morsure de kara-kourta, l'araignée venimeuse. Faut-il remettre cet objet au vekil ou bien le cacher ? Après tout, rien ne presse !

Le shah serra encore plus fort les cordons de soie de ses pantalons larges et bouffants et entoura son ventre opulent d'une écharpe rayée; puis il passa dans sa ceinture une dague gainée d'argent et jeta sur ses épaules une longue pelisse de brocart, recouverte de zibeline. Il choisit ensuite soigneusement, dans l'une des niches du mur, une tchalma blanche habilement enroulée qu'il plaça de son geste habituel sur ses longues boucles à peine grisonnantes.

Alors, retenant sa respiration, il écouta un instant à la porte en serrant le manche froid de sa dague.

« L'homme prudent se tient toujours prêt à parer une attaque. Dans l'obscurité des couloirs sinueux du palais, la main d'un Ismaélien[1] à la solde du calife de Bagdad, mon ennemi juré, peut toujours me frapper à l'improviste. »

— Es-tu là, vekil ? demanda-t-il à mi-voix.

— Depuis longtemps déjà, j'attends mon souverain.

Le shah tira sur le verrou de bois et entrouvrit la porte. Vaguement éclairée par des lampes à huile, se profilaient les silhouettes aux dos inclinés de deux dignitaires familiers.

1. Ismaéliens : secte d'assassins et d'étrangleurs, très puissante au XIII[e] siècle, qui fut ultérieurement anéantie par les Mongols.

Ayant fourré ses pieds nus dans ses babouches, toutes froides du contact de la nuit, Mouhammed passa dans la pièce voisine. Des serviteurs l'y attendaient. L'un d'eux tenait une lampe d'argile, l'autre, une cuvette d'argent, le troisième un pot au col étroit et recourbé. Ils aidèrent le shah à parfaire ses ablutions près d'un bassin d'où l'eau s'écoulait par une ouverture pratiquée dans le sol de pierre. Le quatrième serviteur tendit à son maître une longue serviette brodée de soie, puis il recouvrit les jambes rondes du souverain de chaussettes de laine ornées de motifs colorés.

Tandis que le khorezme-shah s'employait à s'habiller, le vekil lui communiquait les dernières nouvelles.

— Il fait très froid dehors. Tout est couvert d'un givre blanc... Trois imams sont arrivés au palais et attendent tes ordres. Le chef des bourreaux, Djihan-Pehlevan t'espère également. Une caravane de trois cents chameaux, partie de Boulgar, a transporté un lot de bottes en maroquin et amené une centaine de prisonniers russes. Près de deux cents esclaves sont morts en route, bien qu'ils aient été nourris tous les jours de bouillie de mil et d'huile de sésame. Peu de temps auparavant, une autre caravane a été pillée par des brigands turkmènes, probablement dirigés par Kara-Kontchar.

— J'exterminerai ces nomades turkmènes ! Pourtant ce sont surtout les pèlerins de Bagdad qui troublent ma quiétude. N'a-t-on pas aperçu quelques derviches arabes venant de cette ville ? Ce sont tous des espions du calife : tous me veulent du mal.

— Quels misérables pourraient-ils souhaiter du mal au grand défenseur de la foi ?

— Mais certains Musulmans sont dans ce cas !

Ayant achevé de se vêtir, le shah, empruntant d'abord les couloirs, puis l'escalier de pierre en colimaçon, monta tout au haut de la tour de pierre du palais. Le vekil, accompagné d'un eunuque portant un flambeau, le précédait et lui ouvrait les portes.

II

NOUBA EN L'HONNEUR DU GRAND ISKENDER

Tout en haut de la tour, vingt-sept jeunes khans, fils des souverains de Goura, de Ghazni, de Balkh, de Bamian, de Termez et d'autres contrées, se tenaient groupés en demi-cercle, le long du mur percé de meurtrières. Mouhammed, exerçant sur eux une surveillance sévère, les gardait à sa cour en guise d'otages, certain que leurs pères, khans féodaux, soucieux de la vie des captifs, ne se risqueraient jamais à lever le glaive de la rébellion.

Chacun des jeunes gens avait en main un tambour ainsi qu'un tambour de basque à grelots.

Des musiciens, porteurs de trompettes, de hautbois et de timbales de cuivre, les accompagnaient et, se tenant un peu à l'écart, quelques importants chefs d'armée, responsables des troupes du khorezme, s'étaient réunis.

Lorsque apparut Mouhammed, tous crièrent :

— Longue vie au Padishah invincible, Défenseur de la Foi, Terreur des païens !

Le shah, morose, jeta sur l'assemblée un regard circulaire.

— Où est donc Timour-Melik ?

— Me voici, maître !

Le grand Timour-Melik, toujours gai, fidèle compagnon du souverain dans ses voyages, avança d'un pas. Il tenait par la main deux garçons : l'un était le plus jeune

fils de Mouhammed et de sa dernière femme, la khane des Kiptchaks, l'autre, fils de Djelal ed-Din et d'une Turkmène, était le petit-fils du shah. Timour-Melik fit approcher les enfants. Mouhammed se baissa vers son fils et lui pinça tendrement la joue. Puis il demanda sévèrement à son petit-fils :

— Où se trouve donc le khan Djelal ed-Din ?

— Père est parti à la chasse aux faucons, dit le garçon, dont les yeux noirs éveillés sous la tchalma blanche fixaient le souverain.

— Timour-Melik ! Que l'on dépêche des cavaliers dans trois directions, à la recherche du khan Djelal ed-Din ! Les Turkmènes attaquent sans cesse les caravanes. Qui les empêcherait de s'en prendre à mon fils lui-même !

— Tes ordres seront accomplis, ô seigneur béni !

Venant d'en haut, comme d'un nuage, retentit une voix fine, à l'accent enfantin :

— Heureux celui qui veille ! Heureux celui qui ne dort pas !

Le haut minaret, tel un cierge dressé vers le ciel, s'éclaira en son sommet d'un rayon de ce soleil rose qui venait de surgir derrière les lointaines montagnes. Toute la ville demeurait plongée dans une obscurité brumeuse.

L'aîné des jeunes khans présenta un tambour au khorezme-shah. Mouhammed s'écria alors :

— Gloire au grand Iskender[1] ! Gloire au conquérant du monde ! Iskender a traversé toutes les terres de l'Iran et atteint les bords du Djeihoun et du Zeravchan. Iskender est un exemple pour nous; il est notre maître. Rendons-lui gloire, jouons en son honneur, par trois fois, une nouba[2] sonore !

Les tambours de basque, les cymbales et les tambours

1. Iskender : Alexandre de Macédoine.

2. Nouba : musique de parade (sérénade militaire) en l'honneur d'Alexandre le Grand (Iskender), introduite par le khorezme-shah Mouhammed, dans les palais des gouverneurs de régions.

retentirent à nouveau dans l'air, tandis que les longues trompettes mugissaient furieusement.

L'air sombre, Mouhammed, ayant redressé ses larges épaules, se tenait, songeur et redoutable, près d'une meurtrière. On eût pu croire que des pensées élevées fourmillaient sous sa tchalma d'un blanc de neige.

— Que la paix soit avec vous ! Allez ! dit le khorezme-shah.

Ayant croisé les mains sur leurs ventres, tous, à tour de rôle s'avancèrent vers lui, à petits pas, touchèrent des lèvres les pans de sa pelisse, puis reculèrent et disparurent, absorbés par la sombre porte de l'escalier.

Le dernier à s'en aller fut Timour-Melik; il tenait encore par la main les deux garçons.

— Dada[1] m'a promis de m'amener un djeiran vivant, dit le petit-fils du shah.

— Et moi, de me faire cadeau d'une panthère de chasse... pour qu'elle mange et ton djeiran et toi-même, serpenteau !

*
**

Le shah s'accouda à une meurtrière. A ses pieds s'entassaient en désordre les toits plats. Le palais était constitué par un grand nombre de bâtiments peu élevés, qui, réunis par des passages, formaient un grand édifice irrégulièrement poussé, entouré de hauts vieux murs aux tours de garde pansues. Des sentinelles, immobiles avec leurs lances, tranchaient sur le ciel lumineux.

Mouhammed regarda longuement au loin. L'immense ville s'éveillait, toute voilée par les fumées qui montaient au-dessus des maisons plates. Ses yeux s'arrêtèrent sur l'une des petites cours du palais, où une yourte blanchissait sous un peuplier. C'est là que s'était réfugiée la nouvelle perle de son harem, Gul-Djamal, la Turkmène au teint basané, qui ce matin même l'avait fui.

1. Dada : diminutif pour « père ».

Elle n'avait pas voulu se résigner aux retraites sombres du palais et avait exigé pour elle une yourte où elle pourrait vivre comme elle avait toujours vécu, dans la steppe, ainsi que les simples Turkmènes tout imprégnées de fumée. Elle n'avait pas consenti à s'installer au harem, parmi les autres « roses de l'éden ». Elle ne savait toujours pas la manière de se conduire ! Ce n'était pas sans motifs que la reine-mère Tourkan-Khatoun la haïssait à un tel point.

— Fille hautaine qui a osé lever la main contre ton souverain ! Je te verrai te tordre et gémir lorsque ma panthère favorite pénétrera dans la chambre aux tapis.

Des cris parvinrent du pied de la tour. Des paroles coulèrent nettes et claires dans le calme du matin :

— Fidèles, écoutez tous ! Le shah Mouhammed s'est détourné des lois de l'Islam, en adoptant l'hérésie des alides-shiites[1]. Il flatte les hérétiques perses et s'entoure de païens kiptchaks. Son père, le shah Tekech, était un Turkmène loyal, tandis que Mouhammed crache sur les Turkmènes. Ne croyez pas en lui !

— Qui donc hurle là-bas ? Vekil, pourquoi ne veilles-tu pas à l'ordre ?

Le vekil s'inclina bien bas devant le shah, comme s'il eût demandé pardon :

— C'est le derviche qui est enfermé dans le sous-sol de la tour ! Le cheik Medj ed-Din ! Ni les fers, ni les ténèbres de la prison ne l'effrayent. Ta très sage mère Tourkan-Khatoun s'est montrée particulièrement bienveillante à son égard. Pourtant, il ose prononcer contre son padishah des paroles impudentes. Hier, tous les derviches de la ville se sont réunis dans un champ et se sont juré de venir en foule vers la prison, afin de libérer ce cheik Medj ed-Din, insensé.

Mouhammed saisit le vekil par les épaules et le secoua.

1. La religion musulmane comprend deux sectes principales : sunnite, à laquelle se rattachent les Turcs-Osmans, et shiite dont les principaux adorateurs sont les Perses.

— Gobe-mouches ! Fais vite savoir au chef des bourreaux Djihan-Pehlevan que je confie ce rebelle à ses bras solides... Et qu'il se hâte, avant que les derviches en folie ne viennent secourir l'audacieux.

*
**

Le khorezme-shah descendit de la tour et passa dans la salle de réception toute tendue de drap rouge. C'est là que les trois imams à barbe grisonnante attendaient leur souverain. S'étant déchaussé à la porte, le shah gagna le milieu de la pièce et s'assit sur le tapis. Là, il fourra ses pieds sous une couverture de soie ouatée, qui dissimulait dans le plancher un orifice où se trouvait une chaufferette remplie de braises ardentes.

— Approchez, mes maîtres ! Prenez place !

Les trois imams, agenouillés, s'avancèrent, murmurant en arabe des paroles de reconnaissance; puis, ils s'assirent côte à côte et fourrèrent également leurs pieds sous la couverture.

— Commencez, dit le shah. Répondez ! Ai-je raison, moi, souverain le plus puissant des terres de l'Islam, d'exiger que le calife de Bagdad se soumette ? Expliquez-moi comment je dois agir s'il refuse de le faire.

Les imams ouvrirent les grands livres qu'ils avaient apportés et se mirent, à tour de rôle, à lire d'une voix forte et traînante certains textes du Coran. Ils prouvèrent de la sorte que le khorezme-shah Mouhammed était, sur terre, après Allah, le chef suprême; qu'il avait toujours raison et que chacun de ses ordres, chacune de ses paroles était sacrée.

Il faisait sombre dans la pièce. Une faible lumière pénétrait par la fenêtre ronde grillagée, taillée dans le mur du plafond. La lampe à huile, sur son support de bronze, jetait des lueurs tremblotantes. Les imams, sans regarder les textes, lisaient en psalmodiant des phrases arabes.

Derrière le shah se tenait un important « étendeur de nappes », ordonnateur principal des repas. D'un mot ou

d'un mouvement de sourcils, il communiquait ses ordres aux serviteurs qui évoluaient en silence. Le « serveur » recevait du cuisinier en chef les plats d'argent. Plusieurs dignitaires, attendant le bon plaisir du shah, regardaient par la porte.

Un esclave noir, un anneau d'argent ornant ses narines, plaça une table basse et large au-dessus de la couverture. D'un geste adroit, « l'étendeur de nappe » la recouvrit d'un dostarhan[1] soyeux. Le « serveur » se présenta alors devant le shah avec un plateau d'argent, où s'alignaient des tasses remplies d'un thé chaud, aromatisé de sel et de graisse de mouton. Il posa sur la table une pile de galettes minces et dorées, ainsi que des morceaux de lard rôti, puis il apporta des petits pots contenant du beurre fondu, de la crème et du miel.

Tout en écoutant les discours des imams, Mouhammed buvait tasse après tasse et consommait maintes galettes. Réchauffé par les braises et le thé, le padishah s'accouda aux oreillers qu'on avait apportés à temps et se mit à ronfler. Cela indiquait que le souverain était satisfait des explications données par les imams érudits. Tout le monde s'éloigna en silence. La table disparut avec sa nappe, les dignitaires et les serviteurs s'esquivèrent. Seul l'esclave noir demeura assis à croupetons près de la porte, attendant que le grand souverain des terres d'Islam se réveillât.

1. Dostarhan : sorte de nappe.

III

LE PRINCE DE LA COLÈRE

Tout le monde connaissait à Gourgandj la haute et sombre « Tour de l'éternel oubli », qui se dressait non loin du palais, sur la place principale.

A sa porte de fer forgé, pendait un énorme cadenas dont la clef se balançait au cou du gardien. Assis tout près sur une marche, l'homme avait appuyé sa courte lance rouillée contre le mur de pierre.

Par terre, devant lui, s'étalait un morceau de tapis sur lequel les passants déposaient leurs aumônes : un bol de bois plein d'un lait aigre, des galettes, une botte d'oignons, une poignée de pièces de cuivre. Le gardien autorisait parfois les plus généreux à s'approcher de la tour pour parler aux détenus.

Plusieurs trous ronds, grillagés, perçaient la base de la muraille. Du sous-sol parvenaient des cris assourdis qui redoublaient lorsque le pas d'un promeneur se faisait entendre; alors des mains osseuses, frappant l'air, surgissaient des orifices. Un paysan, vêtu d'une robe rayée, la tête couverte d'un chiffon bleu tout déteint, et un mollah, coiffé d'une énorme tchalma blanche comme neige, jetèrent une pièce au gardien, s'approchèrent en silence de la tour et offrirent quelques morceaux de pain aux mains sales et décharnées qui se tendaient vers eux. Alors les cris des détenus s'accentuèrent encore et l'on

perçut les malédictions lancées par ceux qui ne parvenaient pas à atteindre le grillage des soupiraux.

— Donnez à ceux qui sont privés de lumière !

— Sacrifiez-moi une vieille chemise ! Les tiques ont dévoré la mienne !

— Aïe ! Oh ! Tu as marché sur mes yeux !

Un bruit de foule parvint d'une ruelle. Des derviches en hauts bonnets arrivaient sur la place avec leurs bâtons. Suivis des curieux, ils lançaient en chœur leurs prières. Soudain, ils se jetèrent sur la porte de la prison et, la frappant de pierres et de bâtons, essayèrent d'en briser le cadenas. Ceux qui étaient parvenus à atteindre l'orifice de la cave criaient :

— Cheik Medj ed-Din Bagdadi ! Es-tu encore vivant ? Nous sommes venus t'apporter nos louanges, ô martyr de la foi et de la vérité ! Nous allons te délivrer !

Un long cri parvint du fond du souterrain et chacun se tut, attentif.

— Qu'Allah maudisse les khans cruels qui oppriment le peuple ! Qu'il frappe de la foudre de sa colère celui qui ose lever son glaive contre le calife ! Mort à tous les bourreaux et à tous les pilleurs !

Le gardien, repoussé par les derviches, courut vers le palais, d'où des cavaliers kiptchaks surgissaient déjà pour disperser la foule à coups de fouet. Les derviches, hurlant, s'enfuirent de tous côtés.

Au-dessus de la porte d'entrée du palais, quelques hommes apparurent alors entre les meurtrières. L'un d'eux, grand, vêtu d'une robe rayée orange, précédait les autres qui, ayant croisé en silence leurs mains, semblaient respectueusement attendre ses ordres. Que le khorezmeshah apparût ainsi, était de mauvais augure ! Quelqu'un allait certainement être supplicié.

A cet instant, les djandars-bourreaux du shah franchissaient, en effet, deux par deux, les portes du palais. Ils étaient imposants, bien musclés; revêtus de chemises bleues aux manches retroussées, ils portaient de larges culottes bouffantes jaunes, agrémentées de broderies

rouges. Leurs énormes cimeterres du Khorassan sur l'épaule, ils se déployèrent en chaîne autour de la place, repoussant la foule qui s'écrasait. Derrière eux, venait Mahmoud-Pehlevan, « l'athlète universel », chef des bourreaux, « prince de la colère ». C'était un étrangleur célèbre. Grand, voûté et maigre, il avançait, les bras écartés. Sa robe, rentrée dans des culottes de chamois jaune, était maintenue serrée par une large ceinture. Un sac de tapis, dans lequel il apporterait au shah la tête du supplicié le plus marquant, pendait sur son épaule.

Un fossé carré s'apercevait au milieu de la place où, à côté d'une estrade, étaient dressés quatre poteaux joints par des traverses. Deux esclaves à demi nus, faisant cliqueter leurs chaînes, apportèrent tout près un grand panier de saule.

Le gardien de la prison ouvrit la petite porte de fer forgé, par laquelle le chef des bourreaux et ses aides descendirent dans le sous-sol. Alors des cris frénétiques retentirent, suivis d'un complet silence. Les bourreaux réapparurent aussitôt, tirant hors de la cave quinze détenus. Une chaîne unique liait le pied droit des condamnés.

Couverts de boue, à peine voilés de guenilles, leurs cheveux devenus longs au cours de la détention, tout ébouriffés, les malheureux se cramponnaient les uns aux autres et, clignant des yeux à cause du soleil trop vif, se traînaient à travers la place. La porte de la prison se referma. Le lourd cadenas y fut fixé une fois de plus et les cris habituels résonnèrent à nouveau dans la cave.

Les gardiens escortaient dans leur marche les candidats à la mort. L'un de ceux-ci, vieillard souffreteux, fit un faux pas et tomba, entraînant deux de ses voisins. Tous durent se redresser sous les coups et furent pourchassés vers le lieu du supplice. Là, on les fit s'agenouiller sur l'estrade. Alors, l'un des bourreaux saisissait son condamné par les cheveux, puis le djandar en chef, de son cimeterre tenu à deux mains, tranchait la tête d'un

seul geste, la montrait aux spectateurs apaisés, puis la jetait au panier.

La foule s'informait : « Lequel des détenus est le chef des derviches, le cheik Medj ed-Din Bagdadi ? » Les prisonniers, épuisés par la faim et la maladie, se ressemblaient tous. Lorsque le quatorzième d'entre eux eut été décapité, un cri s'éleva, parcourant toute la place :

— Le padishah parle ! Le padishah ordonne !

Tous dirigèrent leur regard au-dessus des portes du palais. Là, le khorezme-shah agitait un mouchoir multicolore, ce qui signifiait : « Suspendez l'exécution ! Le shah pardonne au criminel. »

D'un chiffon rouge, essuyant son long glaive, le chef des bourreaux s'écria :

— Qu'on fasse venir le forgeron !

Le quinzième condamné n'était autre que Tougan, l'élève de Mirza-Youssouf.

Encore jeune, de ses grands yeux ouverts, il regardait sans comprendre ce qui venait de se passer.

— Incline-toi devant le padishah pour le remercier de sa haute bienveillance ! dit le bourreau qui, faisant tourner le garçon vers le palais, lui enjoignit de se courber vers le sol. Le forgeron, toujours prêt au travail, brisa la chaîne qui liait le pied de Tougan.

— Attends ! Où vas-tu ? Je n'ai pas encore fini, cria-t-il soudain à l'adolescent qui, ne se sentant plus retenu par la chaîne des condamnés à mort, avait sauté de l'estrade dans la foule. Des cris l'accompagnèrent, mais, plié en deux, il était déjà parvenu à se frayer un chemin au milieu des citoyens entassés. Il tentait de s'enfuir au plus vite, le plus loin possible.

La place qui entourait la tour de la prison se vida. Le gardien, appuyé sur sa lance rouillée, était toujours là.

Maintenant, une jeune fille, voilée jusqu'aux yeux, longeant le mur, s'approchait de l'orifice inférieur de la tour et appelait avec précaution :

— Tougan ! Armurier Tougan !

Une main décharnée parut dans l'ouverture et une voix enrouée répondit :

— Ton Tougan a déjà perdu la tête ! Donne-nous à manger, afin que nous ne l'oubliions pas dans nos prières.

La jeune fille s'affaissa contre le soupirail et s'écria dans son désespoir :

— Tougan, réponds-moi, je t'en conjure, es-tu vivant ?

De nouvelles lamentations jaillirent du sous-sol.

— Donne-nous ce que tu as apporté ! Ton Tougan n'a déjà plus besoin de rien ! Dans les jardins du paradis, il se régale maintenant de pilaf, en compagnie du prophète.

La jeune fille remit aux mains qui se tendaient un pain et un melon, puis elle s'approcha du gardien :

— Dis-moi, Nazar-Bobo, est-ce vrai que le garçon Tougan est mort ?

— C'est bien possible ! On l'a amené au supplice en même temps que les autres.

De la main, le gardien montra la place.

Un vieux derviche s'approcha, fourra quelques pièces dans la paume du geôlier et lui chuchota à l'oreille :

— Pourquoi notre saint cheik Medj ed-Din Bagdadi n'était-il pas parmi les suppliciés ? Son exécution a-t-elle été différée ou bien le khorezme-shah lui a-t-il pardonné ?

Le gardien, dissimulant l'argent dans les plis de sa ceinture roulée, murmura :

— Le souverain, en colère contre ce cheik qui l'a maudit, a ordonné de le livrer rapidement au bourreau, avant que les derviches ne le libèrent.

— Alors est-il encore vivant ?

— Non ! Lorsqu'on a fait sortir les condamnés du sous-sol, Djihan Pehlevan lui-même y est descendu pour étrangler le saint homme.

IV

L'OMBRE COUSUE

Hâte-toi de réjouir celui que tu rencontres par quelque bonne parole : il est fort possible que tu n'aies plus jamais l'occasion de le revoir.
(Proverbe oriental).

Ayant échappé à la foule, Tougan tomba dans une rue perdue, où s'alignaient des murs d'argile ininterrompus. Cette voie le mena sur les bords du canal.

Une eau noire et trouble coulait entre les hautes rives dressées en remblai. De longs bateaux pesants voguaient lentement, chargés de paquets, de bois mort, de foin et de moutons rassemblés pêle-mêle.

« Si seulement je pouvais partir au loin sur l'une de ces barques et gagner quelque pays étranger ! Mais qui m'y laisserait prendre place, alors que je suis tout crasseux et couvert de plaies, sous ma chemise à demi pourrie ! »

Un banc de sable jaunissait non loin de la rive. Tougan l'atteignit, nettoya ses vêtements, se lava, se chauffa au soleil, et se reposa, ruminant ses pensées.

« Où peut bien aller un condamné à mort qui a échappé à sa geôle ? Qui m'emploierait pour travailler ? La ville est étroite; il y a beaucoup de monde et chacun se préoccupe de gagner sa tasse de pilaf. » Tougan regarda son pied toujours enserré dans le pesant anneau de fer qui portait l'inscription : « Pour toujours, jusqu'à la mort. »

— Mon vieil ami Youssouf-Mirza ne voudra jamais adresser la parole à un bagnard sorti de prison. Seule, peut-être, Bent-Zankidja me prendrait en pitié. Mais oserai-je me présenter devant elle, aussi rongé de plaies qu'un lépreux ?

« De toute façon il me faut aller chez mon maître Kara-Maksoum pour qu'il brise ce cercle de fer. »

Tougan suivait maintenant une longue rue, bordée de boutiques, dont on pouvait voir les propriétaires assis sur des dalles recouvertes de tapis. Les marchandises pendaient, accrochées aux battants des portes ouvertes et le long des murs, ou bien gisaient à même le sol.

Une demi-obscurité régnait dans la rue, protégée du soleil par des nattes.

Les rayons d'un soleil aveuglant tombaient en raies obliques, éclairant tantôt une paire de souliers jaunes, brodés de soies roses et vertes, tantôt un écusson rond en fer portant, extraite du Coran, une inscription d'argent ciselé, tantôt des étoffes multicolores que les marchands déroulaient devant un nomade en bonnet doublé de peau de loup, ou bien devant un groupe de femmes en costumes vifs et bariolés.

Tout à l'extrémité de la rangée des forges se tenait celle du maître Kara-Maksoum.

Le fracas des marteaux et le grincement des feuilles de fer emplissaient l'espace. Ici, les forgerons fabriquaient des armes : cimeterres, dagues, fers de lance, etc.

Des esclaves — Perses ou Russes — travaillaient, vêtus seulement de culottes bouffantes et de tabliers au cuir roussi à hauteur de la poitrine. Certains d'entre eux, penchés sur l'enclume, de leurs marteaux, ciselaient d'artistiques dessins sur des cuvettes de cuivre. D'autres, poussant de rauques soupirs, frappaient avec leurs lourdes massettes des barres de fer chauffées au rouge. Des garçons, couverts de suie, se tenaient près des soufflets, attisant les charbons des fourneaux, ou bien couraient avec des seaux de bois chercher l'eau du ruisseau.

Large et trapu, assis sur un banc de terre recouvert d'un carré de tapis, maître Kara-Maksoum, avec sa barbe blanche à l'extrémité teinte en rouge ne cessait de grommeler contre ses ouvriers, mais répondait aux saluts des passants. Près de lui, deux esclaves — l'un jeune, qui, pour avoir tenté de s'enfuir, portait au front la marque d'un fer rouge, l'autre vieux, avec un impassible visage doré — frappaient, d'un petit marteau, un faisceau de fils métalliques. Ils exécutaient un travail des plus délicats : en s'abstenant de faire rougir leur lame sur des charbons, ils travaillaient à froid le célèbre acier damassé : le djaoubar.

— Que viens-tu faire ici ? Va-t'en ! s'écria le maître. Tu ne penses quand même pas que je vais embaucher dans mon atelier un forçat qui a été au Zemdan ?

— Donne-moi la permission de prendre un marteau et de briser moi-même mon anneau de fer.

— Pour que tu souilles mes outils de tes mains criminelles ? Va-t'en, si tu ne veux pas que je te cautérise avec mes tenailles !

Sous cet outrage immérité, Tougan s'éloigna plein de rage, prêt à aller où le conduiraient ses regards. D'un œil absent, il fixa un derviche, assis près d'un mur. Un rayon de soleil, filtrant entre les nattes de l'auvent, éclaira violemment un manteau bariolé, tout rapiécé d'étoffes multicolores.

Le derviche, marmottant à mi-voix de saintes sentences, était occupé à coudre avec une grande aiguille un morceau de tissu rose, au-dessus de pièces bleues, rouges et vertes aux nuances fanées.

Tougan était encore tout secoué par l'offense et le découragement. Son ombre noire, sautillant, tomba sur les genoux du derviche.

— Eh bien ! mon garçon, dit celui-ci, pendant que je posais cette nouvelle pièce à mon manteau, ton ombre l'a recouverte si bien que j'ai cousu en même temps et la pièce et ton ombre. Te voici donc à présent solidement

lié à moi. Tu devras me suivre désormais tout comme une ombre, vois-tu !

Le garçon se précipita vers son interlocuteur et s'assit près de lui.

— Dis-tu la vérité ou plaisantes-tu ? Je te servirai et ferai tout ce que tu m'ordonneras, si tu ne me repousses pas !

Le derviche hocha la tête.

— J'ai entendu le patron arrogant qui t'a rudoyé. Pourquoi te chagriner ? Le monde serait-il devenu trop étroit ? Deviens mon compagnon ! Nous allons quitter cette ville pour « la noble Boukhara ». Ne t'attarde jamais aux lieux d'où l'on te chasse; marche, le regard assuré, vers ceux qui t'appellent. A présent que te voici cousu au manteau du derviche, une ère nouvelle de voyages s'ouvre devant toi. Viens avec moi, mon frère cadet !

Frappant le sol de son bâton, le derviche se remit en marche et Tougan, épuisé, le suivit en boitant. Évitant certaines forges, ils s'arrêtèrent au coin de la rue. Là, sur une petite place, un forgeron ambulant, tout noir de fumée, s'affairait auprès d'un fourneau transportable. L'homme n'avait que la peau et les os. Cependant ses mains maigres, maniant le marteau et les tenailles sur une petite enclume mobile, accomplissaient les gestes rituels. L'un après l'autre, rapidement et en cadence, les minces clous noirs qu'il fabriquait tombaient dans une sébile de bois.

— Dis-moi, maître ! Saurais-tu briser ce cercle de fer sans blesser le garçon ?

— Si tu me donnes deux dirhems noirs, je le ferai, dit l'ouvrier en se baissant vers l'anneau. Hé ! le padishah utilise un métal excellent et solide pour enchaîner ses prisonniers. Si tu m'accordes un supplément d'un dirhem d'argent, je te fabriquerai avec ce fer un couteau parfait.

Le derviche sortit une bourse de sa ceinture et en tira une pièce d'argent.

— Qu'il en soit ainsi que tu le proposes. Toutefois, regarde cette inscription sur l'anneau : « Pour toujours, jusqu'à la mort. » Fabrique-moi un couteau où je la retrouverai.

— Tu auras ton poignard, murmura le forgeron en bousculant Tougan. Mets ton pied sur l'enclume, mon garçon ! Puis il ajouta à voix basse : « Toujours et jusqu'à la mort » combats le shah et ses bourreaux !

V

GÉNÉROSITÉ

Frappant encore le sol de son bâton, le derviche Hadji Rahim passait par les rues étroites de l'immense marché central de Gourgandj.

Partout s'alignaient toutes sortes de vaisselles de cuivre : cuvettes, plateaux, et cruches, astiqués et brillants comme le feu, ornés de dessins habilement bosselés. On voyait, avoisinant les écuelles, des assiettes et des tasses d'argile, à côté de files entières de lanternes de cuivre ciselé, destinées à porter des bougies.

Plus loin, étaient de fines porcelaines chinoises, blanches et bleues, ainsi que, venant d'Irak, la vaisselle de verre qui rendait un son pur.

De certaines rangées spéciales, s'élevaient les senteurs de baumes rares, médicinaux et aromatiques. Là, se vendaient également des remèdes précieux, tels que la rhubarbe toungouse, l'huile de ricin, l'essence de rose, la poudre savonneuse « gassoul » préparée avec l'herbe des salines et utilisée aussi bien pour soigner la peau que les gencives et l'estomac. On pouvait trouver encore l'argile précieuse qui, imprégnée de parfums agréables, était recherchée pour le bain; la glaise verte de Perse qui épilait instantanément; l'huile de Boukhara, dont on se graissait la tête, pour fortifier les cheveux; le musc du Thibet, l'ambre hindoue et les boules brunes du hachisch qui donnaient le vertige.

Se frayant un chemin à travers la foule bigarrée qui inondait le marché de son flot bruyant, Hadji Rahim s'arrêtait auprès des boutiques, comme s'il eût sollicité l'aumône, mais, cherchant quelqu'un, il examinait attentivement chaque vendeur.

Lorsqu'il atteignit les étals où s'empilaient les étoffes et les draps, les marchands hautains, assis sur leurs jambes croisées, lui lancèrent des pièces de cuivre en criant :

— Passe en paix !

Ils craignaient que la main noire du derviche ne frôlât ces tissus « simtchouj » à la soie argentée, ou ces brocarts dorés précieux, qu'on offrait en signe d'hommage aux beks les plus puissants et les plus célèbres.

Hadji Rahim découvrit enfin l'homme semblable à celui qu'il cherchait. Au milieu de coussins de soie, il se tenait assis au milieu des marchands. Son visage amaigri, aussi pâle que le papier de Samarkand, et ses yeux noirs creusés, témoignaient d'une récente maladie.

Ceux qui l'entouraient lui parlaient avec respect et lui proposaient, à qui mieux mieux, des gâteaux aux amandes, des pains d'épice cuits dans le miel ainsi que des noix et des pistaches. Le marchand, vêtu d'un riche lainage gris clair et coiffé d'un turban de soie multicolore, tenait une tasse chinoise toute bleue et remplie de thé. Une grosse turquoise, talisman qui devait lui assurer la santé, brillait à son index.

Le derviche s'arrêta devant la boutique et tout aussitôt les marchands jetèrent quelques pièces dans sa sébile. Le mendiant silencieux tardait à s'éloigner.

— Passe en paix ! lui enjoignirent-ils. Nous t'avons déjà donné quelque chose. Ce fut alors que le convalescent posa sur lui son regard. Aussitôt ses yeux noirs s'agrandirent d'étonnement.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— On dit que tu es un homme puissant qui, dans ce siècle, a appris beaucoup de choses en parcourant le monde avec tes caravanes, répondit Hadji Rahim. Pourrais-tu répondre à une question ?

— Pour expliquer les livres saints, il existe des hommes plus compétents que moi, tels que les ulémas érudits et les saints imams. Je ne suis qu'un marchand, je ne sais que compter et mesurer les étoffes.

— Il suffit, saint derviche ! Passe en paix ! s'écrièrent les autres. Voici que nous t'abandonnons encore un peu de notre fortune, ajoutèrent-ils en jetant dans le kiachkoul[1] des gâteaux aux amandes et des noix.

— Je ne peux m'éloigner car j'attends une réponse. Ma question t'intéresse personnellement, honorable marchand.

— Parle !

— Si tu avais un ami fidèle, dévoué, qui partageât avec toi les chagrins et la longue route, supportât en ta compagnie la faim, les chaleurs et les tempêtes de neige, l'apprécierais-tu ?

— Comment ne pas estimer un tel ami ? reconnut le convalescent. Continue !

Alors le derviche s'adressa à tous :

— Que votre assemblée soit sereine, votre matin joyeux et doux votre breuvage ! Connaissez celui qui fut riche et accueillant, celui qui, plein d'aisance, a possédé une maison heureuse, un jardin fleuri et bu à la coupe des festins éternels. Je n'ai pu, hélas, écarter de moi les jeux du destin féroce, ni les attaques de la pauvreté, ni l'étincelle redoutable de l'envie. Tant que mes mains ne furent pas vides, mon jardin desséché, mes murs écroulés, mes amis dispersés, le fléau des noirs malheurs me poursuivit. Alors, pour moi tout changea; je demeurai nourri de tristesse, l'estomac creusé par la faim, je restai privé du sommeil qui embellit de couleurs les visages exsangues. Cependant un ami me restait. Il ne me quitta plus dans mes vagabondages, alors qu'une caverne me tenait lieu de logis, alors que mon lit était de pierre et que mes pas foulaient les ronces épineuses. Il m'accom-

1. Kiachkoul : sébile pour les aumônes, ayant la forme d'un bateau et qui est habituellement fabriquée dans une noix de coco.

pagna jusqu'en la fameuse ville de Bagdad et jusqu'à la Mecque, séjour saint de ceux qui prient. Constamment il épargnait mes forces, portait mon sac et me réchauffait par les nuits froides. Cependant les destins heureux s'éloignèrent de moi une fois encore. Subitement, alors que j'atteignais la riche plaine du Khorezme, la foudre me sépara de cet ami. Je suis à présent le frère vespéral de la mendicité et n'ai nul abri où passer la nuit.

Le riche marchand demanda :

— Peux-tu me dire la raison pour laquelle tu perdis ton compagnon ? Puisqu'il avait foulé la patrie du prophète, n'avait-il pas le droit de porter le bandeau blanc du hadji ? Qui donc a osé vous offenser tous deux ?

— La faute en fut à un marchand.

— Raconte-moi comment les choses se passèrent.

— Bien qu'étant le dernier des malheureux, il m'advint de croiser sur ma route un être encore plus misérable que moi, un marchand, que les brigands avaient blessé et abandonné sans secours. Je fis pour lui tout ce que je pus, je pansai ses blessures et m'efforçai de le ramener jusqu'à Gourgandj... Je pris également soin de lui conserver son faucon d'or...

L'homme qui écoutait avec attention, tressaillit et interrompit le derviche :

— Ne continue pas ! Tous savent ce qu'est devenu ce marchand. Il se tient devant toi. Depuis longtemps déjà je te cherche pour te remercier. Quel était donc ton ami ? Puis-je faire quelque chose pour le tirer des geôles de la pauvreté ?

— Toi seul peux, en effet, me le rendre. Il n'oserait jamais arborer de bandeau blanc, ni se faire appeler hadji, car, tout comme le chaïtan, il porte une queue accrochée. C'était mon âne. L'avide gouverneur du district, chez qui tu es demeuré pour te rétablir, me l'a enlevé. Si tu m'aides à m'en procurer un autre, tout sera selon mes souhaits.

— Tu retrouveras ton serviteur. Je l'ai acheté au

hakim et il est actuellement dans la cour. Écoute, n'est-ce pas lui qui brait pour te saluer ? Mais voilà qui est trop peu. Prends encore ici tout ce que tu désires. Les vêtements les meilleurs, les bottes en maroquin, les étoffes, tout ce dont tu as besoin est à toi.

— Je suis derviche ! Un manteau de laine grossier me suffit. Pourtant je saisis aux basques ta générosité et te demande de vêtir mon ombre complètement nue. Elle me suit absolument partout et ne possède rien pour voiler son corps amaigri.

Tous se mirent à rire.

— Tu ne fais que plaisanter, derviche ! Comment pourrait-on vêtir une ombre ?

— Tenez, la voici devant vous ! Ce disant, Hadji Rahim désigna de la main le misérable Tougan, adossé au mur.

Le riche marchand frappa dans ses mains.

— Hassan ! dit-il à un serviteur qui venait d'accourir. Conduis ce garçon-là où s'achètent les vêtements et habille-le comme tu le ferais d'un voyageur qui s'apprêterait à parcourir une longue route.

— Faut-il lui donner absolument tout le nécessaire ?

— Tu le vêtiras sor-ta-paï[1] et tu lui donneras tout : caftan, chemise, culottes bouffantes, chaussettes, bottes, ceinture et turban. Et toi, honorable djihan-ghecht[2], ne manque pas de passer chez moi ce soir. Hassan t'indiquera où trouver ma maison.

Le serviteur conduisit le derviche et Tougan, très confus, jusqu'à une boutique où pendaient différents costumes d'hommes, de femmes et d'enfants. Bien qu'Hassan proposât de choisir les plus belles pièces, le derviche ne désigna que ce qui était solide et pratique pour la route. Lorsque Tougan réapparut aussi correctement mis que n'importe quel garçon de Gourgandj, avec, autour de la tête, une tchalma bleue, Hassan remit une

1. « Des pieds à la tête ».
2. « Voyageur de par le monde ».

bourse de cuir à Hadji Rahim, auquel il adressa ces paroles :

— Mon maître, l'honorable Mahmoud-Yalvatch m'a également ordonné de te remettre ces cinq dinars d'or, afin que tu ne manques de rien en route. Il te fait dire que ton âne sellé t'attend dans sa cour où tu pourras le prendre quand il te plaira. Et Hassan ajouta :

— Il faut croire que tu as rendu un grand service à Mahmoud-Yalvatch, car il se montre rarement aussi généreux.

Au soir, Hadji Rahim rendit visite au riche marchand. Celui-ci l'attendait sous une ravissante tonnelle, blottie au milieu d'un grand jardin. Lorsqu'ils eurent bu une tasse de thé doré et que le serviteur se fut éloigné, l'hôte demanda à voix basse :

— De quel faucon d'or m'as-tu parlé aujourd'hui ?

Le derviche sortit des plis de sa ceinture une plaquette de métal, gravée d'un faucon, et la tendit à son interlocuteur. Celui-ci la saisit brusquement et la cacha dans son sein.

— Souviens-toi de mes paroles, dit-il. Quoi qu'il arrive, même si le monde devait crouler, là où tu entendras parler de moi, tu pourras hardiment venir dans ma maison. Je t'aiderai toujours. Que comptes-tu faire à Gourgandj ?

— Je pars demain pour Boukhara. Je crains de rester dans cette ville. On y sent toujours suspendu au-dessus de soi un cimeterre qui ne s'informe nullement si la tête qu'il s'apprête à trancher a tort ou bien raison. Le bâton du pèlerin et la route lointaine lui sont de beaucoup préférables.

VI

COMPLOT DE LA REINE TOURKAN-KHATOUN

Orientée par une femme aussi intelligente que Tourkan-Khatoun, l'influence de l'aristocratie militaire kiptchake ébranla rapidement l'autorité du trône. Les Kiptchaks, bien qu'ils y fussent venus en libérateurs, purent sans encombre dévaster les terres conquises et faire du nom de leur souverain, un objet de haine pour la population.

(V. BARTHOLD).

Le portail Ark[1] s'ouvrit à double battant et, deux par deux, sortirent, sur leurs étalons bien nourris, des cavaliers qui, portant des bonnets de mouton blanc et des caftans rayés rouge, arboraient des cimeterres tout scintillants d'or.

Mouhammed, shah du Khorezme, corpulent et majestueux sous son turban de soie blanche aux brillants fils adamantins, apparut, morose, monté sur un cheval bai au large poitrail richement caparaçonné d'or. La robe de brocart écarlate du shah, sa ceinture et son sabre émaillé de pierres précieuses, lançaient au soleil des feux aveuglants.

1. Ark : grand arc, orné de carreaux de faïence colorés, servant d'entrée de parade au palais.

Deux jeunes cavaliers suivaient le souverain. Le noble seigneur au teint basané qui montait fièrement un étalon turkmène moreau au collier argenté, n'était autre que Djelal ed-Din, fils d'une Turkmène, et héritier du shah. Près de lui, monté sur un amble pie dont la longue crinière noire était tressée en petites nattes, un garçon vêtu de brocart chevauchait : c'était le plus jeune et le favori des fils de Mouhammed. Sa mère était une princesse kiptchake.

Après eux, caracolant sur des coursiers revêtus de tapis de selle incarnats, venaient d'importants dignitaires du Khorezme.

Les mille hommes accompagnant le padishah se partagèrent en plusieurs groupes. Certains, prenant les devants, s'élancèrent dans la rue principale du marché et dispersèrent les curieux à coups de fouet. Le gros des djiguites apparut, fermant le cortège.

Au passage du shah, tous ses sujets, n'étant pas autorisés à regarder en face le souverain de la plus grande des contrées d'Islam, tombaient à genoux, inclinant la tête jusqu'à terre. Les marchands, au mugissement enroué et déchirant des trompettes de cuir et au fracas des tambours, sortaient hâtivement de leurs boutiques les tapis qu'ils étalaient dans la boue, devant le shah et sa suite.

Mouhammed était habitué aux louanges et aux démonstrations de fidélité. Son regard indifférent glissait sur les innombrables dos rayés, inclinés vers les sabots de son cheval bai. On ne pouvait rien lire sur son visage bouffi. La blancheur de sa tchalma faisait ressortir tout particulièrement sa grande barbe noire.

Devant la porte d'entrée du palais de la shahe-mère Tourkan-Khatoun, des deux côtés de la route, des guerriers d'élite kiptchaks faisaient la haie. Ils avaient endossé les célèbres cottes de mailles du Khorezme, impénétrables aux flèches, et arborant des casques aux visières abaissées, serraient dans leurs mains de longues lances souples.

— Que vive et règne le shah Mouhammed l'invincible ! crièrent quelques guerriers, aussitôt imités par la foule, tandis que les gens accourus des ruelles escaladaient les toits et les murs d'argile.

Mouhammed fut surpris de voir que, contrairement à l'habitude, les guerriers kiptchaks étaient très nombreux et que leur effectif dépassait celui de sa garde personnelle. Pourquoi les avait-on réunis ? Cela ne présageait-il pas quelque piège ? Ne fallait-il pas s'en retourner avant qu'il soit trop tard ? Mais pourquoi tant de soupçons ? Sa mère ne pouvait lui tendre de traquenard, elle à qui il avait, dès la mort du shah Tekech son époux, abandonné un pouvoir égal au sien propre ? Les guerriers kiptchaks de la race maternelle des Kangles participaient à toutes les expéditions et jouissaient, de retour au camp, d'un butin si abondant que leurs aïeux n'en avaient certes jamais rêvé de semblable ? Alors, donc en avant !

Mouhammed cingla de son fouet son coursier arrêté devant le portail, et, en deux bonds, se trouva dans la cour intérieure.

Les vieillards kiptchaks, vêtus de robes d'apparat, saisirent le cheval par la bride afin que le khorezme-shah pût sauter de sa selle sur un chemin de velours déroulé à son intention. Droit et solide malgré son âge, il escalada les marches de la terrasse aux fines colonnettes sculptées et, passant devant des dos courbés, il entra dans le calme frais du palais. Un nègre, les narines ornées d'un anneau d'or, se présenta devant lui.

— La reine des reines vient à ta rencontre ! Salam à ton altesse !

Ce disant, l'esclave écarta un rideau et cria d'une voix forte :

— Majesté du monde ! Protecteur de la Foi ! Glaive de l'Islam !

Le shah avança de quelques pas. Dans la demi-obscurité de la chambre aux murs de bois vernis et aux fenêtres grillagées, une petite silhouette brillait dans l'or des brocarts. A ses côtés, vingt des khans kiptchaks les

plus notables demeuraient figés à genoux, formant un demi-cercle. Mouhammed, croisant les bras sur sa poitrine, s'inclina et, s'approchant de sa mère à petits pas, lui murmura :

— Salam, Tourkan-Khatoun, Lumière de vertu, Modèle de justice !

Les plis de brocart s'animèrent. Le turban rond orné de plumes d'autruche toucha presque le sol, puis se releva.

— La pauvre et malheureuse veuve, ta mère, salue le plus grand des souverains de l'univers. Fais-moi l'honneur et la joie de t'asseoir près de moi.

Mouhammed se redressa et aperçut devant lui un mince visage, abondamment couvert d'un fard blanc et rose, où deux yeux noirs aigus brillaient de feux ardents. Tourkan-Khatoun était maintenant assise sur le trône octoèdre en or, assez semblable à un plateau, où Mouhammed, en tant que chef du pays, aurait dû également prendre place. Cependant, comme la robe de brocart de Tourkan-Khatoun y occupait la presque totalité de l'espace libre, le souverain se laissa glisser sur le tapis, aux pieds de sa mère.

C'était précisément ce qu'attendait Tourkan-Khatoun, désireuse de prouver à ses Kiptchaks que le Khorezme-shah ne se tenait pas avec elle sur le même plan.

Mouhammed, levant les paumes, prononça une prière et passa l'extrémité de ses doigts dans sa barbe. Tous ceux qui étaient assis alentour répétèrent à voix basse ses paroles.

Tourkan-Khatoun se mit alors à parler doucement, d'une façon insinuante, en hochant la tête, ce qui faisait bouger en cadence la masse de ses brocarts et trembler les plumes de son turban.

— Je t'ai appelé, ô mon fils majestueux et bien-aimé, afin que nous puissions examiner ensemble d'importantes affaires. Elles concernent le bonheur et la prospérité de la glorieuse famille des khorezme-shah et affectent le destin des khans kiptchaks, lesquels te sont

tout dévoués. Il nous faut protéger notre trône, notre pouvoir et nos amis !

Un grand silence régnait dans la pièce. Seuls, à travers les interstices des fenêtres grillagées, parvenaient du dehors les cris éloignés de « Vive le khorezme-shah ! »

— Je t'écoute, ô mère très sage !

— Des bruits sont arrivés jusqu'à ma modeste demeure, m'avertissant que tu te proposais d'entreprendre de nouvelles expéditions en des contrées lointaines. Tu te disposerais à chevaucher une fois encore ton merveilleux coursier et à faire retentir les plaines du bruit de tes combats. Or, qui peut se vanter de connaître avant l'heure ce qu'a écrit le Tout-Puissant au *Livre des destins* ? S'il advenait que sur un champ de bataille, tu périsses martyr de la vraie foi, et qu'aussi rapide que l'éclair tu pénètres aux jardins du paradis, ici, sans ta main puissante qui les réprimaient, des désordres pourraient se produire — qu'Allah veuille nous en préserver. Or, puisque notre petit-fils, l'orgueilleux Djelal ed-Din, complote sans cesse avec les Turkmènes et se tient prêt à nous égorger tous, nous autres Kiptchaks, il m'apparaît indispensable de savoir s'il ne conviendrait pas de nommer par avance, à la place de ce Djelal ed-Din, quelque autre personnalité susceptible de régner sur notre pays du Khorezme ?

— Tes paroles sont sages ! et aussi précieuses que des diamants ! s'écrièrent à l'unisson tous les assistants.

— Donc, poursuivit la reine, ayant pris conseil des khans les plus érudits de notre peuple, j'ai décidé, mon cher fils, de te transmettre la demande unanime de tous les Kiptchaks. Nous te prions de désigner, comme héritier de ce trône, ton cadet, Koutb ed-Din Ozlag-shah, fils de ta femme bien-aimée, la khane des Kiptchaks. Nous te prions également d'envoyer Djelal ed-Din gouverner tes terres les plus éloignées, car il constitue pour toi, autant que pour nous tous, un perpétuel danger !

Tout le monde demeurait silencieux, attendant la

réponse du shah Mouhammed. Celui-ci se taisait, enroulant pensivement sur son doigt tremblant les boucles de sa barbe soyeuse.

— Si tu repousses ce projet, tous les Kiptchaks quitteront immédiatement le Khorezme; ils retourneront dans leurs steppes natales et, comme la dernière des mendiantes, je partirai moi-même avec eux...

Sentant l'hésitation du padishah, Tourkan-Khatoun tourna la tête. Derrière elle se tenait le jeune intendant Mouhammed ben-Salih, ancien serviteur élevé aux honneurs à cause de sa beauté. Interprétant un geste de la petite main, il sortit et revint aussitôt, amenant un garçon de sept ans qui, lui aussi, était vêtu d'une robe de brocart.

— Voici votre jeune fils, l'héritier de votre puissance, s'écria Tourkan-Khatoun d'une voix autoritaire et brusque. Je déclare aux khans, beks et guerriers kiptchaks, ainsi qu'au simple peuple, que le khorezme-shah est prêt à voir en cet enfant le soutien de son trône.

Tous les khans tressaillirent et, saisissant le garçon, le soulevèrent à bout de bras plusieurs fois de suite, en criant :

— Vive notre sultan kiptchak consanguin !

Mouhammed se leva, prit son fils dans ses bras et le fit asseoir près de Tourkan-Khatoun; puis, s'adressant à l'assistance :

— Écoutez-moi, beks. Ainsi que vous le constatez, j'ai exaucé votre désir, mais à présent il importe que vous accomplissiez ma volonté. Mon vieil ennemi, Nassir, le calife de Bagdad, a repris ses complots et excite à la révolte les peuples qui me sont soumis. Il n'y aura pas de tranquillité dans tout le Khorezme tant que ce scélérat de Nassir ne sera pas écarté. Alors nous nommerons calife un prêtre qui nous sera entièrement dévoué. Je ne pourrai plus désormais prendre de repos avant que d'avoir écrasé les armées du calife et planté ma lance aiguë dans la terre sainte de Bagdad.

Le doyen des Kiptchaks, vieillard sec aux yeux de taupe et à la barbe grisonnante, déclara :

— Tous, comme un seul homme, nous dirigerons nos chevaux vers les lieux que désignera ton bras redoutable. Pourtant il nous faut d'abord apaiser nos camps et tranquilliser nos parents apeurés. Des messagers, venus de la steppe kiptchake, prétendent que notre terre est envahie à l'est par des hommes nouveaux : païens sauvages qui n'ont jamais entendu parler de la sainte foi de l'Islam. Ils sont arrivés avec leurs troupeaux, leurs chameaux et leurs chargements et occupent maintenant nos pâturages et nos camps d'où ils nous chassent. Nous devons donc nous hâter de regagner la steppe pour écraser ces païens, leur enlever leurs troupeaux et donner, pour esclaves à nos guerriers, leurs femmes et leurs enfants.

— Conduis les armées dans nos steppes ! s'écrièrent alors les khans d'une seule voix.

Le mirza-scribe, calame en main, s'approcha du khorezme-shah et s'agenouilla devant lui pour lui tendre une feuille de papier couverte d'écriture.

— Qu'est-ce ? s'informa Mouhammed.

— Le très haut décret concernant la transmission de tes pouvoirs à ton fils cadet le plus aimé, Koutb ed-Din Ozlag-shah. Provisoirement et jusqu'à sa majorité, la régente du Khorezme et la tutrice du jeune héritier sera sa grand-mère, ta mère, la shahe Tourkan-Khatoun. Le précepteur du futur souverain et grand vizir du Khorezme sera l'intendant des propriétés de la reine, j'ai nommé Mouhammed ben-Salih.

— Pour ce qui est de toi, ô mon très noble fils, Mouhammed, invincible khorezme-shah, tandis que nous gouvernerons, tu auras tout loisir de parcourir le monde entier et de lutter à la tête de tes armées contre tous tes adversaires, ajouta Tourkan-Khatoun.

Mouhammed signa le décret, sans même le lire, puis tendit la plume de jonc à sa mère qui prit le calame et écrivit soigneusement en grosses lettres :

« TOURKAN-KHATOUN, SOUVERAINE DE L'UNIVERS, REINE DE TOUTES LES FEMMES DU MONDE. »

Le shah Mouhammed regarda autour de lui, cherchant son fils aîné dont il craignait de rencontrer le regard. Djelal ed-Din n'était pas là. Le vekil chuchota à l'oreille du khorezme-shah :

— Le khan Djelal ed-Din, voyant le nombre des guerriers kiptchaks, a déclaré qu'il n'était pas « un mouton, pour se laisser conduire à l'abattoir kiptchak », et il a aussitôt fait demi-tour.

VII

LA PRISONNIÈRE DU HAREM

Le vekil portait sur ses épaules le souci de « l'excellente disposition d'âme » des trois cents femmes du khorezme-shah. Il devait également surveiller leur conduite et prévenir personnellement le souverain du Khorezme, s'il constatait des cas alarmants de légèreté.

Ayant reçu du shah Mouhammed l'ordre d'éclaircir les pensées, les soupirs et les larmes de la jeune fille ramenée des steppes turkmènes, le vekil fit appeler la voyante Ilan-Tortch[1], experte à pénétrer les subtils artifices de la ruse féminine. Elle était magicienne, pouvait dire la bonne aventure et savait en outre conter des histoires amusantes ou terribles.

Ayant écouté le discours nébuleux du vekil, Écaille de Serpent comprit qu'il importait à ce dernier de résoudre trois questions : n'y avait-il pas dans la steppe un djiguite hardi pour lequel Gul-Djamal soupirait ? La jeune fille entretenait-elle avec les Turkmènes des conversations secrètes et avait-elle dissimulé sur elle un poignard, au cours de la nuit passée chez le shah ?

— Je vois ce qui t'intéresse, affirma Écaille de Serpent en tendant sa paume où le vekil abandonna quelques pièces de monnaie.

1. « Écaille de serpent ».

— Mais, dis-moi, je ne remarque aucune pièce d'or dans tout ceci !...

— Donne-nous d'abord d'importantes nouvelles, tu auras ensuite ta pièce d'or...

La vieille devineresse, maigre et basanée, de grands anneaux d'argent ornant ses oreilles, franchit la porte qui menait dans la cour de la nouvelle perle du harem. Là, elle s'arrêta. Fronçant ses yeux noirs, elle jeta un regard sur le petit espace entouré de murs élevés où, sur un côté, ainsi que dans les cours des autres shahes, une longue bâtisse se dressait. Haute d'un étage et sans fenêtres, celle-ci était surplombée d'une terrasse où s'ouvraient cinq portes. Un ruisseau traversait la cour en son milieu et se perdait dans un bassin circulaire autour duquel deux corbeilles de roses somptueuses fleurissaient. Au fond, près du mur, sous un haut peuplier branchu, se dressait, solitaire, une yourte turkmène.

Assujettissant son manteau rayé, Ilan-Tortch se dirigea vers le bassin.

Une jeune fille de petite taille, au teint basané, aux yeux noirs et oblongs, se tenait assise sur une marche de pierre. D'une tasse bleue de Kachgar, elle enlevait des grains de riz bouilli, pour les jeter à de gracieux poissons rouges.

Ilan-Tortch, tombant sur les dalles de pierre, baisa les bords de la robe écarlate et entonna d'une voix basse et chantante :

— Salam à toi, admirable Sourire de Fleur; laisse-moi, je t'en conjure, baiser tes mains lumineuses ou frôler ton ombre !

La devineresse s'assit auprès de la jeune femme. Un flot de paroles de tendresse, d'admiration et de flatterie coulait ininterrompu de ses lèvres, tandis qu'elle pensait : « Pour quelle raison notre padishah est-il donc tombé amoureux d'elle ? Elle est petite et bistrée comme un abricot; elle n'a ni la splendeur, ni la corpulence des autres beautés du harem ! Vraiment, les caprices des souverains sont illimités ! »

— Que dit-on aujourd'hui dans les steppes ? l'interrompit alors Gul-Djamal.

— Récemment, un khan de la steppe m'a envoyé chercher, afin que je le guérisse d'une langueur qui l'envahissait à la pensée de la jeune fille aimée. Là-bas, tout le monde se souvient de toi; tout le monde t'appelle bienheureuse. « Le khorezme-shah, dit-on, aime notre beauté turkmène par-dessus toutes les femmes. Il a couvert ses doigts de bagues dont les pierres précieuses jettent des étincelles bleues; pour elle, il a fait dresser une yourte blanche remplie de tapis persans et, chaque jour, il lui envoie des faisans rôtis et des canards, farcis de pistaches... »

— On me dit la femme du padishah, alors que je suis sa trois cent et unième femme ! Je préférerais, à ce compte, être celle d'un simple djiguite. Il se peut que l'on m'envie dans les steppes ! Pourtant je m'ennuie du vent qui transporte dans les Kara-Koums l'odeur de l'absinthe et de la bruyère. Ici, ma tête est sans cesse alourdie par les fumées continuelles qui s'élèvent des cuisines du shah. A quoi me sert ma yourte blanche, si je ne vois jamais que ces murs gris, cette tour de garde avec sa sentinelle et ce vieux peuplier ? Un jour, j'ai tenté de grimper au sommet de l'arbre, afin d'apercevoir le bleu lointain des steppes, mais les eunuques m'ont aussitôt retenue. Ils ont même coupé par la suite les cordes de la balançoire. Dis-moi, est-ce là le bonheur ?

— Si j'avais seulement la centième partie de ce que tu as, je serais heureuse. Mais, hélas ! personne ne me donne de canard aux pistaches !

— Filles ! s'écria Gul-Djamal, préparez le dostarhan ! Et toi, femme, dis-moi la bonne aventure !

Deux esclaves s'en furent dans la yourte blanche. Une vieille Turkmène, la tête ornée d'un bandeau rouge où pendaient des monnaies d'argent, s'approcha, s'assit à terre et suivit la devineresse d'un regard attentif.

Écaille de Serpent étendit sur la dalle un foulard safran et vida d'un sachet rouge une poignée de fèves blanches et noires. Au moyen d'une fine baguette en os, elle traça des cercles autour des fèves répandues et prononça dans

la langue de la tribu nomade des Luli[1] quelques paroles incompréhensibles.

Écarquillant ses prunelles noires et ardentes qui semblaient rouler dans le blanc bleuté de ses yeux, elle se mit à expliquer d'une voix basse et rauque :

— Voici, d'après ce que j'ai appris des vieilles gens, ce que disent ces fèves. Il est, dans la steppe, un djiguite, qui, bien que jeune, est déjà un grand batyr. S'il rencontre un tigre, il ne s'effraie pas, mais le perce d'une flèche. S'il croise dix brigands, il se jette sur eux le premier et les extermine. Ce djiguite se tourmente à ton sujet; il ne dort plus la nuit et écoute sans arrêt les chansons d'amour du chanteur-bahcha en regardant le ciel... « Ses yeux, dit-il, sont comme les étoiles. » Je vois que tu soupires ? Ne dis-je pas la vérité ?

Gul-Djamal tressaillit. Les monnaies d'or et d'argent cousues sur sa chemise, se mirent à tinter. Elle saisit l'une de ces pièces et voulut l'arracher, mais le fil résistait.

— Ené-djan ! Apporte des ciseaux !

Ilan-Tortch chuchota d'une manière insinuante :

— Où est donc ta petite dague à manche blanc ? Comme toute fille des steppes, ne la portes-tu pas à la ceinture ?

Une ombre d'inquiétude passa sur le visage de Gul-Djamal. La vieille Turkmène qui s'était levée gravement rapportait déjà de la yourte les grands ciseaux qui servaient à couper les laines lorsqu'on brodait un tapis. Gul-Djamal détacha de sa chemise une fine pièce d'or qu'elle serra dans sa main basanée.

— Tu viens d'inventer un conte au sujet du djiguite qui se languit. Pourquoi ne me dis-tu pas son nom ?

— Les fèves ne me l'ont pas révélé. Seul ton cœur te soufflera le nom de celui qui aime follement.

— Les Kiptchaks m'ont emmenée de force au harem du padishah, alors que bien des djiguites me convoi-

1. Luli : l'une des tribus tziganes de l'Afghanistan.

taient. Mais les vieillards nous demandent-ils à nous, jeunes filles, vers qui vole notre cœur ?

— Cette pie tiquetée embrouille tout, l'interrompit avec colère la vieille Turkmène. La femme du padishah ne peut avoir qu'un nom dans le cœur : celui de notre maître Mouhammed, le khorezme-shah, beau comme Roustem[1] et courageux comme Iskender. Chaque femme du palais ne vit que pour lui et ne pense qu'à lui. N'écoute pas cette femme malicieuse, Gul-Djamal !

Un gros eunuque, en énorme tchalma blanche, entra par la porte bâtarde. Il fit signe à la devineresse. Celle-ci accourut vers le tout-puissant gardien du harem et tous deux se mirent à chuchoter. Alors Ilan-Tortch revint vers Gul-Djamal, dont, après s'être aplatie sur le sable, elle frôla du doigt les vêtements.

— A moi, qui suis méchante, pardonne. La mère du nouveau prince héritier Ozlag-shah vient de me sommer de venir chez elle, afin que je lui dise la bonne aventure. Je n'ai pas un instant pour me reposer...

Elle embrassa encore une fois la pièce d'or qu'elle venait de recevoir et, suivant l'eunuque, elle disparut.

1. Roustem : héros d'une épopée populaire iranienne.

VIII

UN « MESSAGER DU MALHEUR » PEUT APPORTER LA JOIE

Dans l'une des pièces les plus retirées, le khorezme-shah s'occupait des affaires gouvernementales. « Les murs ont des oreilles », pourtant ils ne pouvaient en avoir dans cette chambre démunie de fenêtres, tendue de tapis et semblable à un puits, où seule, par l'orifice du toit, une étoile brillait la nuit. Ici, le shah ne craignait pas de s'entretenir en tête à tête avec le chef des bourreaux ou encore d'écouter le vekil du palais venu pour lui conter les stratagèmes de ses nombreuses femmes qui ne savaient que faire pour chasser leur ennui. Ici, à voix basse, le shah donnait des ordres, tels qu'étrangler secrètement ce khan imprudent qui avait prononcé au cours d'un petit festin certaines paroles insolentes contre son souverain ou encore envoyer les cavaliers aux visages voilés dans la demeure du vieux bek avare, qui depuis longtemps n'apportait plus à l'Ark ses plats chargés de monnaies d'or. Plus d'une fois, après avoir eu avec le shah une conversation mystérieuse dans cette pièce aux tapis, un inconnu était tombé à l'aube d'une haute tour et, poussant un cri désespéré, s'était écrasé sur le sol. Plus d'une fois aussi, à la lumière diffuse de la demi-lune, les bourreaux avaient jeté d'un bateau, dans les eaux sombres du Djeihoun impétueux, les indésirables qui se tordaient dans des sacs, tandis qu'au-dessus du large, un chant s'élevait :

Au printemps, des rossignols chantent dans tes jardins,
Où des roses écarlates s'inclinent !

Et les rameurs avaient repris, en chœur, le refrain :

O, merveilleux Khorezme !

Ce soir-là, Mouhammed était sombre, taciturne, tandis que le vekil lui mentionnait les personnalités qui, pendant la journée, avaient rendu visite à son fils Djelal ed-Din.

— Trois Turkmènes sont arrivés sur de magnifiques étalons aux jambes fines. L'un d'eux cachait son visage en le voilant d'un châle. On a pu remarquer qu'il était jeune, bien bâti et que ses yeux étaient perçants comme ceux d'un vautour.

— Pourquoi donc ne l'as-tu pas retenu ?

— Tout un détachement l'attendait non loin de là, dans le bois : quarante gaillards particulièrement décidés. Cependant, au marché, dans le tchaïkhana[1] de Merzane, où s'arrêtent habituellement les Turkmènes, mon homme a entendu à plusieurs reprises prononcer le nom de Kara-Kontchar !

— Kara-Kontchar, la terreur des caravanes !

— C'est exact, hazret[2]. Mais, peut-on croire que le khan héritier...

— Il n'est plus héritier.

— Allah parle par la bouche du shah ! Pourtant, il est malgré tout difficile d'admettre que même un simple bek se serait abaissé jusqu'à avoir un entretien avec un détrousseur de caravanes.

— A quoi ne peut-on pas s'attendre en nos temps troublés !

— Le souverain ne pense-t-il pas que si Djelal ed-Din partait, loin d'ici, en pèlerinage sur la tombe du prophète, à la Mecque la Sainte, par exemple, ses

1. Tchaïkhana : maison de thé.
2. Hazret : sire, souverain.

complots avec les Turkmènes cesseraient de ce fait ?

— Je l'ai nommé gouverneur de la lointaine Ghazni, aux frontières de l'Inde. Or, là-bas il pourrait bien encore rassembler autour de lui les khans rebelles et les décider à entreprendre une campagne contre la Chine. Alors le Khorezme tomberait comme une pastèque tranchée par le couteau. Non pas ! Que Djelal ed-Din reste ici, dans mes basques, afin que je puisse toujours le surveiller.

— C'est une sage décision !

— Toutefois écoute, vekil qui tergiverse toujours ! Si j'entends encore une fois que le brigand Kara-Kontchar se déplace à Gourgandj aussi libre que dans son camp, ta tête aux yeux morts sera empalée sur un pieu devant le palais de Djelal ed-Din...

— Qu'Allah nous en préserve ! murmura le vekil en reculant.

Un vieil eunuque entra.

— Conformément au souhait du Très-Grand, la khatoun Gul-Djamal est arrivée dans tes appartements où elle attend tes ordres...

Le shah se leva, comme à contrecœur, et commanda :

— Amène-la ici, dans la chambre aux tapis...

Alors il sortit dans le couloir, s'inclina pour passer sous une voûte basse et entreprit de gravir un escalier en colimaçon. Ayant atteint une petite cellule, il colla son visage au grillage de bois d'une fenêtre étroite, afin de regarder ce qui allait se passer.

***

Un vieil eunuque glabre, au dos voûté, et dont les larges hanches étaient enserrées dans un châle de cachemire, ouvrit une porte ornée de sculptures. Il portait un chandelier d'or soutenant quatre bougies coulantes.

S'étant tourné vers une petite silhouette drapée d'une

étoffe multicolore, il soupira avec compassion et chuchota de sa voix fine :

— Eh bien, avance !

Il écarta la lourde draperie, et leva bien haut son chandelier. Gul-Djamal passa rapidement, se courbant, comme si elle se fût attendue à recevoir quelque coup venant d'en haut. Abandonnant ses babouches sur le seuil, elle fit deux pas en avant.

Cette pièce exiguë, toute tendue de tapis rouges de Boukhara, semblait être un jouet. Son plafond disparaissait dans les ténèbres.

L'eunuque sortit. Sa clef tourna en grinçant dans la serrure. Une fenêtre demi-ronde, fermée par un grillage aux dessins complexes, s'éclaira dans le mur : l'eunuque venait probablement d'y placer une bougie. Du côté opposé, une fenêtre identique demeurait obscure. Quelqu'un n'y regardait-il pas ?

Gul-Djamal n'ignorait aucune des rumeurs circulant dans le palais au sujet d'une certaine chambre aux tapis. Les femmes du harem racontaient que le bourreau Djihan-Pehlevan y étranglait celles d'entre elles qui étaient convaincues d'infidélité et que le khorezme-shah, regardant par une petite fenêtre grillagée percée dans le mur, assistait au supplice. Ne se trouvait-elle pas maintenant dans ce lieu redoutable ?

Gul-Djamal fit le tour de la chambre. Plusieurs petits tapis, habituellement utilisés pour la prière, couvraient le sol. « C'était probablement dans l'un d'eux qu'on enroulait, pour les emporter, la nuit, hors du palais les femmes condamnées ?»

Ayant entassé dans un coin des coussins de soie multicolore, la jeune fille s'y laissa tomber, prêtant l'oreille et frémissant au moindre bruit.

Soudain, la tenture qui masquait la porte bougea, et une gueule d'animal en surgit. Dans les profondes ténèbres, deux yeux ronds scintillèrent comme des étincelles vertes.

Gul-Djamal se dressa et se colla contre le mur; l'animal

au pelage jaune taché de noir se glissa en silence dans la pièce et s'y étendit, posant sa tête entre ses pattes. Sa longue queue tournoya frappant le sol.

« Une panthère ! pensa Gul-Djamal. La panthère chasseresse aime la chair humaine ! Mais les Turkmènes ne se rendent pas sans combattre ! »

S'agenouillant, elle saisit par son extrémité un des tapis étendus. Le fauve, en grondant, se mit à ramper.

— Vaï-oulaï ! Au secours ! s'écria Gul-Djamal, en relevant le feutre épais pour s'en protéger.

D'un bond puissant, la bête la renversa. La jeune fille se recroquevilla, se dissimulant sous l'épaisse trame que la panthère cherchait à lacérer en la frappant de ses pattes.

— Au secours ! voici mon dernier jour arrivé ! gémit la captive. Elle entendit des coups bruyants frappés dans la porte et des voix qui discutaient. Les cris des hommes et les rauquements de la bête s'enflèrent. Puis tout se tut... Quelqu'un déroula le tapis...

Un long djiguite maigre, en bonnet de mouton noir, la joue déchirée de la tempe au menton, se tenait près de la jeune fille, essuyant son glaive. Le vieil eunuque, agrippé à la manche de l'homme, essayait de l'entraîner.

— Comment oses-tu pénétrer ici, dans ce lieu interdit ? Qu'as-tu fait, malheureux ? Comment as-tu osé tuer la panthère favorite du padishah ? Le souverain t'empalera sur un pieu !

— Assez ! Imberbe ! Sinon je te tailladerai la tête !

Gul-Djamal tenta de se soulever, mais retomba sans forces sur les coussins. Le fauve étendu au milieu de la chambre semblait tenir entre ses pattes sa tête tranchée.

— Es-tu encore en vie, khatoun ?

— Et toi, es-tu grièvement blessé, hardi djiguite ? Le sang t'inonde.

— Ce n'est rien ! Une balafre en travers du visage n'est que le sceau du guerrier.

A cette minute surgit Timour-Melik, chef de la garde.

Plusieurs hommes s'étaient déjà massés au seuil de la pièce.

— Qui es-tu ? Comment as-tu pénétré dans le palais ? Comment as-tu osé frapper les sentinelles ? Livre-moi tes armes !

Sans se presser, le djiguite remit son glaive au fourreau et répondit calmement :

— Et toi, qui es-tu ? Ne serais-tu pas Timour-Melik, chef de la garde ? Salam à toi ! J'ai besoin de voir le khorezme-shah au sujet d'une affaire extrêmement urgente. J'apporte de mauvaises nouvelles de Samarkand.

— Quel est donc cet homme audacieux ? gronda alors une voix autoritaire, et, la main sur la garde de son poignard, le khorezme-shah pénétra à grands pas dans la chambre aux tapis.

— Salam à toi, grand shah ! dit le cavalier, croisant ses bras sur sa poitrine, en s'inclinant légèrement. Puis, se redressant aussitôt avec brusquerie, il ajouta : « Tu t'occupes ici de plaisanteries et tu effraies de faibles jeunes femmes avec les chats de la steppe, tandis qu'il se passe des choses importantes dans l'univers. J'ai rencontré, sur la piste des caravanes, un messager venant de Samarkand. Ayant harassé son cheval, il a dû poursuivre à pied son chemin, mais il est tombé d'épuisement. Tel un fou, il affirmait : « On se révolte à Samarkand. On tue tous les Kiptchaks; on les pend aux arbres, ainsi que l'on ferait de carcasses de moutons chez les bouchers. » Ton gendre, le sultan Osman, gouverneur de la ville, dirige la révolte. Il a tenté d'assassiner ta fille, qui s'est enfermée avec une centaine de djiguites décidés dans la forteresse où ils se défendent jour et nuit. Voici d'ailleurs le message qu'elle t'adresse...

Des mains du djiguite le khorezme-shah arracha un paquet rouge qu'il ouvrit de la lame de son poignard.

— Je vais leur montrer ce que coûte une révolte ! chuchota-t-il, essayant de déchiffrer, à la lueur diffuse

des chandelles, les nouvelles apportées. Samarkand a toujours été un nid de conspirateurs. Écoute-moi, Timour-Melik ! Que l'on réunisse immédiatement les troupes kiptchakes ! Je pars sur-le-champ rejoindre la cité rebelle. Les peupliers et les cordes manqueront pour pendre tous ceux qui auront osé lever la main sur celui qui est l'ombre d'Allah sur terre... Qu'on emmène cette femme dans sa yourte blanche et qu'on fasse venir auprès d'elle un médecin... Djiguite, comment t'appelle-t-on ?

— Pourquoi me le demander ? Je ne suis qu'un petit djiguite dans le grand désert !

— Tu m'as apporté une « nouvelle noire »; d'après les usages antiques, le « messager du malheur » mérite la mort. En outre, tu as tué ma panthère favorite, aussi ne sais-je quel sort, ni quel supplice te réserver...

— Eh bien, moi, maître ! s'écria Timour-Melik, si tu me permets de parler, je te le dirai...

— Parle, hardi Timour-Melik et dicte en mon nom son destin à cet insolent messager.

— En affaires militaires, laisser passer un jour et même une heure, équivaut à laisser échapper la victoire. Le djiguite a fait preuve d'un grand zèle en t'apportant une lettre précieuse et bénéfique pour ta grandeur. N'y est-il pas dit que ta fille est vivante et qu'elle repousse courageusement l'attaque des ennemis, comme le ferait un guerrier lui-même ! Quant à toi, ô grand padishah, si tu te précipites sans plus tarder vers Samarkand, tu pourras encore sauver de la mort cette princesse courageuse. Pour un tel service, le shah se doit de pardonner au coupable neuf fois neuf de ses crimes. En remplacement de la panthère tuée, mon souverain trouvera une autre panthère encore plus féroce. Quant à ce djiguite téméraire, il sera nommé chef de cent cavaliers turkmènes qui le suivront au combat. Tous feront partie de ta garde personnelle.

Le khorezme-shah, stupéfait, enroulait autour d'un de ses doigts bagué de diamant une boucle de sa barbe noire.

— Le faucon ne se détourne pas de sa route; le

khorezme-shah n'a qu'une parole, affirma le djiguite avec dignité. Où ordonnes-tu d'emmener la jeune fille turkmène ?

Il s'inclina pour soulever avec précaution Gul-Djamal étendue. Un instant il s'arrêta sur le seuil de la chambre et grand, maigre et sombre, s'adressant au khorezme-shah comme d'égal à égal, il dit :

— Salam à toi de Kara-Kontchar, terreur des caravanes ! Puis il sortit fièrement.

Le shah regarda Timour-Melik. Mouhammed ne savait s'il devait se courroucer ou bien remercier. Timour-Melik riait à pleine gorge.

— Quel gaillard téméraire ! Et toi, Maître, qui prétendais que l'on ne pouvait pas compter sur les Turkmènes ! Avec une armée composée de tels éléments, tu pourrais à coup sûr conquérir le monde !

Quelques jours passèrent. Lorsque, dans les ténèbres nocturnes, la fine faucille de la lune fut suspendue au-dessus du minaret, quelques ombres silencieuses se glissèrent dans la ruelle qui longeait le palais et s'arrêtèrent à l'endroit où les branches du vieux peuplier abritaient le mur.

Une échelle de corde munie d'un crochet fut jetée sur la crête du mur qu'une ombre escalada. Une fumée s'étirait au-dessus d'une yourte blanche, par les fentes de laquelle filtrait un peu de clarté. Au cri d'une chouette, une femme voilée sortit de la tente.

Des paroles retentirent dans l'obscurité :

— Tous les Turkmènes sont frères ! Salam ! La khatoun Gul-Djamal se porte-t-elle bien ?

— Je ne suis que sa servante. Le malheur est sur nous ! Voici trois jours que le khorezme-shah est parti avec ses troupes pour pacifier Samarkand. C'est à présent la khane-mère, Tourkan-Khatoun, qui, de son œil sévère de vieille femme féroce, surveille le palais. Elle a ordonné de transférer notre Sourire de Fleur dans une tour de pierre dont la garde a été doublée. Elle a déclaré que Gul-Djamal resterait dans cette tour jusqu'à sa mort.

— Essaie de voir ta maîtresse. Prends ce dinar d'or pour l'eunuque et ces deux autres pour les gardes. Demande à la khatoun Gul-Djamal qu'elle sollicite de la khane-mère la permission d'aller derrière la ville, sur la grand-route, dire une prière sur la tombe du saint cheik. Tourkan-Khatoun n'osera pas lui refuser cette grâce. Lorsque Gul-Djamal sera sortie de la ville, Kara-Kontchar fera le nécessaire.

L'ombre grimpa de nouveau sur la crête du mur et disparut dans les ténèbres.

La servante murmura :

— Il n'y a pas au monde de femme plus méchante et plus rusée que Tourkan-Khatoun ! Qui pourrait lutter contre elle, alors qu'elle a décidé de rayer quelqu'un du monde des vivants ?

IX

DANS LE JARDIN DE L'HÉRITIER DISGRACIÉ

Voici mon coursier et voici mes armes ! Ils remplacent pour moi les festins dans le parc.
(IBRAHIM MONTESSER, X^e siècle).

Timour-Melik était un guerrier expérimenté; il avait vu nombre de batailles et ne craignait pas le danger. Plus d'une fois, le sabre de l'ennemi avait tournoyé au-dessus de sa tête; une lance avait percé son bouclier; les flèches avaient pénétré sa cotte de mailles. La panthère même l'avait déchiré et le tigre atteint, si bien que la mort avait souvent plané au-dessus de lui, voilant ses yeux d'un sombre nuage. De quoi aurait-il pu encore s'effrayer ? Donc, ne s'inquiétant aucunement de la colère du khorezme-shah, Timour-Melik se dirigeait vers le jardin de Tillial, sis hors de la ville, afin d'y rendre visite à Djelal ed-Din, ce fils en disgrâce de Mouhammed.

Il trouva le jeune khan au fond du parc. Djelal ed-Din, assis sur un tapis, méditait, solitaire; il se leva avec légèreté et vint à la rencontre de son hôte.

— Salam à toi, hardi Timour-Melik ! Les quelques amis que j'avais priés de venir me voir m'ont déjà assuré de leurs « regrets », m'affirmant que la maladie les immobilisait. Seuls, trois nomades de la steppe et toi-même n'avez pas craint de rendre visite au souverain

disgracié de la lointaine Ghazni, cette contrée que je n'aurai évidemment jamais l'occasion de connaître.

— La volonté du shah est sacrée ! dit Timour-Melik, s'asseyant sur le tapis.

— Suis-je donc responsable, poursuivit pensivement Djelal ed-Din, de ce que je suis né d'une Turkmène et de ce que tous les Kiptchaks ne veulent pour héritier qu'un prince de leur sang. Qu'il en soit ainsi, bien ! Mais qu'au moins mon père me permette de partir en simple cavalier vers la frontière où ont lieu de constantes escarmouches. J'y posséderai des coursiers fougueux, un sabre clair et boirai le vent de la steppe; je ne puis demeurer vautré sur un tapis, à écouter les chants et les récits des vieillards.

— Mais la guerre partout nous talonne, releva Timour-Melik. Les beks kiptchaks attendent du khorezme-shah qu'il marche avec ses troupes vers leurs terres. Un peuple inconnu, venu de l'Orient, s'y est établi et a rejeté le bétail kiptchak loin des bons pâturages...

— Mon père ferait mieux de bouter hors du Khorezme tous les Kiptchaks et de gouverner sans eux, fit observer Djelal ed-Din. Les Kiptchaks sont amollis et corrompus. En une heure grave, ils trahiront mon père.

— Pourquoi augurer cela ? demanda Timour-Melik.

— Lorsque le shah refuse sa confiance au peuple du Khorezme et qu'il charge les étrangers kiptchaks du soin de défendre l'ordre et le pouvoir, il ressemble au maître de maison qui demande aux loups de la steppe de surveiller et de tondre ses moutons. Bientôt, il ne trouve plus ni laine, ni moutons, et sert lui-même de repas aux loups.

Djelal ed-Din, jetant un regard au gouliam[1] qui se tenait à l'écart, l'appela d'un signe de sourcils. Le serviteur s'approcha et s'inclina.

— Nous avions préparé un grand dostarhan en l'honneur de beaucoup d'invités qui ne viendront pas.

1. Gouliam : chef des serviteurs.

Place une barrière sur la route et convie maintenant quiconque passera. Peut-être, parmi ces étrangers, se trouvera-t-il quelqu'un pour me divertir ? Fais-les tous venir ici, de même que mes étalons favoris. Puisque mes amis me font défaut, je régalerai à leur place mes coursiers et les mendiants des chemins...

— Tu m'as appelé; je suis ici ! retentit alors une voix calme.

Des bosquets du jardin sortit un Turkmène élancé, en grand bonnet de mouton. Il s'inclina, croisant ses bras sur sa poitrine.

— Je suis heureux de te voir, Kara-Kontchar, panthère du désert. Approche et assieds-toi près de nous.

*
**

Sur la grande route des caravanes, Ali-Djan, dizainier d'une des forteresses de la frontière orientale du Khorezme, filait à fond de train, en compagnie de cinq djiguites. Il ne se permettait que de courtes haltes pour nourrir ses chevaux, car il craignait de ne pouvoir ramener vivant jusqu'à Gourgandj son extraordinaire prisonnier.

Les voyageurs qu'il croisait, chevauchant un instant à ses côtés, scrutaient le visage de l'homme ligoté et, s'arrêtant, demandaient quel était ce dangereux brigand qu'on avait capturé. Mais Ali-Djan cinglait de son fouet quiconque l'approchait, aussi les curieux s'écartaient-ils prudemment.

Les cavaliers avaient déjà passé à gué deux canaux et traversé un pont vacillant composé de perches et de branches. Déjà, dans le lointain, scintillaient, à travers les peupliers, les carreaux de faïence bleue des mosquées et des minarets de la capitale.

A un croisement de routes, Ali-Djan fut arrêté par six hommes vêtus de caftans cramoisis et montés sur des coursiers moreaux tout harnachés de blanc.

— Halte, djiguites !

— Otez-vous du chemin, cria Ali-Djan. Au nom du protecteur de la foi, ne retardez pas ceux qui se hâtent vers le divan-arz[1] pour une affaire importante.

— C'est justement de vous que nous avons besoin. Le fils du khorezme-shah, Djelal ed-Din, vous ordonne de faire demi-tour et de vous présenter à lui sans plus tarder.

— Il nous faut filer en toute hâte, droit sur Gourgandj, vers notre chef Timour-Melik...

En dépit de cette affirmation, les cavaliers maintenaient toujours aussi fermement par la bride le coursier d'Ali-Djan.

— Timour-Melik lui-même est ici, dans ce jardin, où avec le bek il s'enivre de chants. Ne vous ai-je pas dit de tourner bride ? Pourquoi résister ainsi ? Ton prisonnier ne mourra pas et de plus Djelal ed-Din te fera don d'une pelisse, te nourrira de pilaf et te récompensera d'une poignée de dirhems d'or. Ah ! combien le pilaf du bek est délicieux ! Nulle part il n'existe d'aussi bon pilaf !

Ali-Djan, sentant le fumet agréable de la graisse de mouton, cria à ceux qui l'escortaient :

— Eh bien, halte ! Allons vers ce domaine, où nous goûterons une si complète félicité.

Les djiguites et leur prisonnier, toujours ligoté, bifurquèrent et, dépassant les sentinelles moroses qui montaient la garde devant un haut portail, entrèrent dans une première cour. Dans le crépuscule troublé, six feux alignés jetaient leurs lueurs pourpres. Des femmes, en robes cramoisies, circulaient alentour et, à la lumière rouge des bûchers, semblaient elles-mêmes des flammes réelles.

Les cavaliers abandonnèrent leurs coursiers qu'ils attachèrent à des poteaux. Le prisonnier, lui, resta en selle. Sa monture, piaffant, secouait la tête et tâchait de se rapporcher des autres chevaux auxquels les djiguites avaient lancé des brassées de foin. Les femmes s'attrou-

1. Divan-arz : chancellerie d'État.

pèrent, entourèrent le captif, s'étonnant de son aspect bizarre.

Des cordes le fixaient à son cheval. Ses longs vêtements bleus avec, sur les manches, des bandes rouges cousues, son chapeau de feutre plat aux bords relevés, indiquaient une origine étrangère. Partant de ses tempes, deux nattes noires nouées tombaient sur ses épaules, comme deux cornes de buffle. Ses yeux bridés semblaient sauvages; immobiles, ils fixaient un point. Quelqu'un murmura dans la foule :

— C'est un mort !

— Non, il respire encore. Tous ces païens ont la vie dure.

— Suis-moi ! dit un serviteur à Ali-Djan, et amène avec toi ce monstre.

Ali-Djan détacha la bête qui portait le prisonnier et la conduisit avec précaution par le chemin, à travers le parc ombragé, où de jeunes pêchers alternaient avec de hauts karagatchs à l'impénétrable feuillage vert sombre.

Une rigole, où coulait une eau rapide, contournait une petite tonnelle, devant laquelle étaient alignés douze étalons : six moreaux, six roux dorés, à poil soyeux et luisant; crinières peignées et ornées de rubans écarlate. Chacun de ces pur-sang était attaché par une chaîne à un piquet. Deux djiguites, porteurs de plateaux de cuivre, leur tendaient sans cesse, pour les nourrir, des tranches de melons.

Ali-Djan demeura tellement stupéfait devant la beauté des coursiers aux yeux de feu et aux cous de cygne, qu'il ne remarqua pas immédiatement un groupe d'hommes assis sous un immense et vieux karagatch.

Devant eux, sur un tapis persan, s'étalait une multitude de plats d'argent et de vases de verre irakiens. Des gâteaux au sucre, des bonbons, des fruits frais et séchés et toutes sortes d'autres sucreries mêlaient leurs multiples couleurs. En tchalma hindoue et caftan noir, un jeune homme bronzé, auquel chacun semblait s'adresser avec respect, comme s'il eût été le maître, se tenait assis un

peu à l'écart. Tout près, quelques musiciens s'exécutaient; les uns agitaient leurs archets, d'autres soufflaient dans des flûtes, d'autres encore faisaient surgir des roulements assourdis de leurs tambours de basque, remplissant tout le parc des sons bizarres d'une musique grisante...

— Approche, mais approche donc ! s'exclama le jeune homme bronzé qui se leva brusquement et qui, imité par tous les autres convives, s'approcha du prisonnier immobile. Ali-Djan comprit que Djelal ed-Din, le fils du shah, venait de lui parler.

— Est-ce toi qui l'as capturé ? Où l'as-tu trouvé ?

— Je l'ai rencontré dans la steppe, près d'Otrar. Il est si fort et si nerveux, que j'ai eu grand-peine à le garrotter !

— Qui est-ce ? De quelle peuplade ? Qu'a-t-il dit ?

— Il n'a pas voulu répondre. Il se tait.

— Cependant, la vie quitte son visage. Est-il en train de mourir ?

— Je ne sais, khan sérénissime. J'ai filé à bride abattue, afin de l'amener vivant sous les yeux du khorezme-shah.

— Tu l'as exténué par la course. Il faut l'obliger à parler.

Djelal ed-Din frappa dans ses paumes. Un serviteur apparut.

— Va quérir le médecin Zaban. Dis-lui qu'il vienne avec toutes ses fioles et ses médicaments : un homme est ici qui se meurt.

— Tout de suite, ô khan !

Le prisonnier commençait à se ranimer. Ses yeux s'élargirent et des plaintes assourdies sortaient de ses lèvres tandis qu'il tentait de se libérer de ses entraves.

— Que crie-t-il ? demanda Djelal ed-Din.

Ali-Djan expliqua :

— Il voit tes étalons et s'extasie : « Quels beaux coursiers ! Quels magnifiques coursiers ! Mais ils ne resteront plus longtemps ici. Ils iront tous grossir le

troupeau de Gengis-khan. L'Invincible seul montera ces chevaux ! »

— Comment se fait-il que tu comprennes les paroles de ce païen ?

— J'ai autrefois suivi, en Chine, des caravanes et fréquenté des camps de nomades tatars. C'est là que j'ai appris à parler leur langue.

— Qui est donc ce Gengis-khan l'Invincible ? Pourquoi le dit-on invincible ? Comment ce païen ose-t-il parler si insolemment ? s'irrita Timour-Melik. Seul le khorezme-shah Mouhammed est le souverain invincible de tous les peuples. Je vais tailler en pièces ce moribond s'il continue à parler ainsi.

— Qu'il dise ce qu'il veut, interrompit Djelal ed-Din. Nous parviendrons bien à lui faire exprimer ce qu'il sait sur le chef des tatars.

Une voix menue se fit entendre derrière les bosquets du parc. Quelqu'un s'approchait rapidement, parlant hâtivement :

— Qu'Allah dote tous les Musulmans des vertus dont jouit Djelal ed-Din, le fils du souverain des fidèles, le sérénissime et le plus courageux, celui qui possède un sabre clair et les plus beaux coursiers du monde ! Et que son glaive vengeur s'abatte, tel le tonnerre, sur les têtes de tous les ennemis de l'Islam !

Un petit homme à la longue barbe et en énorme tchalma avançait rapidement dans le parc. Il portait une sacoche de cuir et une grande bonbonne d'argile. Différents objets de cuivre, couteaux et fioles, pendus à sa ceinture, cliquetaient à chacun de ses mouvements. S'étant approché de Djelal ed-Din, il s'inclina jusqu'à terre.

— Ta bienveillance m'a arraché de la gueule du malheur ! Tes abondantes générosités m'ont amené vers tes portes. On vient de me prévenir qu'il allait me falloir sauver un mourant...

Le flot d'éloquence du médecin fut interrompu par le geste que Djelal ed-Din fit de la main.

— Médecin Zaban ! Que ta voix se repose, tandis que tu vas examiner le malade et éprouver sur lui toute la sagesse de tes connaissances et tous les remèdes de tes flacons. Essaye de le ranimer.

— Je suis ton serviteur; je suis ton esclave. Ce que mon khan me commande, je l'accomplis !

Le petit médecin se mit à donner des ordres. Les serviteurs dénouèrent les liens du prisonnier et le descendirent de cheval. Il pouvait à peine se soutenir et demeurait pieds écartés, semblant figé dans la position qu'il avait prise sur la selle. Frôlant l'étranger d'un air dégoûté et murmurant des prières, les domestiques, obéissant aux instructions du médecin, dévêtirent le blessé et l'étendirent sur un feutre étalé. L'homme y resta couché avec soumission, semblant assoupi, les yeux révulsés.

Le médecin, prononçant des formules magiques, commença aussitôt à arroser d'huile transparente la poitrine du captif et à racler avec une cuillère d'os les vers qui, pullulant déjà comme des grains de riz, recouvraient ses plaies desséchées.

— N'est-il pas dit au livre saint : « Tout comme Allah a créé les maladies, le Sage a inventé les remèdes qui les guérissent » ?

Lorsque le sang coula des blessures, le petit homme y apposa de l'ouate imbibée d'huile et ordonna d'envelopper tout le corps du patient dans des chiffons.

— O, khan sérénissime ! O mon souverain ! dit-il, s'adressant à Djelal ed-Din. Je me suis instruit auprès de praticiens arabes, et suis aussi devenu spécialiste des maladies d'yeux[1]; je puis guérir la cataracte; ayant également étudié les livres du célèbre Hippocrate, je redresse les luxations et chasse la mort. Je demeure ton esclave et ton serviteur et je dépends de ta bienveillance.

1. La médecine était très honorée, à cette époque, chez les savants arabes. « Au cours du Moyen Âge, les médecins européens n'ont publié aucun traité d'ophtalmologie égalant ceux des Arabes. Il faut attendre le XVIII[e] siècle pour constater le progrès réalisé par cette

Ordonne que l'on m'apporte une cruche de vin vieux, afin que je puisse préparer un remède. Grâce à mes soins, le blessé retrouvera la parole pour un jour ou deux, ce après quoi il mourra, ou bien guérira, selon la volonté d'Allah...

Le docteur reçut du vin qu'il mêla à différentes poudres; tantôt buvant lui-même la drogue, tantôt en abreuvant le malade, il fit tant que le captif revint à lui et se mit à parler.

Le visage brûlant de fièvre, il commença à chanter et à crier des mots incompréhensibles, puis se mit à s'exprimer aisément sur un rythme cadencé comme s'il eût dit des vers. Ali-Djan tendait attentivement l'oreille et traduisait.

— Ma patrie est merveilleuse et bonne; il n'y en a pas de plus belle, assurait le prisonnier, fixant le lointain de ses yeux ardents. Trente-trois plaines de sable s'y déroulent, entre les cimes roses. Le coursier le plus renommé ne pourrait en faire le tour. Dans l'herbe haute et grasse, les bêtes sauvages passent en hurlant; les antilopes aux soixante-six pelages s'esquivent, et les oiseaux chantent à pleine voix. Des oies et des cygnes blancs sillonnent le ciel turquoise... L'espace ne manque à personne dans les steppes de ma patrie; seul mon misérable campement n'y peut plus trouver place. Des peuplades puissantes, conduites par des khans avides, nous ont enlevé nos verts pâturages, où errent à présent des troupeaux étrangers de chevaux, de bœufs et de moutons... Il n'est plus, pour les miens, que les gobis[1] pierreux et les défilés rocheux. Là, mes troupeaux ont dépéri, mes chevaux amaigris ont chancelé de faiblesse. Les responsables de tous ces malheurs ne sont autres que les khans arrogants et leur kagan Gengis-khan, l'invin-

---

science et voir distancer l'intérêt des publications arabes » (I. Kratchkovski).

1. Gobi : plaine désertique.

cible à la barbe rousse, qui conduit orgueilleusement ses Mongols vers de nouvelles contrées et se propose de piller tout l'univers...

— De quel Gengis-khan veut-il donc parler ? demanda Djelal ed-Din.

Ali-Djan traduisit la question. Le prisonnier s'écria :

— Qui ne connaît Temoutchin Gengis-khan ! Je l'ai fui. Il ne pardonne pas à ceux qui osent se tenir devant lui sans incliner leur dos tels des esclaves ! Il se venge des insoumis et poursuit ceux qui l'ont combattu, exterminant jusqu'au dernier tous les membres de leur clan.

— Qui donc es-tu ? Et pourquoi t'indignes-tu avec tant d'audace contre Gengis-khan ?

— Je suis Gourkan-bagatour, chasseur libre. Je suis mon propre khan, je suis mon propre nouker[1]. Si j'ai refusé de servir Gengis-khan, c'est que ce vieillard à la mine longue a ordonné de briser l'échine de mon père, comme celle de mon frère; c'est que ce kagan à la barbe rousse enlève les filles les plus belles pour en faire ses esclaves et qu'il ne souffre sur terre d'autre volonté que la sienne. Je m'en vais au bout du monde, où ne vivent que les animaux et de simples chasseurs aussi libres que moi. Je vivrai là où ne pourront plus m'atteindre les noukers du cruel despote.

— Et où donc celui-ci se trouve-t-il à présent ? Quels sont ses projets ? questionna Djelal ed-Din.

— Actuellement son royaume ressemble à un lac rempli d'une eau que contiendrait à grand-peine une digue. Le grand chef s'apprête et tous ses guerriers aiguisent leurs glaives, n'attendant que son ordre pour se déverser sur les contrées occidentales. Le temps vient, où ils accourront en toute hâte pour saccager vos terres.

— Laissons cet homme vivre parmi nous, dit Timour-Melik. Il épousera une Turkmène, plantera sa yourte au

1. Nouker : guerrier faisant partie de la garde personnelle d'un khan.

campement de l'intrépide Kara-Kontchar et vagabondera en libre chasseur par les Kara-Koums.

— Mais qui est donc ce Gengis-khan ? s'inquiéta Djelal ed-Din. Tous ces discours me troublent. Il faudra s'informer à fond sur ce sujet.

— Excuse-moi, khan sérénissime, reprit Timour-Melik en se levant, il me faut emmener ce prisonnier au divan-arz. Je lui extorquerai tout ce que je pourrai, à propos de cet insolent Gengis-khan.

— Excuse-moi également, maître sérénissime, ajouta Ali-Djan. Mes djiguites se sont rassasiés à ton dostarhan succulent et nos chevaux ont également reçu une nourriture abondante. A présent, notre âme, ayant éprouvé la félicité, se réjouit. Permets-nous de partir et d'emmener ce païen damné à Gourgandj, jusqu'à la forteresse.

— Bien ! acquiesça Djelal ed-Din. Gouliam, donne au djiguite une nouvelle pelisse de mouton.

Ali-Djan s'inclina bien bas et dit :

— A l'oiseau, l'envol; aux invités, salam; au maître, respects; au djiguite, la route !

TROISIÈME PARTIE

COMBAT SUR LES RIVES DE L'IRGHIZ

I

CAMPAGNE DANS LA STEPPE DES KIPTCHAKS

Aphrossiab s'écria : « Je pars en campagne ! Qu'on teigne au henné la queue de mon coursier ! »

(D'après un antique chant persan).

Furieux, le khorezme-shah quitta Gourgandj pour Samarkand. Il avait décidé de se venger impitoyablement de son gendre Osman et de ses sujets rebelles.

Mouhammed assiégea la ville, déclarant que, pour punir l'insubordination, il ferait massacrer toute la population jusqu'au dernier des enfants et qu'il exterminerait même les étrangers. Longtemps les Samarkandais luttèrent, barrant de poutres les rues étroites de la ville. Finalement Osman se présenta devant le khorezme-shah et le pria de faire grâce à la cité. Pour témoigner de sa complète soumission, il tenait en main le lambeau d'un linceul et le glaive par lequel il acceptait d'être supplicié. A la vue de son gendre prosterné à ses pieds, front contre terre, Mouhammed s'adoucit et pardonna. Lorsque la ville se fut rendue, la fille du shah, Khan-Sultan, qui s'était courageusement défendue dans la forteresse assiégée par les rebelles, retrouva son père. Refusant de se laisser émouvoir, elle exigea la mort de son époux. Osman fut supplicié la nuit, de même que tous ses

parents et ses enfants. Ainsi s'éteignit l'antique dynastie des Karakhanides[1], gouverneurs de Samarkand.

Les khans kiptchaks, arrivés avec le khorezme-shah, opprimèrent férocement la population de Samarkand. Ayant massacré plus de dix mille habitants, ils s'apprêtaient à parachever ce carnage et à organiser le pillage de la ville, quand Tourkan-Khatoun, la shahe-mère, prudente bien que cruelle, les convainquit de mettre un terme aux tueries.

Après ces événements, Samarkand devint la capitale du khorezme-shah, lequel y fit bâtir un immense palais.

Les khans kiptchaks réclamèrent de Mouhammed qu'il conduisît ses troupes dans leurs steppes; ils voulaient écraser les tribus tatares des Merkites qui, venues des déserts orientaux, refoulaient les campements kiptchaks.

Comme le shah, alléguant ses soucis gouvernementaux et la construction du palais, refusait de les satisfaire, sa mère, Tourkan-Khatoun, lui renouvela la même instante prière. Telle une vieille aigle qui, au sommet d'un pic, protège ses oisillons dans son aire inaccessible, et fouille de son œil perçant les lointains de la steppe, Tourkan-Khatoun, la plus astucieuse et la plus avisée des femmes, préservait le trône des shahs des émeutes dangereuses d'un peuple sans cesse mécontent, autant que des complots et des félonies de khans perfides. A l'heure du danger, de son inabordable et sombre palais de Gourgandj, elle confiait à ses fidèles troupes kiptchakes le soin d'écraser ceux qui se rebellaient contre le très puissant et invincible khorezme-shah. Comment ce dernier aurait-il pu ne pas répondre à l'appel de sa prudente mère ?

1. Karakhanides : dynastie turque qui commença à régner à Samarkand au x[e] siècle, alors que l'Asie centrale était envahie par des peuplades de même race. Ils s'emparèrent des contrées situées entre le Syr-Daria et l'Amou-Daria, régions qui avaient atteint un haut degré de culture. L'époque des Karakhanides marqua pour le Maverannahar une période de régression culturelle et de persécutions exercées par des khans, qui provoquèrent maintes agitations populaires. (V. Barthold).

Au début du printemps de l'année suivante, Mouhammed arriva à Gourgandj d'où il partit aussitôt en campagne, à la tête d'une grande armée. En dix jours, dix escadrons quittèrent la ville. Chacun d'eux comptait près de six mille cavaliers. Les chevaux de réserve transportaient l'orge, le mil, le riz, l'huile, ainsi que des outres pleines de koumys.

Le khorezme-shah aimait l'éclat de la guerre, le fracas des tambours militaires, le hurlement rauque des trompettes, appelant en campagne. Précédant dix mille hommes, un coursier bai, au large poitrail, galopait, agitant sa queue teinte d'écarlate. Ses harnais d'or brillaient et étincelaient de pierres précieuses, tandis que sa course faisait résonner l'argent des tambours de basque. Qui, au Khorezme, ne connaissait cet étalon et son cavalier à la barbe noire et au turban d'un blanc de neige tout resplendissant de fils adamantins !

Ce cavalier n'était autre que le Défenseur de l'Islam, le Pilier de la vraie Foi, la Terreur des Païens; il menaçait des foudres de sa volonté et de sa colère le propre calife de Bagdad, Nassir, le descendant du prophète. Ce cavalier n'était autre que le khorezme-shah Alla ed-Din Mouhammed, qui avait porté les limites de son royaume jusqu'aux déserts qu'Iskender-Roumi, l'invincible conquérant de l'univers, n'avait pu réussir à atteindre.

Les troupes s'étirèrent sur dix jours de route. Chaque colonne, composée de plusieurs milliers de chevaux, buvait aux lieux des haltes toute l'eau des puits qui demeurait tarie vingt-quatre heures durant, après leur passage.

Dans le premier détachement chevauchaient les éclaireurs. Le khorezme-shah dirigeait le second, auquel s'adjoignaient des chameaux rapides chargés de tentes, de chaudrons et de toutes les réserves abondantes de la cuisine royale.

Djelal ed-Din, fils disgracié de Mouhammed, marchait avec le dixième et dernier corps d'armée, en tête des Turkmènes, toujours agités et insoumis. Ceux-ci ne

cachaient rien de leur animosité contre les Kiptchaks; ils ne leur pardonnaient ni leur insolence, ni leur cupidité. Au soir, les Turkmènes allumaient de vastes feux circulaires, autour desquels ils exécutaient des danses guerrières, tournoyant au son des chants belliqueux et agitant au-dessus de leurs têtes leurs sabres courbes et étincelants.

La route suivait le littoral de la mer de Khorezme[1]. Ayant traversé le fleuve Seihoun[2], les troupes atteignirent l'étroit golfe de Sary-Tchaganak, près duquel le shah fit halte. Il attendrait ici que ses éclaireurs, dépêchés à l'avant, lui apportent certaines nouvelles. Durant ce répit, Mouhammed longea avec ses faucons de chasse la rive de turquoise et revint au camp, chargé de grappes de canards et de grues.

Les éclaireurs affirmèrent que les troupeaux des Merkites avaient été repérés au nord, à l'embouchure de la rivière Irghiz, là où celle-ci se perdait dans le lac Tchelkar. Le khorezme-shah attendit que tous les détachements fussent rassemblés pour convoquer leurs chefs et expliquer, au cours d'une réunion, le plan de son offensive. Les combattants se scinderaient en trois groupes. Le shah dirigerait lui-même la colonne centrale qui soutiendrait le dernier combat décisif. Tourgaï, le khan kiptchak, commanderait l'aile gauche, tandis que Djelal ed-Din, fils du khorezme-shah, conduirait l'aile droite. Mouhammed souhaitait éprouver dans la lutte son fils insoumis et présomptueux.

Alors, venant de Gourgandj un émissaire de Tourkan-Khatoun arriva au camp, apportant un message de la reine. Le vekil et le mirza accompagnèrent le shah qui se retira dans sa tente.

Là, Mouhammed, de son poignard, fendit le paquet, d'où il tira un sachet de soie cramoisie qu'il ouvrit après l'avoir apposé contre son front et ses lèvres. Il s'y

1. Mer de Khorezme : ancien nom de la mer d'Aral.
2. Seihoun : ancien nom du Syr-Daria.

trouvait un étroit rouleau de papier[1] couvert de gros caractères.

Au Magnifique, au Saint Défenseur de la Foi et de la Justice, Alla ed-din Mouhammed, le khorezme-shah — qu'Allah protège son règne ! — salam !

Dans toutes les mosquées, tous les imams élèvent quotidiennement cinq fois leurs prières vers le Créateur Suprême, Souverain de l'Univers, afin qu'il prolonge ton règne et te donne la victoire sur tes ennemis ! Ainsi soit-il !

Un derviche, envoyé par le calife de Bagdad, a été arrêté au marché. Il prêchait aux naïfs crédules que notre shah bien-aimé, ayant emprunté aux Perses leur foi impie, Allah le châtierait et qu'en punition de ses fautes, une peuplade païenne de Yadjoudjes et de Madjoudjes déferlerait sur le Khorezme et détruirait notre royaume. Le chef des bourreaux, Djihan-pehlevan, a aussitôt arrêté le derviche bavard, et après lui avoir infligé l'épreuve du fer rouge, l'a suspendu sur la place du marché, avec la langue coupée.

Des milliers de gens s'effrayeront à la vue de ce supplice. Tout le reste va bien. Que le calme et la prospérité se maintiennent en ton royaume, pour de nombreuses années !

TOURKAN-KHATOUN,
Souveraine des femmes du monde entier.

Dès le petit jour, les soldats reprirent leur marche accélérée et, en deux étapes, atteignirent le fleuve Irghiz.

La steppe apparaissait toute verte de jeunes et fraîches herbes printanières. Des iris jaunes et lilas, ainsi que des tulipes rouges, s'étaient gaiement répandus sur les sables de la plaine, habituellement aride et morte. Tantôt le

1. En ce temps, Samarkand était célèbre par les papiers qui y étaient fabriqués et que l'on exportait dans les autres contrées.

soleil brûlait toutes les choses de ses rayons aveuglants et tantôt se cachait derrière des nuages de pluie.

Le fleuve Irghiz étant encore revêtu d'une glace friable et légère, que l'eau recouvrait partiellement, les sombres ravines et ses crevasses ne permirent pas aux troupes de gagner l'autre rive.

Le khorezme-shah ordonna aux détachements de se dissimuler derrière des vallons abrités de roseaux, afin que les Merkites ne puissent pas, les découvrant, s'enfuir au loin dans la steppe.

Durant deux jours, l'armée se reposa sans allumer de feux. La seconde nuit, des lumières incompréhensibles apparurent dans le ciel. Celui-ci, aussi empourpré que des charbons ardents, refusa de s'envelopper de ténèbres et ses étoiles demeurèrent invisibles. Le crépuscule sembla vouloir se prolonger jusqu'à l'aube[1]. Alors le cheik-oul-islam[2], qui accompagnait les troupes, expliqua ce phénomène en déclarant qu'il était un signe d'Allah : une gloire immense et rayonnante attendait le khorezme-shah Mouhammed.

Les éclaireurs, ayant découvert des gués lorsque le fleuve se fut libéré de ses glaces, tous purent alors le franchir.

La steppe désertique, où, parfois, pointaient des collines, s'étendait calme et mystérieuse. Se dirigeant d'après des sentes à peine perceptibles, les détachements firent route vers l'est, se tenant déjà groupés plus effectivement en vue d'un prochain combat.

Bientôt, dans une vallée parmi des chaînes rocheuses, des yourtes noires apparurent. Elles avaient manifestement été abandonnées par leurs habitants qui s'étaient enfuis en hâte. Un carré de feutre, des vêtements de femmes, des vieux tapis traînaient le long de la route. Un homme même, avec des nattes enroulées au-dessus des

1. Toutes les chroniques de l'époque relatent ce phénomène atmosphérique ressemblant à une aurore boréale.
2. Cheik-oul-islam, chef du clergé musulman.

oreilles et un visage jaune aux yeux bridés, gisait là. Son vêtement bleu fané qui descendait jusqu'à ses talons était lacéré. Un peu plus loin, on apercevait, versée sur le côté, une araba à deux roues.

Les éclaireurs, ayant escaladé un sommet, indiquaient par leurs signes une certaine direction. Les troupes firent volte-face, se disposant aussitôt en demi-cercle.

Ceux qui venaient de partir au trot arrêtèrent soudain leurs montures. Devant eux, une plaine grise s'étendait, toute jonchée de lambeaux noircis. Un cheval sellé sans cavalier y galopait.

— C'est un champ de bataille ! s'écrièrent les guerriers. Avec l'aide d'Allah l'Éternel, la vie de ces hommes a pris fin.

— Mais qui donc les a achevés ? Qui a soustrait le butin à nos mains ? Où sont les troupeaux, les chevaux et les chameaux ?

Les guerriers traversèrent le champ recouvert de cadavres. Ce qui de loin avait l'apparence d'étoffes calcinées n'était autre que des corps sabrés, percés par les flèches et les lances. Ils gisaient isolés ou par dizaines. Certains avaient été dépouillés de leurs vêtements et de leurs bottes.

Les soldats se dispersèrent, ramassant qui un sabre perdu, qui un bouclier rond ou une lance.

Le khorezme-shah avançait pensivement, enroulant sur l'un de ses doigts une boucle de sa barbe noire. Ses familiers échangeaient à voix basse leurs impressions.

Le combat a dû être opiniâtre. Plusieurs milliers de Merkites sont tombés. La lutte fut sans merci car les blessés ont tous été achevés... A cet instant, un cavalier arriva ventre à terre, criant :

— J'ai découvert un Merkite vivant, et il peut encore parler.

Le khorezme-shah mit aussitôt son cheval au galop et toute sa suite fonça derrière lui.

Un homme était adossé au pied de la colline. Des Kiptchaks, accroupis près de lui, l'interrogeaient; sa tête,

rasée depuis le front jusqu'à la nuque, ruisselait de sang.

Le khorezme-shah arrêta son coursier.

— Que dit-il ? De quelle tribu est-il ? Qui les a écrasés ?

Le blessé entreprit de raconter, tout en geignant et en se lamentant :

— Notre peuple était un grand peuple et voilà qu'il n'est plus ! C'était le peuple merkite. Touktou-khan était notre khan... Il a fui avec Holtou-khan son fils, ce chasseur si incomparable que nul ne pouvait se vanter de rivaliser avec lui pour atteindre de ses flèches un but aussi précis qu'éloigné. Ces deux khans ont dit aux simples guerriers : « Redoutez comme nous la colère de Gengis-khan, le chef à la barbe rousse, qui veut détruire notre tribu jusqu'en ses racines... A l'ouest, derrière les lacs salés, les steppes kiptchakes s'étendent jusqu'à la mer. Elles sont suffisamment vastes pour tous; là-bas, nous posséderons l'herbe abondante, celle qui plaît à nos bœufs; là-bas, où foisonnent les joncs, nos troupeaux recommenceront à se multiplier. Les Kiptchaks ne nous repousseront pas; ils nous autoriseront à manger avec eux au même chaudron et à boire à la même gourde... » Ainsi parlèrent nos khans. Que pouvions-nous faire ? Derrière nous était la mort, devant nous la liberté et le bonheur. Deux chiens enragés, excités par Djoutchi-khan, ce fils aîné du chef à la barbe rousse, couraient à nos trousses; c'étaient Souboudaï[1] et Tokhoutchar-Noyon... Nous avons fui aussi vite que possible... Nous avons tenté d'égarer, dans les gobis pierreux et les sables rouges, jusqu'aux traces de nos chevaux. Mais ceux-ci étaient affamés; leurs sabots se fendaient et nos montures avaient perdu leur ancienne énergie... Les Mongols, écumant de rage, se sont précipités sur nous. Nous n'avions nul lieu où nous enfuir, quand vingt mille cavaliers mongols se ruèrent sur notre camp. Les eaux du

1. Souboudaï-Bagatour : remarquable chef d'armée mongol, qui fut plus tard le vainqueur de la bataille de la Kalka.

fleuve Irghiz étaient en crue; elles charriaient des glaces et nos chevaux s'embourbèrent dans la terre gonflée. Le grand peuple merkite n'est plus ! La plupart, sabrés par les Mongols, sont tombés dans ce champ; le reste fut emmené en esclavage... Comme doit rire ce Gengis-khan le roux, assis dans sa yourte jaune ! L'antique gloire des Merkites est maintenant éteinte ! Seule la belle Koulan, la jeune khane, traîtresse à son peuple, est demeurée viviante. Elle est aujourd'hui la toute dernière femme de Gengis-khan.

Les Kiptchaks s'écrièrent :

— Conduis-nous vers ces brigands que nous leur fassions rendre gorge ! Ils ne peuvent être loin, car il est impossible de faire avancer rapidement bœufs et prisonniers. Nous leur reprendrons leur butin...

— Nous les rejoindrons ! affirma le khorezme-shah; puis il ordonna à ses trompettes de sonner le rassemblement des cavaliers dispersés, occupés à dépouiller de leurs vêtements les Merkites massacrés.

II

COMBAT CONTRE LA PEUPLADE INCONNUE

Sais-tu, mon cher, ce que Zal dit un jour au preux Roustam : « On ne doit jamais mésestimer son ennemi. »

(Ancien chant persan).

L'armée marcha toute la nuit. Elle ne fit que deux haltes très courtes afin de pouvoir nourrir les bêtes.

Au matin, la steppe se couvrit de brume. Les détachements isolés les uns des autres se perdirent. Les éclaireurs, imitant le hurlement des loups ou des chacals, échangeaient des cris lugubres et plaintifs.

Un vent frais balaya les tourbillons lacérés de la brume. A l'horizon, sur la bande dorée du ciel, des cimes se profilèrent. Au pied des montagnes, des brasiers innombrables rougeoyaient et des groupes constitués par des cavaliers, des chameaux et des chariots aux roues immenses se précisaient peu à peu.

C'était là le camp de la peuplade inconnue. On y avait déjà remarqué l'approche des troupes du khorezme-shah. Trente hommes à cheval surgirent bientôt des volutes de brume et avançèrent par groupes de dix.

Les premiers rayons obliques du soleil éclairaient leurs longs vêtements bleus, leur cuirasse et leurs casques. Les arrivants étaient montés sur de petits coursiers aux

jambes robustes et aux longues crinières. Accompagnant le premier groupe, un Musulman à barbe blanche, coiffé d'un turban blanc et vêtu d'une pelisse cramoisie, brodée de fleurs jaunes, chevauchait un grand étalon turkmène. Un cavalier, portant une lance ornée d'une queue blanche, avançait à ses côtés.

— Salam à vous ! s'écria le vieillard. Moi aussi, je suis Musulman ! Veuillez me permettre de m'entretenir avec votre principal chef d'armée — qu'Allah le protège !

— Nos troupes possèdent beaucoup de chefs d'armée, mais entre eux tous un seul commande : Terreur de l'Univers, Glaive de l'Islam, c'est notre khorezme-shah, Alla ed-Din Mouhammed.

Le vieillard abandonna sa monture. Ayant croisé ses bras, il s'inclina légèrement et s'approcha du lieu où, entouré de khans parés et silencieux, le shah du khorezme resplendissait sur son magnifique coursier.

— Le souverain de l'armée mongole, le grand noyon Djoutchi-khan, fils de Gengis-khan, maître des contrées orientales, m'a ordonné, à moi qui suis son interprète, de saluer le puissant maître des contrées occidentales, Alla ed-Din Mouhammed, qu'Allah étende ton règne sur cent vingt années ! Mon maître te dit Salam !

— Salam ! répondit le shah.

— Le khan Djoutchi demande pourquoi tes courageuses troupes se dirigent sur les traces des armées mongoles et avancent avec tant de hâte durant la nuit ?

Le vieillard attendait une réponse. Cependant le shah, lissant sa barbe noire, le fixait avec insistance de son regard courroucé et se taisait.

— Le khan Djoutchi a encore ordonné de te dire que son père, Gengis-khan l'invincible, a commandé à ses chefs d'armée Souboudaï et Tokhoutchar de punir les Merkites rebelles, qui s'étaient soustraits à sa volonté. Les ayant écrasés, les armées mongoles se disposent à retourner dans leurs steppes natales...

Le vieillard garda le silence pendant quelques se-

condes, cherchant à pénétrer de son regard le visage impassible et austère du shah, puis il poursuivit :

— Gengis-khan, souverain de tous les peuples qui vivent dans des yourtes de feutre, nous a ordonné à tous de nous conduire amicalement envers les troupes musulmanes, au cas où nous les rencontrerions. En signe d'amitié, le khan Djoutchi se propose de remettre à Ta Grandeur une partie de son butin, ainsi que des prisonniers merkites.

A ce moment Mouhammed cravacha son cheval bai qui, retenu par sa main puissante, se mit à danser. Alors le shah prononça ces paroles fameuses, que Mirza-Youssouf, chroniqueur de la cour, inscrivit aussitôt dans le « Cahier de campagne des exploits, combats et paroles du shah Mouhammed » :

— Dis à ton chef que si Gengis-khan ne lui a pas ordonné de me combattre, Allah lui, me commande d'attaquer vos armées ! Je veux, en vous exterminant, vous maudits païens, mériter la bienveillance du Tout-Puissant !

A ces paroles, l'interprète, abasourdi, demeura pétrifié, mais Mouhammed s'était déjà tourné vers ses troupes qui se rangeaient hâtivement pour la bataille.

L'ambassadeur revint vers les cavaliers mongols et enfourcha son coursier.

Les envoyés tatars s'ébranlèrent lentement, puis, se courbant sur la crinière de leurs montures, rejoignirent leur camp ventre à terre.

Le combat allait s'engager.

A peine le vieux Musulman avait-il eu le temps d'atteindre les Mongols, que ceux-ci envoyaient déjà plusieurs détachements à la rencontre de l'ennemi. Avançant avec précaution, ils s'arrêtèrent bientôt sur les pentes des collines.

Le khorezme-shah, s'adressant aux khans, ordonna :

— Qu'on groupe nos soldats en trois formations; deux ailes : droite et gauche, et un centre. Les ailes envelopperont le camp mongol, d'où personne ne doit

pouvoir s'échapper. Le centre, où je serai, constituera la réserve. Je l'orienterai vers les points où se feront sentir l'urgence d'un secours ou la nécessité d'un coup décisif. L'ennemi ne se jettera pas directement sur nous. S'il le fait, tant mieux; car alors il s'enlisera dans le marais salifère.

Sur ce, Mouhammed gagna le sommet de la colline. La steppe, lieu du futur combat, s'étendait au loin. Le shah mit pied à terre et prit place sur un tapis où le dostarhandji étalait déjà un mouchoir de soie brodée, pour y disposer des plateaux chargés de galettes, de raisin sec et de melon séché. Le serviteur remplit de koumys plusieurs coupes qu'il tendit aux jeunes beks, lesquels espéraient s'initier à l'art militaire en combattant aux côtés de Mouhammed.

Des chameaux rapides, chargés de provisions, survinrent et s'agenouillèrent.

Le dostarhandji donna des ordres et, secondé par ses aides, sortit des fardeaux les cruches et les plats, ainsi que les mets les plus recherchés, destinés à rétablir les forces du khorezme-shah, fatigué par la marche.

***

Au combat, le fils détesté du khorezme-shah, Djelal ed-Din, devait commander l'aile droite. Son étalon moreau l'avait porté jusqu'au faîte d'une hauteur, et là, le jeune khan, protégeant de sa petite main ses yeux noirs éblouis de soleil, examinait la plaine.

— Appelle Kara-Kontchar ! cria-t-il à un djiguite.

Un jeune Turkmène trapu, en caftan rouge, fonça au galop et revint bientôt, accompagné d'un cavalier élancé, coiffé d'un bonnet de mouton noir et vêtu d'un manteau de même couleur. Kara-Kontchar s'approcha de Djelal ed-Din et, se penchant vers lui, écouta attentivement ses paroles. Tandis que le khan lui exposait le plan de la bataille prochaine, le visage de rapace de Kara-Kontchar

n'exprimait aucune agitation; seuls vibraient dans ses yeux marron, ronds comme ceux d'une chouette, de joyeuses étincelles.

— Vois-tu cette saline ? disait Djelal ed-Din. Nous pouvons y trouver notre perte ou notre succès. Il n'y a pas tellement de Tatars. En nombre, nous leur sommes trois fois supérieurs. Mais ce n'est pas une affaire de chiffres. Puis-je mettre ma confiance dans nos guerriers ? D'après ce que m'a dit le Merkite moribond, je conclus que les Mongols ne sont qu'une vingtaine de mille. Par conséquent, si la moitié des troupes ennemies marche contre notre aile, ils ne seront que dix mille. Nous avons déjà six mille Turkmènes, plus cinq mille Kara-Kitaïs. Cependant les Kara-Kitaïs ne se sont soumis au padishah que par nécessité et pour échapper à la famine. Ils sont partis non pour combattre, mais pour se chauffer les mains autour des feux de camps étrangers. Je vais les mettre à l'avant, en tirailleurs. Ils avanceront volontiers, pour atteindre le plus rapidement possible les convois tatars. Toutefois, ce Merkite a qualifié les Tatars de « tigres enragés ». Alors ils renverseront sûrement les Kara-Kitaïs et fonceront sur nous. C'est à ce moment qu'il faudra les accueillir avec fureur, les attaquer de flanc et les acculer aux salines marécageuses. Là, ils s'enliseront et nous pourrons les exterminer. Ensuite nous volerons à l'aide de mon père. Le padishah devra certes oublier pour un temps la douce paix de son âme et les canards rôtis... Holà, djiguites ! dites aux khans turkmènes qu'ils seront conduits aujourd'hui au combat par Kara-Kontchar, la panthère des Kara-Koums.

Six djiguites se dispersèrent aux quatre coins des détachements turkmènes isolés sur les collines. Lorsque l'armée entendit prononcer le nom de Kara-Kontchar, tous les guerriers s'animèrent et poussèrent des cris. Qui ne connaissait ce Kara-Kontchar, terreur du Khorassan et de l'Asterabad ! Personne n'aurait pu imaginer que ce cavalier noir et taciturne, monté sur un long cheval roux,

n'était autre que le djiguite téméraire et insaisissable des plaines des Kara-Koums.

Au trot de sa monture, Kara-Kontchar s'approcha des rangs turkmènes, en fit sortir quelques hommes auxquels il expliqua brièvement la tactique à suivre, puis il conduisit trois mille combattants derrière la colline, où, cachés, ils devaient attendre les Tatars.

Djelal ed-Din, dressé sur son étalon moreau, arrivait ventre à terre, au milieu des Kara-Kitaïs. Coiffés de bonnets de feutre et grimpés sur leurs petits coursiers, ceux-ci attendaient en un attroupement désordonné, hérissé de courtes lances.

— Hardis Kara-Kitaïs ! s'écria Djelal ed-Din. Vous êtes les panthères des montagnes, vous êtes les guerriers les plus audacieux au combat ! Devant vous se trouve un camp de rôdeurs poltrons. Comme des voleurs de nuit, ils ont pillé notre riche butin. Celui-ci n'appartient qu'à nous qui sommes les maîtres de la steppe. Attaquez ces brigands et prenez chez eux tout ce que vous voudrez !

Les Kara-Kitaïs s'ébranlèrent et partirent au trot vers le camp des Tatars. Au-dessus d'eux, la poussière s'éleva en tourbillons et, à mesure que s'accélérait la course des cavaliers, leurs clameurs sauvages, se transformant en un hurlement ininterrompu, redoublaient de violence.

*
**

Le khorezme-shah Mouhammed, ayant écarté les longs pans de sa pelisse de zibeline, s'installa confortablement sur son tapis et déchiqueta de ses fortes dents blanches une patte de canard sauvage. Le cheik-oul-islam, bénéficiant seul du privilège de pouvoir s'asseoir en face du padishah, s'attaqua à l'autre patte du volatile. Même Timour-Melik, favori du souverain, « poignée de son glaive et bouclier de sa tranquillité », bien qu'il prît part à toutes les campagnes, demeurait respectueusement debout, mains croisées sur la poitrine. Il écoutait la

conversation sérieuse que Mouhammed soutenait avec le chef du clergé, lequel avait désiré faire partie de l'expédition afin de prier continuellement Allah pour la victoire.

Le khorezme-shah plaisantait, regardant de temps à autre du côté de l'ennemi dont les détachements se rassemblaient dans la steppe. Dans l'air calme du matin, on distinguait clairement, filant entre les différents corps d'armée, des cavaliers dont les boucliers ronds et métalliques étincelaient.

A l'avant-garde, des guerriers mongols se heurtaient déjà aux djiguites kiptchaks... Les cimeterres s'élevaient pour retomber. Un homme s'affaissa; son cheval, la selle à demi arrachée, s'enfuit dans la steppe, bondissant maladroitement et levant haut ses pattes arrière.

Alors l'offensive se déclencha. Des Kiptchaks passèrent à bride abattue sur la plaine jaune.

Le shah interrompit son repas et s'écria :

— Beks, en avant ! Qu'Allah vous assite !

Sur son ordre, ses troupes commencèrent à se déployer, tel un bras qui se recourbe, afin d'encercler les Mongols. Néanmoins, ceux-ci n'essayaient pas de se glisser hors du cercle qui se refermait sur eux.

*
**

Du camp mongol, les premiers effectifs se détachèrent. Mille cavaliers, groupés en ordre serré, par rangées de cent, se précipitèrent en avant sur leurs petits chevaux hirsutes, bardés de fer et de cuir. Ils ne pouvaient manquer de percer la ligne désordonnée et hésitante de leurs adversaires qui s'étaient largement répandus dans la steppe.

Dans l'espace retentit le hurlement bestial des Mongols : Khou-khou-khou-khou !

De leur camp, mille hommes surgissaient à nouveau, déferlant par la plaine. Au soleil, les casques d'acier, les

boucliers métalliques et les sabres courbes scintillaient d'un vif éclat.

Du haut de la colline, le shah aperçut les détachements ennemis qui, les uns après les autres, s'arrachaient à la mêlée et filaient impétueusement en poussant leurs cris rauques : « Khou ! »

Les Kiptchaks commençaient à s'agiter. Un de leurs groupes extrêmes venait de se tourner vers le camp mongol, afin d'y piller un convoi. Alors, une fois de plus, mille nouveaux combattants surgirent et s'élancèrent pour couper la voie aux Kiptchaks. Les ennemis s'affrontaient. Un nuage de poussière enveloppa le champ de bataille. Des Kiptchaks isolés en ressortirent, et, accrochés au cou de leurs destriers, partirent à fond de train dans la steppe.

— Je n'ai jamais rien vu de semblable ! s'écria le shah en se levant. Alarmé, il enroulait autour de son doigt les boucles de sa barbe et de son regard scrutait l'espace.

Quatre formations mongoles se précipitèrent l'une après l'autre au centre des troupes du shah, lesquelles se déployaient encore au pied de cette même colline où Mouhammed et sa suite se trouvaient toujours.

Les « khou-khou-khou ! » résonnaient de plus en plus proches.

Qui aurait pu arrêter une telle avalanche ? Mouhammed regarda tout autour de lui. Timour-Melik n'était plus à ses côtés. Sautant sur son cheval, il avait volé au combat.

Les meilleurs éléments kiptchaks s'étaient jetés au-devant de l'ennemi dont l'avance, de ce fait, n'avait été retardée que de quelques instants : temps nécessaire pour qu'il se fraye un passage. Alors les Mongols se jetèrent sur le mamelon où se trouvait Mouhammed.

— Un cheval ! hurla le shah. Un cheval ! Et sans plus attendre, il gagna promptement le pied de la colline, où deux palefreniers tenaient par les brides son étalon bai à queue rouge.

Le shah enfourcha son coursier et s'enfuit dans la

steppe. Ses courtisans, dans un bruit d'armures, de harnais et de grelots, essayaient de le suivre.

*
**

Seul resta au sommet du tertre le tapis froissé, sous les plats de cuivre, les coupes d'or et les pâtisseries renversées. Le vent tiraillait l'extrémité du dostarhan de soie bigarrée. Un seul des familiers n'avait pas trouvé le temps de disparaître. C'était le cheik-oul-islam à la barbe blanche qui était tombé de sa monture au moment où tous s'enfuyaient au galop derrière Mouhammed. Ayant regagné le faîte de la colline, il rectifia la position du tapis et se mit à genoux, puis, des plis de mousseline de son turban blanc comme neige, il sortit une plaque d'or ovale.

Lorsque les Mongols eurent atteint le mamelon, trois de leurs chefs, assistés d'un vieil interprète, escaladèrent. L'un des hommes était jeune; il avait un visage sombre, des yeux bruns et une étroite barbe noire, dont l'extrémité tressée en natte était rejetée derrière son oreille. Le second, un vieux Mongol, gros et lourd, tenait son bras droit replié. Dans son visage traversé d'une balafre pourpre, l'un de ses yeux était clos, tandis que l'autre, écarquillé, regardait attentivement alentour. Le troisième guerrier, de haute taille, semblait tout décharné sous sa cuirasse d'acier. C'était Djoutchi, le fils aîné de Gengis-khan. Les deux autres chefs d'armée s'étaient couverts de gloire en Chine : ils se nommaient Soubou-daï-Bagatour le Borgne et Tokhoutchar-Noyon. L'imam se tenait toujours immobile, incliné vers le sol, dans une position de prière. « C'est un serviteur de Dieu », dit l'interprète. L'imam se leva, croisa ses bras et, voûtant son dos, s'approcha à petits pas de l'un des nouveaux arrivants.

— Depuis trois ans déjà, je suis un fidèle serviteur de Gengis-khan, souverain de l'univers, dit-il humblement en montrant sa plaquette d'or. Chaque mois je confie aux

caravanes certaines lettres pour le chef du premier poste mongol établi sur la grande route de Chine. Aujourd'hui, je demande à être admis au service de vos armées. Je ne veux pas retourner en Khorezme...

L'interprète traduisit les paroles de l'imam. Djoutchi-khan prit négligemment la plaquette d'or...

— La petite païtsza au gerfaut... remarqua-t-il, tout en continuant à observer attentivement la steppe, parcourue en tous sens par des cavaliers. Il rendit la plaquette d'or au cheik-oul-islam et déclara :

— Nous avons surtout besoin de toi, tant que tu te chauffes près du cœur de ton maître. Retourne vers ton shah confiant et continue à nous adresser tes lettres dévouées.

Tout aussitôt les trois hommes oublièrent l'imam. Le combat se rapprochait. Les Turkmènes de Djelal ed-Din avaient renversé l'aile gauche des Mongols et exterminé nombre d'entre eux; les survivants se trouvaient maintenant acculés au marais.

Au galop, les trois chefs mongols regagnèrent la plaine. La bataille dura jusqu'au soir.

Les Turkmènes et les Kara-Kitaïs, s'étant tournés vers l'aile gauche de leurs ennemis, attaquèrent les Mongols. Ils combattaient par détachements isolés. De leur côté, leurs adversaires, tantôt se disséminaient et, se dérobant, se jetaient de côté, tantôt tournaient brusquement leurs chevaux et se lançaient impétueusement sur les Turkmènes, attendant que ceux-ci les poursuivent pour s'enfuir à nouveau. Avec le crépuscule, les Mongols rejoignirent subitement leur camp.

Le khorezme-shah regagna le faîte de la colline où il passa une nuit agitée. Autour de lui, près de leurs chevaux attachés au lasso, les guerriers kiptchaks s'étendirent pour se reposer.

Le ciel, reflétant les flammes des feux mongols, frémissait au loin d'éclats pourpres. Les brasiers rougeoyèrent toute la nuit. « Ces Mongols se préparent pour un combat matinal » pensaient les Kiptchaks. De

partout des lamentations et des appels au secours montaient de la steppe où gisait, blessée ou morte, la moitié des troupes kiptchakes.

Djelal ed-Din essayait de convaincre le khorezme-shah :

— Si maintenant nous battons en retraite, alors que nos ennemis se sont révélés impuissants à nous vaincre, nous ruinerons notre gloire. En ce moment, dans leur camp, ils reconstituent leurs forces. Il faut nous y glisser cette nuit même, les attaquer par surprise et les exterminer.

— Je ne poursuivrai la bataille que demain, trancha Mouhammed, s'enveloppant dans son manteau de zibeline.

Lorsque les rayons obliques du soleil coururent sur la plaine et que l'ombre allongée de la colline s'y profila, l'armée du khorezme-shah, s'étant à nouveau scindée en trois groupes, avança sur les Mongols.

Or, derrière les feux fumants, leur camp était désert : il ne s'y trouvait plus aucun guerrier. Seuls, les cadavres des Merkites bestialement taillades, gisaient parmi quelques chameaux boiteux qui clopinaient.

Les Turkmènes envoyés à la poursuite des fuyards revinrent vers le soir.

— L'ennemi a disparu si rapidement vers l'Orient que seuls subsistent, témoins de son passage, des nuages de poussière voilant les lointains.

— Ce sont de bons guerriers, je n'en ai encore jamais vu de pareils ! reconnut le khorezme-shah en ordonnant à ses troupes de faire demi-tour.

— Ils n'étaient là qu'en éclaireurs, en avant-garde, dit Djelal ed-Din, s'adressant au shah. Ils reviendront avec des troupes considérables. Il nous faut les poursuivre dès à présent, les surveiller et tirer au clair leurs projets. Nous devons en toute hâte nous préparer à la guerre.

— Tu raisonnes comme un jeune garçon inexpérimenté, répondit Mouhammed. Les Mongols ne se risqueront plus jamais à m'attaquer !

QUATRIÈME PARTIE

ENNEMIS AUX FRONTIÈRES

I

L'ARMÉE MONGOLE EST PRÊTE A L'INVASION

Ce roi se distinguait par une cruauté extrême, une intelligence pénétrante et par ses victoires.
(D'une légende perse).

Sur le haut Irtych Noir, au pied d'un tertre solitaire, se dressait, parmi la steppe verte, une tente de soie jaune. Elle avait été prise par Gengis-khan à l'empereur de Chine. Derrière elle, s'apercevaient deux grandes yourtes mongoles tendues de feutre blanc. Dans la première, la jeune Koulan (fille du khan merkite tué par les Mongols), vivait avec son petit garçon Kulkan. Sept servantes, esclaves chinoises, occupaient la seconde.

Sur une place devant la tente, des feux brûlaient sur un autel de pierres. Tous les sujets appelés à saluer le grand kagan devaient passer entre ces brasiers : « La flamme, expliquait le chaman, purifie des pensées criminelles et chasse les mauvais divas qui tournoient invisiblement autour du malfaiteur et attirent le malheur et la maladie. »

Le vieux chef des chamans, Beki, et quatre jeunes prêtres sorciers déambulaient avec leurs bonnets de feutre pointus et leurs vastes sarraus blancs autour des autels, frappant de leurs paumes de grands tambours de basque et agitant des grelots. Au milieu des hurlements,

ils criaient des prières et alimentaient des feux de branches résineuses et de fleurs aromatiques séchées.

Seter, un étalon blanc aux yeux de feu, était attaché à un piquet d'or, fiché près de la tente. Il n'avait jamais été sellé et personne ne l'avait encore monté. Au cours des campagnes de Gengis-khan, disait le chaman, Souldé, l'invisible et puissant dieu de la guerre, protecteur des armées mongoles, chevauchait ce blanc coursier pour conduire les guerriers à la victoire.

D'un autre côté, on voyait le cheval de bataille favori de Gengis-khan, Naïman, qui, lui, était toujours équipé. Large de poitrail, il avait un pelage louvet, avec des pattes et une queue noires; une bande sombre rayait son échine. C'était un descendant des chevaux sauvages de la steppe.

Une haute hampe de bambou, portant enroulé l'étendard blanc de Gengis-khan, était fixée près du coursier Seter.

Des « tourgouades », cuirassés et casqués de fer, veillaient autour du tertre, afin qu'aucun être vivant ne s'approchât du grand kagan. Seuls ceux qui avaient des plaquettes d'or particulières, des païtszas gravées d'une tête de tigre, pouvaient franchir les barrages des sentinelles.

Non loin de là, les yourtes tatares noires et les tentes tangoutes de laine rousse étaient disposées en un large cercle. Elles constituaient le kouren[1] particulier de Gengis-khan, composé de mille gardes du corps tous choisis et de cavaliers montant des chevaux blancs. Seuls les fils des khans les plus glorieux faisaient partie de cette garde; leur souverain choisissait parmi eux les plus intelligents et les plus dévoués pour les nommer chefs de détachements.

Plus loin encore, d'autres kourens s'étaient établis; ils s'étendaient dans la plaine et s'étiraient jusqu'aux montagnes couvertes de forêts denses. Tout près, des

1. Kouren : cercle de yourtes entourant la yourte du chef du campement nomade.

chameaux et des chevaux aux robes variées paissaient. Des palefreniers, poussant des cris, galopaient en agitant leurs lassos et veillaient à ce que les étalons des différents troupeaux ne se mêlent pas et ne s'approchent ni des juments ni des poulains.

Avant de se mettre en marche vers les terres musulmanes, le souverain mongol envoya au shah du Khorezme, alors à Boukhara, une ambassade chargée pour lui de dons précieux. Un riche marchand musulman, originaire de Gourgandj, Mahmoud-Yalvatch, qui avait jadis équipé des caravanes allant d'Asie Centrale en Chine, fut placé à la tête de l'ambassade par le souverain auquel il était tout dévoué. Il fut chargé de se renseigner sur ce qui se passait en terre occidentale, ainsi que sur l'importance des troupes et les préparatifs de guerre en Khorezme, royaume où Gengis-khan s'empressa d'envoyer de nombreux espions.

II

AMBASSADE DU SOUVERAIN ORIENTAL

Le parfum des fleurs des contrées lointaines embaumait encore les plis de leurs vêtements.
(D'un conte persan).

Samarkand écrasée devint la capitale provisoire du dernier shah de Khorezme. Pour célébrer la victoire remportée sur les Samarkandais à l'humeur indépendante, Mouhammed édifia une haute mosquée et commença à construire un immense palais. Il se prenait toujours pour un grand conquérant qui, tout comme Iskender, conduirait l'armée dévouée des kiptchaks au bout du monde et étendrait jusqu'aux limites du Dernier Océan, là où commencent les ténèbres, les frontières de son royaume. Son ennemi le plus puissant et le plus dangereux lui semblait être le calife de Bagdad, Nassir, qui se refusait à lui céder le titre de « Chef de tous les Musulmans ». Il lui fallait d'abord vaincre Nassir et, devant la mosquée principale, planter le fer de sa lance dans la sainte terre de Bagdad. Alors, faisant faire demi-tour à son cheval, il marcherait vers l'Orient pour conquérir la Chine lointaine, renommée pour ses richesses.

Mouhammed rassembla donc une grande armée. Ayant déployé son étendard vert, il se dirigea par l'Iran vers Bagdad, capitale des califes arabes.

Or, l'avant-garde khorezmienne, démunie de vêtements chauds, périt bientôt dans les montagnes de l'Iran, où s'abattaient de terribles tempêtes de neige. Affaiblie, elle fut décimée par les Kurdes infidèles. Cette infortune arrêta Mouhammed et il se mit à douter de la nécessité d'une guerre avec le calife. « Ne serait-ce pas là les effets de la colère de Dieu ? » pensa-t-il en revenant à Boukhara, où il planta provisoirement son bâton de voyageur.

En automne de l'année du Lièvre (1219) une importante ambassade, députée par Gengis-khan, grand kagan des Mongols, Tatars[1], Chinois et autres peuples habitant l'Orient, arriva, forçant le khorezme-shah à s'occuper à nouveau de ses inquiétants voisins.

Les ambassadeurs de Gengis-khan, choisis parmi les marchands les plus riches qui chaque année du Khorezme envoyaient des caravanes dans différentes parties de l'Asie, se présentèrent, montés sur des chevaux pie, devant les grandes portes du palais. Ces hommes, natifs des trois grandes cités de Gourgandj, Boukhara et Otrar, étaient depuis longtemps déjà au service de Gengis-khan. Les riches marchands se groupaient habituellement en compagnies commerciales et recevaient l'argent des souverains qui désiraient tenter leur chance dans les affaires. Leurs ordres de paiement, relatifs à des transactions commerciales fussent-elles d'un montant élevé, étaient partout acceptés sans délai, aussi bien dans le lointain Orient qu'en Extrême-Occident; leur règlement s'effectuait plus vite que celui des impôts destinés à alimenter les trésoreries.

Les cadeaux, amenés par un cent de chameaux et une araba de couleur vive attelée de deux yacks aux longs poils, furent offerts au khorezme-shah Mouhammed. Le peuple s'était massé en une foule dense depuis la

1. Mongols : peuple auquel appartenait Gengis-khan. Tatars : nom général de beaucoup d'autres peuplades nomades d'origine turque, ayant fait leur soumission à Gengis-khan.

résidence où était logée l'ambassade, jusqu'aux portes de l'Ark. Vêtus de robes en soie de Chine, toutes identiques, des commis déchargeaient les bêtes de leurs fardeaux qu'ils déficelaient pour transporter ensuite les cadeaux rares dans la salle de réception du palais.

Parmi les présents figuraient des lingots de métaux précieux d'un éclat inconnu, des cornes de rhinocéros, des sachets de musc, des coraux rouges et roses, différentes tasses de jaspe et de jade, des pièces de l'étoffe précieuse « targou », tissée de la laine de chameaux blancs, dont seuls les khans pouvaient se vêtir, des soies lamées d'or, des morceaux de tissus fins et transparents comme une toile d'araignée. Enfin les commis apportèrent un énorme bloc d'or provenant des montagnes chinoises; il était de la taille d'un cou de chameau. Cet or avait été transporté sur l'araba par les yacks aux longs poils.

Pour accueillir les ambassadeurs, le khorezme-shah prit place sur le grand trône antique du sultan Osman, dernier de la dynastie des Karakhanides. Tout comme les gens de sa suite, le souverain était vêtu de brocart. Il se tenait assis, pensif et indifférent, les yeux mi-clos. Son regard errait au loin, au-dessus des têtes des assistants. Près du trône, on pouvait apercevoir le grand vizir, ainsi que certains hauts dignitaires.

Les trois ambassadeurs, s'inclinant jusqu'au sol, s'agenouillèrent et firent connaître la raison de leur venue. Le plus âgé des trois, l'imposant Mahmoud-Yalvatch, commença :

— Le grand Gengis-khan, souverain de tous les Mongols, nous dépêche auprès de vous pour resserrer les liens d'amitié, de paix et de bon voisinage, qui unissent vos deux empires. Le grand kagan adresse au khorezme-shah avec ces présents, ses salutations et nous prie de déclarer siennes ces paroles...

Mahmoud-Yalvatch remit alors à l'un des envoyés un rouleau de parchemin, auquel un cachet de cire bleue

était fixé par une cordelette blanche. Ali Hodja al-Boukhari lut :

Les renseignements concernant l'éminence de ta dignité et les vastes dimensions de ton très puissant royaume ne me font pas défaut.

Je suis informé que ta majesté shahale est respectée dans bien des contrées de l'univers. Aussi estimé-je de mon devoir de renforcer les liens d'amitié qui me rapprochent de toi, ô shah du Khorezme, aussi cher à mon cœur que mon fils[1] *favori l'est entre mes fils.*

— Fils ? Qu'as-tu dit : fils ? s'écria le shah, revenant à lui. Il posa sa main sur le manche d'os de son poignard et, se courbant, plongea son regard dans les yeux de celui qui parlait.

Tu dois savoir, poursuivit l'ambassadeur impassible, que j'ai soumis le royaume chinois, que j'ai conquis sa principale capitale septentrionale et que j'ai également rassemblé la portion des terres qui avoisinent tes possessions...

Le shah hocha la tête et se mit à enrouler, sur son doigt orné d'une bague de diamant, l'une des boucles de sa barbe.

... Tu sais mieux que quiconque que les terres qui m'appartiennent constituent les campements de mes armées invincibles et qu'elles sont truffées de mines d'argent. Mes vastes possessions abondent en toutes sortes de produits. Aussi n'ai-je aucun besoin de franchir mes frontières afin de me procurer quelque butin. Si tu

1. D'après la conception orientale de cette époque, le souverain d'un royaume ne pouvait appeler son « fils » qu'un autre souverain se trouvant vis-à-vis de lui dans une dépendance de subordination et de vassalité.

reconnais, Grand Shah, l'utilité de laisser libre l'accès de nos pays respectifs, afin que les marchands d'autres régions puissent y pénétrer, je crois que cet accord sera avantageux pour chacun de nous et que nous y puiserons tous deux une vive satisfaction.

Silencieux, les trois émissaires mongols attendaient la réponse que le souverain des contrées musulmanes occidentales donnerait à la lettre du maître de l'Orient nomade. Le khorezme-shah restait immobile. Ayant jeté un regard sur son grand vizir, de son bras alourdi de bracelets d'or, il ébaucha un geste nonchalant.

Le serviteur reçut solennellement le message de Gengis-khan. Il leva les yeux sur Mouhammed qui fit de nouveau un léger mouvement, comme pour chasser de la main une mouche ennuyeuse. Alors le vizir, s'inclinant, dit à voix basse à Mahmoud-Yalvatch :

— La très noble réception est terminée. Le padishah réservera à présent à d'autres, sa haute bienveillance; il recevra les solliciteurs les plus pressés.

Les trois ambassadeurs se levèrent, et sans se retourner, marchèrent respectueusement à reculons vers la porte de sortie, puis passèrent dans la salle suivante, où le vizir les rejoignit. Il murmura alors à Mahmoud-Yalvatch :

— Attends-moi à minuit !

III

ENTRETIEN NOCTURNE DU SHAH ET DE L'AMBASSADEUR

Ne proclame pas que tu es fort : tu rencontrerais plus fort que toi. Ne dis pas que tu es malin : tu tomberais sur plus malin que toi.
(Proverbe kirghize).

A la nuit, un serviteur silencieux conduisit Mahmoud-Yalvatch hors du vieux palais où se reposaient les ambassadeurs mongols. Des chevaux attendaient sous un vieux platane. A la lueur de la lune, Mahmoud-Yalvatch reconnut le grand vizir parmi les cavaliers.

— Suis moi, demanda celui-ci. Prends ce cheval.

Empruntant des ruelles obscures, ils traversèrent Boukhara assoupie et s'arrêtèrent non loin d'un mur épais, devant une porte de fer qui, au signal convenu, s'entrouvrit silencieusement. Un sombre guerrier en casque et cotte de mailles apparut, semblant, sous les rayons de lune, être coulé dans l'argent. Mahmoud-Yalvatch, conduit par le vizir, traversa un jardin creusé d'un bassin où sommeillaient des cygnes. Des charmilles, se reflétant dans l'eau, parvenaient des murmures de voix féminines.

Gagnant une terrasse, l'ambassadeur souleva un lourd rideau et se trouva dans une petite chambre, tapissée d'étoffes à ramages. De grands cierges de cire brûlaient en crépitant dans de hauts chandeliers d'argent. Mou-

hammed, en robe de cachemire bariolée, était assis sur des coussins de soie.

— Viens plus près ! ordonna le shah, après avoir accepté les salutations de son invité. Je voudrais t'entretenir confidentiellement d'affaires importantes pour moi. Puisque tu es originaire de ma ville de Gourgandj, je te compte parmi mes sujets. Tu es en outre un Musulman fidèle et non quelque païen impie; aussi dois-tu me prouver immédiatement que par le cœur, la raison et les intérêts, tu te ranges aux côtés de tous les fidèles et que tu n'es pas vendu aux ennemis de l'Islam.

— Tout cela est vrai, mon padishah ! Je suis né à Gourgandj, répondit Mahmoud-Yalvatch, s'agenouillant aux pieds du souverain. J'écoute avec respect et timidité les paroles de ta Majesté Shahale et je serai heureux de servir toute ma vie le maître des terres de l'Islam.

— Si tu réponds sincèrement à toutes mes questions, je te récompenserai généreusement. Prends ceci en gage de ma promesse — le shah retira d'un bracelet d'or une lourde pierre précieuse qu'il tendit à l'envoyé du kagan. Toutefois, s'il s'avère que tu es un menteur et un traître, dès demain, le soleil aura cessé de luire pour toi ! Souviens-t'en !

— Que dois-je faire ? J'obéirai, padishah !

— J'espère apprendre par toi tout ce qui a trait au kagan tatare Gengis-khan. J'aimerais que tu sois, auprès de lui, mon œil et mon oreille. Je voudrais que tu me fasses parvenir rapidement, par des hommes éprouvés, des lettres qui m'informeraient des faits et gestes du souverain et qui me révéleraient ses pensées et ses projets de campagne. Jure qu'il en sera ainsi !

— Allah est témoin que je sers et servirai mon padishah ! assura Mahmoud-Yalvatch en caressant sa barbe de ses mains.

— Tu resteras ici encore vingt-quatre heures, afin de raconter à mon chroniqueur Mirza-Youssouf tout ce que tu sais au sujet de Gengis-khan : d'où il vient, quelles

guerres il a menées et comment il est devenu souverain de tous les Tatares.

— Je le raconterai, ô maître !

— Gengis-khan affirme qu'il est maintenant souverain de la très-puissante Chine dont il prétend même avoir conquis la capitale. Est-ce réellement vrai ou tout n'est-il que vantardise ?

— Je te jure que c'est la vérité même ! répondit Mahmoud. Une affaire de cette importance ne peut rester secrète. Bientôt, maître, tu devras te rendre à l'évidence.

— Admettons que cela soit, dit le shah. Tu connais la vaste étendue de mes possessions et l'importance de mes troupes. Comment ce présomptueux, ce pâtre païen a-t-il osé m'appeler, moi, puissant souverain de tous les Musulmans, son « fils » ? — De ses mains fortes, le shah saisit l'ambassadeur par les épaules et l'attira vers lui, le perçant de son regard pénétrant. Dis-moi tout de suite quelle est la force de son armée.

Mahmoud sentit la rage cachée sous les paroles du khorezme-shah. Redoutant sa colère et le supplice, il croisa les bras et répondit avec une douceur pleine de respect :

— Comparée à ton armée immense et victorieuse, celle de Gengis-khan n'est pas plus qu'une volute de fumée dans les ténèbres de la nuit !

— Voilà la vérité ! s'écria le shah, en repoussant l'ambassadeur. Mes troupes sont innombrables et invincibles ! Le monde entier le sait et tu l'as parfaitement exprimé. Dans un jour, tu recevras ma réponse au padishah tatare. Quant à toi et aux commerçants mongols, je vous accorderai toutes franchises et privilèges, aussi bien pour la vente et l'achat des marchandises que pour le libre passage sur les terres musulmanes. A présent tu vas suivre mon vekil : il t'accompagnera dans la chambre ronde où le vieux Mirza-Youssouf, mon chroniqueur, t'attend.

Le khorezme-shah hocha la tête avec bienveillance et frappa plusieurs fois dans ses paumes.

IV

CE QUE L'AMBASSADEUR CONTA SUR GENGIS-KHAN

Il ne faut dire du mal de personne en son absence, car la terre pourrait le lui transmettre.
(Proverbe oriental).

Le vekil enjoignit à l'ambassadeur mongol de le suivre. Il le conduisit par les couloirs sinueux et embrouillés du palais jusqu'à la chambre ronde à haute coupole. Des mallettes noires de fer forgé s'alignaient le long des murs, dans des niches étroites. Des rouleaux de papier poussiéreux s'apercevaient sur des étagères.

« La bibliothèque du shah ! » pensa Mahmoud-Yalvatch un peu rassuré. Il s'attendait à tomber dans une cave humide pour y être soumis à la question.

Un vieillard sec et voûté, à la barbe blanche et aux yeux rouges larmoyants, était assis sur un tapis. Un jeune scribe au visage agréable et tendre, tout semblable à celui d'une jeune fille, se tenait près de lui, penché sur une pile de papier.

Le vekil, prétextant d'urgentes obligations, s'éloigna.

Le grand et corpulent ambassadeur — turban adroitement enroulé et robe de soie rouge — ayant déposé ses sandales vertes, avança à pas mesurés vers le vieillard qui se leva, prononçant des paroles de bienvenue. Sur son

invitation, Mahmoud-Yalvatch s'agenouilla, puis les deux hommes murmurèrent une prière, passèrent leurs paumes sur leurs barbes et échangèrent des questions concernant leurs santés respectives.

L'ambassadeur déclara :

Le grand padishah m'a ordonné de te raconter tout ce que je savais du souverain tatare. Je remplis habituellement les fonctions d'interprète auprès de lui, mais aujourd'hui j'accomplirai les obligations d'un ambassadeur...

— Je t'écouterai avec toute mon application, ô mon hôte respecté et rare ! J'ai reçu de notre grand padishah des ordres complémentaires : recueillir auprès de toi les informations utiles à notre patrie et inscrire tout ce que j'aurai entendu dans le livre secret des chroniques.

Mahmoud-Yalvatch baissa les yeux et demeura quelque temps silencieux. « Tout ce que je vais dire, pensa-t-il, sera connu en moins de quelques jours dans tout le palais, par les amateurs de cancans. Comment écarter les dangers qui me menacent ! Si je ne révèle rien d'important, le shah se courroucera tout autant que le grand kagan des Tatars, lequel ne sera pas longtemps sans être informé de notre entretien nocturne ? Les espions de Gengis-khan se glissent partout !...

L'ambassadeur, avec un visage triste et soucieux, se mit à égrener le chapelet de perles, enroulé autour de son poignet gauche.

— Je peux conter beaucoup de choses que désavouerait la raison, dit-il. Elles sont tellement éloignées de tout ce qui est habituel qu'il m'arrive de ne pouvoir prêter foi à la vérité de mes récits... Pourtant, si j'affirme que ce ne sont que mensonges, tu demanderas malgré tout quels sont ces mensonges. Aussi vais-je te raconter ce que j'ai ouï dire. Tous les hommes se trompent. Si quelqu'un se proclame infaillible, il n'y a plus aucune raison de s'entretenir avec lui.

Mahmoud-Yalvatch s'arrêta et, levant les sourcils, il constata avec étonnement la rapidité avec laquelle le jeune scribe notait ses paroles.

La plume de roseau courait alertement sur la feuille de papier, rattachant les mots les uns aux autres, régulièrement par une belle ligature arabe.

— Pourquoi ce jeune homme inscrit-il tout ? Je n'ai encore rien dit des Tatars !

— Ce n'est pas un jeune homme, répondit le chroniqueur Mirza-Youssouf. C'est la jeune Bent Zankidja. Je deviens aveugle et ma main tremble, aussi ma petite-fille m'aide-t-elle. Elle écrit aussi facilement et aussi élégamment que le meilleur des calligraphes arabes. Mais je ne suis pas certain qu'elle soit encore longtemps mon assistante. Elle compose déjà des chants sur « la joie des yeux noirs » ou « le grain de beauté qui orne la joue », aussi me quittera-t-elle probablement bientôt... Alors il me faudra croiser les bras sur ma poitrine et m'étendre visage tourné vers « la pierre sainte »[1].

— Je ne te quitterai pas, grand-père ! assura la jeune fille, sans lever les yeux, tout en continuant d'écrire.

Le vieillard s'adressa à nouveau à l'ambassadeur :

— Le padishah te promet une haute récompense pour tout ce que tu diras et pour chaque chose importante qu'il nous sera utile de savoir. Il serait affligeant qu'à cause de notre incurie la terre d'Islam doive supporter l'attaque de puissants ennemis ! Tu es un fidèle, comme nous tous ? Sauras-tu nous prévenir à temps ? Une haute récompense te sera alors réservée.

— Je n'ai besoin de rien ! certifia l'ambassadeur en soupirant. Pour récompense de tous mes efforts au cours de mon voyage par le monde, je ne demande que les prières de pieux fidèles; je ne veux que me réveiller au jour du Jugement Dernier parmi les justes ressuscités !

Un sourire ironique glissa sur les lèvres de la jeune fille. Elle jeta un regard méfiant sur l'ambassadeur, sur son corps repu et ses mains chargées de bagues d'or. Il se taisait, pesant chacune des paroles qu'il allait prononcer.

1. Pierre sainte : grand météore noir, conservé à la Mecque (centre religieux des Musulmans) et vénéré par les pèlerins.

— Ainsi soit-il ! fit le vieux chroniqueur avec compassion.

Un maigre serviteur, esclave aux longs cheveux grisonnants, apporta un plateau d'argent chargé de différentes sucreries qu'il plaça devant l'invité. D'une cruche d'argile, il versa un vin rouge sombre dans une coupe d'argent.

— Goûte ce vieux vin de la cave du palais, pria le chroniqueur. La première chose qui nous importe est d'apprendre à quel genre de peuple appartiennent ces Mongols et Tatars ? Où vivent-ils ? Quel est leur nombre ? Sont-ce de bons guerriers ? Ils ont surgi subitement sur notre frontière tels de terribles Yadjoudjs et Madjoudjs rejetés du giron incandescent de la terre par le malin Eblis[1].

L'ambassadeur se lança dans des explications :

— Les Mongols et les Tatars sont des hommes de la steppe. Ils vivent dans les lointaines contrées orientales et ne sont pas capables d'une vie sédentaire. Leurs vastes terres sont constituées par des déserts arides, mais riches en herbes. Ces lieux conviennent aux chevaux, aux moutons et aux chameaux qui exigent beaucoup d'herbe et peu d'eau...

Le chroniqueur interrompit Mahmoud-Yalvatch.

— Il nous est important de savoir si l'armée mongole peut constituer pour nous un danger.

— Je serais un traître à l'Islam et un lâche menteur, si j'affirmais que les Mongols et les Tatars sont moins redoutables pour leurs voisins que les terribles Yadjoudjs et Madjoudjs...

— Qu'Allah nous préserve de ceux-ci ! s'écria le vieux Mirza-Youssouf.

— Ce sont des guerriers nés qui, depuis cent ans, luttent les uns contre les autres, tribu contre tribu... Aujourd'hui, n'importe quel khan tatar possède un

1. Eblis : esprit du mal, de la perfidie et des ténèbres, dont parle le Coran.

millier de chevaux, un énorme troupeau de moutons et une centaine de pâtres à demi nus, toujours mécontents, toujours affamés, ayant chacun une femme affamée et des enfants affamés. Lorsque le khan voit que ses pâtres n'en peuvent plus et qu'ils hurlent telles des bêtes, il ordonne : « Attaquons la tribu voisine. Nous sortirons du combat rassasiés et enrichis. » Et aussitôt tous partent en campagne. Souvent le massacre se termine ainsi : le chef, le cou serré dans une cangue, est vendu avec tout son bétail et ses pâtres, au prix de quatre dirhems par tête, à une tierce tribu voisine ou à un marchand d'esclaves.

— Pourquoi nous contes-tu tout cela ? dit le chroniqueur d'un ton de reproche. Peu nous importe de connaître ces vétilles ou autres histoires semblables; ce qui nous intéresse, c'est d'apprendre quelque chose sur les troupes du khan tatar, sur leur armement, leur nombre et leur valeur guerrière.

L'ambassadeur, sans se presser, but une gorgée de vin.

— Pour arriver à la montagne, dit-il, il est parfois nécessaire de contourner les fleuves, les lacs et les salines que l'on rencontre...

— Honorable invité, ne prends pas la peine de nous décrire les salines, mais parle-nous du padishah tatar.

— Combien excellent et savoureux est le vin des caves du khorezme-shah ! poursuivit Mahmoud-Yalvatch, impassible. Je souhaite au souverain de régner sans souci jusqu'à la fin de son existence. Entre tous les khans-tatars, Temoutchine se distinguait particulièrement par la violence de ses attaques, le succès de ses combats, autant que par sa cruauté envers l'ennemi et sa générosité vis-à-vis de ses partisans. Ce Temoutchine a jadis enduré bien des infortunes. On raconte qu'encore très jeune, une cangue de bois emprisonnant son cou, il a subi l'esclavage; alors, il dut accomplir les plus pénibles travaux de forge pour le compte d'une tribu ennemie. Il réussit à s'enfuir après avoir, avec les chaînes qui le liaient, tué son gardien. Il guerroya durant de nom-

breuses années, cherchant à dominer les autres khans... Il atteignait cinquante ans quand ceux-ci, l'élevant sur le « feutre blanc des honneurs », le nommèrent grand kagan, dans l'espoir qu'il exaucerait les souhaits des plus nobles d'entre eux... Mais Temoutchine les soumit tous à sa volonté et se donna le nouveau nom de « Gengis-khan », ce qui signifie « envoyé du ciel ». Il écrasa et réduisit au servage les tribus insoumises, dont il fit bouillir dans des chaudrons les chefs encore vivants...

— C'est horrible ! soupira le chroniqueur. Mais tu racontes de terrifiantes histoires sans cependant rien révéler sur l'armée tatare.

Ce disant, le chroniqueur regarda avec une certaine inquiétude Mahmoud-Yalvatch qui s'adjugeait une nouvelle coupe. « Le vin de Mouhammed est fort... L'ambassadeur aurait-il le temps de dire tout ce que le khorezme-shah avait besoin de savoir, ou s'endormirait-il avant ? » Le vieux serviteur étique remplit à nouveau le gobelet d'argent.

— C'est que je parle précisément de l'armée, répliqua calmement l'ambassadeur. Du jour où Gengis-khan fut nommé grand kagan, tous les Tatars qui le combattaient autrefois, constituèrent son armée unique et dévouée. Il répartit lui-même les Tatars, en groupes de mille, cent et dix et nomma personnellement les chefs de ces sections, répudiant parmi les khans héréditaires ceux qui ne lui inspiraient pas confiance. En même temps, il chargea ses messagers de faire connaître aux nomades la nouvelle loi qui leur interdisait de se combattre mutuellement, de se piller ou de se tromper. Toute désobéissance à ces ordres serait punie de mort !

— La loi de Gengis-khan permet-elle de piller et de tromper les hommes d'une tribu non tatare ?

— Évidemment ! répliqua Mahmoud-Yalvatch. Elle considère même comme une prouesse de piller, tromper ou tuer un autre homme, s'il n'appartient pas au peuple tatar.

— Je comprends, murmura le chroniqueur. Mais

qu'ont dit alors les simples pâtres ? Leur faim s'est-elle calmée ?

— Gengis-khan a déclaré que les tribus qui lui étaient soumises constituaient dans tout l'univers l'unique peuple élu du ciel, celui qui désormais porterait le nom de « mongol », qui signifie « vainqueur ». Il a assuré que tous les autres hommes deviendraient esclaves des Mongols et qu'il balaierait de la plaine terrestre, ainsi que des herbes mauvaises et nuisibles, ceux qui refuseraient de se soumettre à lui : seuls les Mongols auront désormais droit de vie.

Le chroniqueur joignit les mains.

— Cela signifierait-il que le kagan tatar a atteint nos frontières pour exiger des fidèles qu'ils se soumettent à lui ?... Mais notre padishah possède une armée immense de hardis guerriers, capables de se battre comme des lions, sous le saint étendard vert de l'Islam... C'est une folie, un enfantillage, de penser qu'une armée musulmane aussi vaillante, qu'un chef aussi glorieux que le khorezme-shah Alla ed-Din Mouhammed pourrait se soumettre au khan insensé des pâtres ! L'ombre sacrée du prophète plane au-dessus de nos troupes et les conduit à la victoire.

L'ambassadeur joignit ses mains potelées sur son ventre lourd, soupira et ferma les yeux.

— Je t'ai averti que tu qualifierais mes récits de fables et de contes.

— Non, non, honorable invité ! Poursuis ! Je t'écouterai encore, bien que tout ce que tu dis soit par trop extraordinaire et invraisemblable.

Mahmoud-Yalvatch se redressa. La jeune fille remarqua que ses yeux brûlaient d'intelligence et de courage; mais il abaissa ses paupières d'un air fatigué et continua nonchalamment :

— Il advint au kagan tatar de remarquer que l'avidité des khans n'avait nullement diminué, que la faim et la misère des simples nomades s'était accrue et que tout son peuple regorgeait de cette force qu'il employait autrefois

vainement à se détruire lui-même... Aussi, pour éviter que les pâtres ne se dressent contre leurs khans, décida-t-il un jour d'orienter vers d'autres buts toute cette énergie accumulée... Il convoqua donc le kouraltaï, conseil des khans les plus illustres, et déclara :

« Une grande campagne vous attend. Vous reviendrez de la guerre, couverts d'or, chassant devant des troupeaux de chevaux, du bétail et une foule d'esclaves habiles. Je nourrirai jusqu'à plus faim les bergers les plus pauvres; je ceindrai leurs reins des soies les plus riches; je livrerai à chacun d'eux plusieurs prisonnières. Nous allons soumettre une contrée des plus prospères; vous en reviendrez tous si chargés de butin que les bêtes manqueront pour le transporter. »

Ce fut au printemps, quand la steppe eut verdi, que Gengis-khan conduisit ses cavaliers affamés vers l'antique et opulente contrée de la Chine. Il balaya les armées chinoises et passa comme une tempête sur le pays, réduisant en cendres et en poussière un millier de villes. Ce ne fut qu'au bout de trois années de guerre, après avoir soumis la moitié de la Chine, qu'il regagna, porteur d'un butin inestimable, ses campements.

— Qu'Allah nous préserve ! murmura le chroniqueur.

— Tout ce que je viens de raconter te semble à nouveau être une légende, pourtant je n'ai dit que la vérité.

— Révèle-moi, je te prie, honorable Mahmoud-Yalvatch, l'aspect de cet extraordinaire chef d'armée qu'est Gengis-khan !

— Le souverain est de haute taille et, bien qu'il soit âgé de plus de soixante ans, il est encore très robuste. Par sa démarche lourde et par ses manières gauches, il ressemble à un ours; par sa ruse, à un renard; par son fiel, à un serpent; par son impétuosité, à une panthère; par son endurance, à un chameau; par sa générosité envers

ceux qu'il veut récompenser, à une tigresse féroce qui caresserait ses petits. Il a le front haut, une longue barbe étroite et des yeux jaunes fixes, semblables à ceux d'un chat. Les khans et les simples guerriers le redoutent tous plus que l'incendie et le tonnerre, et s'il donne l'ordre à dix d'entre eux d'attaquer mille ennemis, ces dix hommes se jettent aussitôt en avant sans même réfléchir, car là où est Gengis-khan, là est aussi la victoire.

— J'ai vécu bien des années, fit remarquer le chroniqueur, et j'ai vu bien des chefs d'armée glorieux et courageux, mais je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer des hommes tels que celui dont tu m'entretiens. Ton discours ressemble fort à une fable. Explique-moi, si tu le peux, comment le kagan tatar, après avoir comblé de richesses chacun de ses pâtres, s'est soudain trouvé lui-même si loin de sa patrie, près de notre frontière ?

L'ambassadeur vida sa coupe, referma les yeux et vacilla. Le chroniqueur roula de gros yeux et menaça le serviteur qui s'apprêtait à nouveau à verser le vin. Pourtant Mahmoud-Yalvatch s'était ressaisi et faisait déjà remplir sa coupe jusqu'aux bords.

— Ne t'étonne pas, je te prie, de me voir boire autant ! Ni toi, honorable Mirza-Youssouf, ni ta jeune assistante, n'avez absorbé une seule goutte, je dois donc boire pour trois.

Mahmoud continua en chancelant légèrement :

— Le grand kagan s'est reposé trois ans dans ses campements. Il a laissé la moitié de ses troupes en Chine, où le peuple continue encore à se défendre. Il a conduit lui-même l'autre moitié de ses hommes vers l'Occident, par-delà les déserts et les monts.

Le chroniqueur couvrit ses oreilles de ses mains et se mit à gémir.

— Je pressens des choses terribles !

L'ambassadeur poursuivit :

— L'avidité des khans et la faim des simples nomades dépasse toute mesure. Les guerriers ont prétendu que les khans avaient pris pour eux le meilleur butin et que les

pauvres n'avaient pu jouir que des rebuts. Alors Gengis-khan a décidé d'emmener ses soldats plus loin encore, afin qu'ils ne recommencent pas à s'entre-tuer et à exterminer leurs chefs.

— Quelle est actuellement l'importance de l'armée tatare ?

L'ambassadeur dit d'une voix somnolente et indolente :

— Gengis-khan a mené vers l'Occident onze toumens. Chaque toumen compte dix mille cavaliers tatars. Chaque cavalier emmène un second cheval de rechange, sinon deux.

— Le kagan tatar a donc cent mille cavaliers en tout ? s'écria le chroniqueur. Notre padishah a quatre fois plus de troupes ! S'il mobilise pour la guerre sainte tous ses peuples, l'immense armée de l'Islam sera absolument indomptable !

— N'est-ce pas là ce que j'ai dit à Sa Grandeur le khorezme-shah Alla ed-Din Mouhammed ? L'armée tatare, auprès de l'armée du padishah Mouhammed — qu'il règne cent vingt ans ! — est comme une volute de fumée dans la nuit noire ! Il est vrai qu'en cours de route, pendant la marche vers l'Occident, tous les vagabonds des steppes, Ouïgours, Altaïques, Kirghizes, Kara-Kitaïs se sont joints à l'armée tatare de Gengis-khan laquelle s'est rapidement accrue et amplifiée. Ce ne sont pas là des contes !

Mahmoud-Yalvatch vacilla, s'appuya des mains contre le tapis où il s'étendit. La jeune fille lui fourra sous la tête un coussin de maroquin vert et dit à voix basse à l'oreille du vieux Mirza-Youssouf :

— C'est un fin renard ! Il ne veut pas dire la vérité !

— Tels sont tous les ambassadeurs ! Pourrais-tu en trouver un seul qui soit franc ?

Le vekil entra. Tous restèrent longtemps assis en silence, attendant et ne sachant que faire de l'homme endormi.

Mahmoud-Yalvatch revint soudain à lui et se leva d'un bond, balbutiant des excuses.

— Je ne me souviens guère de ce que j'ai pu vous dire dans mon ivresse ! C'est bien à tort que vous avez tout noté ! Il vaudrait mieux brûler ces écrits.

Empruntant les passages étroits et sombres du palais, le vekil reconduisit l'ambassadeur jusqu'à la petite porte du jardin où des chevaux l'attendaient.

Les djiguites eurent beaucoup de mal à mettre en selle Mahmoud-Yalvatch qui titubait. Aux lueurs de l'aube, les cavaliers passèrent par les rues silencieuses de Boukhara endormie et arrivèrent à la résidence réservée aux hôtes Mongols.

Un jour plus tard, ayant reçu des mains de Mouhammed la lettre faisant réponse à leur maître, les envoyés mongols se mettaient en route vers l'Orient pour rejoindre le grand kagan de tous les Tatars.

V

LE GRAND KAGAN ÉCOUTE LE RAPPORT

Gengis-khan se distinguait par sa grande taille et sa solide constitution. Il avait des yeux de chat.

(DJOUZDAJANI, historien du XIII^e siècle.)

Trois cavaliers passèrent rapidement sur le chemin qui serpentait entre les yourtes tatares. Leurs manteaux de laine se déployaient, semblables aux ailes d'un aigle dans le combat. Deux sentinelles croisèrent leurs lances et tout aussitôt les hommes descendirent de cheval, jetant sur le sable blanc leurs manteaux poussiéreux. L'un des arrivants, rajustant sa robe aux rayures rouges, s'écria :

— Que le nom du kagan soit béni ! Rapport de la plus haute importance ! Deux noukers accouraient déjà; ils portaient des pelisses bleues, ornées aux épaules de chevrons écarlates.

— Nous arrivons de la contrée occidentale, où nous fûmes délégués en qualité d'ambassadeurs du grand kagan. Annonce notre arrivée. Je suis Mahmoud-Yalvatch.

Un rideau de soie s'entr'ouvrit et un ordre jaillit de la tente jaune. Huit sentinelles, placées sur le chemin, répétèrent l'une après l'autre :

— Le grand kagan ordonne : « Qu'ils viennent. »

Les trois arrivants s'inclinèrent; ayant croisé les bras, ils se dirigèrent au lieu où ils étaient attendus. Un serviteur chinois les fit entrer; sans lever la tête ils pénétrèrent dans la yourte et s'agenouillèrent sur le tapis.

— Parle ! dit une voix basse.

Mahmoud-Yalvatch leva les yeux. Il aperçut un visage sombre et sévère, couvert d'une barbe rousse et dure. Deux nattes grisonnantes enroulées en tresses tombaient sur de larges épaules. Sous un chapeau noir verni orné d'une énorme émeraude, un regard vert-jaune examinait attentivement les nouveaux venus.

— Le shah du Khorezme, Alla ed-Din Mouhammed s'est montré très satisfait de tes présents et de ta proposition d'amitié. Il a accepté bien volontiers de donner toutes franchises à tes marchands. Mais il s'est violemment courroucé...

— De ce que je l'aie appelé mon fils ?

— Majesté, tu as vu juste, comme toujours. Le shah est entré dans une telle fureur, que ma tête est restée à grand-peine sur mes épaules.

Les prunelles vert-jaune se plissèrent et s'étirèrent en d'étroites fentes.

— Tu avais déjà cru que... ? Et de son gros doigt le kagan esquissa un trait dans l'air.

Chacun craignait ce geste : c'était ainsi que Gengis-khan condamnait ses adversaires au supplice.

— J'ai calmé la colère du shah du Khorezme. Il t'envoie son « salam » et une lettre.

— Tu as calmé sa colère ? Comment cela ? retentit la voix incrédule. Tantôt larges, tantôt étroits, ses yeux se faisaient plus scrutateurs.

Mahmoud-Yalvatch entreprit de raconter par le détail la réception que lui avait réservée Mouhammed et l'entretien secret qu'il avait eu avec lui, grâce aux soins du grand vizir. Ce disant, il posa sur la large paume de Gengis-khan les pierres précieuses qui lui avaient été données et exposa minutieusement la teneur de ses entretiens avec le khorezme-shah.

Mahmoud-Yalvatch sentait, sans lever les yeux, que le kagan le fixait instamment et qu'il tentait de pénétrer ses pensées cachées.

— C'est tout ce que tu as entendu ?

— Si j'ai oublié quelque chose, pardonne-le-moi. Je ne suis qu'un incapable !

Un sifflement se fit entendre : le chef était satisfait. De sa main pesante, il frappa l'épaule de Mahmoud-Yalvatch.

— Tu es un Musulman rusé, Mahmoud. Tu ne t'es pas trop mal exprimé en disant que mon armée ressemblait à une volute de fumée dans les ténèbres de la nuit noire. Laissons le shah penser ainsi ! Je vous attendrai tous trois ce soir.

Les ambassadeurs sortirent.

Gengis-khan se leva; il apparut grand, mais voûté; ses vêtements noirs de toile grossière étaient serrés à la taille par une large ceinture dorée. Avançant lourdement, à grands pas maladroits, des ses pieds chaussés de bottes de chamois blanc, il parcourut sa tente, souleva le rideau et suivit du regard les trois hommes qui montèrent sur leurs chevaux et s'éloignèrent lentement.

— Le moment du « grand ordre »[1] approche. J'attendrai la « lune heureuse ».

1. Entrée en campagne.

VI

GENGIS-KHAN PASSE UNE NUIT AGITÉE

Gengis-khan n'aimait pas à dormir, ainsi que le faisaient les Chinois efféminés, sur ces couchettes chauffées par de longs tuyaux, ni sur ces lits de plumes, habituels chez les marchands musulmans. Le kagan se plaisait à sentir la terre dure sous son flanc, et son vieux serviteur chinois ne disposait sur le tapis, pour le repos du maître, qu'un morceau redoublé de bon gros feutre.

D'ordinaire, le kagan s'endormait instantanément. Des rêves fréquents agitaient son sommeil; aussi obligeait-il les chamans ou bien encore son sage conseiller, le Chinois Ye-Liu Tchou-Tsaï à lui expliquer ce que présageaient ses songes. Malgré cela, il ne se fiait pas toujours à leurs interprétations et agissait dans le sens qui lui semblait pour lui le plus avantageux. Ce jour-là, s'étant réveillé dès l'aube, il réfléchissait, étendu sous sa chaude pelisse de zibeline, à ses dizaines de milliers de guerriers et de chevaux, à la route la meilleure qu'il devrait suivre pour que les populations nourrissent le mieux possible son armée insatiable, à l'entretien de ses cinq cents femmes et de leurs enfants, esclaves et serviteurs laissés en Mongolie. Il pensait aux rapports de ses nombreux espions, envoyés préalablement dans les contrées qui constituaient le but de son expédition. Il songeait aussi à ses fils, jaloux et envieux les uns des autres, tandis que le préoccupaient également les dou-

leurs de ses jambes et de ses articulations et qu'il pensait encore à la mort.

Le kagan ouvrit ses yeux dont la paupière supérieure était dépourvue de cils et il regarda fixement en un point, par une fente percée entre les laizes de sa tente. Un coin de ciel bleuissait. Les étoiles s'étaient déjà éteintes. Parfois passait l'ombre d'une sentinelle qui s'éloignait, puis revenait lentement.

Une pensée lancinante affectait fréquemment Gengis-khan. Maintenant qu'il s'apprêtait pour sa campagne vers l'Occident, Bourté, sa grosse vieille femme, avait prononcé devant lui, ainsi qu'à l'habitude, de sages paroles.

« Grand kagan, avait-elle dit en se courbant jusqu'à terre et en respirant avec peine, voici que tu te disposes à partir avec ton armée et à franchir monts et déserts pour gagner des contrées inconnues; voici que tu te prépares à livrer contre d'autres peuples de terribles combats. Mais as-tu imaginé qu'une flèche ennemie pouvait percer ton cœur puissant, ou que le glaive d'un étranger pouvait fendre ton casque d'acier ? Si de pareilles choses arrivaient et entraînaient un malheur affreux, irréparable (elle pensait à la mort, mais n'osait la nommer), si en ta place, seul ton nom sacré demeurait sur cette terre, alors, lequel de nos quatre fils serait-il ton héritier et le maître du monde ? Fais par avance connaître à tous ta volonté, afin qu'une guerre fratricide ne puisse jamais s'engager entre nos fils. »

Jusqu'à ce jour, personne n'avait même osé insinuer devant le souverain qu'il était vieux et que ses jours étaient peut-être déjà comptés. Tout le monde affirmait qu'il était grand, immuable, irremplaçable et que l'univers ne pouvait exister sans lui. Seule sa vieille et fidèle Bourté s'était enhardie jusqu'à lui parler de la mort.

Au fond, avait-il réellement vieilli ? Non, il montrerait encore à tous les envieux dissimulés qu'il pouvait toujours sauter sur un coursier non sellé, frapper au galop de sa lance un sanglier et écarter la main d'un

meurtrier, tout en étranglant l'assassin de ses doigts puissants. Il châtierait cruellement tous ceux qui oseraient le taxer de faiblesse ou sénilité.

Cependant la sage et courageuse Bourté avait eu raison, malgré tout, de lui parler de son héritier éventuel. Lequel de ses quatre fils nommerait-il pour son successeur ? Son aîné, Djoutchi l'insoumis ne désirait-il pas sa mort plus que tous les autres ? Il venait d'avoir quarante ans et brûlait d'arracher à son père les rênes du pouvoir, pour reléguer ensuite le souverain déchu dans la yourte réservée aux vieillards infirmes. C'est pourquoi il avait été envoyé au loin, dans les lieux les plus reculés du royaume. Près de lui avaient été placés des espions chargés de rendre compte au maître des moindres soupirs et pensées de Djoutchi.

Le second fils, Djagataï, souhaitait davantage la mort de son frère et rival Djoutchi que celle de son père. Tant qu'ils se haïraient, se combattraient l'un l'autre, ils seraient peu redoutables. Aussi, Gengis-khan décida-t-il de choisir, pour héritier, son troisième fils, Ouguedeï. Celui-ci était de mœurs douces et insouciantes; il aimait les joyeux festins, la chasse aux faucons, les courses à cheval; il ne creuserait jamais de fosse pour y faire tomber son père. Touli-khan, son frère cadet et quatrième fils de Gengis-khan lui ressemblait. Tous deux aimaient la débauche, et le feu de l'ambition ne les consumait guère.

C'est pour ces raisons qu'avant de partir en campagne, le chef trouva bon de désigner pour héritier de son trône, son troisième fils, Ouguedeï. Cette décision eut pour effet de rendre les deux aînés plus acharnés encore qu'auparavant, et, de ce jour, leur père dut se tenir constamment sur ses gardes, redoutant les attentats, les flèches empoisonnées qui percent les ténèbres ou encore le coup d'une lance qui aurait traversé le rideau de sa tente.

Dès cette époque, Djoutchi, offensé, fut constamment au loin, conduisant les troupes d'avant-garde qui lui

avaient été réservées. Il essayait de briller et, désireux de s'attirer l'amour des guerriers, il recherchait la gloire. Il était jeune et fort. Qu'il était bon d'être jeune !

Se tournant et se retournant, le kagan se souvenait des paroles de la vieille et grosse Bourté et pensait à sa propre mort. Il se représentait le grand tumulus dressé dans la steppe où passent rapidement les gazelles légères aux cornes recourbées et au-dessus de laquelle les aigles tournoient lentement dans les profondeurs du ciel. Sous ces tumulus gisaient les ossements des grands preux. Les plus puissants des conquérants avaient, jusqu'alors, fini par mourir. Mais lui, Gengis-khan était plus grand qu'aucun d'eux. L'un de ceux-là avait-il jamais soumis d'aussi vastes étendues que lui-même ? Qu'était-ce donc que la mort ? On disait que de savants médecins, magiciens et sorciers connaissaient la pierre capable de transformer le fer en or et qu'ils savaient en outre préparer un breuvage apte à rendre la jeunesse. Ils se vantaient même de pouvoir composer au moyen de quatre-vingt-dix-neuf herbes un élixir précieux qui procurait l'immortalité.

Le simple nouker Temoutchine, cet esclave[1] qui avait eu le cou enserré d'une cangue, n'avait-il pas été proclamé par tous « envoyé du ciel » ? Si le ciel bleu était éternel, son envoyé Gengis-khan serait lui aussi éternel. Donc, que le grand conseiller chinois Ye-Liu Tchou-Tsaï expédie rapidement, dès demain, dans tous les coins du royaume, de sévères ordonnances pour convoquer immédiatement les hommes savants, faiseurs de miracles : taoïstes chinois, sorciers thibétains, chamans altaïques; que ceux-ci apportent les remèdes qui procurent la force, la jeunesse et l'immortalité. Pour prix de leurs merveilleux services, le grand kagan leur accorde-

1. Dans sa jeunesse, Gengis-khan avait vécu dans la pauvreté et le besoin. Emmené en captivité par une peuplade voisine de la sienne, il avait dû subir trois années de dur esclavage, avant que de parvenir à s'enfuir.

rait une récompense telle qu'aucun souverain n'en aura jamais donné de semblable dans tout l'univers.

Étant très agité, il ne put s'endormir avant longtemps. Alors qu'il commençait enfin à sommeiller, une légère douleur dans son gros orteil le rappela à la conscience. Quelqu'un venait de le pincer fortement. Il ne s'effraya pas. Il connaissait ce signe conventionnel, habituel aux nomades. Il souleva la tête, mais ne put rien distinguer dans le noir. Le signe lui était familier; il se souvenait qu'encore jeune, il pinçait ainsi l'orteil de Bourté, sa fiancée bien-aimée, alors aussi fine et alerte qu'une gerboise de la steppe. A cette époque, toute la famille dormait sur les feutres étendus dans la yourte sombre de Daï-Setchen, le père de sa future épouse.

Qui était assis à ses pieds ? Qui l'appelait ?

Il étendit son bras avec précaution et sentit, sous sa paume, la fine soie de vêtements. Un corps de femme pelotonnée, d'étroites épaules, une coiffure étrange : quelle était cette visiteuse ? Il l'attira à lui. Une voix lui chuchota à l'oreille, en une langue imparfaite :

— Ta Kusultu, ta bien-aimée, Koulan-Khatoun, prête à mourir. Toi venir. Toi consolation. Toi, soleil; Kusultu, lune.

La Chinoise, servante de sa jeune épouse Koulan-khatoun, qu'il appelait « Kusultu », était devant lui. Telle une souris, elle s'était glissée sans bruit dans la tente; Koulan appelait son seigneur.

Le kagan tira ses vastes bottes, doublées de feutre. Et s'efforçant de ne pas heurter au passage ses deux fils Ouguedeï et Touli endormis près de lui, il sortit avec précaution de la yourte.

VII

DANS LA YOURTE DE KOULAN-KHATOUN

Tu verras : il n'existe pas de beautés plus parfaites ! Leurs yeux sont étroits et semblent ceux d'un loup-cervier en furie.

(D'un chant mongol).

La nuit calme soufflait le froid des montagnes enneigées. La lune s'était cachée derrière de lourds nuages. Par endroits, de rares étoiles scintillaient faiblement. La Chinoise précédait son maître, laissant dans son sillage un doux parfum de jasmin fleuri.

Deux ombres surgirent du sol.

— Halte ! Qui va là ?

— « Irtych Noir », chuchota la Chinoise.

— « Univers soumis », répondit la sentinelle, prononçant le mot de passe; puis les ombres s'écartèrent.

« Quel nouveau caprice montrera aujourd'hui Kusultu ? » se demandait le kagan en s'approchant de la yourte blanche. Chaque fois qu'il venait chez elle, s'arrachant aux entretiens qu'il poursuivait avec ses chefs de guerre, elle l'accueillait de façon différente : tantôt elle se montrait à lui habillée en Chinoise : vêtement de soie, brodé de fleurs extraordinaires; tantôt étendue sous une couverture de zibeline, elle gémissait, affirmant qu'elle se mourait et lui demandait de poser sa main puissante sur

son petit cœur; tantôt elle se tenait assise, la tête dans les mains, inondée de larmes, écoutant la vieille servante lui chanter d'antiques mélopées mongoles qui évoquaient les rives vertes du Keroulen et la vie monotone des nomades dans les steppes désertes et illimitées.

La Chinoise souleva le rideau d'entrée de la yourte blanche où le kagan pénétra. Un feu de racines brûlait au milieu de la tente et une fumée odorante montait en spirale jusqu'à l'orifice du toit circulaire. Koulan-Khatoun était assise, enserrant ses genoux de ses mains; de ses yeux immobiles et étroits, elle contemplait les flammes sautillantes du brasier. Au lieu des tapis de soie habituels, trois feutres simples et bigarrés recouvraient le sol. Des sacs déjà bouclés et prêts pour la route étaient rassemblés dans un coin.

Le kagan parut sur le seuil. De joyeuses étincelles s'allumèrent dans ses yeux de chat : « Le voilà, le nouveau caprice ! » pensa-t-il.

Koulan-Khatoun revint à elle, passa sa paume sur ses yeux aux sourcils ombrés de noir et prolongés jusqu'aux tempes. Elle sursauta, jeta la tête en arrière et se prosterna, entourant de ses mains les pieds du kagan.

— Pardonne-moi, ô Grand, Irremplaçable, Unique dans tous les siècles, d'avoir troublé ton sommeil, ou tes pensées, ou ton conseil militaire. Je puis plus rester ici. De toutes parts, à chaque fente, la mort nous guette, moi et mon fils. Je veux partir en mendiante avec une servante fidèle et errer dans la steppe où personne ne me reconnaîtra.

— Mais, ne peux-tu patienter un peu. Donne-moi une tasse de ce thé chinois; je vais rester un instant à tes côtés, pour écouter ce que tu as à me dire sur ceux qui te menacent.

Le kagan contourna le foyer et s'assit sur le feutre. Qu'étaient devenus les tapis de soie et les rideaux brodés d'oiseaux et de fleurs qui paraient jadis la yourte ? A présent, celle-ci était toute semblable à la tente du simple

nomade qu'il se souvenait avoir été, il y avait près de quarante ans.

Koulan se recroquevilla de nouveau et fixa le kagan de ses yeux ardents de loup-cervier en colère. Près d'elle, se pelotonnait Kulkan, son jeune garçon, nu et bronzé, tête noire aux cheveux coupés avec deux petites nattes au-dessus des oreilles. La jeune femme se mit à parler d'une voix basse, plaintive et chantante.

— Je ne puis compter sur rien, ni sur aucune protection. Je n'ai ni père, ni mère. Un seul de tous mes frères me reste; il sert comme simple nouker, alors qu'autrefois il en eût commandé mille. Lui aussi est menacé de périr bientôt.

— Pourquoi périrait-il ?

— Toute notre malheureuse tribu merkite a succombé sous le glaive des guerriers de ton fils aux yeux de tigre, de ton fils Djoutchi, l'inexorable, l'impitoyable. Bientôt, il reviendra parmi nous et je devrai endurer de voir le meurtrier détesté de mon père et de notre famille. Pourquoi n'éviterais-je pas la roche prête à s'écrouler et à m'écraser ? Laisse-moi quitter ces lieux. Tout est prêt pour le départ.

— Djoutchi-khan ne viendra pas ici. Il est sur les rives du fleuve Irghiz où il prépare une nouvelle campagne. Et moi, en tout cas, je suis bien vivant. Le poids de l'univers repose sur mes épaules. Aurais-tu besoin d'une autre protection que la mienne ?

Koulan passa ses doigts fins sur ses yeux pour essuyer les larmes qui coulaient.

— Je vais placer ton frère Djemal-Hadji à la tête d'une centaine de mes mille noukers. Je dirai demain à leur chef Tchagan, que ces cent guerriers ont pour mission de te protéger, toi-même, ta yourte, et ton petit preux de Kulkan. Qui oserait avoir peur à l'ombre de mon bras ?

Koulan baissa les yeux et dit d'une voix basse et tremblante :

— Des flèches te menacent toi-même...

— Quelles flèches ? Parle, les flèches de qui ? Et le kagan posa sa main sur l'épaule de Koulan.

Elle pinça ses lèvres, se déroba, puis se levant, s'enfuit avec légèreté. Sa longue natte noire, tel un serpent, ondula sur le feutre. De son pied, le kagan en retint l'extrémité et répéta à voix basse :

— Parle, qui médite ma mort ?

Koulan colla son dos au lattis de la yourte.

— O grand, ô incomparable ! Aucun peuple, aucune armée ne te fait peur. Comme un tourbillon emporte les feuilles d'automne, tu peux écraser quiconque te résiste. Mais peux-tu te préserver des ennemis secrets qui partagent avec toi la même tente et te suivent jour et nuit ? Moi seule te suis fidèle et t'aime, autant que j'aime la puissante et splendide montagne de mon Altaï natal, couverte d'une neige scintillante. Tu es mon unique protecteur; sans toi, telle une pierre, je serais rejetée sur la route. Ne dis-je pas la vérité ? Tu vois et comprends tout, et le discours du vent, et la plainte du loriot, et le sifflement du serpent. Tout ce que je dis n'est-il pas vérité ?

— Raconte-moi tout, tout ce que tu sais, râla le kagan, sans lâcher la natte.

De petites flammes vertes et méchantes s'allumèrent dans les yeux de Koulan-Khatoun.

— Les vieillards de la steppe pensent avec sagesse que l'héritier, le conservateur du feu dans la yourte doit toujours être le plus jeune des fils du khan. Les aînés grandissent et se hâtent de prendre en main les rênes du cheval paternel. C'est pourquoi le père les écarte et édifie leur tente loin de la sienne. Qu'ils mènent eux-mêmes leurs maisons. Jusqu'à ce que le cadet encore petit ait grandi, le maître peut mener ses troupeaux en toute tranquillité. Tu as distribué des cadeaux à chacun, tu as pourvu d'oulouss[1] tous tes fils, pourquoi donc as-tu

1. Oulouss : village nomade de tentes.

oublié de faire de Kulkan, le plus jeune d'entre eux, ton héritier ?

Le kagan lâcha la natte, renifla longuement et finit par dire :

— J'ai soin de lui, autant que de toi-même... C'est pourquoi je ne l'ai pas choisi pour mon successeur. Les Mongols ne pourraient aimer le fils d'une Merkite. Ils ne lui obéiraient jamais.

Koulan se jeta à genoux.

— Et pourtant, moi je ne crains pas de t'adorer, toi, l'unique et le meilleur; toi, le plus extraordinaire de tous les hommes; toi, fils d'une Merkite, et mon souverain, envoyé par le ciel même. Car n'est-ce pas, ta mère, la grande Oeloun, n'était pas de race mongole mais de ma tribu des Merkites ?

Gengis-khan se leva en soufflant.

— Tu parles sensément ! Tous ont oublié cela et il est inutile qu'ils s'en souviennent... Je garderai tes paroles en mon cœur. Ne t'avise pas de partir. Étends de nouveau les tapis. Après le conseil militaire, où je dois conférer avec les noyons, je viendrai chez toi, mon petit loup-cervier, ma bien-aimée, ma Kusultu !

Et le kagan, à pas pesants, sortit de la yourte.

Koulan se leva et, fronçant les sourcils, lentement et pensivement enroula sur sa main sa longue natte noire. Elle appela la servante.

La Chinoise dormait profondément, blottie contre le mur. Koulan la réveilla d'un coup de son petit pied et lui dit :

— Quel rustre ! Il m'a presque brisé le bras ! Étends à nouveau les tapis ! Tresse encore une touffe de crins de cheval dans ma natte; le sauvage me l'a presque arrachée ! Il y aura demain un grand repas avec les ambassadeurs étrangers. Tu sortiras ma robe chinoise bleue, brodée de fleurs d'argent...

VIII

LE KAGAN COMPTE SUR SES DOIGTS

Le kagan, méditant sur ce que venait de lui dire son « loup-cervier furieux », contournait lentement le tertre. Une ombre surgit devant lui. Les mots d'ordre furent échangés : « Irtych Noir », « Univers soumis ». Le maître reconnut dans la sentinelle le vieux nouker qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions.

— Qu'as-tu entendu ? Qu'as-tu vu ?

— Là-bas, dans les monts lointains, brûlent beaucoup de feux. Vois, on dirait un collier d'étoiles. Ce sont les brasiers que dressent les habitants de cette plaine, lesquels ont fui dans les montagnes avec leurs troupeaux. Ils redoutent notre armée.

— Et que se racontent les noukers ?

— Ils disent que nous aurons bientôt achevé de manger tous les moutons, que les chevaux ont rasé l'herbe et qu'ils n'ont plus pour brouter que les racines; ils disent enfin que les glaives réclament du sang. Seulement, ils pensent : le grand kagan est plus sage que nous, il voit tout, il sait tout; bientôt il nous conduira au pays de l'abondance, là où nos ventres et ceux de nos chevaux seront enfin rassasiés !

— C'est vrai ! Le kagan voit tout, il sait tout, il pense à tout. Cours vite chez Tchagan, le millenier. Dis-lui que nous lui ordonnons de monter à cheval et d'emmener à sa suite six cents cavaliers.

— Il en sera ton désir, grand khan !

— Attends ! Dis encore à Tchagan que je vais plier mes doigts en l'attendant ici, sur le tertre, devant cette prairie.

Le Mongol, clochant de ses pieds arqués, descendit rapidement la colline, tandis que le kagan s'asseyait sur ses talons et demeurait immobile, tendant sa grande oreille pour discerner les bruits qui lui parvenaient dans le noir. Il se mit à compter pour soi : Une, deux, trois, quatre... lorsqu'il arrivait à la centaine, il pliait l'un de ses doigts.

Tantôt glissant, tantôt s'emmitouflant d'un nuage, la lune roulait lentement dans le ciel sombre. Les yourtes des noukers, dispersées en un large cercle autour de la colline, apparaissaient, ou bien précises et proches, ou bien s'éloignant dans l'ombre des nuées, elles s'estompaient.

Lorsque Gengis-Khan eut compté jusqu'à deux cents et qu'il eut plié son second doigt, des formes se mirent d'abord à courir entre les yourtes, puis quelques noukers s'élancèrent au galop dans la steppe brumeuse. Des voix gutturales retentirent par tout le camp :

— Alerte !

Le souverain semblait impassible et continuait de compter la troisième centaine, puis la quatrième... Un bruit sourd roula dans le lointain et s'amplifia progressivement. Le kagan savait que mille de ses chevaux arrivaient au galop; leur troupe qui approchait rapidement s'arrêta pile au pied de la colline et l'odeur âcre de la sueur chevaline parvint jusqu'à lui. Pendant un instant, un nuage de poussière voila le camp tout entier.

Le maître continuait à compter et à plier ses doigts. Hennissements et ruades signalaient la présence des bêtes. D'une voix basse et rauque, Gengis-khan hurla :

— Tchagan ! Ohé Tchagan !

— Ohé ! j'écoute ! parvint une réponse qui s'éternisa dans les ténèbres.

— J'ai déjà plié six doigts ! Pourquoi ralentis-tu ?

— Plies-en encore deux et nous serons tous prêts.

La lune sortit à nouveau d'un nuage et éclaira d'une vive lumière l'espace circulaire entre les yourtes, d'où les Mongols surgissaient de tous côtés. Certains se chargeaient de selles et de couvertures; d'autres amenaient leurs montures près des tentes; d'autres encore filaient au galop vers les lieux qui leur avaient été indiqués.

Le kagan continuait à compter. Il plia le septième doigt et se retourna, ayant entendu des pas derrière lui. Deux noukers lui amenaient son coursier louvet tout sellé. Ayant saisi l'animal par la crinière, il monta en selle et avança lentement jusqu'au bord du tertre. Derrière lui, sept noukers s'étaient alignés, l'un d'eux portait un étendard aux extrémités flottantes.

Une masse de chevaux et de cavaliers s'agitait encore en tous sens. Pourtant, très vite, chacun se plaça et Gengis-khan n'eut pas même le temps de plier son huitième doigt que six files de cent cavaliers se dressaient déjà devant lui. Tout en tête se trouvait le millenier Tchagan; près de lui se distinguaient quelques gardes du corps.

— Tchagan, à moi ! s'écria Gengis-khan.

Tchagan arriva au trot jusqu'au monticule et s'arrêta à trois pas du kagan.

— Tu iras vers cette montagne où se sont réfugiés tous les pauvres nomades et tous les lièvres aux longues oreilles de la steppe. Tu chasseras vers notre camp tout leur bétail et tu veilleras à ne laisser échapper aucun mouton. En avant !

Tchagan fit faire demi-tour à son cheval et s'élança vers son détachement.

— Suivez-moi !

Les pillards partirent, colonne après colonne, cent après cent, tournant sur le chemin tout blanc de lune. Le souverain resta immobile sur la proéminence de la colline et continua à compter et à plier ses phalanges jusqu'à ce que le dernier cavalier eût disparu dans le lointain obscur. Alors il abaissa son dixième doigt :

— Ce shah du Khorezme, vantard et arrogant, tiendrait-il prêt une armée semblable ? Nous le verrons bientôt lorsqu'il devra combattre sous Boukhara !

IX

LA CARAVANE PERDUE

Gengis-khan ordonna à ses ambassadeurs musulmans d'équiper une grande caravane qui feindrait de faire route dans le but de fournir en marchandises les possessions du khorezme-shah. Le souverain les chargea d'une part importante des trésors personnels qu'il avait accaparés en Chine. Avec l'argent recueilli, il ordonna d'acheter le plus possible d'étoffes. Il comptait les offrir à ceux qui se seraient distingués à son service.

Mahmoud-Yalvatch chargea princièrement la caravane, mais il refusa de partir en Khorezme. Lui-même et ses deux compagnons de route demeuraient étendus dans leurs yourtes, gémissant et affirmant qu'ils avaient été empoisonnés à Boukhara. Le convoi était composé de cinq cents chameaux; quatre cent cinquante hommes, qui se donnaient pour marchands et commis, les accompagnaient. A leur tête, Gengis-khan plaça son nouker mongol Oussoun.

Après avoir franchi les contreforts montagneux du Tian-Chan, la caravane arriva à la ville frontière musulmane d'Otrar[1]. Là, le « bachi » Oussoun montra

1. La ville d'Otrar était, avant l'invasion des Mongols, l'une des plus grandes cités de l'Asie Centrale. Elle fut détruite en 1219 par Gengis-khan. Presque tous ses habitants furent massacrés. Plus tard, elle fut rebâtie, et son nom se trouve mentionné plusieurs fois dans

au gouverneur de la ville un document qui, signé de la main même du shah Mouhammed, portait son sceau de cire. D'après cet acte, le souverain autorisait les marchands mongols « à circuler et à commercer librement, sans payer aucun droit, dans toutes les villes du Khorezme ».

La ville d'Otrar était renommée par ses marchés. Au printemps et en automne, les nomades des camps les plus lointains arrivaient. Ils amenaient des moutons et des esclaves, apportaient des peaux salées, de la laine, différentes fourrures, et des tapis qu'ils échangeaient contre des étoffes, des bottes, des armes, des haches, des ciseaux, des aiguilles et des épingles, des tasses, de la vaisselle de cuivre et d'argile. Tout cela était préparé par les artisans habiles et leurs aides dans les villes du Maverannahar et du Khorezme.

Le convoi qui venait d'arriver à Otrar, y suscitait une vive curiosité. Les marchands étalaient sur leurs tapis des objets si étonnants et si précieux que les Otrarois n'en avaient jamais vu de semblables. Ceux-ci arrivaient en foule et s'étonnaient en admirant les petits dieux de métal, si artistiquement dorés, qu'ils semblaient coulés dans de l'or; les baguettes courbes de jaspe « portant bonheur »; les vases, cassolettes et figurines étranges de jaspe et de jade; les théières et les tasses en fine porcelaine de Chine; les glaives aux poignées et fourreaux d'or parsemés de pierres précieuses. Il y avait là des peaux de renard brun et de castor, et des vêtements d'hommes et de femmes faits d'une soie épaisse et froufroutante, toute doublée de zibeline; il y avait là encore bien d'autres objets rares et précieux. Un peu partout, on murmurait :

— Les Tatars ont enlevé ces trésors aux palais royaux de Chine. On trouverait certainement sur ces vêtements

l'histoire de l'Asie Centrale. Pourtant elle ne put jamais reconquérir son importance et sa richesse passée. Il ne reste actuellement, sur son emplacement, qu'un énorme amas de remparts et de tertres, recouvrant les ruines de la cité disparue.

superbes des taches de sang séché. Les guerriers ont liquidé a vil prix tout ce butin, et maintenant ces vendeurs voudraient nous les livrer en réalisant de gros bénéfices.

— Pourquoi nos armées n'iraient-elles pas en Chine ? disaient d'autres voix. Nous aussi, nous pourrions nous y procurer de tels trésors.

— Si les Tatars vendent ces splendeurs à vil prix, que pourront encore faire les marchands d'Otrar ? Personne ne regardera même plus nos articles.

Les conducteurs de bestiaux des steppes hochaient la tête avec désapprobation.

— Qui a besoin de tels objets ? Seuls les khans et les beks, ou encore les juges et les grands imams, pour se faire des robes. Pour pouvoir acheter ces vêtements superbes, ils nous couvriront doublement d'impôts.

Le gouverneur de la ville d'Otrar était Inaltchik Kaïr-khan, neveu de la reine du Khorezme, Tourkan-Khatoun. Il passa avec sa suite au marché, s'arrêta devant les objets exposés par la caravane mongole et accepta quelques présents. Alors, soucieux, il retourna dans la forteresse, et rédigea pour le khorezme-shah le rapport suivant :

« Ces hommes arrivés à Otrar dans des habits de marchands, ne sont pas des marchands, mais plutôt des espions du kagan tatar. Ils se conduisent avec arrogance. L'un d'eux, de race hindoue, a osé m'appeler grossièrement par mon seul nom, sans me nommer « khan », et j'ai ordonné de le fouetter. Les autres interrogent les acheteurs sur des affaires qui n'ont rien de commun avec le commerce. Lorsqu'ils restent seuls avec un homme du peuple, il menacent : « Vous ne vous doutez pas de ce qui s'accomplit derrière votre dos. Bientôt se produiront des événements contre lesquels vous ne pourrez pas lutter... »

Alarmé par une telle lettre, le khorezme-shah Mouhammed ordonna de retenir à Otrar le convoi. Les quatre cent cinquante marchands et leur bachi Oussoun dispa-

rurent sans laisser de traces dans les caves de la forteresse, tandis que leurs richesses étaient expédiées, par le gouverneur d'Otrar, à Boukhara, pour y être vendues. Le khorezme-shah Mouhammed s'appropria l'argent de la vente.

De toute la caravane, un seul conducteur resta vivant. Il réussit à s'enfuir et à gagner le premier poste mongol. Là, on le plaça sur un cheval de relais muni de grelots[1] et il partit à fond de train pour rejoindre Gengis-kahn, afin de lui apporter la terrible nouvelle.

1. Gengis-khan avait établi des relais sur les voies principales de son empire; il s'y trouvait toujours chevaux sellés et messagers disponibles, pour transmettre ses ordres. Pour obtenir la route libre, ces chevaux de poste étaient munis de harnais à grelots, destinés à avertir du passage des courriers.

Russes
Danube
Dniepr
Don
Bulgares
Polovtses
Volga
MER
NOIRE
Alains
Kiptchaks
KHOREZME
M. CASPIENNE
M. D'ARAL
Gourgand
Syr Daria
Boukhara
Samarkand
Turkmènes
Amou Daria
Bagdad
IRAN
AFGHANISTAN
La Mecque
ARABIE
EMPIRE
OCEAN

Yenissei
RE
Onon
Kerouren
Mongols
ALTAÏ
Tombeau de Gengis Khan
DESERT
DE GOBI
G O L
AN CHAN
Tangouts
Ouigours
Fleuve Jaune
Yang Tsé Kiang
EMPIRE CHINOIS DES SONG
THIBET
OCEAN
PACIFIQUE
NGIS-KHAN
INDIEN

X

ON N'ÉTRANGLE PAS UN AMBASSADEUR ON NE TUE PAS UN MÉDIATEUR

La lune n'avait pas encore eu le temps de croître pour se recourber à nouveau en faucille, qu'un nouveau délégué arrivait à Boukhara, dépêché par le souverain tatar. C'était Ibn-Kefredj-Bogra, fils de l'ancien émir de Tekech, père du khorezme-shah actuel. Deux notables mongols l'accompagnaient.

Avant de recevoir les émissaires, Mouhammed prit longtemps conseil des chefs kiptchaks. Suivant leurs avis, il décida de recevoir les envoyés avec arrogance et rudesse, mais de les écouter malgré tout, afin de connaître les intentions de Gengis-khan.

Le doyen des ambassadeurs entra, tête haute. Il ne s'agenouilla pas et parla d'un air provocant, bien que, conformément aux règles édictées par le vekil, il soit entré sans armes.

— Souverain des contrées occidentales ! commença-t-il. Nous sommes ici pour te rappeler que tu as toi-même remis aux marchands venus de l'empire de Gengis-khan, à Otrar, une charte, signée de ta propre main, et scellée de ton cachet. Par elle, tu as autorisé les nôtres à commercer librement et ordonné aux Khorezmiens de se conduire amicalement envers nous. Malgré cela, tu nous as perfidement trompés; nos hommes ont tous été tués et dépouillés de leurs biens. Une telle traîtrise est toujours

des plus méprisables, mais elle revêt un caractère odieux quand c'est le chef de l'Islam qui s'en rend coupable.

Furieux, le khorezme-shah s'écria :

— Impudent ! comment oses-tu parler ainsi de moi ? Comment as-tu l'audace de me reprocher un acte accompli par un de mes sujets ?

— Ainsi donc, grand shah, tu affirmes que le gouverneur d'Otrar a agi au mépris de tes ordres ? Parfait ! Alors livre-nous Inaltchik Kaïr-khan, ton serviteur coupable; notre grand kagan saura lui-même le châtier, comme il convient. Cependant, si tu réponds par un refus, alors apprête-toi à une guerre où les plus vaillants périront au combat, car les lances fermement dirigées des Tatars ne manquent jamais leur but !

Le khorezme-shah se prit à réfléchir en entendant ces menaces. Tout le monde resta figé, comprenant qu'en cet instant l'avenir se décidait : la guerre aurait-elle lieu ? Cependant quelques khans kiptchaks hautains s'écrièrent :

— Que périsse ce bravache ! Oser nous menacer ! O grand padishah, souviens-toi qu'Inaltchik Kaïr-khan est le neveu de ta mère ! Est-il possible que tu le livres aux infidèles ? Ordonne de tuer l'insolent que voici, avant que nous ne l'exterminions nous-mêmes !

Le khorezme-shah était blême comme un moribond. Ses lèvres tremblèrent, tandis qu'il prononçait lentement :

— Non ! Je ne livrerai pas mon fidèle serviteur Inaltchik Kaïr-khan !

Alors l'un des khans kiptchaks s'approcha de l'envoyé mongol, le saisit par sa barbe qu'il trancha d'un coup de poignard, puis il la lui lança à la figure. L'ambassadeur Ibn-Kefredj-Bogra était un homme fort et courageux, pourtant il ne releva pas l'offense et s'écria seulement :

— Le livre saint nous dit : « On ne doit ni frapper, ni tuer un ambassadeur !»

Les khans s'exclamèrent :

— Tu n'es pas un ambassadeur, mais la poussière des bottes du kagan tatar ! Pourquoi, toi, un Musulman,

sers-tu notre ennemi ? Tu es un traître, une ordure tatare ! Tu as trahi ta patrie !

Aussitôt les khans kiptchaks se jetèrent sur Ibn-Kefredj-Bogra, le lardèrent de coups de poignard et rouèrent de coups ses deux compagnons.

Ceux-ci furent ramenés en haillons à la frontière du royaume; là, on leur brûla la barbe, et, avant de les remettre en liberté, on les priva de leurs chevaux.

XI

GENGIS-KHAN SE MET EN COLÈRE

Ce jour-là, le kagan sortit à plusieurs reprises de sa yourte pour explorer l'horizon : il attendait quelque chose. Sous sa tente, il se laissait glisser sur son tapis de soie et écoutait les explications que lui donnait son principal conseiller, Ye-Liu Tchou-Tsaï[1], grand et maigre Chinois aux gestes lents, aux yeux attentifs et perçants.

— On peut conquérir le monde, assis sur son cheval; mais il est impossible de le gouverner, en restant sur sa selle. Il te faut immédiatement désigner un chef pour chaque région; il s'occupera des entrepôts de grains; il fixera les lieux où seront collectés des impôts modérés, prélevés sur la population; les sujets qui ne payeront pas seront punis de mort. Il faut désigner dans chacun de ces lieux de perception deux hommes d'élite, instruits et dévoués; l'un sera le chef, l'autre son assistant. Pour

1. Au moment de la conquête de la capitale chinoise, on présenta à Gengis-khan, Ye-Liu Tchou-Tsaï, descendant de la dynastie des Kida-Neï, autrefois régnante. Ye-Liu Tchou-Tsaï était célèbre par son éducation, ses poèmes, sa connaissance des lois chinoises et du cérémonial de la cour. Il plut surtout au superstitieux Gengis-khan, parce qu'il savait lire l'avenir dans les astres. Gengis-khan le prit comme principal conseiller pour l'administration des terres soumises et Ye-Liu Tchou-Tsaï devint un éminent homme d'État de l'empire mongol. Il se distinguait par son manque de prétention dans sa vie

augmenter les recettes, il faut établir des droits sur les transactions commerciales, des taxes sur le vin, le vinaigre, le sel, l'extraction du fer, de l'or, de l'argent, et lever un impôt sur l'eau utilisée pour l'irrigation des champs[1]...

— Tu parles de toutes ces choses avec bon sens, reconnut Gengis-khan.

Le garde du sceau, l'Ouïgour Ismaïl-Hodja, présenta le cachet du kagan. C'était une petite figurine de jade représentant un tigre, dressé sur un cercle d'or et peint en écarlate. Le kagan apposa sa marque sur le décret, préparé à l'avance par Ye-Liu Tchou-Tsaï.

En ce midi brûlant qu'aucun vent n'adoucissait, des vagues d'air chaud tremblaient au-dessus de la steppe. Le camp entier sommeillait et même les chevaux, errant dans la plaine, rassemblés en troupeaux, restaient immobiles. Ils agitaient en cadence leurs têtes, pour chasser les taons qui tournoyaient autour d'eux.

Un bruit continu et léger, semblable au bourdonnement d'une mouche, se fit entendre. Puis on distingua le son rapide des grelots. Gengis-khan leva son index épais, tourna son large visage vers l'extérieur et tendit son oreille au lobe distendu par un lourd anneau d'or.

— Un messager... et il n'est pas seul... dit-il en sortant de sa tente.

On apercevait déjà, sur la route, un nuage de poussière.

Trois coursiers arrivaient à fond de train. Ils parvinrent jusqu'aux yourtes noires; là, l'un d'eux s'écroula, tandis que son cavalier était projeté sur le sol.

Les sentinelles, saisissant les chevaux par la bride, les menèrent devant le poste de garde. Puis elles conduisi-

---

privée, son honnêteté et son habileté à calmer la colère du souverain. Après sa mort, on ne trouva aucune fortune chez Ye-Liu Tchou-Tsaï : rien qu'un lit, des livres et des instruments d'astronomie.

1. Rachid ed-Din.

rent les arrivants jusqu'au lieu où se trouvait Gengis-khan.

Le kagan était accroupi devant une jument blanche et, sourcils froncés, observait un poulain gris, qui tendait ses naseaux vers les mamelles roses de sa mère.

Les deux arrivants apparurent couverts de pansements. Leurs visages enflés ne semblaient que plaies. Ces hommes étaient tellement méconnaissables, que le kagan, se tournant vers eux, demanda :

— Qui êtes-vous ?

— O grand kagan ! Nous étions jadis tes milleniers; aujourd'hui nous sortons de la tombe. Le shah du Khorezme, voulant se moquer de nous, a ordonné de nous brûler la barbe, laquelle est l'honneur et la dignité du guerrier.

— Mais où est donc Ibn-Kefredj-Bogra ?

— Pour avoir transmis ton ordre avec fermeté, les chiens qui hurlent autour du porc du Khorezme l'ont taillé en pièces.

— Comment ? Ils ont tué mon ambassadeur ? Mon courageux et fidèle Ibn-Kefredj-Bogra ?

Gengis-khan se mit à hurler. Il saisit une poignée de sable qu'il se répandit sur la tête. De ses mains, il pétrissait son visage inondé de larmes. Lourd et pesant, il s'élança sur le chemin. Tous ceux qui se trouvaient présents le suivirent, rejoints bientôt par d'autres guerriers qui, réveillés par les cris, ne comprenaient pas la cause de tant d'agitation.

Le kagan, perdant haleine, arriva jusqu'au piquet d'attache des chevaux, libéra brutalement un coursier non sellé, le saisit par le garrot, l'enfourcha et fonça sur la route, droit vers la montagne Bleue. Ye-Liu Tchou-Tsaï et les fils de Gengis-khan sautèrent à cheval et filèrent à sa suite.

Ils arrivèrent à une montagne rocheuse. De loin, on pouvait apercevoir le souverain qui avait fait halte sur une hauteur plantée de pins. Il enleva son bonnet et

suspendit une ceinture à son cou[1]. Des larmes, lourdes et brillantes, coulaient sur son visage basané, qu'il avait souillé de terre.

— O Ciel Éternel ! Tu sauves les justes et punis les coupables, criat-t-il. Tu châtieras les Musulmans impies ! Entendez, preux audacieux : les Musulmans ont tué mon ambassadeur Oussoun et quatre cent cinquante de nos marchands zélés, partis en Khorezme; ils ont pillé toutes les richesses de notre caravane et se sont moqués de nous. Ils ont tué encore un autre de mes envoyés, Ibn-Kefredj-Bogra, le hardi. Ils ont flambé, tels des porcs, les barbes de deux autres émissaires qu'ils ont chassés comme des vagabonds, après leur avoir enlevé leurs chevaux. Souffrirons-nous tout cela ?

— Conduis-nous contre les Musulmans ! crièrent les Tatars. Nous détruirons leurs villes, nous les exterminerons tous, avec leurs femmes et leurs enfants. Nous nous emparerons de leur bétail et de tous leurs chevaux.

— Il n'y a ni grands froids, ni tempêtes de neige chez eux, continuait à hurler Gengis-khan d'une voix retentissante. L'été y règne continuellement : des melons doux, du coton et du raisin y mûrissent. Trois fois l'an, l'herbe pousse dans les prairies. Est-il juste que des criminels comme ces Musulmans vivent dans une contrée si heureuse ? Nous leur enlèverons leurs terres et nous raserons leurs villes. Sur l'emplacement des cités détruites, nous sèmerons l'orge pour nos chevaux robustes. Là, seules nos yourtes s'élèveront pour abriter nos femmes dévouées et nos enfants. Êtes-vous prêts à conquérir les terres musulmanes ?

— Dis-nous seulement où elles se trouvent et nous massacrerons l'ennemi ! crièrent les Tatars.

— Je vois, même sans l'aide des chamans, que la « lune heureuse » est arrivée et que le temps est venu de conduire l'armée vers l'Occident, conclut le chef d'une

1. Ce qui signifie chez les Mongols : « S'en remettre entièrement à la volonté du ciel. »

voix puissante; puis, se tournant, il entreprit de gravir la montagne. Ses gardes du corps l'accompagnèrent, formant un large cercle autour du maître qui souhaitait rester seul avec ses pensées.

Montant encore, Gengis-khan aperçut un feu au bord de l'abîme. Un garçon, assis auprès du brasier, attisait la flamme à l'aide d'un petit soufflet. Tout près, à croupetons, un vieux Mongol tournait, à l'aide de tenailles, une barre de fer rougie, posée sur les charbons et un marteau prêt pour le forgeage.

— Qui es-tu ? demanda le kagan.

— Je suis le forgeron Hori, du toumen de Djébé-Noyon.

— Que fais-tu là ?

— Je prépare des pointes pour les flèches. Elles ne plieront pas, en heurtant le fer, et perceront la cuirasse la plus solide. Ne te suis-je pas utile, en préparant des flèches aussi parfaites ?

— Tu parles sensément, consentit Gengis-khan. Et pourquoi travailles-tu donc ici, sur la montagne ?

— C'est que, sur la montagne, poussent beaucoup de racines résineuses qui donnent une flamme chaude. Et puis, je dois le dire, je découvre d'ici la steppe lointaine et nos campements nataux.

— Que radotes-tu, on ne peut voir d'ici nos campements. Ils sont trop éloignés.

— L'immensité des steppes n'est-elle pas partout semblable ? Je regarde du côté de ma patrie, et mon cœur s'allège !

— Et ce garçon est-il ton fils ?

— Il fut un petit Chinois; maintenant il est devenu mon fils. O grand kagan, je t'ai suivi en Chine où j'ai recueilli cet enfant abandonné. Je l'ai élevé sur mon cheval. Il m'assiste dans mes travaux de forgeage.

— Où donc est la forge ?

— Elle est tout entière sur ma selle. Voici les marteaux; un morceau de fer me sert d'enclume. Je range

mon glaive dans le sac que je transporte sur un second cheval, celui-là même que monte mon fils.

— Tes coursiers sont-ils bons, solides ?

— Ils ont eu le temps de vieillir depuis que je fais campagne avec eux. Lorsque nous arriverons sur les terres de Boukhara, j'y choisirai un étalon solide, et aussi quelques esclaves-marteleurs...

— Si tu combats bien, tu acquerras tout un troupeau de chevaux.

— Quel guerrier puis-je faire à présent ! Je suis tout couvert de blessures. Je ne vaux plus grand-chose pour le combat; forger des dagues et des pointes de flèches, voilà ce qui me convient maintenant. Dis-moi, grand khan, resterons-nous encore longtemps ici ? Le toumen de Djébé-Noyon a faim et commence à manger ses chevaux. Il est grand temps de nous mettre en route...

Gengis-khan se mit à souffler : c'était un mauvais signe.

— Réponds d'abord, forgeron Hori : Si tout le toumen de Djébé-Noyon était parti en avant, depuis douze jours déjà, irais-tu par la steppe pour le rattraper, t'informant auprès des vagabonds s'ils ont croisé Djébé-Noyon ? Si tous les noukers se mettent comme toi à errer autour du camp, il ne tardera guère avant que mon armée soit dispersée !

Le forgeron se mit à trembler et tomba face contre terre.

— Nous ordonnons de conduire de forgeron Hori chez mes gardes qui lui donneront vingt coups de bâton sur la plante des pieds afin que celles-ci lui démangent. On en verra ensuite des patrouilles autour du camp, pour ramener les noukers qui flânent loin de leurs détachements. Qu'on me dise également le nom de leurs centeniers et de leurs milleniers, afin que j'indique pour chacun le châtiment qu'il mérite.

Le forgeron essaya de saisir la jambe pesante du kagan : mais celui-ci le repoussa et se remit à escalader la sente pierreuse. Alors il s'arrêta.

— Je vais converser ici avec le ciel pour obtenir une campagne favorable. Qu'on place des sentinelles autour de la montagne, afin que personne n'interrompe mon entretien !

Et Gengis-khan poursuivit sa marche vers les sommets.

XII

COMMENT ON DOIT ÉCRIRE UNE LETTRE

Gengis-khan ne connaissait pas d'autre langue que le mongol et ne savait pas écrire.

(V. Barthold).

Au soir, le kagan revint sous sa tente et convoqua tous ses principaux généraux. Parmi eux, se trouvaient les compagnons de sa jeunesse qui s'étaient couverts de gloire; il y a avait là de vieux soldats voûtés, grisonnants, desséchés, aux joues pendantes, et aussi de jeunes guerriers que le kagan perspicace avait distingués et qui brûlaient d'accomplir maints exploits. Chacun avait sous son étendard dix mille cavaliers, tous prêts à partir en campagne.

Les chefs s'assirent en demi-cercle sur le tapis. Gengis-khan les dominait, accroupi sur son trône d'or sculpté par d'habiles artisans chinois. Le dossier représentant des « dragons favorables » entrelacés, jouant avec une perle semblable à une méduse aux longues tentacules. Les accoudoirs avaient l'aspect de deux tigres furieux. Ce siège d'or ciselé, que le kagan avait pris dans le palais de l'empereur de Chine, l'accompagnait dans toutes ses campagnes.

A droite du trône on pouvait voir les deux frères de Gengis-khan et ses fils cadets : Ouguedeï et Touli; à sa

gauche, sa dernière femme, la jeune Koulan-Khatoun, tout étincelante des pierres précieuses et des bracelets d'or, qui recouvraient ses bras du poignet à l'épaule. Des serviteurs chinois se glissaient sans bruit derrière les hommes, leur présentant des plats chargés de mets, ainsi que des coupes remplies de koumys et d'un vin rouge capiteux.

A main gauche du kagan, assis près de sa jeune femme, se tenaient deux ambassadeurs : l'un, Achaganbou était arrivé de chez le très-puissant Bourkhan, roi des Tangouts; l'autre, le général chinois, Men-Houn[1], avait été délégué par l'empereur Sounois de la Chine du Sud, qui, ennemi déclaré de l'empereur Tsin de la Chine du Nord, recherchait l'amitié et l'alliance des Mongols.

Les invités de Gengis-khan furent frappés par la splendeur de la vaiselle d'or, aussi bien que par l'abondance et la variété des mets et des boissons. Sur de grands plats de vermeil, on apporta des rôtis : chair de jeunes juments, d'ânes sauvages et d'outardes des steppes, qui alternèrent avec des sucreries extraordinaires, préparées par un cuisinier chinois. Koumys, aïran, vin rouge de Perse, eau-de-vie chinoise de graines de pastèques, fruits rares du Sud apportés par des messagers partis depuis plusieurs jours sur des chevaux de relais. Il semblait particulièrement étonnant que tout cela se trouvât dans cette vallée désertique, où seuls pénétraient des troupeaux de chevaux sauvages, pourchassés par les tigres.

Derrière le rideau de soie de la yourte se faisaient entendre les mélodies prenantes des chanteuses chinoises, le son des flûtes et des chalumeaux de jonc. Quelques danseuses, bizarrement vêtues, mimaient le jeu d'une biche insouciante paissant dans la steppe, l'approche d'une panthère qui se jette sur sa proie, mais qui

1. Les notes que Men-Houn rédigea à propos des Mongols et de Gengis-khan, ont été conservées jusqu'aujourd'hui.

meurt percée d'une flèche lancée par un chasseur à l'affût.

Gengis-Khan, satisfait du festin, demeurait assis sur son trône, et, mastiquant bruyamment, prenait des morceaux de viande dans un plat spécial que lui tendait un serviteur chinois agenouillé. Il introduisait les meilleures portions dans la bouche de ceux de ses hôtes à qui il voulait exprimer sa bienveillance.

Pendant le festin, le kagan jetait des regards jaloux sur l'ambassadeur tangout qui, assis auprès de Koulan-Khatoun, amusait celle-ci, en lui racontant comment, bien que ne perdant jamais sa route à travers les steppes, il s'était, en arrivant en Chine, égaré, pour la première fois, dans les ruelles inextricables et étroites de la capitale. Koulan riait insouciante. Gengis-khan, déchiquetant un gigot de mouton, s'adressa à l'ambassadeur tangout :

— Ton souverain, le roi Bourkhan, m'a promis d'être mon bras droit au cours de la nouvelle campagne qui va s'ouvrir. A présent que le peuple musulman a tué mes émissaires et que je suis décidé à punir le shah du Khorezme, il serait temps que le roi Bourkhan rejoignît avec ses cavaliers l'aile droite de mon armée.

L'ambassadeur tangout, captivé par sa conversation avec la belle Koulan-Khatoun, répondit négligemment au souverain :

— Si les troupes te font défaut au moment d'entreprendre une campagne, ce n'est pas la peine d'être kagan ?

Gengis-khan lâcha son gigot de mouton, essuya ses doigts gras contre ses bottes de chamois et les passa sur les pans de sa pelisse de zibeline. Chacun fit silence. Étouffant de colère, il cria d'une voix rauque à l'envoyé tangout :

— Parles-tu au nom de ton souverain ? Comment oses-tu me répondre aussi grossièrement ? Me coûterait-il quelque peine à lancer séance tenante ma puissante armée sur le royaume tangout ? Cependant, j'ai d'autres

soucis en ce jour, et je ne compte pas vous exterminer, pour l'instant, vous autres tangouts, lâches et perfides. Néanmoins, si le ciel éternel me préserve des flèches ennemies, je jure qu'après avoir écrasé le khorezme-shah, je tournerai mon armée contre ton roi infidèle. Alors je me souviendrai de tes paroles et je vous montrerai si je suis kagan ! Ye-Liu Tchou-Tsaï ! Ordonne qu'on amène immédiatement les chevaux; je veux que ce roquet sorte de ma tente, en rampant.

Achaganbou répondit en bégayant :

— Ai-je dit quelque chose qui t'ait offensé ?

Mais les serviteurs chinois l'avaient déjà pris sous les bras et l'avaient traîné dehors.

Gengis-khan, fronçant les sourcils, reprocha sévèrement à l'ambassadeur chinois Men-Houn d'avoir trop peu bu et l'obligea, en représailles, à ingurgiter d'affilée six grandes coupes de vin. L'invité obéit, tandis que tous les convives entonnaient en son honneur une chanson de louanges. Après la sixième coupe, l'ambassadeur tomba à la renverse et s'endormit aussitôt. Le souverain redevint gai, accueillant et déclara :

— Voilà que mon hôte s'est enivré ! Cela prouve qu'il est mon ami et qu'il est de cœur avec moi. Emmenez-le avec précaution dans sa tente. Au matin, il pourra rentrer dans sa patrie. Que les gouverneurs des villes le retiennent partout le plus longtemps possible; qu'ils l'abreuvent de vin, de thé et lui offrent tous les régals qu'il pourra souhaiter. Nous ordonnons que, tout au long de sa route, de bons musiciens lui jouent de la flûte et fassent chanter pour lui leurs instruments à cordes. Nous désirons que notre ami ne manque de rien.

Lorsqu'on eut emporté le Chinois endormi, Gengis-khan s'adressa à Ye-Liu Tchou-Tsaï :

— As-tu écrit une lettre au khorezme-shah Mouhammed, assassin de mon ambassadeur ?

Le grand conseiller répondit doucement :

— Lorsque deux chefs d'armée courageux s'apprêtent à se combattre, saurais-je écrire avec dignité ? Je ne sais

qu'établir les lois qui doivent régir les terres conquises et veiller à ce que tes ordres soient exécutés. C'est pourquoi la lettre dont tu me parles a été rédigée par ton scribe le plus habile, Ismaïl-Hodja l'Ouïgour.

— Où est-il donc ?

Le vieux secrétaire, garde du sceau du kagan, s'approcha du trône et s'agenouilla, élevant au-dessus de sa tête un rouleau de parchemin.

— Lis !

Ismaïl-Hodja s'exécuta :

« Le Ciel Éternel m'a fait kagan de tous les peuples. Au cours de ces sept dernières années, j'ai mené à bien des entreprises extraordinaires. Depuis les temps les plus anciens, il n'a jamais existé de royaume semblable au mien. Pour leur insoumission, je foudroye les souverains et les horrifie. Dès que mon armée s'approche, les contrées les plus lointaines se soumettent et se calment. Pourquoi ne te conduis-tu pas avec respect ? Réfléchis ! Est-il possible que toi aussi tu veuilles éprouver les foudres de ma colère ?... »

Gengis-khan descendit de son trône, se jeta sur Ismaïl-Hodja et arracha de ses mains le message interrompu.

— A qui écris-tu ? A un souverain digne de parler avec moi, ou au fils d'une chienne à l'oreille jaune ? Est-ce ainsi qu'il faut s'adresser aux ennemis ? Tu es toi-même Musulman, c'est pourquoi tu te trémousses d'aise devant un khan musulman. Tu veux que le shah Mouhammed pense que j'ai peur de lui ?

Ismaïl-Hodja restait étendu, le visage enfoui dans le tapis et tremblait de peur. Le kagan le saisit par la ceinture, l'entraîna et, le poussant du pied, le jeta hors de la tente.

Ye-Liu Tchou-Tsaï s'approcha :

— Aie quelque égard pour la barbe grisonnante de ton scribe. Souviens-toi des services qu'il t'a rendus au cours des longues années écoulées. Il a appris à lire et à écrire à

tes enfants et à tes petits-enfants. Tu ne dois pas punir ainsi un serviteur dévoué...

Gengis-khan se redressa:

— Ismaïl-Hodja écrit des lettres d'esclave. Il ne sait pas parler avec fierté. Qu'il continue à enseigner la lecture et l'écriture à mes descendants, mais qu'il ne se mêle jamais de parler aux maîtres des peuples.

Le kagan retourna sous sa tente et monta de nouveau sur son trône. Entourant son genou droit de ses bras, il s'accroupit sur son talon gauche. A cet instant, un autre scribe arriva, tenant une feuille de parchemin. Ye-Liu Tchou-Tsaï lui tendit un roseau pour écrire. Gengis-khan, ayant froncé ses yeux verts et méchants, persistait à se taire, le regard fixe. Enfin il se tourna vers le serviteur agenouillé et ordonna :

— Note : *« Tu as voulu la guerre, tu l'auras. »*

Comme s'il fût soudain revenu à lui, le kagan arracha de la main d'Ye-Liu Tchou-Tsaï son sceau d'or, enduit de couleur bleue[1] et l'appliqua sur la lettre. Une trace demeura sur le parchemin.

Dieu est au ciel.
Le kagan est de dieu la puissance sur terre,
L'ordonnateur du croisement des planètes,
L'empreinte du maître de tous les hommes.

Et, dans le silence, les invités s'étant apaisés, le cri de guerre des Mongols se lançant à l'attaque, retentit soudain :

— Khou-khou-khou !

Ayant reconnu la voix du maître, les étalons favoris de Gengis-khan se mirent à hennir. Quelques secondes plus

1. Le sceau des lettres adressées par le kagan aux souverains d'autres peuples était de couleur bleue; les documents ordinaires portaient le cachet rouge.

tard, de tous les coins du camp tous les chevaux mongols leur répondirent.

A Ye-Liu Tchou-Tsaï qui avait pris soigneusement le parchemin Gengis-khan dit brutalement, d'une voix saccadée :

— Qu'on expédie ce message ! Sus à la frontière musulmane ! Immédiatement ! Qu'une garde accompagne le messager ! Trois cents cavaliers !

Puis, s'étant tourné vers ses hôtes, le kagan s'exprima de nouveau d'une voix caressante et chantonnante :

— Nous allons continuer notre festin et nous entretenir tranquillement. Bientôt notre âme se réjouira dans les villes musulmanes. Nous nous y divertirons ! Je vois déjà les champs labourés se voiler d'une brume née de la sueur des chevaux, les gens apeurés s'enfuir, et les femmes, prises au lasso, pousser des cris de bêtes; les fleuves couleront rouges comme ce vin et le ciel embrasé sera voilé par les fumées des villages en feu...

Il plissa les yeux et, levant son index épais, il écouta les étalons qui continuaient à hennir dans tout le campement.

Les invités chuchotèrent : « Il semble que la campagne soit proche », et, comme il sied aux grands généraux, ils entrechoquèrent gravement leurs coupes de vermeil, se souhaitant les uns aux autres le succès et s'entretenant des jours fameux qui se préparaient.

CINQUIÈME PARTIE

INVASION DU PEUPLE INCONNU

I

CELUI QUI NE SE DÉFEND PAS EST CONDAMNÉ A PÉRIR

Après l'invasion des Mongols, le monde apparut aussi embrouillé que les cheveux d'un Ethiopien. Les hommes semblèrent des loups.
(SAADI, XIII[e] siècle).

Ayant reçu le message menaçant et laconique de Gengis-Khan, le khorezme-shah Mouhammed ordonna d'entourer rapidement Samarkand, malgré les vastes dimensions de cette nouvelle capitale, d'une muraille résistante. La longueur des fortifications atteindrait 12 fersahs[1].

Le shah envoya ensuite ses collecteurs d'impôts dans tout le royaume, avec la mission d'y percevoir par avance trois années de contribution et ceci, bien que les redevances de l'année en cours aient déjà été levées à grand-peine.

Il ordonna également de créer des détachements d'archers. Ceux-ci devaient rallier à cheval certains points de rassemblement et se munir de leurs armes, ainsi que de provisions suffisantes pour quelques jours.

Enfin, le shah fit incendier immédiatement, jusqu'à la frontière orientale bordant le pays des Kara-Kitaïs, où

1. Près de 84 kilomètres.

avaient surgi les Mongols, tous les villages situés sur la rive droite du fleuve Seihoun[1]. Il fit évacuer les habitants de la région rendue déserte, afin que l'ennemi, passant par les contrées ravagées, ne trouve ni abri, ni nourriture. Or, furieuse, la population de la zone dévastée s'enfuit chez les Kara-Kitaïs, où les hommes s'engagèrent dans les détachements mongols.

Tandis que se rassemblaient les troupes de tous les coins du Khorezme, le shah se trouvait à Samarkand. Entouré de sa suite servile, il visitait les temples, où il écoutait les sermons éloquents du cheik-oul-islam. Il priait avec ferveur, sous les regards de nombreux fidèles, rangés sur la place, devant la mosquée. En même temps qu'eux, il s'agenouillait et répétait à haute voix les prières récitées par l'imam.

Au début de l'Année du Dragon (1220), Mouhammed convoqua un conseil extraordinaire de tous les chefs d'armée, nobles beks, hauts dignitaires et imams à barbe blanche.

Tout le monde escomptait que le « nouvel Iskender », « Mouhammed le Guerrier », ainsi qu'on l'appelait depuis la victoire de Samarkand et sa campagne contre les Kiptchaks, prendrait des décisions sages et hardies qui relèveraient le courage et l'espoir de chacun. Assis sur les tapis, en un cercle étroit, tous, en attendant le shah, parlaient de son expérience militaire et exprimaient leur certitude qu'il saurait tirer rapidement le pays du malheur.

Timour-Melik racontait :

— Aujourd'hui, le padishah a inspecté les fortifications de Samarkand et surveillé le travail. Il a longuement contemplé les milliers de colons et d'esclaves venus de partout pour creuser les fossés. La terre était gelée et résistait aux coups de bêches. Le shah s'est mis en colère et a crié : « Si vous travaillez si lentement, il suffira que

1. Syr-Daria.

les Tatars sauvages jettent en arrivant leurs fouets dans les fossés de la ville pour les combler. » Les travailleurs l'ont entendu et leurs cœurs se sont remplis d'effroi. « Est-il possible, ont-ils dit, que Gengis-Khan ait tant de guerriers ? »

A cet instant, le khorezme-shah, impénétrable et silencieux, apparut dans la salle de conférence. Il s'assit sur un trône d'or, jambes repliées. Le chef des imams lut une courte prière, qui s'achevait sur ces paroles : « Qu'Allah protège les terres bénies et florissantes du Khorezme, pour le plus grand bien et la gloire du padishah ! » Tous levèrent les mains, puis caressèrent leurs barbes. Le shah prit la parole :

— Je compte sur votre aide à tous. Que chacun expose à son tour les mesures qu'il estime les plus favorables.

Le premier à parler fut le très vieux Chihab-ed-Din-Hivaki, grand imam, dont l'esprit s'ornait de nombreuses connaissances et que l'on désignait du nom de « pilier de la foi et citadelle du royaume ».

— Je répète aujourd'hui ce que j'ai toujours dit du haut du member de la mosquée. Un hadis[1] authentique du prophète — que son nom soit béni et loué — dit : « Celui qui est tué en défendant sa vie et ses biens, est un martyr, un djahid. » Il faut que tout le monde se libère aujourd'hui des ténèbres que constituent les affaires pacifiques et s'engage sur la route de l'obéissance, pour écraser les détachements des soucis au moyen du glaive de l'intrépidité et du zèle.

— Nous sommes tous prêts à laisser nos têtes sur le champ de bataille ! s'écrièrent les assistants.

— Mais que conseilles-tu ? demanda le shah.

— Tu es un grand chef d'armée, tu es le nouvel Iskender ! assura le vieil imam. Il faut que, conduisant tes troupes innombrables, tu rejoignes les rives du

1. Hadis : récits de la vie et des paroles du prophète Mahomet, non relatés dans le Coran.

Seihoun, pour y rencontrer, en un combat décisif, les païens mongols. Il faut que tu attaques l'ennemi avec des forces neuves, avant qu'il n'ait le temps de se remettre de sa pénible route à travers les déserts de l'Asie.

Mouhammed baissa les yeux, resta silencieux, puis donna la parole au suivant.

Un khan kiptchak déclara :

— Il est indispensable de laisser l'ennemi franchir les frontières de notre royaume, car ici, connaissant bien notre contrée, nous l'anéantirons rapidement.

D'autres khans kiptchaks proposèrent d'abandonner Samarkand et Boukhara à leur sort, se fiant à la solidité de leurs hautes murailles. L'armée ne s'occuperait que d'interdire aux Mongols la traversée du Djeihoun aux eaux abondantes, afin que les envahisseurs ne puissent pénétrer en Iran.

— Je connais bien ces nomades grossiers, dit un khan. Parcourant le pays, ils le pilleront sans cependant s'y éterniser. Ils détestent la chaleur. Tout comme leurs chevaux, ils sont habitués aux hivers froids. Tant que les Mongols seront maîtres dans notre contrée, nous nous emploierons à protéger notre cher padishah — que son règne se prolonge de cent vingt ans ! Reculant derrière les cimes de l'Hindou Kouch, nous gagnerons Ghazni pour y rassembler une grande armée nouvelle. Si la chose s'avérait indispensable, nous pourrions même nous réfugier aux Indes. Pendant ce temps, les Mongols, rassasiés de leur butin, repartiraient vers leurs steppes.

— C'est là le discours d'un lâche ! grogna Timour-Melik.

Mouhammed, s'adressant à son fils Djelal ed-Din, demanda :

— Et toi, que proposes-tu ?

— Je suis ton guerrier et j'attends tes ordres.

— Et toi, Timour-Melik ?

— Le soldat qui attaque est vainqueur. S'il ne fait que se défendre, il se condamne au vent de la putréfaction, répondit Timour-Melik. L'homme faible qui marche

avec audace vainc le tigre féroce. Seul un chien, la queue entre les jambes, se réfugie derrière les montagnes et craint de rencontrer l'ennemi face à face. Pourquoi m'interroges-tu ? Il y a longtemps que je te prie de me laisser partir là où les patrouilles tatares se sont déjà infiltrées. J'éprouverai dans les escarmouches la sûreté de mes flèches et la légèreté de mon sabre clair.

— Qu'il en soit ainsi ! concéda Mouhammed. Bientôt les cols seront libres de neige et nos adversaires descendront des montagnes dans les plaines du Ferghan. C'est là que tu éprouveras ton cimeterre sur les têtes mongoles. Je te nomme gouverneur des troupes de la ville de Khodjend.

Tout le monde baissa les yeux, joignant les doigts. Il était évident que le shah était courroucé contre le franc Timour-Melik, aussi imprudent dans ses paroles que fougueux au combat. Il n'interrompait jamais le flux d'éloquence du khorezme-shah par le miel de la flatterie. Un détachement insignifiant cantonnait à Khodjend; pour un chef aussi expérimenté que Timour-Melik ce n'était pas un honneur que de devenir le maître d'une forteresse sans importance. Il faut pourtant reconnaître que les paroles de Timour-Melik dissimulaient mal d'offensantes allusions. C'est pourquoi Mouhammed ajouta :

— Timour-Melik affirme que seuls vainquent ceux qui attaquent. A la guerre, il n'est point besoin de courage aveugle, mais de raisonnement. Je n'outragerai aucune ville et je n'en laisserai aucune sans défense. Je pense moi aussi que les Mongols ou les Tatars, serrés dans leurs pelisses de mouton, ne pourront endurer nos fortes chaleurs et qu'ils ne resteront pas longtemps chez nous. La meilleure protection de nos habitants pacifiques réside dans les murailles indestructibles de nos forteresses et...

— Dans ta puissante main et ta sagesse ! s'écrièrent les courtisans.

— Naturellement, une armée conduite par moi sera

tel un rocher terrible et inébranlable dressé sur la route des Tatars, assura Mouhammed. Notre courageux Inaltchik Kaïr-khan ne résiste-t-il pas depuis déjà cinq mois dans Otrar assiégée, contenant la pression des Mongols ? S'il parvient à repousser fermement tous leurs assauts, c'est que je lui ai dépêché à temps vingt mille hardis Kiptchaks...

— Brave Kaïr-khan ! s'écrièrent les assistants.

— Des hommes experts et dignes de foi m'ont certifié que les forces tatares, comparées à mon armée d'Islam, n'étaient qu'une volute de fumée dans la nuit noire. Pourquoi les craindrais-je ? Je laisserai à Samarkand cent dix mille guerriers, sans compter les volontaires et vingt puissants éléphants de guerre à l'aspect effrayant. Boukhara sera défendue par cinquante mille braves. J'ai également envoyé dans toutes les autres villes vingt à trente mille défenseurs. Que restera-t-il des Tatars de Gengis-Khan s'ils s'attardent toute une année autour de ces forteresses ? Aucun renfort ne leur parviendra et leurs bataillons fondront comme neige en été...

— Inch'Allah ! Inch'Allah ! s'exclama toute l'assemblée.

— Pendant ce temps, poursuivit le shah, je rassemblerai de nouvelles troupes de fidèles en Iran. Avec des forces fraîches, j'écraserai si impétueusement les restes des Tatars que leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants craindront à jamais de s'approcher des terres de l'Islam.

— Inch'Allah ! Inch'Allah ! s'écrièrent les khans. Voilà, pour un général invincible, un discours vraiment sage.

Le chef du divan-arz s'approcha du shah pour lui remettre une note. Celle-ci, apportée par un derviche mendiant, passé avec difficulté à travers les postes mongols, contenait une brève information, annonçant que les vingt mille Kiptchaks envoyés à Otrar par le shah, avaient trahi et étaient passés à l'ennemi. Alarmé, tout le monde regardait Mouhammed, essayant de lire

sur son visage si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises. Le shah fronça les sourcils et murmura :

— Il est temps ! Impossible de s'attarder !

Puis il se leva et, après avoir écouté la prière de l'imam, il gagna sa retraite du palais.

II

KOURBAN-KYZYK DEVIENT DJIGUITE

Hé, Kourban-Kyzyk, hé, plaisantin ! Désormais tu ne fouilleras plus la terre. Le khorezme-shah te désigne comme grand chef de ses armées audacieuses.

Sans quitter son cheval, un djiguite frappait du manche de son fouet la porte basse d'une hutte paysanne.

— Quel est ce nouveau malheur qui vient encore s'abattre sur nous ? s'écria la mère de Kourban, vieille femme maigre et voûtée, qui, en clopinant, arrivait en hâte du potager.

— Presse-toi, Kourban ! Que fait-il à dormir dans la journée ? Pour sûr il s'est enivré avec de la bouza[1].

— Avons-nous le temps de penser à la bouza ! se lamenta la vieille. D'abord Kourbain a surveillé la rigole toute la nuit, attendant que l'eau y vienne, puis il a irrigué notre lopin, mais il a dû se battre seul contre quatre voisins qui, avant leur tour, voulaient dériver l'eau vers leurs champs. En ce moment, Kourban est tout couvert de bleus et il se repose.

La vieille disparut dans la hutte, d'où Kourban surgit. Il était tout ébouriffé, se frottait les yeux et regardait avec effroi le cavalier farouche, qui, paré de beaux habits, montait un cheval gris pommelé.

1. Bouza : boisson capiteuse fabriquée avec du millet ou du riz.

— Salam à toi, bek-djiguite ! Que veut donc le chef du district ?

— Le khorezme-shah t'appelle lui-même, avec ton cheval, ton glaive et ta lance pour combattre les Yadjoudjs et les Madjoudjs inconnus.

Kourban, voûté, se grattait le dos et tendait son long cou.

— Cesse de te moquer de moi, bek-djiguite ! Quel guerrier ferais-je ? Je ne sais tenir rien d'autre dans ma main que le ketmen et ma cuillère à soupe.

— Ce n'est ni mon affaire ni la tienne de raisonner. Le hakim m'a envoyé avertir tous les chefs ruraux auxquels j'ai mission de transmettre ses ordres : que tous les paysans se rassemblent immédiatement; celui qui a un cheval emmènera son cheval, celui qui possède un chameau, prendra son chameau. Attention ! Il faut que tu te présentes demain chez ton bek, qui te conduira, toi, et d'autres guerriers aussi valeureux que toi, au combat. Celui qui se dérobera aura la tête coupée. Compris ?

— Attends, bek-djiguite; explique-moi de quoi il s'agit. Quels sont ces Yadjoudjs-Madjoudjs ?

Mais le cavalier ayant déjà cinglé de son fouet son étalon gris s'éloignait. Derrière lui, la poussière s'éleva en nuage sur la route et vogua lentement avant de s'étendre sur les labours.

— Kourban, mon fils, qu'est-ce qu'ils ont encore inventé, ces beks ? Qu'ont-ils besoin de toi ? insistait la vieille, assise à terre, près du perron.

— Ils sont devenus enragés, pour sûr ! S'il avait vu l'allure de notre Roussette, il ne m'aurait pas appelé chez le hakim.

Kourban se dirigea vers la jument rousse, qui broutait près du champ. Le petit garçon de Kourban, à moitié nu, vêtu seulement de culottes bouffantes retroussées au-dessus du genou, tenait l'extrémité du licol.

— Hé, Kourban-Kyzyk ! Qu'est-ce qu'il y a ? crièrent, accourant, les paysans qui travaillaient dans les lopins voisins.

Kourban ne répondit pas. Son corps était encore endolori des coups qu'ils lui avaient administrés. Il caressa la jument, démêla sa crinière et passa la main sur le dos décharné aux côtes saillantes.

— Ne nous tiens pas rigueur, Kourban, dirent les voisins. Tu le sais bien toi-même, les chiens se déchirent d'abord pour un os, puis tu les vois se chauffer côte à côte au soleil. Quand il s'agit de l'eau, des frères même se conduisent comme de vraies bêtes sauvages. Dis-nous donc ! Pourquoi le djiguite a-t-il été envoyé par le chef de district ?

— La guerre, fit sourdement Kourban.

— La guerre ? répétèrent ses quatre interlocuteurs qui restèrent figés.

— Quelle guerre peut-il y avoir ? dit l'un, en reprenant ses esprits. Le khorezme-shah est le souverain le plus fort du monde, son ombre couvre l'univers ! Qui oserait le combattre ?

— Et que veulent-ils de nous ? Nous ne sommes pas des guerriers. Nous semons du blé, pour que les beks nous l'enlèvent ! Qu'ils nous laissent en paix après ça !

— Mais qu'a dit le djiguite ?

— Il a dit que tous combattraient pour défendre notre terre. Celui qui a un cheval ou un chameau doit se présenter avec sa bête devant le bek.

— Moi, je m'enfuirai dans les montagnes ou les marais, avec ma femme et mes enfants. Qu'ai-je à défendre ? Ces labours ? Ils ne sont pas à nous, mais au bek ! Que les beks combattent avec leurs djiguites pour ces terres !

— Le khorezme-shah possède une armée de Kiptchaks mercenaires. C'est leur affaire de guerroyer. Jusqu'ici, c'est plutôt contre nous, laboureurs, qu'ils ont lutté; ils nous ont empoisonné l'existence !

— Maintenant que le besoin s'en fait sentir, ils ont recours à nous.

— Hé, regardez ! Voici encore un malheur qui s'approche.

Dans la poussière de la route, des cavaliers arrivaient rapidement. Quatre chariots les suivaient, grondant de leurs roues énormes. Ils s'arrêtèrent devant la chaumière de Kourban.

Quelques serviteurs, munis de longs bâtons blancs, descendirent des voitures.

— Approchez ! dit l'un des cavaliers. Kourban et les autres paysans obéirent, s'inclinant et croisant les mains sur leurs ventres.

— Vous devez me connaître. Je suis le hassib du district; je collecte les impôts. Le trésorier principal Moustapha vient d'envoyer ses ordres à tous les hassibs. La guerre menace le pays; des païens tatars nous attaquent. S'ils arrivent à envahir nos terres, ils massacreront tout le monde, emportant le bétail et le blé et nous laisseront nus.

— Nous le sommes de toute façon ! dit la vieille mère de Kourban.

— Si les ennemis parviennent jusqu'à nous, poursuivit le hassib-percepteur, ils nous priveront de nos têtes. Pour armer cinq cent mille guerriers et pour les nourrir, il nous faut beaucoup d'argent et de blé. Aussi le shah a-t-il ordonné de percevoir des impôts...

— Mais nous venons tout juste de les payer !

— Vous avez réglé pour cette année-ci; à présent, vous allez payer pour l'année prochaine. Il faut verser immédiatement ! Commençons par le premier. A qui est cette maison ?

— C'est la mienne, grand chef ! dit Kourban-Kyzyk. Que donnerai-je ? Je ne possède rien ! Je n'ai qu'une poule, et encore elle ne pond pas.

— Je connais d'avance ton discours ! Vous parlez tous ainsi. Hé, mes gaillards, examinez bien la hutte et surtout la grange.

Quatre djiguites traversèrent la cour, inspectèrent la grange et le potager et revinrent les mains vides. L'un d'eux tenait une poule.

— Je te donne deux jours de délai. Tu recevras

aujourd'hui cinquante coups de bâton et tu en auras tous les jours autant, jusqu'à ce que tu m'aies apporté un sac de froment. Puis on remettra ton lopin de terre à un autre laboureur plus zélé, qui ne refusera pas d'aider nos troupes courageuses.

Kourban-Kyzyk tomba à terre.

— Je ferai tout ce que voudra le shah ! J'irai avec mon cheval combattre les Yadjoudjs et les Madjoudjs. Je travaillerai, je réparerai les ponts et les routes, mais ne me bats pas, sous les yeux de mes enfants, et n'exige pas de blé lorsqu'il n'y en a pas ! J'ai quatre enfants, menus comme des cafards, et une vieille mère. Il faut que je les nourrisse, et je ne sais avec quoi. Aie pitié, grand hassib !

Ce disant, il entourait de ses bras les sabots du cheval, tout en s'étonnant de la hardiesse de ses paroles.

Il se sentait aussi insignifiant qu'un insecte et sa jument rousse lui paraissait plus malheureuse qu'un chien affamé.

— Je vois que tu es un plaisantin, Kourban-Kyzyk ! dit le percepteur. Tu sais bien qu'Allah a fixé pour l'éternité divers échelons pour les hommes; au-dessus de tous, il a placé le shah; puis les beks; puis les marchands, et enfin les simples laboureurs. Chacun doit accomplir la tâche qui lui est réservée : le shah ordonne et les autres obéissent. Que doit faire le laboureur ? Travailler pour le bek et le shah et leur donner du blé autant qu'ils en ont besoin. Aussi, vas-tu préparer un sac de froment. Bon ! Je ne vais pas te battre aujourd'hui; je n'en ai pas le temps. Mais, gare ! Demain je t'écorcherai !

Le hassib cingla son cheval et s'en fut plus loin.

Lorsque la poussière soulevée par les cavaliers fut retombée et que les voisins, découragés, furent partis, Kourban-Kyzyk commença à se préparer au départ.

Il se dirigea vers la mosquée chez le mollah, puis chez le marchand dont la boutique se dressait au tournant de la grand-route. Il écouta les conversations des passants et se convainquit que le bek avait dit vrai : il n'était question partout que de guerre et du peuple inconnu. Celui-ci, disait-on, vient de l'Orient; il est composé

probablement de vulgaires nomades kirghizes, kara-kitaïs ou ouïgours. A moins qu'il ne compte d'autres peuplades tatares qui se seraient accrues durant les années d'abondance où le bétail est nombreux, où tempêtes de neige et épizooties ne sont que de mauvais songes.

Le bruit courait que les guerriers ennemis étaient de moitié plus grands que les hommes ordinaires, qu'ils se montraient invulnérables aux sabres et aux flèches et qu'il était inutile de leur résister. Le seul moyen de se protéger d'eux eût été de s'abriter derrière les hautes et solides murailles des villes ou de s'enfuir dans les marais. Lorsqu'il revint, Kourban était pensif. Il hacha finement de la paille avec des tiges de djougar pour nourrir sa jument, prit une faux rouillée qu'il fixa à une perche pour s'en faire une lance, puis alla aider le forgeron : beaucoup de paysans s'étaient réunis à la forge, avant de partir pour Boukhara, sur l'ordre du shah. Pour sa besogne, Kourban reçut neuf dirhems de cuivre; il put ainsi acheter dans la boutique quelques petites portions de mouton.

Au soir, la femme de Kourban, qui travaillait toute la journée dans les champs du bek-propriétaire terrien, rentra à la maison. Elle fit cuire une pleine marmite de bouillie de djougar et prépara des galettes à la graisse de mouton.

Quand tous furent réunis autour de la jatte d'argile et eurent commencé à manger en silence, Kourban, avec la dignité du chef de famille, examina subrepticement chacun de ceux qui étaient présents.

Voici la mère avec ses mèches grisonnantes; le travail l'a courbée. Il se souvint d'elle alors qu'elle était une belle jeune femme au teint basané, aux yeux noirs et brillants, au rire provocant. Le labeur incessant sous le soleil ardent, dans les champs inondés d'eau, le poids des lourds fagots de djougar ou des branches, avaient voûté son dos et écrasé ses épaules.

Voici sa femme qui se fanait déjà; des rides profondes marquaient son beau visage tendre. Des jours entiers elle

demeurait assise par terre, courbée au-dessus de la chaîne, se hâtant de tisser le plus d'étoffe possible. Ses mains étaient devenues dures et ses doigts noueux comme ceux d'une grand-mère.

Les quatre enfants, assis côte à côte, se dépêchent de saisir et d'avaler le plus de bouillie possible; leur mère leur distribue à chacun un minuscule morceau de mouton. L'aîné, Hassan, a déjà onze ans. Il veut partir à Boukhara, non seulement pour admirer la superbe ville, mais aussi pour voir son père, armé d'une lance fine et souple, d'un glaive et d'un bouclier rond et éclatant, chevaucher un coursier fougueux.

Il y a encore trois enfants; l'aînée est une adolescente qui se voile déjà pudiquement le visage d'un pan de son châle. Voici encore deux tout petits. Épaule contre épaule, ils mangent avidement la bouillie dont ils ont barbouillé leurs joues. Qu'adviendrait-il d'eux ?

Kourban ne dormit pas de toute la nuit. Il examina avec sa femme comment, pendant son absence, il faudrait mener la maison; ils discutèrent du moment d'arroser les semences, de la nécessité d'appeler les voisins pour moissonner le champ et de la façon dont on pourrait les régaler, ce jour-là.

— Et si les Yadjoudjs arrivent ici ? demanda la femme. Où pourrons-nous nous enfuir ? Et comment te retrouverons-nous ?

Kourban l'apaisait. Comment les ennemis inconnus pourraient-ils atteindre Boukhara, cœur même de l'Islam ? Le shah du Khorezme rassemblerait probablement sa puissante armée et la conduirait par les terres kiptchakes, afin de rencontrer et d'écraser dans la steppe les adversaires. Alors Kouban reviendrait sur un bon coursier, menant par la bride un second cheval, chargé d'un précieux butin de guerre qu'il offrirait à sa famille.

Dès l'aube, Kourban se dirigea vers un ravin proche et chargea sa jument de tant de bois sec que seules les quatre pattes de l'animal émergeaient sous les branches. Kourban fendit le bois et le rangea en bon ordre contre le mur.

Il interdit une fois de plus à sa femme et à sa mère de parler à qui que ce soit de la fosse d'argile maçonnée, couverte de paille, où l'on conservait une petite réserve de djougar et de semences de froment.

Cette provision durerait bien jusqu'à ce qu'il soit de retour !

— Comment subsisteras-tu en route ? se lamentèrent la femme et la mère. Tu n'as ni pain, ni argent ! Tu tomberas de faim dans un fossé avec ton cheval. Emporte notre djougar !

— Ne craignez rien, répondit Kourban. La route nourrira le djiguite.

III

LA GUERRE EST COMMENCÉE...

Kourban-Kyzyk, emportant la lance qu'il avait fabriquée, se mit en route. Il passa chez le bek, afin de s'informer du lieu où il devait se rendre. L'intendant le réprimanda vertement et déclara qu'Inantch-khan était déjà parti avec son détachement de cavaliers. Tous les retardataires avaient ordre de le rattraper sur la grande route menant à Boukhara.

On pouvait voir sur toutes les sentes des groupes de paysans à pied et à cheval, ainsi que des files de charrettes à deux roues, chargées de baluchons et d'enfants. Des femmes et des vieillards se traînaient avec des cris et des larmes. Les convois s'allongeaient dans toutes les directions; les uns cheminaient vers la ville, d'autres, au contraire, partaient vers les montagnes du Sud.

C'était le début du printemps. Le blé verdissait dans les champs. Le soleil chauffait déjà fort. Sur les routes asséchées, la poussière s'élevait en nuages épais au-dessus des files de gens allant on ne savait où. Près des villages se dressaient des forges où résonnaient les marteaux; des gens armés criaient et se disputaient pour ferrer un cheval, se procurer un fer de lance ou un sabre habilement forgé.

Le lendemain soir, lorsque se dessinèrent au loin les enceintes d'argile des faubourgs de Boukhara, Kourban s'était déjà lié d'amitié avec un derviche barbu, aux yeux

sombres, qui marchait à côté d'un âne noir chargé de besaces. Un garçon de treize ans l'accompagnait. Le derviche fredonnait des chansons et appelait la chance et le succès sur les preux audacieux qui luttaient contre les infidèles. Quelques guerriers abandonnaient dans la jatte du derviche galettes ou poignées de mil.

Lorsque la nuit fut venue, des centaines de feux entouraient la ville. Kourban, suivant son compagnon, atteignit une rangée de bâtisses d'où s'élevaient des cris monotones : « gou, gou-ou, gou-ou ! ». C'était une hanaka : maison commune des derviches. Il y avait là bien du monde qui sollicitait des saints hommes maintes prières, en vue d'obtenir guérison ou protection durant cette guerre. Les derviches se livraient à la sorcellerie, lisaient des formules magiques, vendaient aux visiteurs des banderoles de papier portant des inscriptions sacrées.

Kourban, ayant attaché sa jument près de l'enceinte, fit le tour des feux, ramassa de la paille pour Roussette et l'âne noir. Le derviche partagea avec ses amis les galettes et la bouillie de farine qu'il avait préparée dans sa gamelle.

« La route nourrit le djiguite », se souvint Kourban.

Luttant contre le sommeil, il passa la nuit près de sa monture, la tenant par la bride, car autour des feux on racontait que même les chevaux boiteux les plus mauvais se payaient un bon prix : tout le monde voulait maintenant s'éloigner le plus possible de Boukhara pour gagner ou les montagnes persanes ou l'Inde, contrées que n'atteindraient certainement pas les païens inconnus.

Au matin, dormant profondément, Kourban ne s'aperçut pas que quelqu'un coupait la bride et enlevait Roussette.

— On dit qu'Allah châtie le voleur impudent qui enlève le coursier du soldat parti pour la guerre sainte, assura le derviche. Or, pour l'instant, Dieu me punit également, moi, pauvre Hadji Rakim, car le voleur a aussi dérobé mon vieil âne. Consolons-nous en pensant

que nous allons visiter à présent librement la noble Boukhara.

Kourban mit sur son épaule sa longue lance et se dirigea avec le derviche et son jeune compagnon vers la glorieuse cité, « étoile lumineuse dans les cieux de la connaissance », « la noble Boukhara ».

*
**

Trois voyageurs, « se tenant l'un l'autre par la ceinture de l'amitié », flânaient dans Boukhara, au milieu de la foule innombrable qui s'écoulait en un torrent ininterrompu.

Édifiées dans les temps anciens, écroulées par endroits, les hautes murailles, envahies par de mauvaises herbes et des ronces, comptaient onze portes, où passaient les caravanes qui reliaient cette citadelle de l'Islam à tous les points du monde.

Une grande foule s'était rassemblée devant la première porte. Les gardiens s'informaient auprès des passants et faisaient appel à leur générosité :

— Donnez pour les fortifications de la ville, pour la nourriture des guerriers, pour la fabrication de leurs glaives ! Que votre main ne soit pas avare, que la générosité délie les cordons de vos bourses !

De vieux ulémas savants passaient dans la foule, avec des sacoches de cuir, exigeant que chacun apportât sa contribution à la défense sacrée de la patrie.

Tout de suite après les portes, des rangées de boutiques s'alignaient : petites échoppes accotées les unes aux autres, pleines de produits de toutes espèces. Les marchands, bien au courant des nécessités du jour, vantaient les qualités de leurs étoffes à bon marché, solides pour la route, ou bien l'utilité de leurs tapis de feutre, bien roulés, indispensables pour bivouaquer ou encore l'excellence de leurs brioches au miel qui se conservaient longtemps.

On voyait partout des groupes de réfugiés affolés

arriver des environs, avec leurs enfants et leurs hardes pour chercher abri et protection. Après avoir passé la porte massive de la seconde muraille, séparant les faubourgs du Shahristan, ville intérieure, nos trois voyageurs quittèrent les rues bruyantes et gagnèrent une place tranquille, entourée de mosquées et des médressins. C'était là qu'étaient instruits quelques milliers de « chaguirdes », jeunes et vieux étudiants exténués, mais désireux de comprendre la sagesse des saints livres arabes, afin de devenir, après maintes années de labeur et de privations, imams d'une piètre mosquée.

Sur la place, se déroulait précisément une cérémonie religieuse solennelle : les fidèles, alignés en bon ordre, comme les lettres du livre saint, restaient immobiles et suivaient les gestes d'un majestueux imam à barbe blanche. Lorsque celui-ci s'agenouillait, qu'il se prosternait ou qu'il appliquait ses mains contre ses oreilles, les quelques milliers de fidèles l'imitaient. Seul le bruissement de leurs vêtements frôlant les dalles de la place passait, tel un coup de vent.

Les prières achevées, un cheval bai à queue rouge, caparaçonné de velours écarlate, brodé de fleurs d'or, fut amené près des marches de la haute mosquée.

Le grand khorezme-shah, barbe noire, turban blanc, étincelant de fils adamantins, sortit du temple pour s'adresser à la foule :

— Les peuples de l'Islam ne forment qu'un peuple unique. Notre meilleure protection est un glaive acéré. Le prophète a dit : « Je vous ai faits, ô guerriers d'Islam, les meilleures créatures de par le monde et j'ai désigné les Musulmans pour régner en maîtres sur toute chose existant sur terre et dans le ciel. » Les fidèles demeureront maîtres du monde, aussi ne devez-vous rien craindre ! Cependant le livre saint ajoute : « Allah n'accorde sa bienveillance qu'à l'esclave qui peine. » Aussi, devez-vous mettre à votre assiduité à vaincre l'ennemi par le glaive de l'intrépidité... Est-il quoi que ce soit qui puisse résister à la fureur des Musulmans

lorsqu'ils donnent leur âme pour défendre les paroles du prophète ! Tuez l'ennemi partout où vous le trouverez et chassez-le ! O Allah redoutable dans ta colère, assure-nous la victoire sur les infidèles !

— Tuez les infidèles ! Chassez les païens ! criait la foule.

Le khorezme-shah s'assit sur son cheval bai à la queue cramoisie et prononça encore quelques mots :

— Notre but était de vous donner un bon conseil et nous vous l'avons donné. Maintenant, nous allons rejoindre Samarkand pour rencontrer les impies qui dévalent déjà des cols enneigés du Tian-Chan... Malheur à eux ! Nos ennemis trouveront pour leur perte les rangs courageux de nos guerriers acharnés... Nous vous confions à Allah !

— Vive Mouhammed-le-Guerrier ! Vive le khorezme-shah, vainqueur des infidèles ! cria la foule, s'écartant sur le passage du souverain et de ses gardes kiptchaks somptueusement équipés. Vive Mouhammed, notre meilleur défenseur !

IV

LE GLAIVE EST LA MEILLEURE PROTECTION DU GUERRIER

Après avoir quitté Boukhara, le khorezme-shah Mouhammed tourna bride, s'orientant non pas en direction de Samarkand, mais droit au sud, vers Kelif. Le visage dissimulé par un châle de soie, il chevauchait en silence, parfois accélérant, parfois ralentissant l'allure de son coursier. Toute sa suite l'escortait en se hâtant. Sur la route les voyageurs s'écartaient, gagnant les fossés, puis se prosternaient et regardaient avec étonnement les mille cavaliers que l'on eût cru pourchassés par le terrible Eblis.

C'était en vain que le grand vizir affirmait à Djelal ed-Din que le souverain s'était probablement trompé de route. Le fils du padishah répondait avec indifférence :

— Que m'importe ! Je suivrais mon père, même s'il désirait sauter dans la gueule de feu de l'enfer.

— Quel est donc ce domaine ? demanda soudain le khorezme-shah qui venait d'arrêter son cheval bai tout couvert d'écume. De son fouet, il désignait une muraille flanquée de tourelles inclinées, derrière laquelle s'élevait une rangée de hauts peupliers.

— C'est la maison de chasse du khan Timour-Melik. Elle est célèbre par son vieux parc et par les bêtes sauvages qui s'y trouvent.

— Je voudrais bien voir tout cela ! conclut Mouhammed. Pourquoi le brave Timour-Melik n'est-il pas ici ?

— Voilà déjà un jour qu'il a reçu de vous l'ordre de prendre en main la garnison de Khodjend. C'est là qu'il est parti.

— Quel orgueilleux ! Lui avais-je commandé de se hâter ? Sa présence me manque maintenant !

Cent hommes de la garde prirent les devants du cortège avec mission de préparer une réception pour Mouhammed. Celui-ci refréna son cheval qu'il mit au pas et se dirigea vers l'enceinte dont les lourdes portes s'écartaient déjà. Dans la cour, les serviteurs s'empressaient et, faisant cliqueter leurs clefs, ouvraient les issues qui donnaient accès à une longue terrasse. Des esclaves traînaient des sacs d'orge et des brassées de paille sèche. Quelques djiguites allèrent au village voisin d'où ils revinrent, apportant en travers de leurs selles, les moutons qu'ils avaient pris. Alors des cuisiniers allumèrent les brasiers et entreprirent de préparer le repas.

Le shah monta l'escalier qui, dans le parc, donnait accès à une charmille; Djelal ed-Din le suivait, accompagné d'un vieux majordome attaché au domaine.

De la charmille, on apercevait les arbres encore dénudés. Sur des gazons, quelques chèvres sauvages se prélassaient, se chauffant au soleil, tandis que, près d'elles, un bouc des montagnes aux longues cornes se tenait aux aguets.

— Plus loin, nichent deux couples de sangliers avec leurs petits, expliqua l'intendant. En outre, deux léopards féroces, récemment capturés, sont tenus en cage. Mon vaillant maître, Timour-Melik, se plaît à regarder d'ici les léopards poursuivre les sangliers et les chèvres. Il descend parfois dans le parc pour y chasser lui-même. Il sait d'une seule flèche tuer un animal après avoir fixé d'avance l'endroit exact où il compte l'atteindre.

— Retire-toi ! ordonna le shah d'une voix sévère.

Comme Mouhammed demeurait seul avec son fils, il lui dit à mi-voix :

— Je suis alarmé. Des messagers sont arrivés, venant

de trois lieux différents. Les nuages s'accumulent de toutes parts.

— Mais n'est-ce pas la guerre ? remarqua Djelal ed-Din avec indifférence.

— Le premier émissaire m'a affirmé que le tigre roux Gengis-khan s'était rendu maître d'Otrar, qu'il avait saisi Inaltchik Kaïr-khan pour assouvir sa vengeance et ordonné de lui couler de l'argent fondu dans les yeux et les oreilles. Maintenant Gengis-khan se dirige vers nous et me cherche.

— Qu'il vienne ! C'est précisément lui que nous attendons.

— Ainsi, même sous la menace des pires malheurs, tu demeures insouciant !

— Nous avons tant de troupes qu'il est inutile de nous désoler.

— Le second messager, arrivé du sud, prétend que les avant-gardes des Tatars y sont déjà.

— Ce doit n'être qu'un faible contingent ! A cette époque précoce du printemps, une armée conséquente serait restée dans les cols enneigés.

— Pourtant, s'il est descendu des montagnes, le détachement tatar nous coupera la voie de retraite vers l'Inde.

— Pourquoi nous y retirerions-nous ?

— J'ai encore d'autres renseignements. Des avant-gardes mongoles ont été aperçues dans les sables du Kizil-Koum.

— Nous avons envoyé dans les sables un flanc-garde turkmène de dix mille cavaliers.

— Ces Turkmènes ne sauront pas retenir les Mongols.

— S'il en est ainsi, Gengis-khan pourrait bien surgir l'un de ces prochains jours devant les portes de Boukhara. Il faut le prévoir.

— Il est possible que la bête à barbe rousse rampe déjà vers Boukhara et que ses détachements fouillent tout alentour pour nous retrouver. Il faut que nous partions le plus tôt possible d'ici !... murmura Mouhammed lançant

autour de lui des regards inquiets, comme s'il eût craint quelque agresseur dissimulé dans les bosquets du parc.

Djelal ed-Din se taisait.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ?

— Tu me prends pour un insensé. Que puis-je dire encore ?

— Je t'ordonne de parler.

— Eh bien, soit. Je dirai ce que je pense. Ensuite tu pourras me pardonner ou me faire trancher la tête. Si ce maudit Gengis-khan s'approche d'ici, nos troupes ne doivent pas se cacher derrière les hauts murs des villes, mais se ruer à sa rencontre. J'aurais envoyé au combat tous les khans kiptchaks, si braves lorsqu'il s'agit d'écorcher les humbles paysans, mais tremblants comme des feuilles en cette heure grave de la guerre. Je leur aurais interdit, sous peine de mort, de se réfugier dans les villes. La protection du guerrier réside dans la force de son glaive et la valeur de son coursier. Si le tigre roux vient ici ? Tant mieux. Alors nous connaîtrons sa route. Il nous faut tourner bride et nous élancer sur ses traces, mordre ses talons, lui barrer la retraite, l'attaquer de tous côtés, exterminer ses chameaux et lui arracher, avec sa peau rousse, des lambeaux de chair. A quoi bon tenir enfermés derrière les murailles de Samarkand cent mille cavaliers ? Ils ne font que dévorer des moutons, tandis que leurs nobles coursiers s'affaiblissent...

— Ainsi, tu réprouves mes ordres ? Depuis long-temps déjà je t'observe; tu espères ma mort.

Djelal ed-Din baissa les yeux et sa voix se fit triste :

— Tu ne saisis pas la vérité. Je ne t'abandonnerai pas en ces heures pénibles, où l'univers est ébranlé. Mais je jure, sur la mémoire d'Iskender qui t'est cher, que je suis un insensé, de me conduire humblement et irrésolument. A quoi te sert donc ton immense armée, si, sur le pied de guerre, elle n'est pas prête à se jeter sur l'ennemi au moindre signe de ta main ? A quoi servent les murailles élevées, si ce ne sont pas nos épouses et nos enfants qu'elles protègent, mais des athlètes armés qui se

dissimulent sous les couvertures des femmes tremblantes ? Tu peux me supplicier, mais fais ce que je te dis. Père, allons vers Samarkand et dirigeons-nous...

— Vers l'Iran ou l'Inde uniquement !...

— Non ! Nous n'avons le choix qu'entre deux décisions : ou le courage de la lutte ou la mort honteuse dans la fuite. Nous combattrons les Tatars... Nous serons impétueux comme la foudre et insaisissables comme les ombres nocturnes... Tu acquerras la gloire d'un grand chef d'armée ! Ne tarde pas, agis !

— Tu n'es pas un général, conclut solennellement le shah en levant son doigt, orné d'une bague de diamants. Tu n'es qu'un djiguite courageux, tu serais même capable de conduire quelques milliers de braves qui attaqueraient l'ennemi comme des fous... Je ne puis me comporter comme un djiguite courageux mais insensé. Il faut que je pèse tout, que je prévoie tout. Donc, j'en ai décidé autrement. Nous irons à Kelif, où nous protégerons le passage du fleuve Djeihoun.

— Ainsi tu abandonnerais notre pays natal ? Le peuple aura alors le droit de maudire la dynastie des khorezme-shahs, capable seulement de l'accabler d'impôts, mais impuissante à le soustraire, au jour de danger, au carnage des Tatars[1] !

— Je rassemblerai en Iran une immense armée toute fraîche.

— Non, padishah ! Il faut agir maintenant, avec les forces dont tu disposes. Il est trop tard pour instruire d'autres troupes alors que les tiennes restent sans chef, à l'abri des murailles. Il faut vingt ans pour préparer une armée capable d'obtenir la victoire en un jour. Allons à Samarkand ! Je m'y battrai en simple djiguite à tes côtés...

— Non et non ! Je t'ordonne de te rendre à Balkh et d'y rassembler de nouveaux soldats. La chance me fuit.

1. Rachid ed-Din.

— La chance ? s'écria Djelal ed-Din furieux. Qu'est-ce que la chance ? La chance peut-elle abandonner un homme courageux ? Il ne faut pas lui tourner le dos mais la poursuivre, la rattraper, la saisir aux cheveux et la serrer sous son genou... C'est ainsi qu'on mérite la chance !

— Assez ! Tu resteras toujours un djiguite écervelé ! Tu ne pourrais pas sauver de l'écroulement le grand Khorezme...

Mouhammed quitta en hâte la charmille et, haletant, gagna rapidement la terrasse où étaient étendus des tapis recouverts d'un abondant dostarhan. Après la prière, le shah entama son repas tout en s'informant des routes et des passages. Avant même d'avoir terminé, il ordonna d'amener les chevaux.

V

TIMOUR-MELIK L'INDOMPTABLE

Gengis-Khan, laissant ses fils Ouguedeï et Djagataï à Otrar avec une partie de ses hommes leur dit :

— Vous assiégerez Otrar jusqu'à ce que vous ayez pris vivant son chef Inaltchik Kaïr-khan que vous m'amènerez enchaîné. J'indiquerai moi-même le supplice inouï que cet insolent mérite.

Puis il ordonna à son fils aîné, Djoutchi, de prendre les villes de Djend et d'Enguikent et dépêcha ses autres bataillons dans différentes directions.

Simultanément, il envoya Alak-Noyon avec cinq mille cavaliers vers Benaket, défendu par un détachement de Kiptchaks. Après trois jours de siège, les habitants de la cité déléguèrent quelques vieillards pour implorer grâce. Alak-Noyon ordonna alors que tous les hommes quittent les murs pour se rassembler dans un champ : d'un côté devaient se grouper les guerriers, de l'autre les artisans et le peuple. Lorsque les soldats eurent déposé leurs armes dans un endroit désigné à cet effet, les Mongols les massacrèrent jusqu'au dernier à l'aide de masses d'armes, de sabres et de flèches. Puis les vainqueurs choisirent les plus forts et les plus jeunes des captifs, les partagèrent en sections de mille, de cent et de dix et, plaçant à leur tête des chefs tatars, les menèrent, tels du bétail, leur enjoignant de détruire les enceintes assiégées et de monter à l'assaut les premiers.

En route, d'autres détachements mongols et alliés les rattrapèrent si bien qu'Alak-Noyon eut sous ses ordres près de quatre-vingt mille guerriers. Ils arrivèrent à la ville de Khodjend, baignée par les eaux rapides et abondantes du Seihoun. Les citadins, ayant mis leur espoir dans les hautes murailles antiques, refusèrent de se rendre.

Timour-Melik, expert dans l'art militaire et célèbre par son courage, sa ténacité et sa droiture, venait d'être nommé chef de la garnison. Il avait eu le temps d'élever dans une île, au milieu du Seihoun, une haute forteresse, à l'endroit même où le fleuve se divisait en deux bras. Il y accumula armes et nourriture.

Lorsque les Mongols arrivèrent avec leurs prisonniers, ceux-ci, lardés de coups de fouet et de sabre durent monter à l'assaut. Les habitants, ne voulant pas se battre contre leurs frères, décidèrent de se rendre.

Rassemblant tous les bateaux, Timour-Melik, avec mille djiguites intrépides, traversa le fleuve et se retrancha dans l'île. Les Khodjendais envoyèrent aux Mongols leurs délégués chargés d'implorer grâce. Les portes ayant été ouvertes, les vainqueurs mirent immédiatement la ville à sac.

Les Mongols bombardèrent la forteresse de l'île, à l'aide de machines balistiques, mais leurs pierres et leurs flèches n'atteignirent pas les fortifications. Alors, ils chassèrent tous les jeunes gens de Khodjend et, les ayant mêlés aux prisonniers de Benaket et d'autres villages, ils réunirent sur les deux rives du fleuve près de cinquante mille hommes. Groupés par dix et cent, ils durent courir vers la montagne la plus proche, à trois farsahs[1], et en ramener des pierres destinées à barrer le courant.

Pendant ce temps, Timour-Melik avait préparé douze radeaux qu'il avait couverts de feutres humides imprégnés d'argile pour les protéger du feu, et percés de fentes

1. Un farsah vaut près de 7 kilomètres.

qui permettaient le tir. Chaque jour, à l'aube, il les dirigeait vers les deux berges et ses guerriers combattaient avec acharnement les Mongols, dont les flèches, bien qu'enduites d'un produit inflammable, n'arrivaient pas à embraser les embarcations. La nuit, Timour-Melik organisait des sorties, attaquait à l'improviste les assaillants endormis, si bien que l'armée mongole se trouvait en état d'alerte constante.

Les ingénieurs chinois, accompagnant les envahisseurs, construisirent de nouvelles machines plus puissantes et à plus longue portée. Les catapultes, qui lançaient des pierres et de grandes flèches, commencèrent à causer de fortes pertes parmi les hommes de Timour-Melik. Voyant que son entreprise était sans espoir, celui-ci, après avoir préparé soixante-dix bateaux et radeaux, les chargea, par une nuit obscure, de tous ses bagages et y fit monter ses guerriers. Soudain, des feux et des torches s'allumèrent sur toutes les embarcations qui, entraînées par le courant fougueux, descendirent le Seihoun, telles un torrent embrasé.

Les troupes mongoles les pourchassèrent sur les deux rives. Timour-Melik dirigeait ses efforts vers les lieux où surgissait l'ennemi qu'il forçait à reculer sous les flèches, puis il reprenait sa route. Arrivé à Benaket, il rompit d'un seul coup le barrage édifié par l'occupant et ses esquifs passèrent en coup de vent.

Craignant de rencontrer sur le fleuve d'autres obstacles plus solides, Timour-Melik, apercevant près de Bar-Khalykent de grands troupeaux de chevaux, accosta. Ses guerriers enfourchèrent les bêtes et partirent au galop dans la steppe, poursuivis par les Mongols, mais bientôt ils furent obligés de s'arrêter pour combattre leurs adversaires, avant de pouvoir à nouveau se frayer un chemin.

Personne ne voulant se rendre, très peu de djiguites échappèrent et parvinrent à se faufiler de nuit entre les camps mongols. Timour-Melik resta avec quelques guerriers, mais continua à se battre, s'enfonçant dans la

steppe et plaçant tout son espoir dans la vigueur de son coursier.

Lorsque les derniers compagnons du chef intrépide eurent été tués et qu'il ne resta plus dans son carquois que trois flèches, seuls trois Mongols le poursuivaient encore. D'un trait, il atteignit l'un d'eux à l'œil, puis se jeta sur les autres, qui tournèrent bride et s'enfuirent.

Il n'avait plus que deux flèches lorsqu'il rejoignit, au milieu des sables, un puits où faisaient halte quelques Turkmènes du détachement de Kara-Kontchar. Ceux-ci lui fournirent un cheval bien reposé qui le mena jusqu'au Khorezme. Là, le hardi guerrier se consacra à poursuivre la guerre contre Gengis-khan.

VI

LES MONGOLS TRAVERSENT LES SABLES

Personne, s'il ne l'avait constaté de ses propres yeux, n'aurait pu s'imaginer que ce peuple maudit chevauchait à une telle allure.
(CLAVIGO).

Alors que les ruines des bâtiments incendiés fumaient encore dans Otrar, alors qu'Inaltchik-khan l'obstiné, enfermé dans la citadelle, repoussait opiniâtrement les assaillants, Gengis-khan déployait son though blanc à neuf queues et ordonnait à ses troupes de se tenir prêtes pour le départ.

Donc, le kagan fit venir ses fils et ses principaux généraux. Tous s'assirent en cercle sur un grand feutre. Chacun avait déjà reçu les ordres concernant son itinéraire et les villes à conquérir, mais personne n'osait demander au terrible souverain vers quels lieux se dirigerait son étendard.

— En mon absence, déclara Gengis-khan, le prudent Bougourdji-Noyon commandera à toutes les armées. Les détachements d'avant-garde seront conduits par Djébé-Noyon, impétueux dans ses incursions, et par Souboudaï, expert dans les embuscades. Ne piétinez pas le blé dans les champs, sinon les bêtes n'auraient rien à manger. Nous rencontrerons le shah Mouhammed dans la plaine, entre Boukhara et Samarkand. Nous l'attaquerons de

trois côtés à la fois. Après avoir écrasé ses troupes principales, je deviendrai souverain de tous les pays musulmans.

Gengis-khan but du koumys et fit des libations en l'honneur de Souldé, esprit protecteur des guerriers, qui résidait dans le though blanc. Puis il enfourcha son cheval et l'armée partit en campagne. Plusieurs bataillons longèrent le fleuve Seihoun, se dirigeant les uns vers l'aval, les autres vers l'amont. Gengis-khan, lui, suivant les pistes des caravanes, s'enfonça dans les sables du Kizil-Koum.

Pendant la journée, le soleil de février brillait, aveuglant et chaud, la nuit, les mares gelaient et la sente étroite, serpentant sur les dunes argileuses, se durcissait. L'armée avançait silencieusement. On ne percevait ni le hennissement des chevaux, ni le cliquetis des armes et personne n'osait entonner de chanson. Les détachements restaient groupés. Les haltes étaient brèves, et les guerriers s'endormaient sur le sol, tout contre leurs montures.

La nuit, les éclaireurs partaient en avant avec des torches et, grimpant sur les hauteurs, indiquaient par signaux la route à suivre, afin que les troupes ne s'égarent, ni ne se confondent. On racontait que, parmi les Musulmans, les cavaliers turkmènes, montés sur des chevaux rapides à longues pattes, se distinguaient particulièrement. Telles des panthères, ils surgissaient derrière les collines, fendaient les rangs, provoquant le désarroi, puis disparaissaient aussi rapidement, entraînant des prisonniers au bout de leur lasso.

Les Mongols crurent d'abord que leur armée allait, par le désert, droit sur Gourgandj, capitale du Khorezme. Mais lorsque, après deux jours de route, ils eurent laissé les eaux troubles du Seihoun loin derrière eux, et que le soleil ne se leva plus dans leur dos, mais à leur gauche, chacun comprit que les têtes des chevaux n'étaient pas tournées vers l'Occident, mais vers le Sud, vers les villes glorieuses de Samarkand et de Boukhara.

Gengis-khan chevauchait au milieu de ses hommes, sur un amblier roux clair aux pattes noires et fortes, au dos rayé d'une bande noire. L'armée entière avançait au pas accéléré, en « ayan. »[1] Le chef, ayant relâché la bride de sa monture, semblait impassible et impénétrable. Ses yeux plissés s'ouvraient de temps à autre par une fente étroite : il était impossible de comprendre s'il somnolait en marche, s'il poursuivait ses pensées ou bien s'il fouillait les horizons proches et lointains, observant tout et n'oubliant rien.

Gengis-khan n'admettait aucun retard lorsqu'il était en campagne; alors, il ne faisait jamais dresser sa yourte et se reposait sur un carré de feutre plié. Pour le sommeil, il enlevait son casque de cuir et couvrait sa tête grisonnante d'un bonnet à oreilles, doublé de zibeline noire. Tandis qu'il dormait, quatre fidèles gardes du corps le veillaient en permanence et, au moyen de feutres, le protégeaient du vent, de la pluie ou de la neige.

1. Ayan : allure des chevaux, que les Mongols qualifient de « pas de loup ».

VII

BOUKHARA ASSIÉGÉE

Au temps où la sévérité est indispensable, toute faiblesse est inadmissible. Par la douceur, tu ne changeras pas ton ennemi; tu n'encourageras que sa prétention.
(SAADI, XIII[e] siècle).

Le derviche Hadji Rahim, le garçon Tougan et Kourban-Kyzyk errèrent toute la journée dans Boukhara, à la recherche d'un gîte où passer la nuit. Au soir, les portes des boutiques se fermèrent bruyamment, les gens se dispersèrent en hâte, vidant les rues, s'abritant derrière les hauts murs épais. Ce fut en vain que les trois voyageurs implorèrent asile pour la nuit; partout ils n'entendaient qu'une seule et même réponse.

— Nous avons déjà notre plein d'invités, cherchez ailleurs !

Les auberges et les tchaïhanas[1] se fermèrent également; leurs patrons exigeaient une poignée de dirhems, pour laisser quiconque passer la nuit à l'étroit, au milieu d'une foule de réfugiés. Les « raïs », surveillants de l'ordre public et de la morale, accompagnés de gardiens armés de longs bâtons, croisaient dans les rues, menaçant de jeter

1. Tchaïhana : « maison de thé ».

dans « la cave du châtiment » les gens suspects qui rôdaient en poursuivant des buts malhonnêtes.

Finalement, parvenus au fond d'une ruelle étroite où des huttes à demi démolies se blottissaient contre les murs de la forteresse, Kourban-Kyzyk proposa de grimper sur le toit plat d'une maison et de s'installer parmi des tas de bois mort et de paille. Il monta le premier, puis aida ses compagnons pour l'escalade. Là-haut, tous trois se dissimulèrent, pelotonnés les uns contre les autres et protégés par le large manteau du derviche.

Un vent froid allait les pénétrer toute la nuit et les saupoudrer d'une poussière de neige. Pour l'instant, la ville bourdonnait encore; elle ne s'endormit que peu à peu. Alors le silence enveloppa toute chose; on n'entendit plus que les murmures des veilleurs et l'aboiement des chiens de garde, qui se répondaient d'un bout à l'autre de la cité.

Le lendemain, lorsque les azantchas eurent lancé du haut des minarets effilés leurs appels à la prière matinale, les trois amis montèrent sur les hauts remparts, vers lesquels se hâtaient les habitants affolés.

Une immense tente jaune, comme les Khorezmiens n'en avaient jamais vu auparavant, se dressait sur une hauteur solitaire, au milieu de la plaine qui s'étendait devant les portes orientales. En foule, des guerriers s'agitaient alentour. Des détachements isolés partaient à travers champs et venaient contourner les murs de la ville. Leur aspect parut étrange aux Boukhariens : leurs petits chevaux passaient au galop, rapides comme des sangliers furieux, tournaient avec légèreté et s'arrêtaient pile, pour repartir aussitôt dans une nouvelle direction. Les casques métalliques et les cuirasses étincelaient au soleil, dont les rayons perçaient les nuages de poussière. De nouveaux groupes de cavaliers pourchassaient des milliers de paysans qui portaient des perches sur leurs épaules.

— Quels sont ces hommes étranges ? questionna Kourban-Kyzyk.

— Que demandes-tu là ? répondit un guerrier taciturne en frappant la terre de sa lance. Ne vois-tu donc pas que ce ne sont pas les nôtres ? Ce sont les Yadjoudjs et Madjoudjs, ceux-là mêmes que les gens appellent « Tatars ». Et sous cette tente jaune, c'est leur propre chef — qu'Allah le terrasse ! — qui nous regarde en ricanant.

Kourban-Kyzyk s'exclama :

— Les portes de la ville sont maintenant fermées ! On ne me laissera plus sortir ! Que vont devenir mes pauvres enfants ? Je serai peut-être obligé de rester ici toute une année.

Un hadjib important — casque d'acier et cotte de mailles argentée — passait sur les remparts. Kourban, croisant les mains sur sa poitrine, s'approcha de lui et, ayant baisé le bord de son vêtement, murmura :

— Grand bek-djiguite Inantch-khan, me reconnais-tu ? Je suis ton valet de ferme, le laboureur Kourban-Kyzyk ! Salam à toi !

— Pourquoi te trouves-tu ici, et non avec ta compagnie ?

— Sur l'ordre du padishah, je suis venu à pied à Boukhara, combattre les infidèles. En chemin, on m'a volé ma jument — qu'Allah foudroie le voleur ! — Ici, je cherche depuis deux jours le centenier qui sera mon chef. Mais personne ne veut me parler. Si nul ne s'intéresse au guerrier venu donner sa tête pour le padishah, qui donc se battra contre ces Yadjoudjs ?

— Je suis heureux d'entendre des paroles aussi courageuses, mon Kourban-Kyzyk, dit Inantch-khan. Je vois que tes mains sont solides et que ton labeur opiniâtre dans les champs t'a fait pousser une bosse sur le dos. Tu pourras devenir un preux à la guerre. Je te prends dans mon détachement. Suis-moi.

C'est ainsi que Kourban quitta le derviche et son compagnon Tougan.

*
**

Suivant Inantch-khan, Kourban arriva sur une place où il aperçut des chevaux à l'attache; des feux flambaient; du riz cuisait dans des chaudrons, d'où s'échappait un fumet de graisse de mouton. « Ici, on ne se contente pas d'expédier les hommes au combat, on les nourrit aussi ! » se réjouit Kourban.

— Ohé, tchaouch Oraz ! s'écria Inantch-khan en s'adressant à un grand Turkmène sombre à la barbe noire, qui s'inclina à la vue de son commandant.

— Voici le hardi guerrier Kourban-Kyzyk; tu l'auras désormais sous tes ordres. Il a bien travaillé aux labours; ce sera un bon djiguite à la guerre.

— Faut-il le faire monter à cheval, ou se battra-t-il à pied ?

— Tu lui donneras un sabre, un coursier et tout ce qui convient. Qu'Allah vous aide ! — et Inantch-khan s'éloigna.

Le tchaouch Oraz commandait une dizaine de cavaliers. Ceux-ci étaient assis en cercle autour du feu de camp. L'un deux, brandissant une grande cuillère, répondit au salut de Kourban par ces simples paroles :

— Tu as bien fait d'apporter une si grande lance. Je manque justement de bois pour chauffer le pilaf.

Et, s'emparant de la lourde hampe de Kourban, il la brisa en petits morceaux qu'il jeta au feu.

— Voilà ta monture, dit Oraz en amenant Kourban vers un grand étalon gris, attaché à l'écart des autres chevaux. C'est une bête très fougueuse; ne t'en approche pas par-derrière, il pourrait t'en cuire; passe par-devant et attrape-la aussitôt par la bride. L'animal finira bien par s'habituer à toi. Son seul défaut, c'est qu'il refuse de rester dans les rangs; il vole vers l'avant, surtout pendant le galop. Aussi, je ne te conseille pas de lâcher sa bride pendant les combats; il pourrait t'emporter jusque chez les Tatars.

Kourban s'avança avec circonspection vers le cheval, qui aussitôt dressa les oreilles, montra les dents et agita la croupe. « Qu'Allah me vienne en aide ! » pensa Kour-

ban lorsqu'il revint vers le feu. Oraz lui donna un vieux sabre, des bottes jaunes éculées et l'invita à prendre part au dîner. C'est alors que Kourban se sentit effectivement devenu guerrier-djiguite comme les autres.

Au soir, les soldats nourrirent leurs montures, leur donnant l'orge à satiété. Kourban les imita.

— Un dur travail nous attend ! prévint le tchaouch Oraz, et il cria : « A cheval ! »

Chacun sauta en selle; Kourban, avec bien des peines, s'installa sur son étalon fougueux et l'escadron se mit à cheminer par les rues étroites de Boukhara.

— On va tenter une sortie, dit l'un des djiguites. Combien d'entre nous reviendront-ils ?

Le détachement s'arrêta près des portes de la ville. D'autres groupes arrivaient sur la place : on comptait jusqu'à cinq mille cavaliers.

Les différents commandants entourèrent Inantch-khan qui leur donna les instructions suivantes :

— Nous allons attaquer la yourte jaune, afin de nous emparer du grand kagan tatar. Taillez sans merci ! Pas de prisonniers ! Jetons le désarroi dans le camp adverse; alors, le reste de nos troupes se rendra aisément maître des païens. Allah aide les audacieux !

Les lourdes portes forgées s'ouvrirent pour laisser passer les soldats. Arrivé dans le champ, Kourban ne put apercevoir dans les ténèbres que les seules ombres des djiguites chevauchant devant lui, et, au loin, les feux innombrables du camp mongol. Les coursiers partirent au trot, puis, accélérant l'allure, prirent le galop. L'étalon gris que Kourban essayait de retenir filait ventre à terre, prenant le mors aux dents et dépassant sans peine les voisins.

Avec des hurlements terribles, cinq mille cavaliers se déversèrent sur le camp tatar, en une avalanche irrésistible, renversant les hommes, bondissant par-dessus bagages et selles éparpillés.

Les Mongols sautèrent sur leurs bêtes et s'enfuirent dans toutes les directions. Kourban passait en tempête au

milieu des guerriers, criant et brandissant son vieux sabre pesant et s'efforçant d'arriver jusqu'à la tente du grand chef tatar.

Soudain, il s'aperçut que tout son détachement avait tourné bride et ne poursuivait déjà plus les fuyards, mais filait vers la droite. Son cheval gris s'élança sur les traces de ses compagnons; Kourban ne put qu'invoquer et implorer Allah pour ne pas tomber dans un fossé avec sa monture.

Les coursiers galopèrent longtemps, puis, ralentissant leur allure, ils se mirent au pas; le régiment suivait la grand-route menant de Boukhara vers l'Occident.

Les Musulmans chevauchèrent tranquillement toute la nuit. Au matin, Inantch-khan ordonna qu'on fît halte.

— Laissons souffler nos bêtes; nous irons ensuite jusqu'au Djeihoun que nous traverserons pour essayer de rejoindre les troupes du khorezme-shah.

A cet instant, retentit un fracas, suivi de hurlements féroces : les Tatars venaient de surgir au loin. Poussant des cris terribles, ils arrivaient à fond de train. Les Boukhariens eurent à peine le temps d'enfourcher leurs montures. Perdant courage, ils s'enfuirent sans combattre, ce qui causa leur perte. Presque tout leur détachement fut anéanti.

Le poète a dit : « L'homme qui vit dans la crainte de la mort, même s'il tente de grimper au ciel pour la fuir, ne peut échapper au trépas. »

VIII

BOUKHARA SE REND SANS COMBAT

Celui qui, par ses armes, ne défend pas hardiment sa citerne, la verra détruite. Celui qui n'attaque pas, subira l'humiliation.
(Proverbe arabe).

Lorsque les cinq mille cavaliers d'Inantch-khan, au lieu de défendre la « noble Boukhara », eurent troqué leur vertu guerrière contre la honte de la fuite, les notables de la ville : beks, imams, savants, ulémas et riches marchands s'assemblèrent dans la principale mosquée où ils délibérèrent longuement avant de prendre la résolution suivante :

— Une tête courbée conserve plus facilement la vie qu'une tête rebelle. Acceptons donc de servir Gengis-khan !

— Quels qu'ils soient, les hommes sont partout des hommes ! Le khan tatar, dirent-ils, entendra notre prière; il se montrera compréhensif envers les vieillards barbus et se conduira probablement avec bienveillance en ce qui concerne les habitants soumis de la plus vieille des cités : « étoile lumineuse dans les cieux de la connaissance ».

Vêtus de robes de soie et de brocart, portant sur un plateau d'argent les clefs d'or des onze portes de la ville, les beks, les imams et les marchands sortirent en foule de

l'enceinte pour se diriger vers la tente jaune du souverain mongol. Monté sur son cheval, l'envoyé du kagan vint aussitôt à leur rencontre. Plusieurs ambassadeurs n'eurent aucune peine à reconnaître en lui le riche marchand de Gourgandj : Mahmoud, surnommé Yalvatch. Excellent interprète, celui-ci avait eu, au cours de ses longs voyages, maintes occasions de se familiariser avec les langues étrangères.

Le plus notable d'entre les vieillards lui adressa ces paroles :

— Les antiques murailles de notre ville sont à tel point hautes et résistantes, qu'on ne pourrait en venir à bout, au prix de terribles efforts, qu'après un siège de plusieurs années. Aussi, pour éviter toute effusion de sang, préserver la population de multiples souffrances et épargner des pertes superflues aux troupes courageuses du grand padishah, Gengis-khan, nous vous proposons de nous rendre sans combat, à condition pourtant que votre chef nous donne sa parole de ménager ceux qui vont se soumettre...

— Bien ! dit Mahmoud Yalvatch qui, sans se hâter, rallia la tente jaune d'où il revint à la même allure vers les vieillards tremblants de peur.

— Écoutez, blanc-barbus, ce que le grand kagan vous fait dire : « La solidité et l'inaccessibilité des murailles sont ce que valent le courage et les forces de leurs défenseurs. Vous vous rendez sans combat, soit ! alors je vous ordonne de laisser ouvertes toutes les issues et d'attendre. »

Les notables hautains saisirent leurs barbes et, hochant la tête, se regardèrent les uns les autres. Le cœur troublé, ils rentrèrent dans la ville, se demandant quel serait le sort des vaincus.

Les fortifications de Boukhara étaient si élevées et si solides, qu'elles auraient pu protéger encore de longs mois la population pacifique. Mais, ce jour-là, seules des voix pusillanimes furent écoutées, et ceux qui exigeaient la lutte furent traités d'insensés.

Le chef de la citadelle et les guerriers demeurés avec lui, maudissant les imams et les vieux notables qui avaient livré aux infidèles les clefs de la résistance, décidèrent de lutter jusqu'au dernier souffle et s'enfermèrent dans une petite forteresse, qui s'élevait au centre du Shahristan.

Les onze portes de la ville s'ouvrirent simultanément et des milliers de Tatars pénètrèrent à toute allure par les rues étroites. Ils avançaient en bon ordre et leurs différents détachements occupèrent des quartiers distincts.

Les habitants, grimpés sur les terrasses, regardaient avec effroi ces guerriers glabres, montés sur leurs petits chevaux aux longues crinières.

Un silence total s'établit, troublé seulement par les jappements frénétiques des chiens jaunes au museau étroit, au pelage hirsute et aux yeux rouges, qui se mirent à sauter furieusement d'un toit à l'autre, lorsqu'ils sentirent l'âpre odeur des guerriers encore inconnus.

Quand les Mongols eurent envahi toutes les rues principales, les gardes du corps arrivèrent sur leurs chevaux blancs, protégés comme eux, jusqu'aux genoux, de cuirasses de fer.

Alors, au milieu de ses mille cavaliers d'élite, le souverain de l'Orient, arrivé des sables du Kizil-Koum, telle une colonne de feu, apparut à son tour. Un preux, portant le grand though à neuf queues flottantes et deux combattants qui menaient non sellé un cheval blanc aux yeux de braise, le précédaient. Le grand kagan, en longs vêtements noirs, était monté sur son coursier louvet, au large poitrail, au simple harnais de cuir.

Grand, voûté, Gengis-khan chevauchait, l'air farouche. A sa ceinture de cuir pendait un cimeterre glissé dans un fourreau noir. Son casque noir à couvre-nuque et à nasal, son visage sombre, immobile, à la longue barbe grisonnante et aux yeux mi-clos, tout cela paraissait étrange et ne ressemblait en rien à l'opulence récente des khorezme-shahs inondés d'or et éblouissants de pierres précieuses.

Gengis-khan arriva sur la place principale; sa garde l'attendait, massée sur trois faces pour le protéger des curieux. Les hauts dignitaires religieux et judiciaires, ainsi que les notables de la ville, s'étaient groupés sur les marches de la haute mosquée.

Lorsque le souverain mongol se fut approché du temple, toute la foule, ainsi qu'elle était habituée à le faire pour son padishah, se prosterna dans la direction des sabots du coursier louvet. Seuls, quelques vieux ulémas restèrent droits, se croisant les mains sur le ventre, libérés par leur science de l'obligation de se prosterner devant le souverain.

— Vive le padishah Gengis-khan ! Vive le Soleil de l'Orient ! glapit un vieillard, d'une voix perçante, et, en un chœur discordant, l'assistance reprit la louange.

Gengis-khan, plissant les yeux, mesura de l'œil l'arc élevé de la mosquée et cingla son cheval, auquel il fit gravir les degrés de pierre.

— Cette grande maison est-elle celle du gouverneur de la ville ? demanda alors le kagan.

— Non, c'est la maison de Dieu, répondirent les imams.

Entouré de ses gardes du corps, Gengis-khan, toujours à cheval, pénétra dans la mosquée recouverte de tapis précieux et ne descendit de sa monture que devant le livre gigantesque du Coran, ouvert sur un support de pierre dont la hauteur dépassait celle d'un homme. Accompagné de son fils cadet, Touli-khan, le kagan monta quelques marches du member, chaire d'où les imams prononçaient habituellement leurs sermons. Les vieillards en tchalmas blanches et vertes se pressaient devant lui et fixaient de leurs yeux grands ouverts son visage sombre et impassible avec sa barbe rousse et drue. Ils attendaient anxieusement du terrible exterminateur des peuples ou sa grâce, ou sa colère.

Gengis-khan leva un doigt vers la tchalma d'un vieil imam :

— Pourquoi enroule-t-il tant d'étoffe sur sa tête ?

L'interprète interrogea le vieillard et expliqua au kagan :

— Cet imam déclare qu'il est allé en Arabistan, à la Mecque, pour y prier Dieu et s'incliner devant le tombeau du prophète Mahomet. C'est à cause de cela qu'il arbore une tchalma aussi haute.

— De si grands déplacements n'étaient pas nécessaires, assura Gengis-khan. Ici aussi, il pouvait prier Dieu.

Les imams, stupéfaits, restaient bouche bée. Le vainqueur poursuivit :

— Sur votre shah pèse une montagne de crimes. Je suis le fléau et le châtiment du ciel, envoyé pour le punir. Nous ordonnons qu'à partir d'aujourd'hui, nul n'accorde asile au shah Mouhammed et que nul ne lui fasse aumône de la moindre poignée de farine.

Le souverain gravit encore deux marches et, s'adressant à ses hommes rassemblés aux portes du temple, il leur dit :

— Écoutez-moi, guerriers invincibles ! La moisson est achevée dans les champs où nos chevaux ne peuvent paître. Ici, les granges regorgent de blé; elles vous sont ouvertes. Remplissez de grains les panses de vos chevaux.

Les cris des Mongols retentirent par toute la place :

— Les granges de Boukhara nous sont ouvertes ! Le grand kagan nous commande de nourrir de blé nos chevaux.

Gengis-khan descendit du member et ordonna :

— Qu'un cavalier accompagne chacun de ces vieillards et que, sans rien cacher, ceux-ci indiquent toutes les maisons cossues, les granges à blé et les boutiques bien achalandées. Ensuite, ils dicteront aux scribes les noms des marchands fortunés, lesquels devront rendre tous les biens soustraits à mes envoyés tués à Otrar. Que les riches amènent ici de quoi manger et boire, afin que mes guerriers se rassasient, se réjouissent, chantent et

dansent. Je veux fêter aujourd'hui la prise de Boukhara, dans cette maison du Dieu musulman.

Les vieillards s'éloignèrent, escortés de guerriers mongols, et revinrent bientôt avec des chameaux chargés de chaudrons de cuivre, de sacs de riz, de moutons entiers et de cruches pleines de miel, d'huile et de vieux vin.

IX

QU'IL EST DOUX DE VIVRE DANS LES STEPPES DU KEROULEN

Les feux de camp s'allumèrent sur la place devant la mosquée principale, et les grasses queues de mouton, mêlées au riz et à d'autres morceaux, se mirent à grésiller dans les chaudrons.

Gengis-khan, assis sur des coussins de soie, se tenait sur une haute estrade devant l'entrée de la mosquée. Ses généraux et ses gardes du corps se pressaient autour de lui. A l'écart, amenés par les vieillards de la ville, les musiciens boukhariens et un chœur de jeunes filles appartenant à différentes tribus jouaient de divers instruments qu'accompagnaient des roulements de tambour.

Des imams et des ulémas notables gardaient les chevaux mongols et les gavaient de foin, tandis que Mahmoud-Yalvatch, interprète de Gengis-khan, assis non loin du souverain, surveillait tout avec attention. Trois scribes, de ses anciens commis, accroupis derrière lui, inscrivaient rapidement des ordres sur des bandes de papier de couleur et établissaient des laissez-passer pour les postes mongols.

Un soldat en armes, vêtu d'une pelisse lui tombant jusqu'aux talons, se fraya un chemin vers Mahmoud-Yalvatch et lui chuchota à l'oreille :

— Ma patrouille vient d'arrêter deux hommes : l'un,

en haut bonnet pointu, ressemble à un sorcier; l'autre est un garçon. Lorsque nous avons voulu les achever, le plus vieux nous a certifié en notre langue : « Mahmoud-Yalvatch est notre anda, notre père adoptif, ne nous touche pas ! » Comme nous avons reçu l'ordre de respecter les chamans et les magiciens et que, de plus, il te disait son anda, j'ai ordonné de les laisser tranquilles pour l'instant. Que décides-tu à leur sujet ?

— Qu'on les fasse venir !

Le Mongol amena Hadji Rahim et le garçon Tougan. Mahmoud-Yalvatch leur fit signe de s'installer sur le tapis près des scribes.

Même au cours de festins enivrants Gengis-khan ne perdait jamais la lucidité de son esprit et remarquait toute chose. Du regard, il appela Mahmoud-Yalvatch, qui s'approcha.

— Quels sont ces hommes ?

— Lorsque, sur ton commandement, je traversai le désert, des brigands m'assaillirent; alors cet homme me rappela à la vie. N'est-il pas juste que je me soucie de lui à présent ?

— A cause de cela, je t'autorise à l'élever aux honneurs. Explique-moi donc pourquoi il porte un bonnet si haut.

— C'est un chercheur de science et un chantre musulman. Il sait tourner en toupie et dire la vérité. Le peuple respecte de tels savants et les comble de présents.

— Qu'il tourne en toupie devant moi. Je veux voir comment dansent les Musulmans.

Mahmoud-Yalvatch regagna sa place et dit au pèlerin :

— Notre souverain désire connaître les danses des derviches tourneurs. Tu sais que tu perdrais la tête si tu n'accomplissais pas la volonté de Gengis-khan. Donne-toi de la peine, je jouerai pour toi.

Hadji Rahim posa sur le tapis sa besace, son écuelle, son kiachkoul et son bâton. Puis il s'avança humblement au milieu du cercle formé par les feux rougeoyants. Alors il se redressa, à la manière des derviches de Bagdad : bras

étendus, paume droite tournée vers le sol, et paume gauche orientée vers le ciel. Puis il s'immobilisa ainsi quelques secondes. Mahmoud-Yalvatch fit jaillir de son chalumeau un air plaintif, vibrant tantôt comme des gémissements d'enfant, tantôt comme le cri d'alarme d'un loriot. Les musiciens frappaient doucement leurs tambours de basque. Hadji Rahim glissa silencieusement sur les dalles de pierre, autour des feux, et se mit à tourner, d'abord lentement, puis en accélérant son rythme; ses longs vêtements se gonflaient comme une bulle. Le chalumeau jouait de plus en plus plaintivement et anxieusement, tantôt s'apaisant, lorsque retentissaient les seuls tambours de basque, tantôt recommençant à sangloter.

Finalement, le danseur vira sur place aussi rapidement qu'une toupie et tomba enfin sur les mains, face contre terre.

Les noukers le relevèrent et l'étendirent près des scribes. Gengis-khan déclara :

— Je gratifie le sorcier boukharien d'une coupe de vin, afin que sa raison revienne dans sa tête tournante. Toutefois, nos danseurs sautent plus haut et chantent plus fort et plus gaiement. A présent, nous souhaitons entendre nos poètes.

Deux Mongols gagnèrent le centre de la place. Ayant croisé les jambes, ils s'assirent face à face. Le plus jeune commença :

Au souvenir des troupeaux bien-aimés,
Les juments frappent le sol en hennissant.
Au souvenir des mères bien-aimées,
Les jeunes femmes versent des larmes en gémissant.

Tous les guerriers, assis en rond, reprirent en chœur le refrain :

O ma richesse ! O ma gloire !

Le vieux barbe chanta à son tour :

Tu connaîtras la rapidité des chevaux de la steppe,
En filant ventre à terre par la plaine côtelée;
Tu connaîtras le courage des guerriers de la steppe,
En traversant le monde à la suite du kagan.

De nouveau, tous entonnèrent :

O ma richesse ! O ma gloire !

Le jeune chanteur poursuivit :

Si tu montes un cheval fougueux,
Les vastes espaces te seront proches.
Si tu vaincs un ennemi furieux,
Fini les guerres et les discordes.

Le refrain retentit à nouveau, puis le vieux barde poursuivit :

Tous ceux qui ont vu Gengis-khan
Savent qu'il n'est de héros plus admirable;
Aussi glorifions Gengis-khan
Par nos présents et par nos chants !

— Gloire à Gengis-khan ! s'écria l'assistance. Réjouissons-nous en ce jour, lança la foule. Tout le monde se mit à siffloter, à pousser des cris et à battre des mains.

Des danseurs pénétrèrent à l'intérieur du cercle et s'alignèrent sur deux files opposées. Aux chants des Mongols et au son des tambours de basque, ils commencèrent à s'agiter sur place, imitant les manières des ours, se dandinant, piétinant et se frappant adroitement les uns les autres de leurs semelles. Sortant soudain leurs cimeterres, ils exécutèrent des bonds, en brandissant leurs sabres dont l'acier étincela à la lueur pourpre des flammes.

Immobile et silencieux, Gengis-khan restait les yeux fixes, ardents comme braises, et serrait dans son poing sa large barbe rousse.

Les chants et les cris s'interrompirent... Un nouveau venu entonna un air grave et solennel, celui-là même que préférait le souverain :

Évoquons,
Évoquons les steppes mongoles,
Le bleu Keroulen, l'Oron doré[1] *!*
Trois fois trente
Tribus insoumises
Furent réduites en poussière
Par les troupes mongoles.
Nous jetterons aux peuples,
Terreur et flammes
Nous, fils de Gengis-khan
Qui apportons la mort.
Derrière nous, les sables
De quarante déserts
Sont empourprés
Du sang des vaincus.
« Abattez et sabrez,
Les jeunes et les vieux !
Que le lasso mongol
Tournoie sur le monde ! »
C'est ce qu'a ordonné
Dans le feu des incendies
Batyr Gengis-khan,
Fléau roux du ciel.
Il a dit : « Vos bouches,
Je les remplirai de sucre !
J'enroulerai autour de vos hanches,
La soie et le brocart !
Le monde est à moi !

1. Keroulen et Onon : principales rivières de la Mongolie, sur les bords desquelles se passa la jeunesse de Gengis-khan.

Je ne connais pas la peur !
J'attacherai à ma selle,
L'univers entier ! »
En avant ! En avant !
Coursiers aux jambes solides !
L'effroi des peuples
Devance vos ombres...
Nous ne ralentirons pas
Notre chasse impétueuse
Tant que nous n'aurons baigné
Nos coursiers fougueux
Dans les dernières vagues
Du Dernier Océan.

Tout en écoutant son poème préféré, Gengis-khan se balançait et fredonnait d'une voix basse et rauque. De grosses larmes coulaient de ses yeux et roulaient sur sa rude barbe rousse. D'un pan de sa pelisse de zibeline, il essuya son visage et jeta au barde un dinar d'or que celui-ci rattrapa, se prosternant et baisant la terre tandis que Gengis-khan avouait :

— Ce chant du lointain Keroulen ronge mon foie de tristesse... Je veux me réjouir ! Ohé, Mahmoud-Yalvatch ! Ordonne à ces jeunes filles de m'égayer et de me distraire par des mélodies agréables.

— Je sais, maître, ce que tu aimes et je vais le leur dire...

Mahmoud-Yalvatch avança gravement et posément vers la foule des femmes de Boukhara, avec lesquelles il s'entretint un instant.

— Choisissez, dit-il, un chœur où vous hurlerez comme les louves qui ont perdu leurs petits ! Que les vieillards hurlent avec vous !... Sinon votre nouveau souverain se mettra dans une telle colère que vous perdrez vos cheveux avec votre tête...

Les femmes commencèrent à sangloter, tandis que Mahmoud-Yalvatch reprenait dignement sa place auprès du souverain mongol.

Un garçon en tchalma bleue et en longue robe rayée se détacha du groupe des jeunes filles. Il se tourna vers elles et dit : « Ne craignez rien ! C'est moi qui vais chanter ! » Il commença d'une voix pure et tendre. Sa mélopée était triste : elle vogua solitaire sur la place silencieuse où seuls se faisaient entendre les crépitements des feux, les ébrouements des chevaux et le grondement sourd des tambours de basque.

O merveilleux Gulistan[1]*, contrée de la joie et des [chansons,*
Tu es devenu désert, tes jardins sont en feu !
Le Mongol, couvert de fourrures, règne ici à présent...
Tu baignes dans le sang, ô Khorezme blessé !

Les jeunes filles reprirent le refrain plaintif :

Seuls s'élèvent les pleurs des enfants et des captifs :
Na-a ! Na-a ! Na-a !

Après les jeunes filles, tous les vieillards de Boukhara enchaînèrent avec des sanglots désespérés :

O Khorezme ! O Khorezme !

L'adolescent poursuivit :

Le torrent coulait des montagnes enneigées, vers le [Zeravchan[2]*,*
Le sang et les larmes l'ont rendu amer...
La fumée noire monte en nuage, les cieux sont obscurcis;
Frères et pères ont péri au cours des combats !

1. Gulistan : « pays des roses ».
2. Zeravchan : « fleuve d'or » issu des monts Hissar au sud de Samarkand. Ses eaux irriguent artificiellement les champs des régions de Samarkand et de Boukhara.

Les jeunes filles musulmanes répétèrent le refrain :

Seuls s'élèvent les pleurs des enfants et des captives :
Na-a ! Na-a ! Na-a !

Les pleurs désespérés des vieillards de Boukhara se heurtèrent à nouveau :

O Khorezme ! O Khorezme !

De tous les Khorezmiens, Mahmoud-Yalvatch, froid et attentif, restait silencieux et regardait de coin les vieillards.

— Que chante ce garçon ? demanda Gengis-khan en soupirant. Pourquoi donc ceux-là sanglotent-ils tant ?

— Ils chantent ce qu'il te plaît d'entendre, expliqua Mahmoud-Yalvatch. Ils plaignent la mort de leur patrie et gémissent : « O Khorezme ! », parce que leur gloire passée s'est évanouie.

Le visage sombre de Gengis-khan se plissa en un réseau de rides; sa bouche se distendit pour un semblant de sourire. Il éclata de rire, et l'on eût dit qu'un vieux chien-loup se mettait à aboyer. De ses grandes mains, il frappa son ventre lourd.

— Voilà vraiment une chanson qui m'égaye ! Ce garçon hurle bien ! Il semble pleurer ! Que le monde entier se lamente quand rit le grand Gengis-khan !... Lorsque j'incline une tête insoumise sous mon genou, j'aime à regarder mon ennemi se tordre et demander grâce, tandis que les larmes du désespoir coulent sur ses joues amaigries[1]... Une mélodie aussi plaintive me plaît ! Je voudrais l'entendre souvent... D'où vient ce gamin ?

— Ce n'est pas un garçon, mais une fillette de Boukhara : Bent-Zankidja. Elle sait très bien lire et

1. Rachid ed-Din.

écrire; c'est pourquoi, comme les savants, elle porte une tchalma nouée. Elle était copiste chez le chroniqueur du shah.

— Une telle jeune fille est une captive de choix ! Je veux que, dans mes festins, elle ne cesse de faire entendre ses chants pitoyables pour que pleurent tous les Musulmans, tandis que je ris ! Nous ordonnons de distribuer à mes troupes toutes les jeunes filles prises à Boukhara. Quant à celle-ci, elle me suivra partout...

— Tes désirs seront accomplis, ô très haut !

Le souverain se leva. Les Mongols, assis autour de lui, firent de même, répandant par terre, « en l'honneur du dieu de la victoire », leurs coupes à demi pleines.

— Je vais poursuivre ma route, clama Gengis-khan. Qu'on amène mon coursier. Taïr-khan demeurera dans cette ville comme gouverneur. Que tout le monde lui obéisse.

Éclairé par la lueur des feux et par la pâle clarté de la demi-lune, le kagan enfourcha son coursier louvet. Les gardes du corps coururent vers leurs montures que surveillaient les vieillards de Boukhara. Quelques secondes après, une file de chevaux, faisant résonner sous leurs sabots les dalles de pierres, s'étirait sur la place, pour disparaître dans les rues sombres.

SECOND LIVRE

SOUS LE FOUET MONGOL

SIXIÈME PARTIE

OURAGAN SUR LE KHOREZME

I

MALHEUR A CEUX QUI DÉPOSENT LEURS ARMES

Ou bien nous fracasserons la tête de l'ennemi contre les pierres, ou bien il pendra nos corps au long des murs de la ville.
(D'un antique poème persan).

L'armée mongole était soumise à une discipline rigide, dont les règles avaient été fixées par Gengis-khan lui-même. Chaque cavalier connaissait sa place dans les divers groupes de dix, de cent et de mille. De grands détachements, composés de plusieurs milliers de guerriers, étaient commandés par des généraux qui recevaient leurs ordres particuliers des chefs de l'aile droite ou gauche de l'armée, quand ce n'était pas du kagan même.

Les vainqueurs remplirent bientôt tous les quartiers et rues de la riche et populeuse Boukhara. Ils étaient accompagnés par des vieillards et des tolmatchs[1] choisis parmi les marchands musulmans qui avaient jadis commercé avec les nomades mongols. Aux habitants effrayés, enfermés dans leurs maisons, ces interprètes annonçaient les décrets des nouveaux maîtres de la ville. A chaque carrefour apparurent des « karaouls », chargés de l'ordre.

1. Tolmatch : Interprète.

Taïr-khan, gouverneur mongol de la cité, s'installa dans la mosquée principale où, sur l'ordre de Gengis-khan, les doyens boukhariens avaient été rassemblés. Les vieillards présentèrent une liste détaillée de tous les riches habitants, indiquèrent les dépôts secrets de munitions jadis accumulées pour les troupes du khorezme-shah et révélèrent les entrepôts privés et les boutiques contenant des marchandises précieuses.

Des chameaux, des chevaux et des convois chargés arrivèrent bientôt de tous les coins de la ville vers la place principale. Les habitants apeurés amenaient des sacs de graines, des balles d'étoffes, des vêtements, des tapis, des vases précieux et d'autres produits ou objets. Tout cela, dont un tiers était réservé à Gengis-khan, souverain des Mongols, fut entreposé dans les mosquées.

Les citoyens aptes au travail furent envoyés pour combler le fossé profond qui entourait la citadelle ou s'était enfermé Ikhtiar-Kouchlou l'insoumis. Avec ses guerriers, celui-ci avait décidé de ne pas se rendre et de se battre jusqu'au dernier souffle. Il y avait, parmi les défenseurs de la forteresse, d'autres seigneurs dont le Mongol Gourkhan, qui avait fui Gengis-khan et était passé au service du khorezme-shah.

Les vainqueurs surveillaient les quelques milliers de jeunes et vieux Boukhariens occupés à travailler et à combler de terre et de planches les profonds fossés. Deux jours plus tard, on pouvait déjà s'approcher des hautes murailles où guettaient des défenseurs armés.

— Nous avons vite accompli notre travail, disaient les captifs. Nous allons voir maintenant à quelle vitesse nos ennemis escaladeront ces remparts.

Sur l'ordre des nouveaux maîtres, des charpentiers préparèrent une grande quantité de longues échelles. Alors les Mongols se jetèrent sur la foule et, la cinglant férocement de leurs fouets, commandèrent :

— Qu'attendez-vous donc ? Que lorgnez-vous ? Posez les échelles et grimpez !

Aucun Boukharien n'osait s'approcher des murs, d'où

tombaient des briques et d'où se déversaient eau et poix bouillantes.

Mais les guerriers, brandissant leurs glaives, cernèrent les malheureux et les frappèrent si impitoyablement que les habitants finirent par se jeter en avant, se protégeant de leurs bras. Leurs adversaires continuèrent à les sabrer, coupant doigts et mains.

Les interprètes incitaient la foule à grimper aux murailles.

Certains Boukhariens disaient :

— Grimper : c'est la mort; mais rester sur place, c'est également la mort. Escaladons plutôt la forteresse. Il se peut que les nôtres nous prennent en pitié et qu'ils cessent le combat !

Alors, ils s'emparèrent des échelles, les appliquèrent contre les murs et se mirent en branle, en criant :

— Nous sommes Musulmans, tout comme vous ! Déposez les armes et rendez-vous !

Les rebelles les laissèrent s'approcher, puis les culbutèrent, les criblant de pierres et de poutres et renversant les échelles. Ils clamèrent :

— Voyez ces chiens apeurés ! Retournez et tapez sur les Mongols ! Regardez-nous mourir en djahids, sans nous rendre ! Ne vous soumettez pas aux ennemis !

Debout sur les remparts, le seigneur Gourkhan lançait des projectiles en criant :

— Pourquoi les Mongols se cachent-ils derrière le dos de ces moutons obéissants ? Qu'ils montrent les premiers leur courage ! Où donc s'est caché Gengis-khan, ce vieillard au visage acide, ce roquet roux qui dévore les petits enfants ?

Et Gourkhan luttait désespérément de son glaive; celui-ci s'étant brisé, il s'empara d'une hache et repoussa les assaillants, jusqu'à ce qu'il tombe, percé de flèches.

Entre-temps, l'ennemi, ayant fait avancer des catapultes chinoises, lançait de grandes flèches embrasées, entourées d'étoupe et de résine, ainsi que des pots

remplis d'un liquide inflammable. Des incendies éclatèrent bientôt dans la forteresse.

Le siège de la citadelle dura douze jours. Enfin, après avoir anéanti la presque totalité des défenseurs, les Mongols pénétrèrent dans l'enceinte et s'enparèrent des rares blessés qui subsistaient encore.

Ils furent stupéfaits d'apprendre que seuls quatre cents hommes avaient tenu en échec la grande armée. Ces braves avaient péri sans se soumettre. Si tous les habitants s'étaient défendus avec autant de fermeté dans ces murs imprenables, les envahisseurs n'auraient pu s'emparer de l'antique cité, ni en six mois, ni même en un an et les Boukhariens n'auraient certes pas éprouvé la tragique destinée qu'ils s'étaient réservée eux-mêmes.

Lorsque la mosquée fut comble des présents remis aux vainqueurs, une nouvelle ordonnance fut édictée :

« Tous les habitants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, devront sortir dans les champs, laisser dans leurs demeures tous leurs biens et n'emporter rien que leurs vêtements ! »

Les interprètes leur expliquèrent :

« Ne vous inquiétez pas. Il y a partout des sentinelles. Vos biens seront préservés comme il convient. On vous fait sortir pour vous recenser et dans le but de répartir équitablement les impôts. Celui, qui enfreignant les ordres, restera dans la ville, sera tué sur place. »

Au matin, toute la population s'exécuta. Les pères menaient leurs enfants par la main, les femmes portaient les tout-petits; même les vieux et les vieilles, qui n'étaient pas sortis de chez eux depuis des années, s'en furent, s'agrippant les uns aux autres.

Des patrouilles passèrent dans toutes les rues frappant aux portes et criant :

— Der-Khal ! Khoch-Khal[1] !

1. « En vitesse et avec plus d'entrain !!! ».

Les citadins franchirent les onze portes pour s'installer dans les champs qui cernaient la ville. La garde ne laissa revenir personne.

Alors on put se rendre nettement compte de l'importance de la population qui demeurait dans la « noble Boukhara » : elle était deux ou trois fois supérieure en nombre aux effectifs ennemis !

Les Mongols, accompagnés des interprètes, passèrent d'abord dans la foule, s'informant s'il y avait là quelques artisans et leur demandant quel métier ils exerçaient. Puis ils les groupèrent à l'écart. Ensuite les hommes jeunes et solides furent massés et entourés de cavaliers.

Enfin les Mongols recherchèrent les jolies femmes, les jeunes filles et les enfants et les isolèrent. Chacun comprit alors qu'il allait être séparé de ses parents, et probablement pour toujours. Des cris et des sanglots se firent entendre, des larmes de désespoir coulèrent.

Tout comme les bouchers choisissent au marché avec indifférence, pour les chasser ensuite à coups de bâton vers les abattoirs, les vaches beuglantes ou les chèvres qui bêlent plaintivement, ainsi les nouveaux maîtres de Boukhara fouettaient les hommes, les prenaient dans leur lasso, puis, cinglant leurs chevaux, les arrachaient à la foule.

La terreur que les Mongols inspiraient était si forte que les Boukhariens ne résistaient même pas.

Quelques époux ou pères, affolés de chagrin, en voyant leurs filles ou leurs femmes traînées dans la poussière à la suite des bourreaux se jetaient vers elles pour essayer de les sauver. Mais les barbares les piétinaient sous leurs chevaux ou bien, les frappant à la tête de matraques métalliques, les jetaient à terre.

Dans la foule, on comptait également des savants qui, au cours des longues années passées dans les mosquées, avaient transmis à leurs élèves leurs vastes connaissances. Deux de ces érudits restèrent épouvantés en voyant autour d'eux tant de violences inhumaines.

— Ces païens pillent les mosquées, dit le premier. Les

sabots de leurs chevaux foulent les feuillets des livres de sagesse. Ils enlèvent et écrasent les nouveau-nés, violent les jeunes filles devant les yeux de leurs pères. Est-il possible que nous endurions cela ?

L'autre savant, Roukh ed-Din Imam-Zadé, très célèbre dans la ville répondit :

— Tais-toi ! C'est le vent de la colère d'Allah qui passe, et la paille, emportée par le vent, n'a pas la parole !

Cependant le vieux Roukn ed-Din ne put demeurer longtemps patient et soumis. Devant la cruauté que les Mongols manifestaient envers les femmes, Roukn ed-Din et son fils voulurent intervenir. Alors, ils furent tués sur place. Bien d'autres endurèrent le même supplice : voyant la honte et l'humiliation infligées à leurs familles, ils se lançaient pour les défendre et tombaient sous les coups meurtriers des ennemis.

Ce fut un jour horrible; seuls retentissaient les cris, les gémissements des mourants, les pleurs des femmes et des enfants, séparés à jamais de leurs pères, époux ou frères. Les hommes étaient impuissants à aider en quoi que ce soit, et se souvenaient des paroles du poète :

« Celui qui ne sait pas maintenir fermement la poignée noire de son glaive, voit bientôt se retourner contre lui sa lame tranchante. »

Les Mongols revinrent dans les rues désertes et abandonnées. Lorsqu'ils se furent éparpillés dans les maisons et qu'ils eurent chargé sur leurs chevaux les objets pillés, la ville commença à brûler de tous côtés à la fois. Des flammes et une fumée noire, voilant le soleil, s'élevèrent bientôt au-dessus de l'agglomération. Les bâtiments étaient légers, construits de bois et d'argile et la cité se transforma rapidement en un brasier immense. Seule la mosquée principale et les murs de quelques palais, édifiés en briques, demeurèrent.

Les Mongols, fuyant devant le feu déchaîné, partirent à fond de train, abandonnant tout leur butin. Bien des années, la ville resta, tel un monceau de ruines consumées, le repaire des seuls hiboux et des chacals.

II

LES ANCIENS DE SAMARKAND LIVRENT LEUR VILLE

Tout est une proie pour votre débauche et votre plaisir.
Les doigts de vos mains sont tachés non pas de henné, mais de sang !
(Risa Tevfik).

Au début du printemps de l'Année du Dragon (1220), Gengis-khan quitta Boukhara pour Samarkand et ses troupes longèrent les rives du Zeravchan. N'exerçant cette fois aucune persécution particulière contre ceux qui se soumettaient, le kagan confia à certains détachements le soin d'assiéger Saripoul et Daboussié, lesquelles avaient fermé leurs portes devant les Mongols.

Arrivé à Samarkand, le Conquérant choisit pour résidence le Kekseraï, palais du khorezme-shah situé en dehors de la cité. C'est là que se rassemblèrent les armées commandées par ses quatre fils, ainsi que la masse des prisonniers, chassés à coups de fouet, comme du bétail. Tous les bataillons s'installèrent autour des faubourgs en un cercle continu.

De toutes les villes du Khorezme, Samarkand était la mieux fortifiée. Ses vieux remparts, que leur épaisseur rendait inaccessibles, étaient munis de portes de fer, de tourelles et de meurtrières. La garnison comptait cent dix mille guerriers. Soixante mille d'entre eux parlaient des dialectes turcs; c'étaient surtout des Kiptchaks; les autres

troupes étaient composées de Tadjiks, de Gourets, de Kara-Kitaïs et d'autres peuplades. Le khorezme-shah comptait beaucoup, pour la défense, sur vingt éléphants de guerre à l'aspect terrifiant. En outre, il restait possible de réunir toute une armée de volontaires, levée parmi la population civile, composée des artisans et de leurs innombrables esclaves.

Si un général aussi expert et indomptable que Kaïr-khan ou que Timour-Melik avait été chargé de tenir la place forte, celle-ci aurait pu résister longtemps — pas moins d'une année — jusqu'à ce que les vivres fassent défaut. Mais le khorezme-shah avait confié cette mission à son oncle, propre frère de la détestable reine-mère Tourkhan-Khatoun. L'arrogant Tougaï-khan n'avait jamais commandé de guerriers.

Pendant deux jours, Gengis-khan fit lui-même le tour de la ville, examinant les murs, les remparts, les profonds fossés remplis d'eau jusqu'aux bords, recherchant les points faibles et méditant son plan d'attaque.

*
**

Afin de dissimuler leurs forces réelles et d'effrayer les assiégés, les Mongols disposèrent les prisonniers en ordre de combat et remirent un étendard à chaque groupe de dix. De loin, les citadins crurent que la ville était entourée d'un nombre infini d'ennemis.

Les chefs turcs Ali-Er-khan, Siundj-khan et Balan-khan tentèrent une sortie avec leurs Kiptchaks. Des mêlées opiniâtres s'engagèrent. Bien que les Musulmans aient fait quelques prisonniers, ils avaient perdu eux-mêmes près de mille hommes et revinrent s'abriter derrière les murs.

Le lendemain, ils refusaient déjà de quitter la forteresse. Alors les volontaires, enrôlés parmi la population, chargèrent les Mongols, qui simulèrent la fuite. Les Samarkandais, les ayant poursuivis, tombèrent dans une embuscade : les guerriers se jetèrent sur eux de tous

côtés, leur coupant la retraite et les massacrant sans merci.

Quelques rares rescapés purent seuls regagner leurs quartiers.

Au matin du troisième jour, Gengis-khan monta sur son cheval et dirigea personnellement l'assaut. Il disposa ses troupes autour des remparts et devant toutes les issues. Les Mongols assaillaient tous ceux qui s'aventuraient au-dehors, les frappant de flèches lancées par des grands arcs bien tendus et portant loin; ils combattirent les risque-tout jusqu'au soir, où chacun des antagonistes rejoignit son camp respectif.

Cette nuit-là, les personnalités les plus notables de Samarkand : le chef des cadis, le cheik-oul-islam, sommité religieuse, et les imams, gardiens des mosquées, tinrent une réunion nocturne et décidèrent de se rendre humblement. Au matin, ils se dirigèrent vers le camp du kagan, pour solliciter de lui la grâce de la cité assiégée. Gengis-khan « promit de les préserver de sa colère et les autorisa à rentrer chez eux[1] ». L'ambassade s'en revint avec joie. Alors, à part un groupe d'audacieux qui se renfermèrent dans la citadelle, les khans kiptchaks avec Tougaï-khan à leur tête, s'empressèrent d'aller s'incliner devant l'ennemi, pour lui proposer leurs services que Gengis-khan, en riant, agréa avec bienveillance.

Au matin du sixième jour de siège, les principales portes furent ouvertes et les Mongols firent irruption dans la capitale du khorezme-shah. Ils ordonnèrent aussitôt à leurs prisonniers d'abattre les murailles de la cité.

Néanmoins, malgré la promesse de Gengis-khan, tous les hommes et les femmes de Samarkand, groupés par cent, furent rabattus vers un champ, où les vainqueurs les dévalisèrent carrément et leur firent violence. Seuls, restèrent saufs très peu de gens, désignés par les traîtres. Le chef des cadis, et le cheik-oul-islam furent de ceux-là.

1. Khondemir.

On avisa la population que les soldats seraient autorisés à verser impunément le sang de tous ceux qui tenteraient de se dissimuler dans les maisons, à l'heure où les habitants devaient se rassembler dans le champ. Profitant de cette ordonnance, les cruels massacrèrent une multitude de civils.

Les troupes kiptchakes, fortes de trente mille guerriers, ayant à leur tête Tougaï-khan, oncle du khorezme-shah, quittèrent la ville, avec leurs femmes et leurs enfants, pour aller servir l'ennemi. Celui-ci leur ordonna de déposer les armes, promettant en échange des sabres mongols. Il déclara que les Kiptchaks, étant entrés au service de Gengis-khan, devaient avoir l'aspect de ses soldats. Aussi leurs cheveux furent-ils coupés en demi-lune autour de leur tête. Les vainqueurs leur réservèrent une vallée où ils furent autorisés à s'établir. Les Kiptchaks y montèrent leurs tentes et s'y installèrent avec leurs familles. Au lendemain, les Tatars les chargeaient à l'improviste et les exterminaient, emportant leurs biens. Les quelques rescapés déclarèrent, en parlant de leurs frères massacrés : « Ils n'eurent pas assez de courage pour combattre, ni même pour fuir. »

Cette nuit-là, mille djiguites acharnés, commandés par Ali-Er-khan sortirent de la citadelle. Ils se frayèrent hardiment un passage parmi les rangs ennemis et, profitant de l'obscurité, disparurent. Plus tard, ils réussirent à rejoindre les troupes de Djelal ed-Din.

Les hommes restés pour défendre la forteresse, poursuivirent la lutte. Alors les envahisseurs détruisirent les digues du canal Djakerdiz, dont le lit était artificiellement recouvert de plomb. L'eau inonda les environs et rongea les murs, si bien que les assaillants pénétrèrent par des brèches dans la citadelle où ils massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent.

Parmi la foule rassemblée dans le champ, les vainqueurs choisirent les artisans qu'ils emmenèrent dans leur lointaine contrée. Or, ces habiles ouvriers étaient célèbres pour leur fabrication du papier de chiffons, du

brocart, des tissus de soie argentée, des peaux tannées, des harnais de chevaux, des grands chaudrons de cuivre, des coupes d'argent et de métal, des couteaux, aiguilles, armes, arcs, carquois, et quantité d'autres objets précieux. Les plus adroits furent livrés comme esclaves aux fils et aux parents de Gengis-khan et envoyés en Mongolie où ils constituèrent plus tard des bourgades spéciales d'artisans.

Les Mongols appliquèrent plus d'une fois de telles méthodes, si bien que Samarkand et ses environs demeurèrent pour longtemps dépeuplés.

Après la prise de la citadelle, Gengis-khan traversa la ville où gisaient en tas des cadavres, puis il revint dans son palais. Le parc ombrageux tempérait les premières chaleurs que le souverain ne pouvait supporter. La terrible puanteur que provoquaient les cadavres en décomposition ne permettait pas de rester dans l'agglomération, aussi les derniers citadins durent-ils s'enfuir.

III

NULLE PART LE KHOREZME-SHAH NE TROUVE DE REFUGE

Lorsqu'un homme perd courage,
son coursier se refuse à galoper.
(Proverbe oriental).

Tandis que l'ennemi pillait les terres du Khorezme, le shah Mouhammed se trouvait loin de sa contrée. Attendant l'évolution des événements, il occupait avec un petit détachement la ville de Kelif, sur les rives du Djeihoun.

— Mon but, disait-il, est d'interdire aux Mongols la traversée du fleuve. Je rassemblerai bientôt en Iran une immense armée nouvelle qui me permettra de chasser ces horribles païens.

Au sommet d'un roc, surplombant le cours d'eau, s'élevait une étroite tour, à laquelle s'adossaient de petites huttes plates. Une antique muraille de pierre les entourait d'un cercle irrégulier.

C'est ici que séjournait le khorezme-shah, plongé dans son chagrin et ses méditations. Une sentinelle continuellement aux aguets sur le toit de la tour surveillait le nord. Des feux s'allumaient au loin dans la nuit, sur les collines et le jour, des colonnes de poussière renseignaient sur les mouvements ennemis.

Parfois Mouhammed descendait vers le Djeihoun où se pressaient de lourdes barques à la proue surélevée; là, le

shah contemplait l'eau trouble et rapide, enserrée entre les rives rocheuses. Une grande partie de ses troupes avait peu à peu gagné l'autre berge, où se dressaient, sur des collines, les édifices de l'antique ville de Kelif.

Jadis Iskender l'invincible et ses soldats, serrant contre leur poitrine des peaux de chèvre gonflées d'air, avaient traversé ici même l'étroit fleuve impétueux.

*
**

Quand débuta le siège de Samarkand, le khorezme-shah avait envoyé à deux reprises des renforts aux assiégés : d'abord dix mille cavaliers, puis vingt mille autres. Toutefois ces contingents n'avaient pas osé s'approcher de la capitale et étaient rentrés à Kelif, déclarant qu'il fallait s'attendre d'un jour à l'autre à la chute de Samarkand, et que, par conséquent, toute aide eût été vaine.

Inantch-khan arriva à Kelif avec deux centaines de combattants harassés et couverts de blessures; c'était là tout ce qui restait du détachement parti de nuit de Boukhara. Les Tatars avaient rejoint ces djiguites sur les bords du Djeihoun, avaient massacré presque tous les hommes, dont bien peu avaient réussi à se sauver. Kourban-Kyzyk figurait parmi les survivants.

Le khorezme-shah fut extrêmement ébranlé en apprenant que des troupes aussi nombreuses, laissées pour défendre Boukhara, avaient péri sans utilité et sans gloire. Pendant longtemps, il ne put ni penser, ni prendre aucune décision. Il remarquait que les khans des districts voisins se soustrayaient à ses commandements et ne se présentaient pas à ses convocations. De tous côtés parvenaient des nouvelles annonçant des trahisons et l'informant que des transfuges rejoignaient le camp adverse. Le khorezme-shah constatait que l'ordre établi se désagrégeait, que les fondements de son pouvoir se disloquaient, tandis que les manifestations de dévouement et de soumission se dispersaient comme poussière au vent.

C'est alors que Mouhammed monta dans un grand bateau, sur lequel des djiguites amenèrent, ainsi que d'étroites caisses de cuir contenant son or et ses trésors, le cheval bai préféré du padishah. L'embarcation quitta la rive et, bien que le courant l'eût entraînée avec rapidité, les rameurs furent obligés de manier énergiquement avirons et perches pour parvenir jusqu'à la rive iranienne.

Les roches à fleur d'eau ne permirent pas au lourd bateau d'accoster. Alors le vekil ordonna à un grand guerrier décharné, employé comme rameur, de transporter le shah du bateau sur la berge.

Arrivé sur la terre ferme, Mouhammed demanda :

— Comment te nommes-tu et d'où viens-tu ?

— Je suis Kourban-Kyzyk[1], le laboureur. J'ai laissé ma famille sur un lopin de terre que me donne en fermage Inantch-khan. C'est avec ce dernier que je me suis sauvé de Boukhara. Lorsque de nuit nous avons tenté notre sortie, j'ai presque atteint la tente jaune du khan tatar et j'ai bien cru que nous allions le massacrer, mais nos djiguites ont flanché, je ne sais pourquoi, et ont fait volte-face en direction du Djeihoun. Mon étalon gris a filé avec eux, comme s'il s'emballait.

— Pourquoi t'appelle-t-on Kourban-le-Plaisantin ? demanda le shah. Tu n'as pas du tout l'air drôle.

— On m'appelle Kourban-le-Plaisantin parce que, pour mon grand dommage, je dis toujours la vérité, et que je la dis toujours mal à propos. Je ne sais jamais ce qu'il convient d'avouer et ce qu'il faut taire. C'est pourquoi on m'a surnommé « le Plaisantin ». On me bat quand je dis la vérité; mais, ne craignez rien, je ne manque jamais de rendre la monnaie.

— M'avais-tu jamais rencontré avant ce jour ?

— Non, je ne t'avais jamais vu, mais j'ai bien pensé souvent à toi. Chaque fois qu'on nous extorquait des impôts, le hakim disait que « c'était pour le shah ». Alors nous pensions à toi.

1. Kyzyk : signifie « plaisantin ».

Mouhammed se mit à rire. Il demanda un dinar d'or à son vekil et le remit à Kourban.

— Que ce guerrier me suive ! Il sait habilement vous faire franchir les fossés et il me dira toute la vérité.

— Je t'obéirai, grand padishah, dit Kourban. Je n'ai pas plus de peine à te porter qu'à charrier un grand sac de graines. Permets-moi cependant de passer encore une fois sur l'autre rive, afin d'y prendre mes bottes.

— Je t'y autorise.

Le padishah monta sur son coursier et regarda le grand Kourban, avec son long cou maigre. Ayant retroussé au-dessus de ses genoux ses culottes bouffantes toutes mouillées, il aidait à transporter les précieuses caisses de cuir.

Puis le bateau, emportant Kourban, traversa le fleuve.

Le khorezme-shah commençait à peine à gravir sur son cheval bai la route abrupte, que l'alarme fut donnée sur l'autre rive. Chacun montrait le nord où, dans le lointain, tourbillonnaient cinq épaisses colonnes de fumée.

C'était un signe terrible : les ennemis approchaient en grand nombre.

— Qu'on laisse immédiatement dériver les bateaux ! ordonna Mouhammed. Il ne faut pas permettre aux Tatars de passer de notre côté.

Et il mit au galop son cheval bai.

*
**

Partis à la recherche du khorezme-shah, vingt mille Tatars, commandés par Djébé-Noyon et Souboudaï-Bagatour, arrivèrent sur les bords du Djeihoun.

Personne n'entrava leur passage. La berge était déserte; toute la population de Kelif avait fui. N'ayant pas trouvé de bateaux, les Tatars, pour exécuter l'ordre donné par Gengis-khan, de « filer sans s'arrêter », construisirent avec des arbres des sortes d'auges, les

couvrirent de peaux de bœuf et y déposèrent leurs armes et leurs vêtements.

Ayant fait descendre les chevaux dans l'eau, ils s'agrippèrent à leurs queues et fixèrent les auges de telle façon que les chevaux traînaient les hommes, et les hommes les auges.

Ainsi, tous les Tatars traversèrent en un jour l'impétueux Djeihoun[1].

Le khorezme-shah, fuyant rapidement vers l'occident, était déjà loin.

La majeure partie de ses troupes était composée de Kiptchaks. Ceux-ci complotaient. Cependant, quelqu'un avertit Mouhammed qui désormais, chaque soir, quitta la tente où il était censé passer la nuit. Or, un matin, le feutre de celle-là fut trouvé entièrement lacéré par les flèches kiptchakes.

Les craintes du khorezme-shah s'accrurent. Se hâtant, changeant sans cesse de direction, ne sachant où se réfugier, il conseillait partout aux habitants de fortifier les villes, de s'en remettre à l'épaisseur des murs et d'éviter le combat. La terreur ne faisait que croître dans la population et bien des gens s'enfuirent dans les montagnes.

A peine arrivé dans Nichapour, protégée par une ligne de hauteurs, Mouhammed, afin de dissiper son chagrin, s'étourdit dans les festins et les réjouissances.

Cependant, les Tatars le poursuivaient sans arrêt et s'informaient partout de la route qu'il avait prise. Lorsqu'on connut à Nichapour que les Mongols étaient proches, le shah déclara qu'il partait à la chasse et disparut avec un faible groupe de cavaliers qui effacèrent ses traces.

Les Tatars, après avoir saccagé en chemin Touss, Zava et Rey, ainsi que plusieurs autres cités, arrivèrent à fond de train à Nichapour, d'où ils envoyèrent plusieurs petites escouades dans différentes régions, afin de

1. Rachid ed-Din.

s'enquérir du chemin suivi par le khorezme-shah. Pillant chaque ville et chaque village, incendiant et dévastant tout, ils n'avaient pitié de personne : ni des femmes, ni des vieillards, ni même des enfants.

Mouhammed rassembla à nouveau d'importants contingents. Alors que son détachement était déjà fort de vingt mille cavaliers, le khorezme-shah, arrivé dans la plaine de Daouletabad, aux environs de Hamadan, se vit soudain entouré d'ennemis. Ceux-ci massacrèrent la majeure partie de son armée. Mouhammed, déguisé en paysan, monté sur un cheval ordinaire mais solide, participa à la bataille. Ce fut sa dernière rencontre avec les Tatars. Bien que les forces adverses n'aient pas surpassé celles des Musulmans, le shah, préoccupé de son seul salut, ne sut pas gagner la victoire.

Sans le reconnaître, quelques Mongols le visèrent de leurs flèches et blessèrent son cheval, mais Mouhammed parvint à s'enfuir dans les montagnes où ses poursuivants perdirent définitivement sa piste.

Alors, les Tatars partirent vers l'occident, vers Zendjan et Kazvine; ils écrasèrent les troupes khorezminéennes commandées par Bek-Teguine et Kioutch-Bouka-khan et, par l'Azerbaïdjan, gagnèrent la steppe de Mougansk, où, en des rencontres sanglantes, ils se heurtèrent aux Géorgiens.

Ils ne s'arrêtaient nulle part, s'emparaient de la nourriture et des vêtements qui leur étaient nécessaires; accaparaient l'or et l'argent et continuaient leur marche. Se souvenant de l'importance de la mission que Gengis-khan leur avait confiée, ils avançaient nuit et jour, abrégeant leurs haltes et traquant le khorezme-shah.

Dans les lieux habités, les Tatars enlevaient les meilleurs chevaux dont ils faisaient leurs coursiers. Chaque cavalier emmenait avec lui une seconde monture; certains même en possédaient davantage. En route, ils changeaient de bête et c'est pourquoi ils pouvaient franchir en vingt-quatre heures des distances considérables pour surgir subitement là où on ne les attendait pas.

IV

UNE ILE DE LA MER D'ABESKOUN

Qui me rendra mon armée
Et vengera ma défaite ?
Qui me restituera mon royaume ?
Qui l'enlèvera à l'ennemi ?

(Extrait d'une légende turque.)

Le shah Mouhammed arriva dans le district de Dianouï et, sans avoir été reconnu, s'arrêta près de la ville d'Amol. Les émirs locaux l'accueillirent avec honneur et se déclarèrent prêts à le servir. Il ne restait presque personne de la grande suite du shah. Malade, à bout de forces, il demanda conseil aux plus vieux émirs qui jouissaient de sa confiance, et, plein de découragement, il répétait :

— Existe-t-il sur terre un lieu paisible où je puisse me garder de la foudre tatare ?

Tout le monde fut d'accord pour estimer que le souverain devait prendre un bateau afin de se réfugier dans l'une des îles de la mer d'Abeskoun[1]. Suivant ce conseil, le khorezme-shah gagna un îlot solitaire complètement désert[2].

1. Ancienne dénomination de la mer Caspienne.
2. Au XIII[e] siècle, le niveau de la mer Caspienne était différent du niveau actuel. Les îles, qui émergeaient à cette époque, ont disparu depuis.

Les fils de Mouhammed : Ozlag-shah, Ak-shah et Djelal ed-Din le rejoignirent bientôt. Alors, le khorezme-shah édicta un décret par lequel il désignait comme héritier du trône, en place du jeune Ozlag-shah, Djelal ed-Din, qu'il avait jadis persécuté et humilié.

— Aujourd'hui, seul Djelal ed-Din est capable de sauver le royaume, avoua Mouhammed. Ne craignant pas les ennemis, il cherche au contraire à les combattre. Je fais serment que si, après les victoires de mon fils, Allah me rend à nouveau le pouvoir, la bienveillance et la vérité seules régneront sur mes terres.

Alors le khorezme-shah remit à Djelal ed-Din son sabre à poignée de diamant, lui conféra le titre de « sultan » et ordonna à ses fils de jurer à leur aîné fidélité et obéissance.

Après avoir accepté le glaive, le sultan Djelal ed-Din déclara :

— Je reçois le gouvernement du Khorezme alors que les Tatars ont envahi mon pays. Je deviens commandant des armées, alors qu'il ne reste de celles-ci que leurs noms. Elles sont dispersées comme les feuilles après la tempête. Mais, en cette nuit sombre qui couvre les contrées musulmanes, j'allumerai dans les montagnes les feux de la lutte et je rassemblerai les braves.

Djelal ed-Din prit congé de son père et s'en fut en hâte vers de nouveaux combats. Tous quittèrent également Mouhammed, qui resta seul dans l'île sablonneuse de la mer d'Abeskoun.

*
**

Lorsque la lourde embarcation goudronnée se fut éloignée du rivage, le khorezme-shah, sombre et pensif, resta longtemps sur un banc de sable, suivant des yeux les rameurs turkmènes qui hissaient la grande voile grise, tandis que les fils du shah et l'émir d'Astrabad, debout dans la barque, mains croisées, n'osaient se retourner tant que le regard du padishah restait fixé sur eux.

Le vent gonfla la voile, le bateau tangua et, plongeant dans les vagues, s'éloigna rapidement vers les montagnes bleues embrumées. A présent, les derniers liens qui unissaient le khorezme-shah à sa patrie et à ses vassaux constamment mécontents et révoltés, étaient rompus. Il n'était plus menacé ni par l'invasion des Tatars, ni par l'ombre ténébreuse du roux Gengis-khan. Les infatigables Djébé et Souboudaï, filant sur ses traces, ne parviendraient certes pas ici.

Là, au milieu de la plaine marine infinie, on pouvait se souvenir avec tristesse du passé, apprécier calmement le présent et, sans se hâter, penser à l'avenir. Le khorezme-shah disposait d'assez de vivres pour un mois : le gouverneur d'Astrabad avait ordonné de dresser dans un vallon, entre deux collines de sable, une yourte de feutre, où un chaudron, un sac de riz, de la graisse de mouton, un seau de cuir, une hache et d'autres objets indispensables furent portés. Désormais le shah vivrait en derviche et cuirait lui-même sa nourriture quotidienne.

Le bateau était déjà très loin, cependant Mouhammed restait toujours immobile, plongé dans ses pensées. Enfin il s'étendit sur le sable chaud et sec pour sommeiller, réchauffé par le soleil et effleuré par un léger vent marin.

Un froissement et des murmures le forcèrent à reprendre conscience. Il perçut vaguement ces paroles : « Il est grand, il est fort. »

Qui donc pouvait faire entendre sa voix dans ce lieu désert ? Encore des ennemis ? Le shah regarda autour de lui. Là-bas, sur une hauteur, entre des touffes d'herbes blanchâtres, une tête, coiffée d'un bonnet de mouton noir, avait surgi pour disparaître aussitôt. Mouhammed n'avait pas d'armes sur lui : son arc, ses flèches et sa hache se trouvaient dans la yourte. Le shah grimpa en hâte sur le tertre. Quelques hommes en guenilles, pieds nus, s'enfuyaient sur le terrain argileux. Parmi eux, une créature effrayante se traînait maladroitement sur quatre moignons.

« J'ai ordonné au gouverneur d'Astrabad de me laisser

dans une île absolument déserte ! D'où viennent donc ces gens ? » Et Mouhammed se dirigea, troublé, vers sa tente d'où s'élevait une fumée. Une dizaine de monstres y étaient assis en demi-cercle. Quels étaient donc ces êtres qui n'avaient presque plus figure humaine ? Tout gonflés et couverts d'abcès et de plaies, ils semblaient avoir des gueules de lion tuméfiées.

— Qui es-tu ? s'écria l'une des créatures. Pourquoi es-tu venu ici ? Chassés de partout, nous avons occupé cette île.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Nous sommes maudits d'Allah. Nous venons de débarquer aujourd'hui et nous comptons nous occuper de pêche.

— Ne vois-tu donc pas ? Nous sommes tous des lépreux. Bien qu'encore vivants, nous nous décomposons lentement comme des cadavres. Regarde : celui-ci a perdu tous ses doigts. Cet autre a vu ses pieds s'effriter, ainsi que ses bras jusqu'au coude; il marche à quatre pattes, tel un ours. L'œil de celui-là s'est écoulé; quant à cet autre, sa langue s'est désagrégée et il est devenu muet...

Mouhammed se taisait et pensait au bateau qui, devenu un point noir, s'éloignait vers le rivage lointain.

— Nous avons tous prié pour qu'Allah nous vienne en aide. Il nous a pris en pitié et t'a envoyé vers nous.

— Comment pourrais-je donc vous aider ?

L'un des monstres se leva. Plus fort et plus grand que les autres, il tenait une hache.

— Je suis le cheik de notre communauté; ici, au royaume des maudits, chacun doit m'obéir. Celui qui refusera d'accomplir mes ordres sera tué. Tu es sain et solide. Nous t'admettons dans notre confrérie; tu tireras nos filets, tu porteras notre eau et notre bois. Bien peu d'entre nous sont assez forts pour le faire. Dans cette yourte qu'Allah nous donne, nous avons trouvé un chaudron, du riz, de la farine, une cruche pleine d'huile et de la graisse de mouton. A présent, tu vivras avec nous

et tu ôteras tes vêtements. Nous les porterons chacun à notre tour, car toi, tu n'en as plus besoin.

Mouhammed se tourna et, haletant, courut vers le rivage. Les lépreux le suivirent et, rassemblés en haut du monticule, l'observèrent. Le khorezme-shah gagna le banc de sable, ramassa des branches sèches rejetées par la mer, édifia un feu de camp et l'alluma. Une colonne de fumée épaisse s'éleva en nuage vers le ciel.

« De la terre ferme, ils apercevront ce brasier et leur barque reviendra pour me chercher », murmurait Mouhammed, ne pensant qu'à l'esquif disparu dans la brume lointaine. « Qu'il y ait la guerre, que les cavaliers tatars galopent là-bas, qu'importe; les hommes sont vivants et sains. Ils s'y haïssent, se tourmentent, pleurent et rient; vivre parmi eux serait une joie après un séjour sur cette île des morts vivants. »

Conformément à la promesse faite à Mouhammed, une barque accosta dans l'île quinze jours plus tard. Accompagné de quelques djiguites, Timour-Melik, chef d'armée du khorezmez-shah, en descendit. Il ne trouva pas immédiatement celui qu'il cherchait; pourtant il finit par le découvrir étendu sur la plage, complètement nu. Un corbeau, perché sur sa tête, lui becquetait les yeux.

Timour-Melik fit le tour de l'île et dénicha les lépreux, qui, effrayés, s'étaient cachés dans les buissons. Il les interrogea sur ce qui s'était passé. Voici ce que les monstres lui racontèrent :

— Nous avons vu que tous ceux qui accompagnaient cet homme se prosternaient devant lui et l'appelaient padishah. D'après ce que disent les anciens, nous savions qu'un lépreux qui revêtait les habits d'un shah ou d'un sultan guérissait et que ses blessures se cicatrisaient. C'est pourquoi nous avons dépouillé cet inconnu. Nous l'avons appelé pour manger; nous lui avons apporté des vivres; mais il a refusé de se nourrir. Étendu et silencieux comme maintenant, il ne songeait qu'à entretenir son feu. Tous ses vêtements sont en bon état. Nous nous

sommes convaincus que cet homme n'était pas sultan, car aucun de nous n'a guéri.

— Laisse-nous les exterminer ! s'écria l'un des djiguites.

— Ne souillons pas nos lames claires de leur sang empoisonné ! rugit un autre guerrier qui perça d'une flèche le cheik des lépreux.

Tous les monstres s'enfuirent aussitôt en poussant des cris désespérés.

— Laissez-les ! s'écria Timour-Melik. Ils sont déjà punis par Allah. Je suis bien plus malheureux qu'eux ! Toute ma vie, j'ai lutté pour la grandeur des shahs du Khorezme. J'ai versé mon sang, croyant que Mouhammed serait invincible, tel un nouvel Iskender, et qu'au jour des malheurs populaires, il conduirait les troupes musulmanes téméraires vers des victoires glorieuses. Aujourd'hui, j'ai honte de mes blessures, je regrette mes années de jeunesse, perdues à défendre un mirage. Voici celui qui, ayant une armée immense, pouvait soumettre l'univers; à présent, il n'a même plus la force de bouger son bras pour chasser un corbeau. Il gît là, oublié de tous, sans un seul vêtement pour voiler sa nudité, sans la moindre poignée de terre natale pour recouvrir sa tombe. Je n'ai plus que faire d'être guerrier ! Je n'aurai jamais assez de larmes pour laver les erreurs amères qui me brûlent...

Timour-Melik saisit son cimeterre, le foula aux pieds et le brisa en deux. Il enveloppa lui-même le corps du khorezme-shah dans l'étoffe de son turban et prononça devant lui la seule prière brève qu'il connût. Avec leur poignard, les djiguites creusèrent dans le sable une fosse où ils enterrèrent le cadavre de Mouhammed, qui, ayant été le plus puissant des souverains musulmans, avait achevé sa vie sans gloire, comme un pauvre chevreau tremblant sous le couteau du boucher.

Timour-Melik quitta l'île et s'en fut avec ses djiguites à la recherche du sultan Djelal ed-Din, afin de lui faire part

de la mort de son père. On raconte que plus tard, tel un simple derviche, il erra de nombreuses années, par les terres de l'Arabie, de l'Iran et de l'Inde[1].

1. Certains historiens affirment que, nombre d'années plus tard, Timour-Melik revint en Asie Centrale, vêtu comme un misérable derviche. Un Mongol dont il avait, au cours d'un combat, percé l'œil d'une flèche, le reconnut à Khodjend. Le gouverneur du district fit venir devant lui Timour-Melik et le fit supplicier pour avoir prononcé des paroles fières et téméraires.

V

KOURBAN-KYZYK RENTRE CHEZ LUI

Ramez plus fort ! Encore un peu de courage !

Sa proue fendant le courant, la barque luttait contre les flots du Djeihoun, et s'approchait lentement de la berge.

« Partir à l'étranger pour surveiller le coursier du shah ! Et quoi encore ! Il vaut mieux avoir faim dans sa propre patrie ! pensait Kourban. Une caille dans sa cage de soie, au-dessus de la porte d'un tchaihan, éprouverait autant de joie que moi ! Le padishah m'a gratifié d'un dinar d'or. Un tel jour n'existe qu'une fois dans la vie. Comment arriver à conserver cette pièce jusque chez moi ? Le seul moyen est de la tenir dans ma bouche contre ma joue... Il a ordonné de faire descendre les bateaux jusqu'en Khorezme... Mais je n'ai nulle envie d'aller jusque-là. Kourban ne veut plus ni combattre pour le shah, ni fuir, car il lui faudrait peut-être courir jusqu'à l'immense Dernier Océan ! Et où irait-il ensuite ? Kourban veut revenir sur ses terres de labour et revoir ses enfants... »

Le guerrier improvisé observa la côte escarpée qu'il venait de quitter. On y apercevait encore, sur la route, Mouhammed chevauchant son étalon bai. Le paysan sauta dans l'eau et nagea jusqu'à la rive opposée. Des gens affolés, leurs baluchons sur l'épaule, descendaient de la forteresse en courant et, se bousculant, sautaient dans les barques en répétant :

— Voilà les Tatars ! Sauve qui peut !

Personne ne s'occupa de Kourban qui fila le long du Djeihoun, jusqu'à une hutte où il s'était abrité avec d'autres rameurs; là, il prit son sac et ses bottes, enfouis dans la paille, se retourna encore une fois vers le fleuve où les barques délaissaient la berge l'une après l'autre. Alors, sans hésiter, Kourban s'engagea sur la sente de nouvelles épreuves.

Il monta vers la forteresse. Sur la plaine pierreuse et jaune, fuyaient en tous sens les robes rouges bariolées. Un nuage de poussière s'enflait dans le lointain.

« Ce sont les Tatars », comprit Kourban qui s'élança sur la steppe desséchée, sans prendre garde aux pierres, ni aux piquants qui lui écorchaient les pieds.

« Derrière cette hauteur, il y a certainement un ravin. Les Tatars vont s'emparer de la citadelle et traverser le Djeihoun. Ils n'auront guère le loisir de s'occuper de Kourban !

Le fugitif parvint jusqu'à une tombe solitaire, surmontée d'un grand mât; s'y étant dissimulé, il reprit haleine et observa.

On distinguait déjà dans la poussière les pelisses fauves des cavaliers qui galopaient, penchés sur le cou de leurs montures. Certains portaient de brillantes cuirasses de fer. Le hurlement des guerriers, leurs cris sauvages « Khou-khou-khou » se percevaient déjà, joints aux piétinements de milliers de petits chevaux poudreux.

Certains combattants, s'isolant de la masse, traversaient la plaine pour couper la voie aux fuyards. Les sabres étincelants scintillaient, des hommes tombaient, les Tatars virevoltaient, s'arrêtaient et, sans même quitter leur selle, se penchaient pour ramasser les baluchons abandonnés; alors ils galopaient à nouveau, afin de rejoindre l'armée.

Kourban rampa jusqu'au ravin desséché, s'y laissa rouler, puis reprit sa course.

***

Tout le jour, la plaine déserte se déroula devant lui Parfois il traversait un champ abandonné; parfois, sur les routes, il rencontrait des gens, tantôt seuls, tantôt errant en bande. Apprenant que Kourban venait de la « vallée des douleurs et des larmes », ils s'arrêtaient et l'interrogeaient sur le sort de Boukhara et sur la fuite du khorezme-shah. Ils l'invitaient à s'asseoir près de leurs feux, partageaient avec lui leurs galettes cuites sous la cendre et l'écoutaient avidement.

Kourban racontait comment, seul, il s'était battu contre quelques Tatars, comment il les avait tous exterminés et comment son cheval avait été tué sous lui. A présent, il cheminait vers sa maison, avec le seul désir de caresser ses enfants et de revoir le vieux peuplier, planté à l'endroit où le canal d'irrigation tournait vers son labour.

Il finit par croire lui-même en ses récits; pourtant il ne révéla pas qu'il avait transporté le padishah de la barque sur la rive, parce que tout le monde maudissait Mouhammed qui, aux jours de malheur, avait quitté sa terre natale. Ayant livré son peuple au pouvoir des Mongols et des Tatars, il n'avait pas voulu mourir sur le champ de bataille, en vrai martyr djahid.

Il arriva que dans un ravin Kourban aperçut beaucoup de monde. Il s'approcha. Les hommes, qui parlaient des Tatars et de leur rencontre avec l'ennemi, s'écartèrent pour lui faire place auprès du feu.

— Nous sommes tous d'un même village. Voici ce qui s'est passé chez nous : nous étions une dizaine dans la rue, réunis pour délibérer; un Tatar est alors arrivé. Il s'est précipité droit sur nous et s'est mis à nous sabrer l'un après l'autre. Pas un n'a osé lever la main sur ce cavalier solitaire. Tous ceux qui réussirent à escalader la clôture, comme nous, furent sauvés.

— Moi, j'ai entendu dire qu'un Tatar avait rejoint un paysan travaillant aux champs. L'ennemi n'avait sur lui aucune arme pour frapper l'homme. Il cria alors d'une voix terrible : « Pose ta tête par terre et ne bouge pas ! »

Que pensez-vous qu'il soit arrivé ? L'homme s'est étendu sur le sol pendant que le Tatar galopait vers un autre de ses chevaux chargé de butin; quand il revint, il tenait un glaive avec lequel il tua le paysan.

Les fugitifs restaient ainsi autour du feu, se lamentant sur les souffrances endurées par le peuple; ils partagèrent avec Kourban des morceaux de galettes et une tasse d'eau chaude mélangée de farine.

Soudain, une voix terrible et rauque retentit au-dessus d'eux :

— Hé, vous autres ! Attachez-vous les uns aux autres les mains derrière le dos !

Au bord du ravin venait de surgir un Tatar monté sur un cheval roux.

— Malheur ! Le jour de notre mort est arrivé ! murmurèrent les gens en enlevant leurs ceintures et en liant obéissamment leurs mains tendues.

— Attendez ! dit Kourban. Il est seul. Est-il possible que nous n'arrivions pas à le tuer et à nous sauver ?

— Nous avons peur !

— Lorsque nous nous serons attaché les mains, il nous massacrera. Essayons plutôt de le tuer ! Nous réussirons peut-être à nous sauver.

— Non, non ! Qui aurait l'audace de le faire ?

Et, tremblants, ils continuèrent à se ligoter.

Kourban, s'inclinant et portant devant soi son baluchon, comme s'il eût voulu offrir un présent, escalada la pente et s'approcha du Tatar.

Le cavalier comptait déjà bien des années. De rares poils grisonnants pendaient à son menton. Son visage, brûlé par le vent, était creusé de rides. Ses yeux bridés jetaient des regards perçants.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en se penchant vers le baluchon qu'on lui tendait.

Kourban saisit l'homme par la tête et le bras. Le cheval prit peur et se jeta de côté. Kourban ne lâcha pas le Tatar et se laissa traîner sur le sol jusqu'à ce que l'adversaire fût

tombé de sa monture. Alors le paysan poignarda son ennemi, comme il eût fait d'un mouton.

Kourban se redressa, observant tout alentour. L'un de ses compagnons de rencontre s'enfuyait à toutes jambes. Les autres se tenaient cois, regardaient craintivement du fond du ravin. Deux d'entre eux s'approchèrent :

— Il ne respire plus, dit l'un des hommes, après s'être penché sur le moribond.

— A présent, il faut partager équitablement tout ce qu'il possède, dit l'autre, en tirant la pelisse de mouton qui recouvrait le corps nu sans chemise.

Tout le monde cerna le cheval, pour aider Kourban à l'attraper. Mais le brave déclara :

— Prenez tout ce que vous voudrez; quant au cheval roux, il sera mien. Vous voyez bien que ce n'est pas une bête mongole, mais une de celles qui ont été volées à nos paysans. Il m'aidera à labourer la terre.

— Tirons-le plutôt à la courte paille, répliqua l'un des compagnons qui enroula sur sa main les brides du coursier.

— Regarde ! Le Tatar est vivant ! Il se lève ! cria Kourban.

L'homme, effrayé, jeta les rênes et se sauva.

Kourban détacha et fit tomber à terre tous les sacs et sacoches attachés au harnais. Il ne garda que le plus lourd et, sautant en selle, il cria :

— Quels vaillants djiguites ! Vous êtes des insectes craintifs qui vous enfuyez devant un bâton. Si vous aviez des cœurs de lion, nous n'aurions pas seulement chassé tous les Tatars et Mongols, mais aussi tous les khorezme-shahs, sultans et khans qui se sont emparés de nos terres. Or, vous n'êtes que des cafards : vous vous cachez dans des crevasses et vous restez terrifiés au moindre bruissement ! Il est évident que le dernier des Tatars vous écrasera. Salut ! Souvenez-vous bien de Kourban-Kyzyk, preux du monde ! — et, avec un geste de la main, Kourban partit au galop à travers champs.

VI

KOURBAN CHERCHE SA FAMILLE

Plus Kourban s'approchait de Boukhara et plus il rencontrait de villages détruits et de cadavres dépecés. Les chiens engraissés, le ventre pendant, s'écartaient lentement des morts, remuaient la queue et s'étendaient sans japper.

Dans un endroit désert, Kourban détacha le sac de cuir resté accroché à sa selle. Il espérait y trouver de l'or, mais il n'y découvrit que trois marteaux de forgeron de différentes tailles, avec une lime et des tenailles, ainsi qu'une sacoche pleine de millet, un morceau de viande bouillie et une dizaine de galettes. Où donc était l'or ? D'un chiffon enroulé, Kourban tira une bourse de cuir. Elle renfermait des pièces de monnaie d'argent et de cuivre. Malgré tout, ces dirhems seraient bien accueillis dans son ménage, et puis il tenait toujours dissimulé dans sa bouche le dinar d'or du khorezme-shah !

Dans certains villages, quelques paysans s'étaient déjà remis au travail. Ils se plaignaient au voyageur que l'eau, dans les canaux d'irrigation, coulait mal et était rare.

Des champs apparaissaient desséchés, tandis qu'ailleurs, des terres labourées et ensemencées étaient inondées. Des ravins s'étaient creusés un peu partout.

Dans un hameau désert, déjà proche de sa maison natale, Kourban rencontra Kouvontch, paysan de sa

connaissance qui, lui montrant un amas de pierres enfumées et de cendres, lui dit, hochant la tête :

— Voilà tout ce qui reste de mes biens ! Je cherche alentour, appelant mes enfants, mais ils ne paraissent pas. Quand les Mongols sont arrivés, j'étais au travail. J'ai aperçu une fumée et des voisins affolés après lesquels j'ai couru, pensant que ma famille s'enfuyait avec eux. Lorsque je suis revenu de nuit, cherchant ma hutte, rien n'en restait sauf ces pierres et quelques tisons brûlants. Je ne sais si les Mongols ont emmené mes enfants, ou si les miens ont péri dans les flammes... Peut-être reviendront-ils un jour !

Plein d'inquiétude, Kourban poursuivit sa route. Il faisait déjà noir quand il se retrouva près du vieux peuplier où le canal d'irrigation bifurquait vers son labour.

L'eau coulait dans la rigole. Dans la nuit silencieuse, éclairée par une lune blême, il s'approcha de sa demeure. Le portail de la cour était grand ouvert. Kourban sauta à bas de sa monture qu'il attacha sous l'auvent et se dirigea vers la porte. Elle était condamnée par une planche clouée en biais. Nul bruit, nul soupir ne parvenait de l'intérieur...

Même pas un chien pour le recevoir.

Le paysan ramassa une brassée de paille et la jeta au cheval. Alors il grimpa sur le toit, en utilisant les saillies familières du mur. Là, il s'étendit sur un tas de vieilles touffes de djougar. En s'endormant, il songeait aux paroles de Kouvontch : « Ils reviendront peut-être un jour ! »

*
**

Tôt le matin, alors que Kourban, transi par le vent froid, se retournait sur le toit de sa hutte, il entendit un bruit insolite, semblable à un gémissement lointain. L'homme tendit l'oreille. Les gémissements reprirent. Ils venaient d'en bas. Qui donc se lamentait ainsi ?

Quelqu'un, blessé par les Tatars ? A moins que ce ne soit un Tatar mourant ?

Kourban se laissa glisser du toit et s'élança vers son cheval. Celui-ci avait déjà mangé toute la paille et piaffait d'impatience. Le paysan sortit un marteau de son sac de cuir et, ayant enfoncé la porte, il pénétra à l'intérieur de sa maison. Tout était sombre. Il tâtonna sur la couche; un corps y était étendu. Kourban, palpant le visage, reconnut sa mère. Elle gisait à demi moribonde et soupira d'une voix faible :

— Je savais, garçon, que tu reviendrais. Je savais que tu ne nous abandonnerais pas...

— Où sont les autres ?

— Ils se sont tous enfuis vers les montagnes; je suis restée pour garder la maison et je me suis tout à fait épuisée. Ils ont dû me prendre pour un cadavre et ils ont cloué la porte. Hé oui, garçon, maintenant que tu es revenu, tout va s'arranger.

Kourban prit un pot, alla chercher de l'eau à la rigole et ramassa des ronces pour allumer un feu dans l'âtre où il plaça le pot rempli de millet. Il fit clair et chaud. La mère restait étendue, maigre et faible, n'ayant pas la force de bouger. Son nez était devenu pointu; ses lèvres sèches et tirées murmuraient :

— Voilà que tu es revenu, garçon !

Kourban emmena son cheval dans un terrain vague, l'entrava et le laissa paître. Son lopin de terre s'étalait à côté, aussi petit qu'une paume : comment arriver à nourrir avec cela toute une famille ? Et il fallait encore laisser la moitié de la récolte au propriétaire de la terre : au bek ! Et toutes ces mauvaises herbes qui croissaient déjà ! Alentour s'étendaient les champs cultivés par les voisins. Ils étaient également en friche. Nulle part on ne voyait d'êtres humains. La maison au hangar du vieux forgeron bègue Sakoou-Kouli se dressait là-bas, avec ses murs noircis par l'incendie; alentour, les feuilles des arbres s'étaient fanées et recroquevillées dans l'air brûlant.

Mais n'est-ce pas un homme qui avance lentement là-bas ? Il s'arrête et agite son ketmen ! Il répare probablement le canal !

— Ohé ! cria Kourban.

L'ouvrier se redressa et mit sa main en visière, pour mieux regarder.

— Ohé ! Kourban-Kyzyk ! cria-t-il, et tous deux allèrent rapidement le long de la rigole, à la rencontre l'un de l'autre en se tendant les mains. C'était le vieux Sakoou-Kouli qui avait déjà des petits-enfants.

— Oh ! Quelle époque ! dit le vieillard, essuyant ses yeux de sa manche.

— Ta famille est-elle en bonne santé ? Ta vache est-elle en vie ? L'âne travaille-t-il ? Les moutons agnèlent-ils bien ? demanda Kourban.

— Ces gens, enveloppés dans des pelisses, sont venus; ils ont enlevé le bétail, emmené sur leurs selles quatre de mes moutons et une de mes petites-filles; le reste de ma famille s'est enfui. J'attends toujours mes proches; j'espère qu'ils ne seront pas morts de faim. La vache et l'âne sont restés saufs.

— Et où se trouvent donc les miens ? demanda Kourban. Sa respiration s'arrêta tandis qu'il attendait la réponse.

— Une joie t'est réservée; ta femme est rentrée hier et a passé la nuit dans les ruines de ma pauvre maison. Vois, elle traverse le champ...

Et Kourban aperçut au loin les vêtements rouges familiers de son épouse. Pourquoi marche-t-elle en titubant ? Kourban devint aussitôt grave : il était le chef de la famille, il devait réunir sous son aile et redresser sa maisonnée disloquée.

— Eh bien, Sakoou-Kouli, dit-il au vieillard. Tu as une vache et un âne. Nous les attellerons ensemble et labourerons nos lopins de terre. Autour de nous c'est la guerre, le pillage; hier c'était au profit des beks kiptchaks, aujourd'hui c'est au bénéfice des khans mongols. Quand donc nous débarrassera-t-on de tout

cela ? Nous autres agriculteurs, nous n'avons pas de temps à perdre. Notre affaire est de semer du blé; si nous ne nous occupons pas de nous-mêmes, qui donc nous nourrira ?

— C'est juste ! Nous ne devons pas traîner : la terre attend les semences, la charrue et l'eau !

VII

FUITE DE LA REINE TOURKAN-KHATOUN

Au printemps de cette terrible Année du Dragon, tout le Maverannahar se trouvait déjà au pouvoir de Gengis-khan. Comme un propriétaire soigneux, qui aurait reçu un précieux héritage, le souverain se préoccupa du rétablissement de l'ordre et de la vie pacifique. Il plaça dans toutes les villes des garnisons tatares, désigna des hakims parmi les autochtones, auprès desquels il nomma des gouverneurs mongols, afin que rien n'échappe à son œil vigilant de grand kagan.

Les paysans, encore terrifiés et méfiants, revenaient peu à peu dans leurs hameaux et reprenaient leurs travaux. Cependant, des bandes de réfugiés affamés et sans gîte erraient encore, cherchant leur nourriture et sur les traces des envahisseurs, pillaient les villages déjà dévastés.

Seules restaient encore insoumises les terres initiales du Khorezme. Là, Gourgandj, la riche capitale des khorezme-shahs, se dressait, au milieu des contrées conquises par les Mongols, comme une tente, dont on eût coupé les piquets. Gengis-khan décida de mettre la main sur cette région, dont il confia la conquête à ses trois fils : Djoutchi, Djagataï et Ouguedeï. A cet effet, il leur abandonna une partie importante de ses troupes. Djagataï et Ouguedeï s'approchèrent du Khorezme par le sud, en longeant les rives du Djeihoun, tandis que

Djoutchi, toujours indocile, s'attardait avec ses détachements près de Djend, où il s'employait à chasser les ânes sauvages et à ravir les chevaux des nomades, n'exigeant d'ailleurs de ceux-ci que les bêtes blanches et louvettes préférées du kagan.

Gengis-khan mit un terme à l'activité de ses troupes et décida de s'arrêter durant l'hiver sur les bords du Djeihoun. Il envoya à Gourgandj, Danichmend-hadjib, dignitaire de Mouhammed, passé à l'ennemi. L'ambassadeur parvenu chez la vieille reine Tourkan-Khatoun lui déclara que le grand kagan ne luttait pas contre elle, mais contre son fils. Le souverain mongol ne combattait pas tant le khorezme-shah pour le punir de ses crimes que pour le châtier de sa désobéissance et des chagrins qu'il avait infligés à sa mère, Tourkan-Khatoun. Danichmend-hadjib ajouta encore que si Tourkan-Khatoun se montrait soumise, Gengis-khan lui faisait promesse de laisser intactes les terres qu'elle gouvernait.

Mais l'astucieuse princesse ne pouvait guère se fier aux paroles du souverain mongol, honnête seulement envers les siens. Ne se montrait-il pas pour tous les autres hommes, tel le chasseur qui joue de la flûte afin d'attirer les chèvres dont il se propose de faire un bon kebab !

En même temps que Danichmend-hadjib arrivait à Gourgandj, des bateaux y accostaient venant de Kelif. Dans l'un d'eux se trouvait, déguisé en simple paysan, Inantch-khan, qui apportait une lettre du khorezme-shah. Celui-ci informait sa mère qu'il avait abandonné les barrages établis sur les rives du Djeihoun. Il partait pour le Khorassan, afin d'y rassembler une vaste armée. Il demandait à Tourkhan-Khatoun de le rejoindre avec tout son harem, sans se fier aux paroles de Gengis-khan.

Cette information alarma tellement la reine qu'elle en cessa d'appliquer sur ses yeux les collyres destinés à donner de l'éclat à son regard. Comprenant qu'il était dangereux de rester en Khorezme, elle donna l'ordre d'équiper une grande caravane, rassembla toutes les femmes et les enfants du khorezme-shah, fit charger sur

les chameaux tous ses trésors et, par les sables des Kara-Koums, partit vers le sud, en direction des montagnes du Kopet-Dagh.

Avant de fuir, la vieille reine décida de protéger ses petits-fils de leurs rivaux éventuels. Elle ordonna au chef des bourreaux de faire venir tous les jeunes otages qui vivaient à la cour du shah.

Sans tenir compte de leur âge, elle les fit mener en barque jusqu'à l'endroit le plus profond du Djeihoun et précipiter dans le fleuve, avec de grosses pierres attachées aux chevilles. Vingt-sept garçons et adolescents, fils de puissants gouverneurs féodaux du Khorezme, furent ainsi noyés.

Tourkan-Khatoun ne laissa la vie qu'à un seul d'entre eux : Omar-khan, fils du souverain de Yazer[1], en terre turkmène. Le jeune homme connaissait la route qui, à travers le désert, conduisait à son pays. C'était là que la reine comptait se réfugier. Ainsi, pendant un pénible voyage de seize jours à travers les sables des Kara-Koums, Omar-khan et ses serviteurs purent accompagner la shahe; ce qu'ils firent loyalement et sans se plaindre.

Toutefois, alors que le convoi approchait déjà des frontières de Yazer et que les sommets rocheux des montagnes se profilaient derrière les sables, Tourkan-Khatoun, profitant de ce qu'Omar-Khan était endormi, lui fit trancher la tête.

Elle dirigea ensuite la caravane vers la forteresse d'Ilal, dressée au sommet d'un rocher solitaire. Là, elle séjourna avec toute sa cour, jusqu'à ce que les avant-gardes mongoles, parties à la recherche du shah Mouhammed, fussent annoncées dans les environs.

L'un des chefs de la garde proposa alors à la souveraine de s'enfuir immédiatement sous la protection de son petit-fils qui groupait en Iran de nouveaux guerriers prêts

1. Yazer se trouvait au pied des montagnes, entre Merv et l'actuelle Achkhabad.

à la lutte. Tout le monde ne parlait que du courage de Djelal ed-Din, de la force de son armée et de ses futures victoires.

— Jamais ! s'exclama la vieille femme avec fureur. Je préfère périr sous le glaive mongol ! Comment ? Je m'abaisserais jusqu'à accepter la bienveillance du fils d'Aï-Djidjek, cette Turkmène que je hais ? Je vivrais sous sa sauvegarde alors que le noble sang kiptchak coule encore dans les veines de mes petits-enfants ? J'aimerais mieux être captive de Gengis-khan et subir l'humiliation et la honte que m'infligerait mon bourreau.

Bientôt les Mongols assiégèrent la forteresse. Ils édifièrent autour de la roche une enceinte ininterrompue, coupant les assiégés du reste du monde. La résistance dura quatre mois; lorsque les dernières réserves d'eau furent épuisées dans les citernes et les caves, Tourkan-Khatoun décida de se rendre. Les Mongols emmenèrent en même temps que la shahe-mère, le harem et les jeunes fils du khorezme-shah. Les garçons furent tués aussitôt, tandis que les femmes et les filles du shah, ainsi que Tourkan-Khatoun elle-même, étaient envoyées au kagan. Les Mongols exterminèrent tous les survivants.

Gengis-khan partagea aussitôt les filles du khorezme-shah entre ses fils et ses familiers, conservant la rageuse Tourkan-Khatoun pour l'exhiber dans les festins. Alors, elle devait s'asseoir à l'entrée de sa tente et chanter des chansons plaintives : le maître lui jetait des os à demi rongés.

C'est ainsi que se nourrissait Tourkan-Khatoun, jadis reine indépendante du Khorezme et « souveraine de toutes les femmes du monde ».

SEPTIÈME PARTIE

LES DERNIERS JOURS DU GRAND KHOREZME

I

DJELAL ED-DIN PROVOQUE GENGIS-KHAN AU COMBAT

Tant que tu n'auras pas semé, tu ne récolteras pas; tant que tu n'auras pas risqué ta vie, tu ne vaincras pas ton ennemi.

(SAADI, XIII[e] siècle).

Après avoir quitté le khorezme-shah, Djelal ed-Din et ses demi-frères Ozlag-shah et Ak-shah, accompagnés de soixante-dix cavaliers, parvinrent à Manguichlak. Les nomades de la région leur fournirent de nouvelles montures et les jeunes khans, traversant les Kara-Kouns, arrivèrent à Gourgandj, capitale du Khorezme.

Là, ils informèrent les notables que Mouhammed avait modifié son testament et désigné Djelal ed-Din pour son successeur. Bien que l'ancien héritier Ozlag-shah l'ait confirmé, les Kiptchaks ne voulurent pas se réconcilier avec un sultan qui n'était pas de leur sang et complotèrent de tuer Djelal de-Din.

Inantch-khan, arrivé de Kelif, déjoua leur conspiration.

— Qu'ai-je à faire dans cette ville de scorpions et de tarentules, où l'unité ne se réalise pas même devant le danger ! dit alors le jeune souverain. De nuit, suivi de Timour-Melik et de trois cents Turkmènes, il quitta subrepticement Gourgandj et, par les Kara-Koums se dirigea vers le sud.

En quelques jours, le petit détachement, après avoir parcouru la pénible route que les caravanes franchissaient d'ordinaire en seize étapes, arriva dans la ville de Nessa[1]. Un éclaireur rapporta qu'il avait aperçu des yourtes dans une prairie verte, au pied du mont Kopet-Dagh; alentour paissaient, entravés, de chevaux d'une race inconnue. C'était probablement là un campement mongol qui comptait au moins sept cents hommes.

Timour-Melik proposa.

— Bien que nos bêtes soient lasses après ce dur voyage, elles sont encore assez fortes pour assaillir le camp. Nous aurons certainement encore assez d'adresse pour écraser l'ennemi.

— Le succès rattrape l'audacieux ! répondit Djelal ed-Din.

Le détachement turkmène, émergeant soudain des sables, se précipita avec violence sur l'adversaire. La mêlée fut sanglante; les deux parties se battirent sans merci. Les Mongols ne réussirent pas à tenir et s'enfuirent en désordre pour se cacher dans les kiarizes[2]. Peu d'entre eux eurent la vie sauve.

C'était la première fois que les Turkmènes remportaient une victoire sur les Mongols. Jusqu'à ce jour, ceux-ci avaient fait naître partout une telle terreur qu'ils étaient considérés comme invincibles.

Djelal ed-Din déclara :

— Si les Tatars ne s'étaient pas trouvés dans leurs yourtes en plaine découverte, mais derrière les murailles de la forteresse de Nessa, nous n'aurions jamais pu passer avec nos bêtes harassées. Hâtez-vous de capturer leurs coursiers et de les seller ! Notre route est encore longue.

Tous les cavaliers enfourchèrent en hâte les chevaux mongols, et, par les sentes montagneuses, se dirigèrent vers le sud, où s'élevait la ville de Nichapour.

1. Les ruines de Nessa, recouvertes de sable, furent découvertes en 1931 au pied du Kopet-Dagh, dans le district d'Achkhabad.
2. Kiarizes : aqueducs souterrains.

Quelques jours plus tard, craignant la trahison des khans kiptchaks, les deux autres fils de Mouhammed : Ozlag-shah et Ak-shah, venant de Gourgandj, arrivèrent à Nessa. Accompagnés d'une nombreuse suite, ils tentèrent de passer à l'insu des patrouilles ennemies, mais ils furent encerclés et massacrés jusqu'au dernier.

Pendant ce temps, Djelal ed-Din, ne s'accordant nul répit, poursuivait sa route par-delà Nichapour, Zouzen et la région de Hérat.

Le gouverneur d'une forteresse de montagne lui proposa de s'arrêter et de se fier aux antiques murailles, mais Djelal ed-Din répondit :

— Un chef d'armée doit agir en champ ouvert et non se retrancher derrière une enceinte. Pour forte que soit votre citadelle, les Mongols trouveront bien moyen de la conquérir.

Arrivé à Boust, le jeune sultan avait déjà réuni des forces importantes et rassemblé les guerriers dispersés du khorezme-shah. Alors il se joignit aux troupes d'Amin-al-Moulka, chassa un groupe de Mongols qui assiégeaient Kandahar et arriva à Ghazni, ville dont Mouhammed l'avait jadis nommé gouverneur. Là, tous les beks du pays lui jurèrent fidélité.

Djelal ed-Din disposait à présent de près de trente mille soldats turkmènes, doublés par des bataillons d'Afgnans, de Karlouks et par des formations groupant les guerriers d'autres peuplades.

A la tête de cette armée de soixante mille hommes, fantassins et cavaliers, Djelal ed-Din, marchant à la rencontre des Mongols, établit son camp près de la ville de Perwan, aux sources de la rivière Lougar qui se jette dans le Kaboul.

D'ici, il fit une incursion dans le Tokharistan et écrasa le détachement de Moukadjek, qui assiégeait la forteresse de Varian. L'ennemi, déplorant mille morts, traversa en hâte la rivière Pandchi et, détruisant les ponts derrière lui, rejoignit Gengis-khan.

Djelal ed-Din dépêcha au kagan un messager porteur de cette courte note :

« Désigne le lieu où nous nous rencontrerons pour combattre. Je t'y attendrai. »

Gengis-khan ne répondit pas, mais demeura inquiet de la défaite de Moukadjek et de l'audace de Djelal ed-Din. Il envoya contre celui-ci quarante mille cavaliers commandés par son demi-frère Chiki-Koutoukou-Noyon.

Djelal ed-Din marcha courageusement vers son adversaire. La rencontre eut lieu dans une vallée à environ sept kilomètres de Perwan. Avant la bataille, le sultan avait ordonné à ses troupes :

« Guerriers, épargnez les forces de vos chevaux et ne montez pas en selle jusqu'à ce que résonnent les tambours. Attachez les rênes à votre ceinture, derrière votre dos et luttez ainsi. »

Le combat se prolongea deux jours. Chiki-Koutoukou-Noyon, voyant que ses soldats étaient fatigués, et qu'ils suaient sang et eau, sans pouvoir venir à bout de l'adversaire, eut, au second jour, recours à la ruse. Il ordonna de confectionner des mannequins de feutre et de les placer sur les chevaux de réserve. Le stratagème faillit réussir et les Mulsumans commençaient déjà à chanceler, quand Djelal ed-Din releva leur courage. Alors tous reprirent la lutte avec opiniâtreté.

Finalement, le jeune sultan fit battre tambour. Chacun sauta en selle. Menant ses cavaliers à l'attaque, il se jeta lui-même sur l'ennemi qu'il tailla en pièces. Les Mongols partirent à la débandade, « faisant jaillir des étincelles sous les sabots de leurs chevaux[1] ». Les hommes de Djelal ed-Din, grâce à leurs coursiers reposés, les rattrapèrent aisément et les pourfendirent. Chiki-Koutoukou-Noyon rejoignit Gengis-khan avec les faibles restes de l'armée vaincue.

1. Expression orientale : filer à toute vitesse.

La gloire de la bataille de Perwan et la défaite des Mongols estimés invincibles se répandit au-delà des cimes montagneuses et des vallées. Les assiégeants de la forteresse de Balkh se retirèrent immédiatement et reculèrent vers le Nord. Dans certaines villes, occupées par l'ennemi, les habitants se soulevèrent et massacrèrent la garnison.

Alors Gengis-khan, usant de sa ruse habituelle, envoya des espions vers les khans alliés et leur promit des chameaux chargés d'or s'ils abandonnaient le sultan téméraire.

Peu après, des discordes s'élevèrent parmi les Musulmans, lors d'un partage de butin. Au cours d'une dispute provoquée par l'attribution d'un cheval arabe, un khan kiptchak frappa Agrak qui commandait un régiment important. Djelal ed-Din ne réussit pas à les réconcilier.

Alors, Mouzafar-Malik, chef des Afghans, Azam-Melik et ses Karlouks, ainsi qu'Agrak avec les guerriers de Keldj, attirés par les pernicieuses promesses de Gengis-khan, prirent prétexte de l'arrogance et de la grossièreté des Kiptchaks, pour abandonner le jeune sultan.

Avant de le quitter, ils se plaignirent à lui :

— Ces Turcs (c'est-à-dire Kiptchaks) redoutaient autrefois les Mongols. Ils affirmaient que ceux-ci ne ressemblaient pas aux hommes ordinaires, qu'ils étaient invincibles et invulnérables aux coups de sabre. Aussi, d'après eux, leur ennemi ne craignait-il personne au monde et n'existait-il aucune force capable de le maîtriser. Aujourd'hui, nous avons écrasé l'envahisseur et tout le monde constate que les Mongols peuvent être blessés et répandre le même sang que les autres hommes. C'est ce moment que les Kiptchaks pleins de vantardise, choisissent précisément pour nous offenser, nous qui les avons épaulés dans le combat...

Djelal ed-Din ne put rien faire. En vain expliqua-t-il que Gengis-khan écraserait aisément ses adversaires, en les attaquant chacun à son tour; ses affirmations restèrent

sans effet. La moitié de son armée l'abandonna; seuls les Turkmènes d'Amin-al-Moulk demeurèrent près de lui.

Lorsque Chiki-Koutoukou-Noyon revenu près de Gengis-khan, lui eut conté toutes les phases de la bataille de Perwan, le kagan, restant comme toujours impassible et impénétrable, ne fit que déclarer :

— Koutoukou était habitué à la victoire et venait à bout de tout. Maintenant qu'il a subi une défaite, il sera plus prudent et plus expérimenté dans les affaires militaires.

Cependant Gengis-khan ne tergiversa pas; rassemblant toutes les troupes qu'il put réunir, il s'ébranla avec ses hordes. Il fit avancer ses cavaliers avec tant de hâte, que les hommes n'eurent même plus le temps de cuire leurs aliments en route. Le kagan marchait droit sur Ghazni. Lorsqu'il fut parvenu à l'extrémité de la route carrossable, il abandonna tous ses bagages et emprunta les sentes des montagnes.

II

BATAILLE DU SIND

Je ne t'appellerai pas mon cheval, je t'appellerai mon frère. Tu es pour moi plus qu'un frère.
(KITABI-KORKOUD).

Après la défection des détachements alliés, Djelal ed-Din n'était déjà plus en état de soutenir un combat ouvert contre les Mongols, ainsi qu'il l'avait espéré jadis. Force lui fut donc de partir vers le sud jusqu'au Sind[1] dont le cours rapide et abondant, enserré dans les montagnes, l'arrêta. Le sultan chercha bateaux et radeaux pour franchir le fleuve, mais les flots impétueux brisèrent toutes les embarcations contre les rives abruptes. On parvint à amener une barque où le jeune khan tenta de faire monter Ai-Djidjek sa mère, son épouse et d'autres de ses compagnes. L'esquif se fracassa lui aussi contre les roches et les femmes durent rester auprès des guerriers sur la berge.

Soudain, alors que la nuit recouvrait déjà tout de son voile obscur, un messager arriva en criant : « Les Mongols sont proches ! »

En effet, Gengis-khan, apprenant que le sultan cherchait à traverser le Sind, avait décidé de s'emparer de

1. Sind : ancien nom de l'Indus.

lui. Il marcha toute la nuit et à l'aube aperçut son adversaire. Les Mongols cernèrent les Musulmans de trois côtés, puis se groupèrent en demi-cercle; leurs formations ressemblaient ainsi à un arc bandé, donc le fleuve Sind eût été la corde.

Gengis-khan envoya Ouner-Goulidja et Gougous-Goulidja avec leurs régiments, afin de déloger l'ennemi. A ses troupes, il donna l'ordre suivant : « Ne tirez pas sur le sultan. Nous désirons le capturer vivant. »

Djelal ed-Din se trouvait au milieu de l'armée musulmane, entouré par sept cents cavaliers décidés. Ayant aperçu Gengis-khan qui, d'une colline, dirigeait le combat, à la tête de ses djiguites il se jeta à l'attaque avec tant de fureur qu'il chassa l'adversaire et que le kagan lui-même dut s'enfuir, en cinglant sa monture.

Mais le conquérant, prévoyant et prudent, avait, avant la bataille, placé en embuscade dix mille guerriers d'élite qui, surgissant de côté, s'élancèrent sur Djelal ed-Din, le firent reculer et chargèrent l'aile droite des Turkmènes, commandée par Amin-al-Moulk. Les Mongols, ayant rompu les rangs ennemis, y jetèrent la confusion au point que les Musulmans, refoulés vers le centre, durent battre en retraite.

Alors l'assaillant enfonça de la même façon le flanc gauche. Avec ses djiguites, Djelal ed-Din continua à se battre jusqu'à midi; cependant il avait perdu son calme habituel et se jetait, tel un tigre entravé, tantôt vers l'aile gauche, tantôt vers la droite.

Les Mongols se souvenaient de l'ordre de leur chef : « Ne pas tirer sur le sultan », aussi le cercle se resserrait-il autour de ce dernier, qui, luttant désespérément, essayait de se frayer un passage. Réalisant que la situation était sans espoir, il enfourcha son coursier turkmène favori, jeta son casque et son armure et ne conserva que son glaive. Tournant bride, d'un bond, il sauta du haut d'une roche, droit dans les flots sombres du Sind impétueux. Après avoir traversé le fleuve et escaladé la rive abrupte, il menaça de son sabre

Gengis-khan, puis partit au galop, disparaissant dans les buissons.

Le kagan, stupéfait au plus haut point, plaça sa main devant sa bouche et montrant Djelal ed-Din à ses fils, il leur cria :

— C'est un tel fils que tout père devrait avoir[1] !

Les Mongols, voyant que le sultan s'était lancé dans le fleuve, voulurent le poursuivre à la nage, mais Gengis-khan le leur interdit.

*
**

Toutes les troupes de Djelal ed-Din furent exterminées. Avant de périr, les guerriers eurent le temps de jeter dans le Sind, afin qu'elles ne tombent pas entre les mains du vainqueur, la femme et la mère du sultan.

Seul, le fils de Djelal el-Din, âgé de sept ans, resta vivant, captif des Mongols. Amené devant Gengis-khan, le garçon lui lançait de côté des regards courageux et chargés de haine.

— Il faut couper à la racine la race de nos ennemis, déclara le conquérant, sinon les descendants d'un Musulman aussi audacieux massacreront mes petits-fils. Donc, donnez le cœur de l'enfant en nourriture à mon lévrier.

Le bourreau, plein d'orgueil, souriant jusqu'aux oreilles, car il allait pouvoir montrer ses talents au grand kagan, retroussa ses manches et s'approcha du garçon. L'ayant renversé sur le dos, en moins d'une seconde, suivant la coutume mongole, il lui ouvrit la poitrine de son poignard, et fourrant sa main sous les côtes, il arracha le petit cœur fumant qu'il présenta à son maître.

Celui-ci, tel un vieux porc, grogna à plusieurs reprises : « Khou-khou-khou ! »; puis, tournant son coursier louvet, voûté et sombre, il se remit à gravir la sente pierreuse.

1. Rachid ed-Din.

⁂

Après le combat du Sind, le sultan Djelal ed-Din, errant dans différentes contrées, rassemblant des détachements de braves, continua encore pendant maintes années à lutter avec succès contre les Mongols. Jamais, pourtant, il ne réussit à regrouper une armée assez importante pour les vaincre.

III

HADJI RAHIM DEVIENT SCRIBE

Depuis le jour où, à Boukhara, Mahmoud-Yalvatch avait sauvé Hadji Rahim des glaives de la patrouille mongole, il l'avait autorisé à tenir les basques de sa générosité. Aussi le derviche suivait-il partout son protecteur, tandis que son frère cadet Tougan l'accompagnait lui-même comme son ombre.

Mahmoud-Yalvatch était devenu conseiller principal de Djagataï, le nouveau gouverneur de la province du Maverannahar. Le fils de Gengis-khan passait la majeure partie de son temps en chasses et en festins, laissant à Mahmoud-Yalvatch le soin de lever les impôts, d'évaluer les trésors pillés par les Tatars, d'envoyer en Mongolie des files d'esclaves, de faire l'inventaire des maisons et des propriétés abandonnées par les beks, d'établir de nouvelles taxes et de désigner des collecteurs spéciaux pour percevoir celles-ci.

Il incitait les paysans à rentrer sur leurs terres et à cultiver le blé et le coton, promettant que les anciens beks ne reviendraient pas dans leurs domaines et que les fermiers n'auraient pas à payer de redevances.

Il ne faisait ces déclarations que pour tranquilliser le peuple dispersé, afin que les fugitifs terrorisés reviennent dans leurs labours et que les bandes de vagabonds affamés cessent d'attaquer les caravanes. Il s'avéra plus tard que toutes ces promesses n'étaient que leurres. Les

princes et khans mongols prirent en effet peu à peu possession des terres, remplaçant les beks turkmènes, tadjiks ou kiptchaks, tandis que les paysans continuaient à peiner comme autrefois, et livraient la presque totalité de leur récolte à leurs nouveaux maîtres. Mahmoud-Yalvatch prit Hadji Rahim comme scribe de sa chancellerie; celui-ci, abandonnant pour un temps la composition des ghazals[1] harmonieux, travaillait avec zèle chaque jour, du matin à la nuit tombante, assis sur un grand tapis usé, aux côtés d'autres scribes. Sur ses genoux, il établissait des comptes, des inventaires de biens, rédigeait des ordonnances et toutes sortes d'autres documents importants.

Mahmoud-Yalvatch ne lui donnait pour cela aucun salaire; il lui dit un jour :

— Qu'en ferais-tu ? Celui qui côtoie les richesses voit bientôt ses mains se recouvrir de poudre d'or.

— Celle-ci ne colle pas aux mains du poète-derviche, répondit Hadji Rahim. Seule la poussière des routes parcourues au cours de nombreuses années s'est amassée sur mon vieux manteau.

Alors Mahmoud-Yalvatch lui fit don d'une nouvelle robe de couleur et lui ordonna de se présenter à lui tous les jeudis matin, à la veille du saint jour de vendredi pour recevoir trois dirhems d'argent. Ces gratifications suffiraient au saint homme pour payer son pain, son thé et les bains, grâce auxquels la poussière amassée, par le pèlerin, sur les routes du monde, ne tomberait plus sur les papiers d'affaires.

Tout autre, à la place de Hadji Rahim se serait trouvé heureux de disposer d'une petite maison abandonnée par son propriétaire.

Rentrant de la chancellerie, il se reposait sur le seuil, devant une vigne dont les ceps antiques étaient couverts de tant de grappes ambrées qu'elles auraient suffi à sa consommation de toute une année; non loin, un platane

1. Ghazals : poèmes arabes de forme spéciale.

s'élevait si haut que son ombre s'étendait jusqu'à la mosquée voisine et protégeait des fortes chaleurs la petite maisonnette du derviche. Une rigole passait ici même, irriguant les ceps de vigne. Pendant les fraîcheurs du soir, Hadji Rahim enseignait l'algèbre et l'écriture arabe à son frère cadet Tougan.

Or, Hadji Rahim était à la recherche non pas du bonheur, mais de faits extraordinaires; aussi était-il consumé par les charbons ardents de l'agitation. Bientôt il ne put déjà plus se satisfaire du travail qu'il exécutait. Tous les jours, des centaines de solliciteurs venaient à la chancellerie pour se plaindre des vexations infligées par les Mongols à la population civile; tout le pays était au pouvoir des envahisseurs qui traitaient le peuple, comme l'eussent fait des loups dissimulés dans des peaux de mouton.

Alors Hadji Rahim se dit: « Assez derviche ! Celui qui sert l'ennemi de son peuple, mérite la malédiction et non des éloges. » Et il alla trouver Mahmoud-Yalvatch, décidé à lui dire sincèrement tout ce qui brûlait son cœur.

Dans le grand parc du palais, il rencontra son maître occupé à éceper sa vigne, pour se reposer de ses soucis. Mahmoud écouta le derviche et lui déclara.

— Tu veux donc quitter ta mère chérie alors que, couverte de plaies, elle est épuisée de souffrances ?

— Je ne veux pas servir les oppresseurs du peuple.

— Tu me considères probablement, moi aussi, comme un scélérat parce que je seconde les vainqueurs ? Voici ce que j'ai à te répondre. Notre souverain, Gengis-khan, a pour conseiller principal le Chinois Ye-Liu Tchou-Tsaï, qui ne craint jamais de lui dire la vérité. Par ses paroles, il préserve de l'anéantissement des villes entières : « Si tu extermines tous les habitants, dit-il au kagan, qui donc vous paiera les impôts à toi et à tes petits-fils ? » Après l'avoir écouté, Gengis-khan grâcie des centaines de mille de prisonniers. J'essaie de faire la même chose auprès de Djagataï-khan, afin de

sauver notre peuple musulman d'un massacre général. As-tu jamais vu le visage de Djagataï ? Ses yeux brûlent d'une rage folle ! Chaque jour, au cours des réceptions, il indique quelqu'un du doigt et prononce ces mots terribles : « Alyb baryn », ce qui veut dire : « Emparez-vous de lui ! ». Alors le malheureux est conduit au supplice. J'essaie chaque jour d'arracher au tyran des actes de bienveillance et de grâce.

— Je resterai dans ma patrie, répondit Hadji Rahim. Seulement confie-moi un autre travail : je n'ai plus la force de faire le compte des vêtements couverts de taches de sang et de contempler les larmes humaines.

— Bien, je te chargerai d'une mission importante.

— Je t'écoute, maître.

— Je sais que Djoutchi-khan, fils aîné de Gengis-khan et souverain des contrées septentrionales et occidentales, qui vient de recevoir en lot les terres du Khorezme, s'apprête à les conquérir.

— Je ne puis te dire qu'une chose; les forgerons et les chaudronniers de Gourgandj ne livreront pas leur ville sans combat; ils n'imiteront certes pas les habitants de Boukhara et de Samarkand.

— Il me faut faire parvenir un message à Djoutchi-khan. Or, les sables des Kizil-Koums sont parcourus par des groupes armés qui attaquent les Mongols et les exterminent. A leur tête se trouve un certain « Cavalier Noir ». Monté sur un magnifique coursier moreau, il est inaisissable et surgit à l'improviste en différents points du désert, traverse des espaces immenses, puis disparait subitement sans laisser de traces. La population prétend que le chaïtan lui-même l'assiste.

— Ce « Cavalier Noir », dit Hadji Rahim, prouve qu'il existe encore parmi les Musulmans des djiguites audacieux.

— Je vais te remettre une lettre pour Djoutchi-khan lui-même. Tu la dissimuleras pour que, ni les patrouilles mongoles, ni le « Cavalier Noir » ne l'interceptent. Sinon tu causerais ta perte, aussi bien que la mienne.

Hadji Rahim baissa les paupières. « Quelle pouvait être cette lettre susceptible d'apporter la mort au messager ? » Il leva les yeux. Des feuilles de vigne s'étaient enchevêtrées sur le ciel doré du couchant. Mahmoud-Yalvatch restait immobile et son regard semblait pénétrer les pensées du derviche. Celui-ci frôla de sa main sa barbe touchée par l'argent du temps et un léger sourire glissa sur ses lèvres.

— Je ferai parvenir cette lettre à Djoutchi-khan, dit-il, et personne ne la lira avant lui. Je creuserai dans mon bâton de pèlerin un trou que je fermerai à la cire, après y avoir dissimulé ton message. Pourrai-je seulement arriver jusqu'au grand khan ? Il combat actuellement dans les steppes kiptchakes, infestées de bandes qui assassinent les voyageurs. Je suis comme ce petit scarabée qui rampe à tes pieds sur la sente du jardin. Qu'adviendra-t-il de moi lorsque je ne serai plus sous la protection de ton bras puissant ? Je ne crains pas le Cavalier Noir, mais la première patrouille mongole qui m'arrêtera me taillera en pièces.

Mahmoud-Yalvatch s'inclina, souleva le petit scarabée rouge et le posa sur sa paume étroite et blême. L'insecte courut hâtivement jusqu'à l'extrémité de ses doigts et, déployant ses ailes, s'envola.

— Tout comme ce scarabée, tu passeras là où mille guerriers ne pourront se frayer un chemin. Tel un saint derviche, tu revêtiras ton vieux manteau, tu prendras un âne docile et tu le chargeras de livres. Pour que les patrouilles mongoles ne te retiennent pas, je te remettrai cette païtsza d'or, ornée d'un faucon.

— Et que ferai-je de mon frère cadet Tougan ?

— Tu l'emmèneras comme un élève. Au camp de Djoutchi-khan, il apprendra l'art militaire et deviendra un adroit djiguite. Que la route te soit facile !

— Sois rassuré. Je ferai tout ce qu'il faudra.

— Quand tu auras terminé ton ouvrage, prie pour moi. Je suis un homme déjà âgé et qui te veut du bien.

IV

LE CAVALIER NOIR

Au soir, Hadji Rahim et Tougan se mirent en route et se joignirent bientôt à une file de paysans qui, les paniers vides, rentraient du marché. Petit à petit, tous leurs compagnons bifurquèrent en direction des villages incendiés.

Hadji Rahim marchait d'un pas régulier et mesuré, psalmodiant comme d'habitude, des chansons arabes. Tougan avait déjà bien grandi. Une belle mèche de cheveux noirs dépassait de la tchalma bleue qu'il portait à la façon des jeunes gens. Il avait jeté sur son dos une besace et, s'appuyant sur un long bâton, il grimpait avec légèreté les collines afin de fixer l'horizon où les montagnes disparaissaient dans la brume gris-bleu, soucieux de bien observer tout ce qui l'entourait pour essayer de tout remarquer et de tout comprendre. Il vivait à présent une vie pleine et heureuse, qui lui semblait particulièrement agréable après les mois pénibles passés dans les cachots sombres et humides de la prison de Gourgandj.

L'âne noir, agitant ses longues oreilles, trottinait sur ses jambes robustes. Les sacs qu'il portait contenaient des livres et des poèmes arabes et persans, ainsi que des provisions de bouche pour quelques jours.

Parfois on apercevait au loin un petit nuage de poussière, puis, de derrière les arbres, surgissaient

quelques cavaliers mongols entourant un chef important ou protégeant des chameaux qui, chargés de grains, avançaient avec lenteur. L'un des Mongols s'écartait de ses compagnons, filait vers Hadji Rahim et lui criait :

— Qui es-tu ? Où vas-tu ?

Hadji Rahim rejetait en silence sa coiffure sur sa nuque et découvrait sur son front, fixé à un fil fin, la plaquette d'or ornée d'un faucon ailé. Alors le bras levé, prêt à cravacher, s'abaissait lentement et le Mongol, criant « Baïartaï ! Ouragch ![1] », tournait brusquement sa monture et s'élançait pour rejoindre son détachement.

Le derviche, remettant en place son bonnet pointu, reprenait sa route et entonnait une nouvelle chanson :

Avance, mon noir Bekir, au rythme de ma [complainte,
Vers les contrées où le péril menace toute âme [vivante;
Assez de gens se sont éteints dans leur lit,
Seuls les lâches craignent de tomber sur le sable [rouge.

Quatre cavaliers surgirent soudain de derrière une colline déserte et s'arrêtèrent en travers de la piste.

— Halte ! s'écria l'un d'eux. C'était un vieillard dont le visage, si bronzé qu'il en paraissait noir, était sillonné de rides profondes.

— Quel est ton nom ?

— Qu'Allah t'apporte abondance, liberté et prospérité ! répondit le derviche. Qu'as-tu à faire de mon nom ?

— Je t'ai reconnu ! Tu ne m'échapperas pas ! Tu as été scribe chez le Musulman Mahmoud-Yalvatch qui s'est vendu honteusement aux Mongols. Tu l'as aidé à piller notre peuple. Aussi vas-tu connaître la fine lame de mon glaive.

— Il y a dans tes paroles deux gouttes de vérité pure.

1. Au revoir ! En avant !

mais tout le reste n'est qu'un flot trouble de noirs mensonges.

— De mensonges ? s'exclama avec fureur le vieillard, sortant son cimeterre de son fourreau.

— Il est vrai que j'ai été scribe chez l'honorable Musulman Mahmoud-Yalvatch; il est vrai que je mérite la mort et que je la rencontrerai un jour, car qui d'entre nous peut lui échapper ? Mais je n'ai jamais pillé personne; je n'ai fait qu'inscrire sur de longs rouleaux la liste de ce qui a été pillé par les Mongols; j'ai aussi rédigé des requêtes au nom de tous les spoliés qui venaient se plaindre auprès de Mahmoud-Yalvatch pour lui demander d'intervenir.

— Si, derviche, tu ne veux pas perdre immédiatement, ici même, ton bonnet avec ta tête, poursuivit le vieillard, tu nous suivras séance tenante et tu n'essayeras pas de t'enfuir.

— Je vais toujours vers ceux qui m'appellent, dit imperturbablement Hadji Rahim. Mais tu ne m'as pas dit ton nom. Contre qui devrai-je me plaindre auprès d'Allah si tu nous conduis au gouffre de la perdition ?

— Avant qu'Allah te juge, c'est au glaive du Djiguite Noir que tu auras affaire, répondit l'un des cavaliers. Devant notre chef, la plaisanterie n'est pas de saison.

Les hommes, quittant la piste, se dirigèrent droit vers le Nord et s'enfoncèrent dans les sables jaunes et ardents. L'herbe rugueuse et noire, par endroits les buissons de tamaris à demi transparents, les lézards qui se sauvaient hâtivement, tout cela rendait la région lugubre et triste. Tougan chuchota à Hadji Rahim :

— Est-il possible que notre fin soit venue ? Pourquoi as-tu donc accepté ce voyage inutile ? Nous vivions si calmement et si heureux à Samarkand !

— Il ne faut pas se plaindre avant l'heure, répondit le derviche. Le jour d'aujourd'hui n'est pas encore achevé; l'avenir est plein d'imprévu.

Les voyageurs marchèrent longtemps, toujours vers le Nord. Enfin, au croisement de deux pistes à peine

perceptibles, les cavaliers s'arrêtèrent. L'un d'eux, ayant escaladé une colline, guetta longuement les environs, puis, de la main, indiquant l'Occident, il s'écria :

— Vite ! Avançons vite par là ! Le soleil se couche.

Il faisait déjà complètement sombre lorsque la petite troupe arriva vers un feu aux flammes vives, allumé au fond d'un ravin desséché. Les mains du derviche et de Tougan étaient liées derrière leur dos; la boucle d'un lasso entourait leurs cous, afin que les captifs ne s'avisent pas de disparaître dans les ténèbres. Le vieillard amena les deux voyageurs auprès du brasier même et leur ordonna de s'agenouiller. Il plaça l'âne auprès d'eux.

Jambes repliées, un maigre Turkmène à l'air farouche était assis sur un petit tapis. Des yeux noirs et brillants marquaient brutalement son visage bronzé. Un sabre droit reposait près de lui. « Où ai-je donc vu ce fier djiguite ? se demanda Hadji Rahim en observant le Turkmène. C'est évidemment lui, le Cavalier Noir. » Il portait un tchekmen foncé et un bonnet noir, repoussé sur la nuque; non loin de là un cheval moreau était à l'attache. Une vingtaine d'hommes, en haillons, mais munis d'armes excellentes en argent, étaient assis autour du feu. Ils regardaient les prisonniers : les uns d'un air goguenard, les autres avec méchanceté.

L'un d'eux détacha de l'âne un sac de feutre qu'il vida de son contenu : une liasse de galettes, un sachet de raisins secs, un melon et un morceau de fromage aigre. Alors, il déchargea soigneusement, après un autre sac qui contenait de la farine, une troisième besace. Il y trouva un étui avec un encrier, quelques livres et rouleaux et des instruments d'armurier.

Le djiguite aux yeux ronds prit l'un des volumes, le tourna entre ses mains, le feuilleta et dit :

— Ici sont probablement inscrits les hadis et les sermons, dont les imams obèses aux longues barbes bourrent le crâne de leurs élèves affamés et décharnés ?

— Non, glorieux guerrier, répondit Hadji Rahim.

C'est le livre qui raconte la vie du grand Iskender, conquérant du monde.

— J'aurais bien aimé t'entendre parler de ce guerrier vaillant ! Mais il te reste peu de temps à vivre. Azrael emportera bientôt ton âme.

Le vieillard qui avait amené Hadji Rahim entraîna l'âne à l'écart, puis, sans se presser, il sortit de sa ceinture une dague longue et fine, semblable à celle dont les bouchers se servaient habituellement pour égorger les brebis; d'une main brutale, l'homme saisit le derviche par le menton.

— Hé, grand-père, attends de couper ! s'écria quelqu'un. Notre chef voudrait savoir ce qui est écrit dans les autres volumes.

Hadji Rahim, à demi étranglé, râla :

— L'un d'eux conte les exploits de la glorieuse panthère du désert, Kara-Bourgout, la terreur des caravanes.

— Attends ! Laisse-le ! lança le chef de bande qui tournait attentivement les pages, examinant les dessins où figuraient des escarmouches.

Le vieillard repoussa sa victime et s'éloigna en grognant.

Hadji Rahim regarda le ciel sombre où les étoiles scintillaient vivement, les flammes rouges et crépitantes du feu, les visages rudes des hommes, les sables désertiques qui s'étendaient alentour et il pensa : « D'où me viendra le salut ? Si personne n'a pitié de moi, pauvre vagabond, ces guerriers devraient au moins épargner ce garçon, apprenti armurier, sorti des cachots sombres du shah. Même s'il tombe dans un gouffre, le derviche ne doit pas se lamenter : son manteau peut s'accrocher à une saillie de roche, à moins que l'aile d'un aigle ne le soutienne. »

Tougan murmurait de son côté : « Ne vois-tu donc pas que notre dernière heure est arrivée ? »

— La journée n'est pas encore achevée, répondit le

derviche. Devant nous s'étend la longue nuit. Qui peut nous dire à l'avance ce qu'elle nous réservera ?

Le Cavalier Noir posa devant lui le livre à reliure de cuir jaune et dit :

— Il ne reste pas beaucoup de temps jusqu'à ce que luise l'étoile du matin. Cependant, rien ne nous presse pour supplicier ce serviteur des infidèles. Nous pourrions l'écouter : qu'il nous conte donc les exploits de quelque vaillant preux.

Tougan murmura :

— Est-il possible qu'abaissé, agenouillé, tu leur fasses un récit ? Ne leur adresse pas une seule parole. Qu'ils nous tuent plutôt sur-le-champ !

— Prends patience, répondit Hadji Rahim. La nuit est longue et l'avenir peut encore être extraordinaire.

— Qu'il parle ! firent des voix. Le rossignol chante mieux en cage qu'en liberté.

— Écoutez alors ! commença Hadji Rahim. Je ne vous parlerai ni du grand Iskender, ni de Roustem et de Zorab, mais du glorieux brigand des steppes, Kara-Bourgout et de la jeune Turkmène Gul-Djamal.

En entendant prononcer le nom de Gul-Djamal, le chef de bande lança un regard rapide sur le derviche; ses sourcils se levèrent avec étonnement. Il s'étendit sur le flanc et s'accouda, tandis que ses yeux noirs et ardents fixaient attentivement le conteur ligoté.

V

RÉCIT DE HADJI RAHIM

Lorsqu'elle passa, marchant à pas rapides, elle me frôla du bord de son vêtement.

(D'un conte oriental).

Gul-Djamal était une pauvre bergère, habitant un pauvre aoul[1], au milieu du grand désert turkmène — commença Hadji Rahim d'une voix traînante — Gul-Djamal connaissait beaucoup de chansons.

Elle fredonnait un refrain particulier pour emmener les agneaux à l'abreuvoir, un autre calme et joyeux pour les inciter à paître tranquillement et à ne pas se disperser.

L'un de ces airs, alarmant par ses accents tristes et saccadés, prévenait les brebis égarées, que le loup cruel était proche; alors les bêtes qui reposaient en paix à l'ombre d'un buisson rabougri, sautaient brusquement sur leurs pattes et filaient rapidement vers la colline où Gul-Djamal, tenant un long bâton, regardait alentour, tandis que ses trois grands chiens hirsutes couraient autour des agneaux attardés et rassemblaient le troupeau.

Gul-Djamal avait appris tous ses chants de son grand-père Korkoud-tchoban qui avait été berger durant de longues années et qui jouait du chalumeau. Pauvre

1. Aoul : village.

toute sa vie, il se louait comme pâtre de village et allait quérir sa nourriture de yourte en yourte, bien qu'au bout du village il ait eu son propre abri, vieux, branlant et courbé comme lui-même.

Il demeurait seul depuis la mort de sa femme et de ses deux fils, tués au cours de la guerre que le khorezme-sah avait menée contre les montagnards afghans, au caractère indépendant.

La fille du pâtre, donnée en mariage à un lointain nomade, revint un jour vers son père portant dans ses bras une fillette toute menue et après quelques jours de maladie, elle mourut. Elle avait le visage couvert de bleus et d'ecchymoses. Personne ne sut ce qui lui était arrivé; le vieux Korkoud-tchoban répondait invariablement à toutes les questions :

— C'est probablement qu'Allah l'a voulu ainsi ! Toutes les jeunes filles n'ont pas la chance d'avoir de bons époux ! Et il couvrait de sa large manche son visage basané et ridé.

Korkoud-tchoban protégea et choya sa petite-fille, comme il eût gardé une brebis boiteuse; tandis qu'il errait avec son troupeau par la steppe, il portait sur son dos, dans un sac de cuir, l'enfant qui voisinait même parfois avec un agneau malade et bêlant.

Gul-Djamal grandit, tandis que le grand-père jouait du chalumeau et surveillait avec les chiens les agneaux attardés. Un jour, Korkoud déclara qu'il resterait désormais étendu sur un tapis de feutre, près de sa yourte et qu'à sa place, sa petite-fille mènerait paître les agnelets. A cette époque, sa sœur déjà âgée arriva sur un âne pelé et s'installa chez lui. Tout le monde raconta dans le village que Korkoud avait rencontré le chaïtan dans la steppe et qu'il lui avait vendu sa petite-fille pour femme. D'autres prétendirent que le vieillard avait trouvé dans une tombe antique un trésor et inventèrent encore maintes choses à son sujet. Il était bien exact pourtant que, du jour au lendemain, on avait vu apparaître chez Korkoud un vieux chaudron, et qu'à présent une fumée

s'élevait constamment au-dessus de sa yourte, tandis que le pauvre pâtre régalait de thé ses visiteurs.

Puis arriva l'époque capitale où le vieillard dut songer au mariage de sa petite-fille. Pour une telle fiancée, le kalym[1] rapporterait, à coup sûr, un chameau, un cheval, une vache et des moutons. Alors le grand-père pourrait vivre dans une complète insouciance. Il passerait son temps, allongé sur son tapis de feutre, boirait à volonté du koumys et contemplerait de jour les nuages, de nuit les étoiles. Le bétail serait surveillé par sa sœur, sa petite-fille et son gendre.

Korkoud ne se hâtait pas et tous ceux qui recherchaient en mariage Gul-Djamal voyaient sans cesse le vieillard augmenter la valeur du kalym exigé. Les prétendants, rebutés, s'éloignaient alors, étonnés de l'avidité de l'ancien pâtre. Cependant l'un d'eux revenait souvent pour solliciter la main de la jeune fille. C'était la célèbre panthère des grand-routes, la terreur des caravanes, le brigand Kara-Bourgout[2].

« Quand on aime une jeune fille, disait-il, on ne peut marchander pour le kalym. » Et il promettait de donner tout ce que demanderait le vieux pâtre. Pourtant, chaque fois que le jeune homme le pressait, Korkoud éludait sa réponse, déclarant qu'il lui fallait encore réfléchir.

Cependant le chaïtan se moqua certainement du vieillard, car celui-ci perdit, du même coup, les nombreux chameaux, chevaux et moutons, dont il rêvait en contemplant les étoiles. Les djiguites du shah arrivèrent un beau jour dans le village pour percevoir les impôts afférents aux années écoulées, présentes et futures. Ils emmenèrent nombre de bêtes, et par la même occasion enlevèrent Gul-Djamal, déclarant que tous les sujets

1. Dans les temps anciens, le père, en donnant sa fille en mariage, recevait un « kalym » sous forme de bétail, de vêtements et d'autres objets dont la valeur variait avec la fortune du futur époux.

2. Kara-Bourgout : aigle noir.

devaient livrer leurs plus belles filles au shah tout-puissant.

Arrivé de nuit dans la yourte de Korkoud-tchoban, le brigand Kara-Bourgout resta jusqu'à l'aube sur le tapis de feutre, posant mille questions sur les djiguites qui étaient venus. Qui était leur chef ? Quels coursiers montaient-ils ? Comment étaient leurs selles ? Il apprit tout du vieillard, auquel il dit :

— Maintenant, même de nuit, je pourrais les reconnaître tous. J'aurai raison de chacun d'eux à son tour et de tous ensemble, même s'ils devaient se cacher de moi au fond de la mer du Khorezme. Quant à Gul-Djamal, je la rechercherai et je te la ramènerai, grand-père Korkoud. Puis, nous organiserons une grande fête, et je conduirai dans ma yourte celle qui, de ce jour, sera ma femme. Je t'ai offert un chameau, une jument avec un poulain, ainsi qu'une vache avec son veau et neuf moutons; maintenant je te propose neuf fois plus que tout cela; seulement ne promets ta petite-fille à personne d'autre qu'à moi-même.

Ayant jeté, en acompte, sur les genoux du vieillard, un sac de dirhems d'argent, Kara-Bourgout sauta sur son coursier et disparut dans les ténèbres de la nuit.

Après ces paroles, Hadji Rahim se tut, vacilla et, gémisant s'affaissa.

— Q'est-il donc arrivé ensuite ? Le brigand a-t-il retrouvé la jeune fille ? demandèrent les djiguites assis autour du feu.

— Vaï-Oulaï ! Que n'est-il pas arrivé au vaillant brigand et à la belle ! répondit Hadji Rahim en soupirant. Mais je ne puis continuer mon récit : la corde meurtrit ma chair et je suis las.

— Déliez-le ! ordonna le Cavalier Noir.

— Détachez aussi les mains blessées de mon frère cadet ! dit Hadji Rahim et, se tournant sur le dos, il ferma les yeux.

Le vieux Turkmène, grognant de mécontentement, libéra les mains des deux prisonniers qui s'installèrent

plus commodément sur le sable. Alors le derviche poursuivit :

— Chevauchant à l'aube dans la steppe, Kara-Bourgout rencontra Djelal ed-Din, le propre fils du padishah. Le jeune homme s'était égaré en poursuivant un cerf et ses compagnons étaient demeurés au loin. Menant son cheval épuisé par la bride, il dépérissait déjà de faim et de soif, quand il aperçut la yourte du vieux Korboud-tchoban. Celui-ci l'accueillit hospitalièrement, le laissa se reposer, le nourrit ainsi que son coursier. Ce fut là qu'entrant par hasard sous la tente, Kara-Bourgout s'entretint longuement avec le fils de son ennemi, dont il ne soupçonnait pas l'identité. Au moment de prendre congé, l'héritier du shah invita le djiguite dans son palais de Tillial. C'est alors seulement que le brigand comprit qui était devant lui.

Les lois de l'hospitalité exigeant qu'on respectât un hôte, Kara-Bourgout, sans offenser le jeune khan, promit fermement de lui rendre visite.

Peu après, Kara-Bourgout partit vers la capitale, afin de se présenter à Djelal ed-Din. Or celui-ci était en disgrâce : le shah l'avait pris en aversion parce qu'il fréquentait des gens simples et recevait des nomades du désert, des derviches errants et des voyageurs venus des contrées lointaines. Mouhammed, craignant qu'il ne fomentât quelque complot, faisait surveiller chacun des pas de son fils. C'est pourquoi les gardes du shah, dissimulés autour du palais et du parc, épiaient tous ceux qui entraient et sortaient.

Lorsque Kara-Bourgout arriva au palais Tillial, le jeune prince le reçut avec joie et lui offrit aussitôt des mets succulents, tandis que les musiciens jouaient et chantaient d'antiques ballades de guerre. Quand Kara-Bourgout voulut repartir, le khan lui proposa de demeurer encore jusqu'au matin; il lui procurerait alors une escorte qui l'aiderait à gagner sans danger les portes de la ville.

— Qui donc oserait toucher à Kara-Bourgout ?

répondit le brigand. Mon glaive ne craindrait même pas vingt djiguites, s'ils avaient l'audace de m'attaquer... Et il sortit du parc. Sans qu'il ait même eu le temps de saisir son sabre, il se trouva pris dans des rets où ses mains s'embarrassèrent. Ses agresseurs l'entraînèrent ainsi lié jusqu'à la maison du juge et des tortures.

Le chef des bourreaux, Djihan-pehlevan, « prince de la colère », soumit Kara-Bourgout à la question et, brûlant son corps avec des charbons ardents, l'interrogea sur les raisons de sa visite au jeune prince.

— J'ai promis au bek de voler le meilleur coursier du khan tatar, affirma Kara-Bourgout.

Djihan-pehlevan, las d'interroger et de torturer, ordonna finalement d'emmener le djiguite opiniâtre à la Tour du Châtiment.

Il y fut conduit de nuit, étroitement entouré par ses bourreaux. Soudain, quelqu'un lui murmura à voix basse à l'oreille : « Tu tendras ta main vers la droite et saisiras le crochet de fer. » Il sentit en même temps que les cordes qui liaient ses mains, ayant été coupées par l'ami inconnu, devenaient plus lâches. Sans montrer qu'il pouvait maintenant se défendre, Kara-Bourgout entra obéissamment dans la tour et gravit le grand escalier en colimaçon. Tout en haut, éclairée par la lueur vague d'une lanterne, une petite porte s'ouvrit. Le brigand résista de toutes ses forces lorsqu'on voulut la lui faire franchir. Alors la lumière s'éteignit brusquement et le condamné, libérant sa main, saisit en tâtonnant, sur sa droite, un grand crochet de fer. Quelqu'un cria : « Un chien de moins ! » La porte se referma avec fracas et Kara-Bourgout resta suspendu dans les ténèbres, sans appui...

Il réussit avec peine à libérer son poignet gauche des cordes qui l'entravaient. Il put alors se tenir des deux mains. Lorsque le matin fut arrivé et que les premiers rayons eurent pénétré par les fentes de la vieille tour, le djiguite se rendit compte qu'il se trouvait sous une toiture : un abîme profond, d'où parvenaient de sourds

rugissements, s'ouvrait sous ses pieds; on y apercevait des ombres noires qui s'agitaient parmi des ossements. Si des amis mystérieux ne lui venaient pas en aide, ses forces ne lui permettraient pas de se tenir longtemps suspendu ainsi.

— Que lui est-il donc arrivé ensuite ? interrogèrent les voix lorsque Hadji Rahim, regardant avec indifférence le feu de camp, se fut tu à nouveau. Qu'est-il advenu de Kara-Bourgout et de Gul-Djamal ? Parle vite !

— Ne donneriez-vous pas un peu d'eau et de pain à mon garçon ? Moi aussi, j'aurais besoin d'humecter ma gorge, car je n'ai rien bu depuis ce matin...

— Offrez-lui des galettes, du raisin sec et tout ce que j'ai, ordonna le Cavalier Noir. Continue, Derviche, car il te reste bien peu de temps avant le lever du soleil.

Hadji Rahim, après avoir lentement absorbé une tasse de lait aigre, poursuivit :

« Pendant ce temps, le fils du shah se divertissait avec insouciance dans son parc, sous les karagatchs branchus, et donnait à manger des tranches de melons à ses étalons favoris. Soudain, l'un de ses amis dévoués — il en avait partout — s'approcha de lui, voilé jusqu'aux yeux et lui chuchota que son hôte du désert avait été capturé sous les murs du parc et conduit chez le chef de la garde du shah, pour être entraîné jusqu'à la Tour du Châtiment.

Le jeune khan entra dans une violente colère. Il ordonna à tous ses hommes de monter à cheval et de se tenir prêts au combat. Accompagné d'une centaine de cavaliers armés, Djelal ed-Din pénétra à fond de train dans la ville et, dispersant les gardiens, s'élança vers la haute tour antique où l'on exécutait les suppliciés.

Un geôlier morose s'enfuit de peur et les djiguites brisèrent la porte d'entrée à coups de hache. Djelal ed-Din grimpa par l'escalier jusqu'au sommet de la tour où il dut fracasser la seconde porte.

Lorsque celle-ci fut ouverte, chacun recula : à deux pas, un abîme noir s'ouvrait au-dessus duquel un homme

était suspendu au mur, par un crochet de fer. Les libérateurs le saisirent avec précaution et l'attirèrent vers eux. Djelal ed-Din prit la lanterne allumée et essaya de sonder le gouffre. Des yeux fulgurants brillaient dans les profondeurs, d'où parvenaient des rugissements féroces.

Le khan lâcha la lanterne qui tourbillonna. En hurlant, de grands chiens anthropophages, hirsutes, se jetèrent de côté pour l'éviter.

— Je jure, dit le jeune prince, que si je deviens shah, je garderai vivants ces chiens terribles pour qu'ils dévorent ceux qui les premiers eurent l'idée de cette tour.

Le jeune khan descendit sur la place et enfourcha sa monture. Un second coursier sellé attendait Kara-Bourgout. En un groupe serré, les djiguites traversèrent la ville; les portes de pierre à peine franchies, alors que s'ouvrait devant eux l'espace uniforme de la steppe infinie, Djelal ed-Din dit à Kara-Bourgout :

— N'as-tu pas pensé que je t'avais fait venir à dessein dans mon palais, pour te livrer aux mains des bourreaux ? J'aurais voulu t'inviter à nouveau dans mon parc Tillial, mais je crains que tu ne tombes encore entre les pattes des molosses de Djihan-pehlevan...

— Je n'ai jamais eu de pensées aussi noires. Permets-moi de revenir dans mon désert natal. Bien que les sables y soient nus, l'herbe maigre et l'eau saumâtre, il y règne plus de liberté et de bonheur que dans vos palais merveilleux aux hautes tours et aux solides murailles.

— Je ne te retiendrai pas. J'aimerais pourtant exaucer un de tes souhaits, car tu as souffert à cause de moi.

— Je n'ai qu'une seule demande à te faire. Les bourreaux, en me capturant, m'ont enlevé mon sabre glorieux. Tant que je ne l'aurai pas repris au vantard qui ose le porter, ne me permettrais-tu pas d'emprunter pour un temps le sabre clair d'un de tes djiguites ?

Le jeune khan déceignit son glaive, orné de turquoise, de cornaline et de rubis et le tendit à Kara-Bourgout.

— Porte-le glorieusement et ne le tire de son fourreau que contre les ennemis de notre peuple, et non contre les

caravanes pacifiques des voyageurs. Ce noble coursier moreau que tu montes t'appartiendra désormais. Tu le chevaucheras pour partir en campagne contre les ennemis de notre patrie.

— J'ai encore une prière à te faire, dit Kara-Bourgout.

— Parle !

— Ne pourrais-tu me dire, toi qui sais tout ce qui se passe dans le palais, ce qu'est devenue Gul-Djamal, cette jeune fille de notre tribu turkmène ? Elle fut enlevée de force par les pillards; ils ont déclaré qu'elle servirait à divertir le shah.

— Je le sais. Mon père a ordonné de construire pour Gul-Djamal une yourte spéciale dans l'un de ses jardins. Mais la jeune fille est très fière et indocile. Je crains qu'elle ne subisse le sort pénible de toutes les prisonnières insoumises.

— Merci à toi, ô généreux libérateur ! remercia Kara-Bourgout. Si, un jour, tu as besoin de ma vie, appelle-moi. Je viendrai aussitôt, dussé-je franchir monts et abîmes.

Kara-Bourgout tourna bride et s'en fut au galop vers son désert. Pourtant, il changea bientôt de direction et déboucha sur une route qui menait vers la plus merveilleuse des villes, vers Samarkand, noyée dans ses jardins. Le coursier avançait lentement, tandis que le rescapé entonnait :

Le vent me chante le lointain appel de ma [bien-aimée...
Peut-on rester impassible devant une telle prière ?
Qu'importe si derrière chaque roche me guette la [mort !
Elle veille, silencieuse, sur chaque route...

Kara-Bourgout, plongé dans ses pensées, faillit être bousculé par un groupe de djiguites qui filaient à toute vitesse en criant :

— Place ! Place ! Messager du padishah ! Message personnel pour le padishah !

Quelques cavaliers passèrent dans un tourbillon de poussière, maintenant un lasso tendu dont l'extrémité était fixée à l'arçon d'une selle. Balançant et dodelinant la tête, le messager, attaché à sa monture, dormait profondément en pleine course.

Il était évident que la bête faisait des efforts suprêmes pour arriver jusqu'aux portes de la ville : elle râlait, donnait des coups de queue et ne galopait que parce qu'elle était traînée par le djiguite, chargé d'accompagner habituellement, d'un village à l'autre, les émissaires du shah.

Soudain, le cheval s'affaissa. Les hommes s'arrêtèrent, mirent pied à terre, essayèrent de relever l'animal exténué, mais ce fut en vain : sur la route poudreuse, le sang coulait de ses naseaux.

Le messager resta étendu tel qu'il était tombé. Il ne prononça que ces seules paroles : « J'ai une lettre importante pour le shah; elle émane de sa propre fille, assiégée par des révoltés dans la tour de la forteresse. A Samarkand, tous les habitants se sont soulevés contre les bourreaux de Mouhammed et contre ses collecteurs d'impôts. Les citadins les tuent, les découpent et suspendent aux peupliers des morceaux de leur chair. Pour moi, de toute façon, je cours à la mort ! »

Ayant dit ces mots, le malheureux se prit la tête entre les mains et ferma les yeux. Kara-Bourgout s'approcha et commanda :

— Donne-moi ta sacoche de cuir. Je remettrai moi-même cette missive au padishah. Quant à toi, ne reste pas ici près de ton cheval crevé. Étends-toi là-bas, à l'ombre de cet arbre, et dors tout ton saoul. Je sais que tu n'es guère pressé de remettre ton message et qu'il faut de force te traîner devant le shah. Le maître coupe la tête aux porteurs des « noires nouvelles ».

— Je pense également qu'il est préférable pour moi de

me reposer ici, dit l'homme couvert de poussière, en remettant à Kara-Bourgout sa sacoche.

Il fit quelques pas, s'affaissa sous l'arbre et se mit à ronfler dans l'herbe.

Kara-Bourgout, ayant fixé l'extrémité du lasso à l'arçon de sa selle cria : « En avant ! » Alors les cavaliers se lancèrent au galop vers la capitale.

Toutes les portes du palais s'ouvrirent devant l'envoyé de la fille du padishah. Un vieil eunuque, faisant cliqueter ses clefs, le conduisit par des couloirs sinueux. Kara-Bourgout se préparait à affronter le regard terrible du souverain, quand il perçut clairement derrière le mur des cris de femme : « Au secours ! Mon dernier jour est arrivé ! »

Kara-Bourgout pouvait-il ne pas connaître la douce voix qui jetait maintenant ces pitoyables cris d'horreur ! Il saisit le sabre dont Djelal ed-Din lui avait fait don et, le brandissant au-dessus du vieil eunuque, ordonna à celui-ci d'ouvrir la porte. D'un bond de tigre, il pénétra dans la chambre toute recouverte de tentures. Il cherchait le shah pour le tuer, persuadé que seul le souverain avait pu se permettre de se moquer ainsi d'une Turkmène. Cependant, il ne vit personne. Seule dans un angle, étendue sur un monceau de châles persans, une panthère jaune tachetée de noir tentait de lacérer de ses griffes un feutre d'où s'échappaient des cris étouffés.

De deux coups de sabre, le djiguite anéantit l'animal. Alors il déroula le tapis. Devant lui, presque sans souffle, gisait la pâle Gul-Djamal.

— Quel scélérat a-t-il pu laisser pénétrer une bête féroce auprès d'une faible jeune fille ? s'écria Kara-Bourgout en se penchant vers celle qui depuis si longtemps occupait ses pensées.

Bientôt le shah, en personne, pénétra à grands pas dans la chambre.

Dans sa colère, il voulut faire supplicier sur place le djiguite meurtrier de sa panthère favorite. C'est alors que Kara-Bourgout lui remit fièrement son message. Le

despote, stupéfait d'apprendre le soulèvement de Samarkand et l'attentat fomenté contre sa fille ordonna au chef de ses troupes de préparer immédiatement une campagne de répression, pour châtier les révoltés. Il ne faisait déjà plus attention au courrier. Kara-Bourgout souleva dans ses bras Gul-Djamal et l'emporta lui-même dans la yourte blanche, dressée au milieu du parc persan. Là, il fit savoir aux servantes que, le lendemain, des vieillards viendraient du désert avec une caravane, pour ramener la jeune fille vers son campement natal.

Or, le lendemain, les vieillards ne furent pas autorisés à s'approcher de Gul-Djamal; on les chassa du palais, les informant que, pour avoir attenté à la vie du grand padishah, elle avait été enfermée dans la Tour de l'Éternel Oubli, où elle demeurerait « pour toujours, jusqu'à la mort »...

— Et elle y est morte ? interrogea une voix.

Hadji Rahim, ralentissant, déclara :

— Non. Gul-Djamal est toujours vivante; elle est encore dans la tour de pierre de Gourgandj. Tourkan-Khatoun, la perfide mère du shah, a ordonné de l'y garder. Bien que la vieille reine, telle une hyène apeurée, ait fui la capitale du Khorezme, les juges imbéciles et les geôliers, n'osant lui désobéir, maintiennent captifs Gul-Djamal, ainsi que bon nombre de détenus innocents.

— Dis-moi, derviche, d'où tiens-tu toutes ces choses ? demanda le Cavalier Noir en se levant. Ce que tu viens de nous dire n'est pas un conte, mais une réalité...

— Nous autres, qui errons dans les plaines de l'univers, nous rencontrons bien du monde en chemin et nous entendons bien des récits. Le vent du désert m'a chanté plus d'une fois cette histoire.

— Beks-djiguites ! ordonna le Cavalier Noir à ses compagnons. Préparez-vous ! A l'aube, je pars pour Gourgandj.

— Si tu veux atteindre la cité, hâte-toi ! dit Hadji

Rahim. Venant de trois directions avec des troupes considérables, les fils du khan tatar avancent vers la ville. Ils vont l'encercler étroitement et bientôt il ne te sera plus possible de franchir les remparts.

— Derviche, tu m'accompagneras, dit le Cavalier Noir. A toi et à ce garçon, je donnerai de bons coursiers. Dans trois jours nous serons aux portes de Gourgandj. Quant à vous, mes compagnons, regagnez vos camps, où vous attendrez mon appel. Reviendrai-je vers vous ou bien Azrael m'emportera-t-il dans la vallée de feu ? Seul Allah peut le dire...

VI

TROIS DES FILS DE GENGIS-KHAN CONVOITENT GOURGANDJ

Gengis-khan ordonna à son fils cadet, Touli-khan, de s'emparer et de soumettre au pillage l'antique ville de Merv, tandis qu'il autorisait ses trois aînés : Djoutchi, Djagataï et Ouguedeï, à diriger leurs armées vers Gourgandj.

Tous les Mongols désiraient participer à cette campagne menée contre la ville la plus riche de toutes les terres musulmanes. La capitale khorezmienne envoyait de par le monde des caravanes chargées d'étoffes fines, de cottes de mailles renommées et de diverses marchandises précieuses. Ceux qui allaient participer à l'assaut comptaient rapporter au moins un couple de chevaux ou de chameaux ployant sous les vêtements de soie, les colliers de rubis et d'émeraudes, les coupes et toutes sortes d'autres objets de valeur, pris en butin; de plus, chacun espérait emmener en esclavage, dans sa patrie, plusieurs habiles artisans. Ceux-ci tisseraient des étoffes, coudraient des bottes ou des pelisses, tandis que leurs vainqueurs se reposeraient tranquillement sur des tapis rapportés de guerre et écouteraient jouer du luth les musiciens faits prisonniers à Gourgandj.

Voilà ce à quoi rêvaient les guerriers mongols en approchant des rives du Djeihoun et des florissantes plaines du Khorezme.

Djagataï et Ouguedeï se hâtaient pour arriver les

premiers, afin de s'emparer de la ville avant leur aîné Djoutchi, à qui, d'après le testament du grand kagan, tout le Khorezme et la steppe kiptchake devaient revenir en pleine souveraineté.

Djoutchi-khan, furieux de ce que ses frères aient été autorisés à participer au partage des richesses accumulées dans la future capitale de son apanage, décida de ne pas se presser et de s'adonner à son passe-temps favori, la chasse aux chevaux sauvages. Il assura même avec indifférence :

— Ils ne pourront jamais, sans moi, prendre Gourgandj. Qu'ils commencent donc par s'y briser le front.

Djagataï, jaloux et avide, jurait au cours de ses beuveries :

— Djoutchi a reçu un trop grand royaume et se réserve de conquérir seul les meilleures terres. Je ne lui rendrai pas Gourgandj, avant de l'avoir réduite en poussière.

*
**

Gourgandj, capitale du Khorezme, cité des orgueilleux khans kiptchaks, des riches marchands, des artisans adroits et des esclaves de toutes races, vivait des jours alarmants depuis l'incursion des Mongols dans le Maverannahar.

Après la fuite de Tourkan-Khatoun qui dominait la ville de sa volonté cruelle et le départ de tous les membres de la dynastie, la capitale populeuse était restée au pouvoir des chefs kiptchaks. Chacun d'eux rêvait de devenir, ne serait-ce que pour un mois ou même pour un jour, souverain suprême des terres musulmanes. Or, tandis que les khans et les beks se disputaient, l'un d'eux, Houmar-Teguine, sans attendre qu'on l'élevât sur « le tapis de feutre blanc de l'honneur », se déclara lui-même sultan du Khorezme. Tout le monde se soumit à lui sans murmures et les imams aux barbes grisonnantes entreprirent de prier pour lui, avec ferveur, dans les mosquées.

Le nouveau souverain, désireux de manifester son pouvoir, témoigna d'abord de son zèle religieux : il ordonna de rechercher et d'emprisonner tous ceux qui ne fréquentaient pas quotidiennement les mosquées aux heures de prières. Les raïss, gardiens des mœurs, accompagnés de soldats armés, se mirent à arpenter la ville où, à l'aide de leurs bâtons, ils ramenaient l'ordre et punissaient ceux qui ne priaient pas assez fidèlement. Le sultan désigna son parent Alla ed-Din El-Haïati, comme chef de la police, et augmenta le nombre des gardes chargés des rondes de nuit. Cependant le brigandage ne diminuait aucunement. On pillait surtout les entrepôts de blé et de riz. L'inquiétude grandissait et chacun redoutait le sort qui lui serait réservé, lorsque arriveraient les terribles cavaliers mongols.

Houmar-Teguine apaisant la population par l'intermédiaire des crieurs publics et des imams, affirmait que l'ennemi ne comptait nullement marcher sur Gourgandj, qu'il s'était suffisamment rassasié en pillant Boukhara, Samarkand et Merv et qu'il se préparait déjà à retourner dans ses steppes.

*
**

Gourgandj semblait vivre de sa vie d'autrefois : comme jadis, du haut des minarets, les muezzins appelaient les fidèles à la prière; comme jadis, dans les bazars, les vendeurs s'asseyaient près de leurs étaux et invitaient les acheteurs; comme jadis, les passants circulaient en une foule ininterrompue par les rues étroites; pourtant l'activité commerciale et artisanale se ralentissait chaque jour.

Les marchands se plaignaient de ce que le commerce périclitât; certains durent même cesser leur travail. Les gens ne s'informaient que des prix, hochaient la tête, mais n'acquéraient rien, bien que la valeur des marchandises ait déjà diminué de moitié.

Seuls, les produits alimentaires renchérissaient et les

citadins achetaient en hâte de la farine, du mil, des raisins secs, prévoyant que l'arrivage des provisions allait cesser.

Des badauds, rassemblés aux carrefours, murmuraient :

— Les Tatars sont proches. Les Tatars arrivent avec des forces importantes. Les Tatars assiégeront notre ville. Les murailles sont hautes, solides; le siège durera longtemps. Nous mangerons tous nos moutons et nos chevaux, mais après ? Où se sauver ?

Différents bruits incroyables inquiétaient ou réjouissaient la population :

— Djelal ed-Din a mis sur pied une armée de cinq cent mille hommes. Il marche déjà sur Gourgandj. Il a repoussé certaines hordes tatares, qui se sont enfuies vers l'Orient...

D'autres répliquaient;

— L'ennemi aura beau tourner autour de la forteresse, il ne pourra la prendre. Serait-il possible de réduire Gourgandj ? Tous s'en retourneront vers le Nord. Les vieux savent que...

Des files de chameaux quittaient à nouveau la ville. Sur les flancs des bêtes, au lieu de fardeaux, pendaient des corbeilles où l'on apercevait des femmes et des enfants partant à Manguichlak, chez les Turkmènes. Par ailleurs, d'autres caravanes arrivaient : chevaux, chariots et ânes. Les familles des notables, abandonnant leurs domaines, venaient se mettre à l'abri derrière les hauts murs.

Les vendeurs de galettes disparurent peu à peu des marchés; les boulangeries se fermèrent. La valeur des moutons et des chevaux augmenta; un simple âne se vendait si cher, maintenant, qu'il atteignait le prix encore récent d'un bon cheval.

*
**

Un beau jour, les Mongols surgirent brusquement devant la ville. Personne ne se rendit d'abord compte de ce qui venait d'arriver.

Des nomades, venant de la steppe, dirigeaient leur bétail vers les portes sud et, tandis que les pâtres réglaient aux gardes les droits d'octroi, les moutons et les vaches stationnaient près du pont qui enjambait le fossé. Soudain, deux cents cavaliers, étrangement vêtus, bien différents des Turkmènes et des Kiptchaks, émergèrent des tourbillons de poussière blanche soulevée par les troupeaux. Montés sur de petits chevaux rapides, ces hommes se mirent à hisser les moutons sur leurs selles et à chasser devant eux les autres bêtes, à la grande colère des bergers. Après avoir massacré quelques pâtres, sans se hâter, faisant claquer leurs fouets, ils emmenèrent le troupeau et s'éloignèrent lentement.

La panique s'éleva alors dans la ville. Le sultan Houmar-Teguine lança un millier de Kiptchaks à la poursuite des pillards imprudents, avec ordre de les ramener vivants pour les supplicier.

VII

KARA-KONTCHAR CHERCHE LA FIN DU CONTE

Je brûle de revoir ta démarche divine,
Je donnerais mon cœur pour un murmure de tes lèvres.

(D'un chant persan).

Évitant les Mongols, Kara-Kontchar traversa les sables jusqu'aux rives du Djeihoun. Parfois des détachements ennemis, étirés en chaînes, s'apercevaient au loin. Ils avançaient tous vers le Nord, vers Gourgandj.

Il fallait, de temps à autre, s'enfoncer à nouveau dans les sables, faire de longs détours, interroger les nomades rencontrés par hasard, qui erraient, effrayés, par les Kizil-Koums, car de tous côtés arrivait l'ennemi.

Kara-Kontchar était accompagné de deux Turkmènes en grands bonnets de mouton : un garçon toujours sombre et un derviche barbu, tous deux brunis par les chaleurs torrides.

De nuit, à la lueur pâle d'une demi-lune, les voyageurs se faufilèrent subrepticement jusqu'aux bords du large fleuve. Ils empruntèrent une piste de sanglier et, traversant les joncs, se trouvèrent près de l'eau. Quelques bateaux lourds, à la proue élevée, voguaient lentement. Des hommes, des chevaux, des moutons s'y entassaient. Les cris et les supplications des trois

voyageurs restèrent vains. Des esquifs, cette réponse leur parvenait invariablement : « Allah vous aidera, nous n'avons plus de place. »

Cependant une barque s'arrêta :

— Un fidèle ne peut laisser son frère dans l'infortune !

Le timonier se dirigea vers la berge et accepta de mener tout le monde jusqu'à Gourgandj même.

— Combien demandes-tu donc pour le passage ? interrogea Kara-Kontchar.

— Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Aujourd'hui, ni l'argent, ni les objets, ni le bétail n'ont plus aucune valeur. Tu es à présent dans le malheur, moi de même. Ma maison a été dévastée, ma famille massacrée. Pour qui et pour quoi épargnerais-je de l'argent ? Allons, montez !

La solide embarcation emmenant hommes et bêtes voguait rapidement, bercée par les flots troubles du large Djeihoun. Parfois des patrouilles mongoles surgissaient à tribord. Alors la barque se rapprochait de la rive gauche. Quatre jours plus tard, pénétrant dans le large canal qui traversait Gourgandj, elle laissait d'un côté la vieille ville entourée de hautes murailles, et de l'autre le faubourg, où les maisons se cachaient dans les jardins de mûriers.

*
**

Kara-Kontchar sortit de sa ceinture une sacoche de cuir, serrée d'un cordon, compta dix dinars d'or et les posa dans la large paume du batelier.

— Je ne sais si j'aurai encore l'occasion de te rencontrer. Comment t'appelles-tu ?

Le pilote sourit et rejeta son turban rouge sur sa nuque.

— Je suis Kerim-Goulem, le forgeron. Je te reconnais, bien que tu ne m'aies pas dit ton nom. Ce coursier moreau, aux jambes légères et au col de cygne appartient sans conteste à celui qu'exaltent les poèmes et que

glorifient déjà les légendes. S'il t'est donné de lutter ici contre les païens, je viendrai te rejoindre.

Kara-Kontchar, ne l'écoutant déjà plus, fixait attentivement les lointains. De l'autre côté du canal, un nuage de poussière grossissait.

On put bientôt distinguer des cavaliers kiptchaks qui, penchés sur les crinières de leurs montures, criaient et cinglaient leurs coursiers. Un bruit sourd joint à des hurlements rauques se percevait déjà.

L'homme qui galopait en tête du détachement vacillait sur sa selle, prêt à tomber. Son turban blanc et sa robe jaune étaient tachés de pourpre; son cheval, dont une longue flèche avait pénétré les flancs, parut inondé de sang.

Les Kiptchaks passèrent en coup de vent sur le pont.

— Ils sont tout près ! Ils nous suivent ! Sauve qui peut ! retentirent leurs cris désespérés.

Aux portes de la ville, Kara-Kontchar refréna sa bête qui s'échauffait déjà et piaffait à la vue des étalons galopant.

Les Kiptchaks, suivis par Kara-Kontchar et ses compagnons, passèrent les portes, qui, après s'être refermées en grinçant, furent aussitôt barricadées avec des poutres pesantes.

L'un des djiguites s'arrêta près des gardiens et leur expliqua :

— Le nouveau sultan Houmar-Teguine nous avait commandé de nous emparer des deux cents Mongols, pilleurs de notre bétail. Lorsque ceux-ci nous ont aperçus, ils se sont enfuis tels des rats apeurés, abandonnant leur troupeau. Qui aurait pu alors prévoir un piège et deviner qu'ils avaient juré notre perte ! Deux mille de ces païens enragés se sont jetés sur nous près du parc Tillial. Ils nous ont encerclés, nous ont visés de leurs longues flèches, abattant les cavaliers et capturant les chevaux. Nos compagnons les plus vaillants ont péri là-bas ! Voici tout ce qui reste de nos effectifs. Ah ! pourquoi le sultan nous a-t-il envoyés à ce carnage !

— Et pourquoi donc avez-vous choisi un sultan porcin ? s'exclama Kara-Kontchar.

Tout le monde se regarda : qui pouvait avoir l'audace de parler ainsi du maître ?

Cependant Kara-Kontchar continuait de crier :

— Allah et la lâcheté ont chassé du Khorezme, avec cette chienne perfide qu'est la reine Tourkan-Khatoun, toute sa meute de parasites. Le gros shah fessu Mouhammed s'est, lui aussi, enfui. Aujourd'hui des chiens se disputent sa charogne ! Lorsque toute cette bande de chacals a été balayée par les vents de l'orage, vous n'avez rien trouvé de mieux à faire que d'élire cet autre épouvantail qu'est Houmar-Teguine ! Un bon maître ne lui confierait même pas un troupeau d'ânes pelés, et vous autres, vous l'avez nommé chef des armées et vous l'avez chargé de défendre la ville ! Vous êtes un peuple d'esclaves ! Vous ne pouvez vivre sans gourdins !

Les deux djiguites, compagnons de Kara-Kontchar, le calmèrent :

— Moins fort, Kara-Kontchar ! Des Kiptchaks nous entourent ! Ils sont de la race du shah. Éloignons-nous d'ici !

Les guerriers et les gardiens, arrêtés près des portes, restaient bouche bée en entendant les paroles du Cavalier Noir.

— Quel djiguite téméraire ! Cependant il dit la vérité. Houmar-Teguine s'est-il jamais distingué dans les combats ? S'est-il fait remarquer par son désintéressement ou son intelligence ? Toute sa force lui vient de ce qu'il marchait dans l'ombre de Tourkan-Khatoun. Nous périrons tous avec un tel sultan.

Kara-Kontchar passait lentement par la rue principale de Gourgandj, observant de ses yeux noirs et sévères la foule qu'il croisait. Il dit à ses compagnons :

— Allez au marché, recherchez-y le tchaihan de Merzane. Tout le monde le connaît. Attendez-moi là-bas. Pour l'instant, je veux rester seul.

Au marché, la moitié des échoppes était fermée. Dans

les autres, où gisaient, en tas, des soies et des étoffes de laine fine, les vendeurs n'appelaient déjà plus les clients. Ils restaient tristement assis en rond, échangeant des propos sur l'avenir.

— Si les ennemis assiègent la cité, nous ne vendrons plus une seule arme. Qui voudra acquérir quoi que ce soit quand les païens pénétreront dans la ville comme des bêtes et enlèveront tout pour rien ? Et puis, notre tête restera-t-elle sur nos épaules ?

La Tour de l'Éternel Oubli se trouvait près du palais du khorezme-shah. Une de ses faces donnait sur la place. En y arrivant, Kara-Kontchar fixa les petits soupiraux ronds qui remplaçaient les fenêtres et pensa : « Où donc, derrière quelle fenêtre est-elle cachée, la fleur du désert ? Est-elle encore vivante ? Dans ce cas, a-t-elle conservé les doux traits de son visage innocent, ses yeux lumineux et ses tendres mains virginales ? Dans cette affreuse tour, les hommes deviennent fous, les femmes se changent en tristes sorcières... Peut-être, en cet instant, Gul-Djamal est-elle enchaînée au mur... », et il demeura horrifié en pensant à ce que peut-être il allait découvrir. Mieux valait la mort, la mort immédiate dans le combat, que la perspective de revoir cette lumière de sa vie, devenue hideuse ou folle...

Au pied de la tour, près de la porte de fer basse, un gardien barbu, un vieux sabre courbe sur ses genoux, dormait sur les marches. Près de lui, quelques galettes sèches traînaient sur un petit tapis et deux dirhems de cuivre noir gisaient au fond d'une sébile de bois. Les parents avaient bien du mal à s'occuper actuellement de leurs prisonniers ! Il leur fallait penser à eux-mêmes, à leur propre salut ! Des soupiraux sortaient des bras décharnés; des voix criaient :

— Pensez à qui souffre ! Jetez un morceau de pain à ceux qui sont privés de lumière !

— Hé, vieillard ! Approche un peu ! lança Kara-Kontchar au geôlier.

Celui-ci revint à lui, agita sa barbe grisonnante et

regarda le djiguite sans la moindre intention de se redresser.

— Que veux-tu ?

Kara-Kontchar avança de quelques pas vers l'homme qui se leva :

— Prends cette pièce d'argent et raconte-moi s'il est arrivé beaucoup de nouveaux détenus dans la prison.

— Même si cela était, ce n'est pas ton affaire.

— Il y en a peut-être encore bon nombre d'anciens ?

— Celui qui n'a pas succombé à la crasse, aux tiques ou à la faim, est toujours suspendu au crochet de l'espoir.

— Tiens, voici encore un dinar. Dis-moi s'il est des femmes parmi les détenus.

— Oui, deux vieilles, que le nouveau sultan a fait enfermer parce qu'elles faisaient de la magie et qu'elles voulaient lui jeter un mauvais sort.

— Et des jeunes ?

— Qu'as-tu à m'importuner ? Es-tu juge, chef des bourreaux ou imam d'une mosquée ? Je n'ai pas le droit de te parler. Tu es peut-être un brigand désireux de libérer d'autres coupe-jarret ? Reprends ton argent et va-t-en d'ici.

Kara-Kontchar leva son fouet et voulut frapper le geôlier, mais une main le retint doucement. Il se retourna.

Un grand vieillard, en haillons, cheveux tombants jusqu'aux épaules, fixa de ses yeux ardents le regard courroucé de Kara-Kontchar.

— Il est évident que tu ne connais pas les usages, sans quoi tu n'oserais pas parler ainsi à cet homme. Éloignons-nous et je t'expliquerai tout. Vois ! Pendant que tu discourais, une dizaine des bourreaux du shah sont sortis: ils regardent tous de notre côté et s'apprêtent à se jeter sur toi... Partons rapidement : écoute mes paroles, viens avec moi.

Kara-Kontchar fit avancer son cheval et suivit son étrange interlocuteur qui, accélérant encore le pas, tourna bientôt dans une rue déserte où il s'arrêta.

— Ne sois pas étonné si je t'ai interpellé. Depuis plus d'un an, je viens chaque jour à la prison pour y remettre du pain à mon maître, enfermé dans le sous-sol. On l'appelle Mirza-Youssouf. Il fut jadis chroniqueur de Mouhammed qui lui témoigna bienveillance et affection. Mais lorsque Tourkan-Khatoun, la vieille hyène, devint « le grand glaive de la colère et la lance de la puissance », elle n'eut pitié ni des cheveux blancs, ni de la faiblesse de Mirza-Youssouf qu'elle fit jeter au cachot...

— Et pour quelle raison ?

— Parce que, dans ses écrits, il l'avait désignée comme la « tache noire sur le manteau du puissant Khorezme » et qu'il avait révélé ses perfidies. Les saints imams ont tout rapporté à la reine. Maintenant, je passe par les rues de la ville, implorant l'aumône pour nourrir le vieillard sans secours. J'attends que les nomades inconnus pénètrent dans la cité. Alors, pendant qu'ils extermineront la population et que les bourreaux s'enfuiront comme des souris, j'étranglerai de mes mains le lâche geôlier et je libérerai Mirza-Youssouf, en même temps que tous les détenus. Je pourrai ensuite retourner dans ma patrie.

— Ta patrie est-elle lointaine ?

— Très lointaine ! Je suis de la terre russe, on m'appelle Saklab et, dans notre langue, on me nomme grand-père Slavka.

Kara-Kontchar se prit à réfléchir.

— Dis-moi, bek-djiguite, qui cherches-tu donc ? poursuivit son interlocuteur. Ne puis-je t'aider ?

— Beaucoup de femmes sont-elles encore captives ? Le geôlier m'a assuré qu'il y en avait deux, déjà âgées.

— Il en a menti ! As-tu remarqué dans la tour, l'étroit soupirail, très haut sous le toit ? C'est là que se trouvent de petites cellules. Quelques femmes du harem y ont été enfermées pour insoumission.

— Y a-t-il des Turkmènes parmi elles ?

Le vieillard réfléchit :

— Je m'informerai. Le gardien aime l'argent. Bien

qu'il soit vêtu comme un mendiant, il est riche. Il garde, pour le moins, la moitié des aumônes. Il possède une maison, un jardin et un harem de huit femmes... J'essayerai de t'aider. Vois-tu cette vieille petite porte sous cet arbre ? C'est là qu'habitait autrefois mon maître, le chroniqueur Mirza-Youssouf. Je conserve sa maison et ses livres... Il avait une pupille, Bent-Zankidja, qui l'aidait à recopier les manuscrits. Mais elle est partie à Boukhara où elle a disparu. Moi, je suis resté seul...

VIII

POUR PRENDRE GOUGANDJ IL FAUT D'ABORD LA DÉTRUIRE

Les troupes mongoles n'entreprirent pas, dès leur arrivée en Khorezme, le siège de la capitale. S'installant d'abord dans les villages proches de la cité, ils rassemblèrent dans leur camp les paysans qu'ils avaient faits prisonniers. Ouguedeï et Djagataï s'établirent dans le palais de Tillial, tandis que leurs généraux Kadan, Bogourdji, Toulen-Djerbi, Tadjibek, et d'autres encore, s'occupaient hâtivement de mettre au point le matériel de siège, les catapultes et les « tortues » sur roues. Des ingénieurs chinois, amenés de loin, promirent de construire des engins qui faciliteraient grandement les opérations.

La pénurie de pierres créait des difficultés : on n'avait pas de projectiles. Alors les Chinois proposèrent de tailler des boulets dans des troncs de mûriers et de les immerger longtemps dans l'eau, afin de les rendre suffisamment solides.

Des détachements isolés de Mongols surgissaient souvent de différents côtés, livraient combat aux groupes de cavaliers qui se hasardaient hors de l'enceinte, puis s'enfuyaient à toute vitesse, essayant de les attirer à nouveau dans des embuscades. Mais les guerriers de Gourgandj étaient sur leurs gardes et se confiaient à la protection des murs.

Houmar-Teguine, secondé par Ogoul-Hadjib, défen-

seur de Boukhara, Er-Bouka-Pehlevan et Ali-Douroughi, commandaient les troupes. Au cours d'un conseil de guerre le sultan montra des lettres anonymes émanant de l'ennemi qui, invitant la population à ouvrir ses portes et à s'en remettre à lui, promettait d'être clément.

— Pourquoi ne pas s'entendre avec eux ? suggéra le sultan. Il vaut mieux leur payer une grosse rançon et, pour en finir, signer la paix, que de soumettre tous les habitants aux horreurs de l'invasion, du carnage et de l'incendie.

Cependant, Ogoul-Hadjib et les autres répliquaient :

— Tu as probablement oublié, ô padishah, ce que les Mongols ont fait de Boukhara, de Samarkand, de Merv et de bien d'autres villes ? Là aussi, les habitants ont demandé grâce et déposé les armes. Les vainqueurs ont choisi les meilleurs artisans pour les emmener dans leurs lointains pays; quant aux autres, ils les ont massacrés à coups de matraques ferrées.

— Il faudrait quand même savoir ce qu'ils veulent.

La nuit, Houmar-Teguine, quittant Gourgandj avec une petite suite, arriva au palais où festoyaient Djagataï et Ouguedeï. Mains croisées sur la poitrine, il se présenta à eux, tel un quémandeur.

— Que nous as-tu apporté ? demanda Ouguedeï en ricanant. Où sont les clefs d'or de la ville ?

— Je m'incline devant la grandeur et la puissance du souverain de l'Orient, Gengis-khan, et souhaite le servir, comme le servent d'autres beks.

— Nous avons besoin de la ville de Gourgandj et non de girouettes comme toi ! lui répondit le sombre Djagataï. Est-ce que nous pouvons croire en ta parole si tu as abandonné ton propre peuple et que tu es même prêt à marcher contre lui ? Qu'on s'empare de cet homme.

Les bourreaux saisirent Houmar-Teguine et tous ses compagnons. Ils les dépouillèrent de leurs vêtements, puis, sans verser de sang, leur brisèrent la colonne

vertébrale et les jetèrent dans un ravin où, encore à demi vivants, ils furent dévorés par les chacals et les chiens.

Lorsque Djoutchi-khan, fils aîné de Gengis-khan, arriva avec son armée, Gourgandj était déjà étroitement entourée par les envahisseurs. Afin d'approcher des murailles les catapultes, trois mille Mongols et une foule de prisonniers entreprirent de réparer le pont qui enjambait le canal. Soudain, un escadron de vaillants cavaliers, commandé par Kara-Kontchar, jaillit des portes de Gourgandj. Tombant à l'improviste sur les Mongols au travail, il les extermina, entassant sur le pont un monceau de cadavres. Ce succès redonna courage aux assiégés.

Alors, l'ennemi, concentrant autour de la ville toutes ses forces, amena des milliers de paysans capturés et les obligea à combler le fossé entourant les murs. Après quoi, il fut aisé d'approcher le matériel de siège et de commencer l'assaut de la cité. Les catapultes lançaient des boulets de bois trempé et des récipients chinois remplis d'un liquide inflammable, provoquant un feu si ardent que les bâtiments de bois brûlaient comme des torches impossibles à éteindre.

Les troupes de Djoutchi-khan, agissant au nord, semblaient les plus décidées. Les prisonniers furent obligés de creuser des passages souterrains sous les murs. Les Mongols pénétrèrent ainsi dans la ville et, après une mêlée acharnée, plantèrent bientôt sur la tour septentrionale, l'immense étendard blanc du fils du grand kagan.

Ce succès provoqua l'envie et la rage de Djagataï qui, en vagues successives, lança ses hommes contre les remparts; cependant, les défenseurs de Gourgandj firent preuve d'une fermeté inouïe et, jetant des briques, repoussèrent les assaillants en les inondant d'eau bouillante et de poix brûlante. En masse, les Mongols, ébouillantés, s'écrasaient au sol.

IX

KARA-KONTCHAR DANS LA TOUR DE L'ÉTERNEL OUBLI

Kara-Kontchar était passé plusieurs fois devant la vieille porte ombragée, sans y rencontrer le vieux Saklab; quand, enfin, il l'aperçut, le vieillard, ayant quitté ses guenilles, portait une robe multicolore et une tchalma bleue. Il était difficile de le reconnaître à première vue.

— Excuse-moi, vaillant bek-djiguite, de n'avoir pu te raconter plus tôt tout de ce que j'ai appris et ce que j'ai accompli. Le geôlier craint les bourreaux, à moins qu'il ne soit de connivence avec eux. J'ai essayé de l'amadouer de différentes façons : je lui ai proposé, par exemple, de nettoyer la prison, mais cela n'a fait que provoquer ses soupçons. Puis, je lui ai offert de travailler chez lui pour quelques galettes, alors il s'est réjoui et m'a engagé pour surveiller ses huit femmes... Le jour où j'ai battu sa première épouse, qui est fort méchante, il m'a donné en récompense cette robe et cette vieille tchalma...

— Qu'est-ce que ces bêtises à propos de femmes et de robes, s'irrita Kara-Kontchar. Je t'ai donné cinq pièces d'or. Qu'en as-tu fait ? As-tu appris ce qui m'intéresse ?

— Certainement, car si Nazar-bobo se tait, ses femmes, en revanche, ne peuvent garder le silence. Elles lui ont depuis longtemps tiré les vers du nez, et moi, j'ai réussi à faire parler ces pies... Il existe dans la prison plusieurs cellules, agglomérées comme des nids d'hirondelles. Au milieu de la tour, les poutres ont pourri et les

planchers se sont effondrés jusqu'à la cave même.

— Que le chaïtan te fasse écrouler toi aussi !

— Il est difficile de pénétrer jusqu'à ces cellules; il y faut grimper par des échelles de bois, attachées par des cordes moisies. Autrefois le geôlier Nazar-bobo y montait lui-même, mais aujourd'hui, lui aussi, a peur...

— Qui donc est enfermé là-haut ?

— Des gens qui ont provoqué la colère du khorezme-shah... Dans l'un de ces cachots, sous le toit même, se trouve une jeune Turkmène...

— Son nom ? — et le djiguite saisit le vieillard par les épaules.

— On m'a dit qu'elle s'appelait Gul-Djamal.

— Tu vas me mener sur-le-champ vers elle.

— La chose n'est pas possible maintenant ! Deux cents gardes, assis en face des portes du palais, se languissent d'inaction. Ils n'attendent qu'une occasion pour se jeter sur n'importe qui, et toi, tu veux entrer directement dans la tour ! En agissant imprudemment, tu te retrouverais bientôt dans le sous-sol.

— Tais-toi, âme poltronne ! Cours vers la prison et attends-moi là-bas. Je vais t'y rejoindre et je les jetterai tous dehors !

Kara-Kontchar cingla son cheval et, soulevant un tourbillon de poussière, disparut par la rue étroite.

Il arriva dans le quartier des artisans : forgerons, chaudronniers, armuriers, habiles fabricants de cottes de mailles, de cuirasses, de boucliers. Les coups de marteaux, frappant d'innombrables enclumes, remplissaient l'air d'un fracas assourdissant.

Pourtant le travail n'allait qu'à demi; seuls, les armuriers œuvraient avec ardeur. Qui donc avait besoin, aux jours de péril, de bassines de cuivre, de cruches ou d'ornements pour les harnais des chevaux ?

Kara-Kontchar aperçut un groupe qui criait et gesticulait. L'arrivée du sombre cavalier provoqua la curiosité des hommes qui se turent. Que voulait donc ce djiguite noir sur son cheval moreau ?

Kara-Kontchar s'approcha d'eux et les harangua avec passion :

— Hé, vous autres, les forgerons aux bras de fer et aux poitrines de cuivre ! Les khans et les beks vont-ils encore longtemps se moquer de vous ? C'est d'abord le khorezme-shah Mouhammed qui vous a extirpé vos forces avec ses exactions. Il s'est enfui en Iran, emmenant des coffres pleins d'or. Par bonheur, sa mère, cette hyène acariâtre, a suivi ses traces. Maintenant c'est le sultan imposteur Houmar-Teguine qui vient de passer à l'ennemi, révélant probablement le point faible des murailles de Gourgandj. Allez-vous encore clignoter longtemps des yeux et attendre que quelque nouveau sultan vous vende à son tour ? Qu'attendez-vous ? Marchons sur le palais, mettons en pièces ce nid souillé et, par la même occasion, enfonçons les portes de fer de la prison pour libérer les détenus qui pourrissent dans les caves. Ce ne sont ni des brigands ni des assassins qui s'y trouvent, mais seulement ceux qui énonçaient des vérités désagréables au sultan.

— Allons ! En avant ! Abattons le palais du khorezme-shah ! s'écrièrent les hommes. Éventrons la prison !

— Prenez vos marteaux, emportez vos tenailles et vos ciseaux, munissez-vous de tout ce qui est nécessaire pour briser les chaînes. Allons libérer des cachots nos frères mourants.

Tous, forgerons, armuriers, chaudronniers et autres artisans, saisissant marteaux, lances, sabres, marchèrent en une foule redoutable vers l'ancienne résidence de Mouhammed.

Quelques djandars qui s'étaient jetés à leur rencontre pour essayer de les disperser furent malmenés et foulés aux pieds. Pendant que les révoltés saccageaient le palais, quelques hommes aidèrent Kara-Kontchar à fracasser les portes de fer de la prison. Le geôlier Nazar-bobo, ligoté, assistait impuissant à ces événements. Il jurait d'ailleurs

qu'il avait toujours pris soin des détenus comme s'ils eussent été ses propres enfants.

Les insurgés eurent bien vite raison des portes de fer.

Tougan, accouru, criait :

— Vite, descendez dans les sous-sol ! Mes amis, sans forces, aveuglés par les ténèbres éternelles, y sont encore ! Certains ne pourront même pas se traîner hors de la cave, car ils ont perdu l'usage de leurs jambes...

Quelques hommes descendirent dans l'orifice sombre.

Les détenus, sales, couverts de haillons, les ongles longs, les cheveux embroussaillés comme des pelages de bêtes, sortirent en rampant, s'agrippant les uns aux autres. Rendus aveugles par l'obscurité prolongée de nombreuses années, ils se heurtaient aux obstacles, frôlaient tout à tâtons, pleurant et riant, ne croyant pas au bonheur d'être de nouveau sous le ciel et sous le soleil, parmi des hommes libres.

— Passez par le marché ! leur criait-on dans la foule. Que tout le monde voie comment le khorezme-shah a soigné ses sujets ! Exigez que les marchands vous donnent des chemises et des vêtements propres.

Kara-Kontchar, tenant une lanterne allumée, pénétra dans la tour froide et humide et poussa devant lui le geôlier effrayé, qui marmonnait des prières tout en grimpant aux échelles vacillantes. Tougan suivait les deux hommes, brisant les serrures avec son marteau. Des femmes, pitoyables, en guenilles, émaciées et amaigries, sortaient en titubant et, se retenant aux murs, descendaient en pleurs.

Lorsque Kara-Kontchar arriva sous la voûte même du toit, le geôlier s'arrêta près d'une porte de fer, percée d'un petit judas carré protégé par un grillage.

— Dans cette cellule, dit-il, est enfermée « pour toujours, jusqu'à la mort », une femme du harem qui a osé lever la main sur le padishah lui-même.

— Qu'attends-tu donc ? Ouvre !

— Ne t'irrite pas contre moi, vaillant djiguite, mais la clef de cette porte à été conservée par Mouhammed.

— Donc, tu n'as pas cette clef ?

— Non, mon maître ! Non, ô grand Allah !

— Alors va au diable ! et Kara-Kontchar bouscula le geôlier. Avec un cri désespéré, celui-ci tomba dans le vide, heurtant dans sa chute les poutres branlantes. Il se perdit dans les ténèbres où aboyaient des chiens féroces.

Kara-Kontchar colla son œil contre l'étroit guichet du vantail. Il n'aperçut qu'un coin de vieux tapis, éclairé par un rayon de soleil.

« Où est-elle ? pensait-il. La cellule semble vide... Est-il possible qu'elle ait péri ? »

Soudain une ombre passa devant lui; un visage parut dans l'obscurité. De grands yeux noirs le fixèrent attentivement.

Kara-Kontchar avait depuis longtemps préparé de merveilleuses paroles, tirées d'antiques poèmes, mais, à cet instant, elles s'envolèrent toutes, comme des abeilles apeurées. Il ne put que murmurer :

— C'est moi !

Une voix craintive et faible répondit :

— Éclaire ton visage pour que je puisse te reconnaître.

Kara-Kontchar s'écarta et leva la lanterne :

— Je reconnais la balafre dont la panthère a marqué ton visage. Oui, c'est toi que personne ni rien ne pourrait retenir.

— Écarte-toi de la porte, tu seras bientôt libre.

Kara-Kontchar aperçut la jeune fille très amaigrie, qui reculait pour s'asseoir avec légèreté sur un lambeau de tapis multicolore. Un rayon de soleil tomba sur le corps basané, presque nu, à peine voilé par des haillons rouges et par quelques colliers de verroterie bleue. Les grands yeux noirs regardaient passionnément.

— Laisse-moi, Kara-Kontchar, dit l'un des libérateurs. Un armurier sait ouvrir plus rapidement les serrures que le héros des Kara-Koums.

De son marteau, le forgeron brisa le verrou. La porte céda. Gul-Djamal, se couvrant de ses bras, demeurait assise.

— Je ne puis me lever devant toi, tous mes vêtements tombent en poussière.

Kara-Kontchar dit alors au jeune forgeron :

— Ne regarde pas la jeune femme. Jette-lui ton tchapan. Je t'en donnerai un autre tout de soie.

Il se tourna et, par l'étroite échelle à demi rompue, monta au faîte de la tour. Du toit, il aperçut des colonnes de fumée qui, dans des tourbillons d'étincelles et de flammes, rejoignaient les nuages. La ville brûlait. Derrière les remparts, des détachements s'élançaient dans des volutes de poussière. Au loin, sur une tour, flottait le though blanc à sept queues de Djoutchi-khan.

Gul-Djamal monta sur la plate-forme; dans sa tchalma bleue et son tchapan masculin, elle ressemblait à un garçon svelte et élancé. Levant d'étonnement ses sourcils arqués, elle regarda au loin.

— Que se passe-t-il à Gourgandj ? Quelles sont ces cavaliers terribles qui évoluent derrière l'enceinte ?

— La guerre est venue jusqu'ici, répondit Kara-Kontchar. L'ennemi assiège Gourgandj... Désormais nous lutterons toujours côte à côte. Le feu de la guerre et les larmes de tes yeux tristes nous ont réunis.

— J'ai tout oublié dans cette tour affreuse; je n'y ai appris que la haine. Je te suivrai partout, comme une tigresse féroce et non plus comme la jeune fille insouciante que tu as connue jadis.

Kara-Kontchar n'écoutait déjà plus ces paroles. Protégeant ses yeux de sa main, il essayait de percer les colonnes de fumée et de poussière.

— Qu'ont fait ces insensés ! Regarde : le Djeihoun, sorti de son lit, avance sur nous... Il sape les maisons qui s'écroulent comme des jouets d'enfants. Vois : les hauts peupliers, comme sous des coups de hache, s'abattent avec fracas. Ces barbares impitoyables ont détruit l'antique digue qui retenait depuis mille ans le courant puissant du Djeihoun aux eaux abondantes[1]... Mainte-

1. Les Mongols détruisirent eux-mêmes la digue, ce après quoi

nant, le fleuve dévastera tout sur son passage, inondant et ravageant la ville populeuse... Gul-Djamal, il faut immédiatement fuir cette vieille tour : sous la pression de l'eau, elle s'effondrerait et nous écraserait...

*
**

Déjà une grande partie de la ville avait été détruite par les assauts continuels des prisonniers que les Mongols envoyaient à l'attaque. Cependant, les habitants de Gourgandj continuaient à lutter avec une fureur désespérée. Les assiégeants s'emparaient d'un quartier puis d'un autre. Habitués à combattre en terrain découvert et sans descendre de leurs montures, ils avançaient avec difficulté par les rues étroites, encombrées de ruines des bâtiments en feu; néanmoins, ils poursuivaient leurs attaques avec opiniâtreté et, de leurs longues flèches, abattaient avec précision les défenseurs.

Les guerriers les plus ardents se trouvèrent être les artisans de Gourgandj. Ils connaissaient le sort réservé aux prisonniers : les plus habiles et les plus robustes seraient envoyés vers la lointaine Mongolie, les autres seraient massacrés.

Les femmes et les jeunes filles combattaient sur les murs et les toits des maisons, auprès de leurs pères, de leurs époux et de leurs frères. Quand l'un de ceux-ci, touché par une flèche, s'affaissait, les femmes, afin de le protéger de nouveaux projectiles, édifiaient courageusement devant les blessés un rempart de briques et de terre.

La défense de Gourgandj fut l'un des épisodes les plus extraordinaires qui marquât l'effondrement du grand Khorezme. Le plus souvent, les autres villes qui avaient montré une confiance aveugle dans les Mongols, une grande pusillanimité et une évidente faiblesse, avaient péri sans gloire. L'ennemi perdit autour de Gourgandj

l'eau se précipita et submergea toute la ville. Les édifices s'effondrèrent et leur emplacement fut recouvert par l'eau. (*Ibn-el-Assir*, XIII[e] siècle).

un grand nombre de ses guerriers; les ossements des morts formèrent des collines entières que l'on pouvait encore distinguer bien des années plus tard, parmi les ruines.

Lorsque les citadins, épuisés, couverts de blessures, ne furent plus maîtres que de trois quartiers, ils décidèrent de se rendre et d'envoyer des parlementaires au khan Djoutchi afin de lui demander grâce et merci. Le fils de Gengis-khan répondit :

— A quoi pensiez-vous jusqu'ici ? Pourquoi n'avez-vous pas manifesté votre soumission alors que mes troupes s'approchaient de la ville ? A présent que j'ai perdu tant de mes meilleurs guerriers, puis-je interdire à mes hommes de se rassasier de fureur et de pillage ? Vous n'obtiendrez aucune pitié.

Les Mongols se ruèrent sur les lieux demeurés intacts. Ils gardèrent peu de prisonniers, en exterminèrent un grand nombre et saccagèrent toutes les propriétés.

Sur l'ordre de Djataï qui ne voulait pas que Gourgandj, perle du Khorezme, soit dévolue à son frère aîné, ses hommes détruisirent la digue qui alimentait en eau toute la contrée. Les flots submergèrent l'immense cité et démolirent les bâtiments. L'emplacement de la ville resta encore longtemps inondé. Les habitants qui avaient pu se sauver des Tatars périrent noyés dans les vagues du fleuve débordant ou furent écrasés sous les décombres. Peu d'édifices restèrent saufs; seuls une partie du vieux palais de Kechki-Ahtchak, construit en briques, et deux sépulcres de shahs furent préservés.

L'eau du fleuve déchaîné noya également quelques autres villes du Khorezme; le Djeihoun lui-même changea de cours et, pendant longtemps, traversa les sables pour se jeter dans la Mer d'Abeskoun.

*
**

Durant la défense acharnée de Gourgandj, Hadji Rahim demeura sur les remparts, au milieu des combat-

tants. Connaissant les procédés arabes pour panser et guérir les blessures, il s'employait à soulager les victimes.

Quand le Djeihoun eut soudain débordé, le derviche demeura deux jours au faîte du haut mausolée de briques du shah Tekech. Soudain, il vit passer, dans une barque, Kerim-Goulem, le forgeron. Celui-ci le prit à bord et tous deux voguèrent sur la plaine liquide en furie, s'efforçant de sauver tous ceux qu'ils rencontraient. Cependant, ils n'eurent pas l'occasion de retrouver Kara-Kontchar ni Gul-Djamal. Bien souvent, par la suite, Hadji Rahim entendit, d'un barde populaire, le récit des exploits du héros. Le barde chantait sa lutte contre les Mongols dans les sables des Kara-Koums et son amour indéfectible pour la bergère Gul-Djamal, emmenée de force au harem du dernier khorezme-shah.

Le maddah terminait son récit en dépeignant la ruée du fleuve qui avait anéanti la glorieuse et riche Gourgandj. Plusieurs témoins, affirmait-il, avaient vu alors Kara-Kontchar, emporté par les flots impétueux, lutter désespérément pour sauver Gul-Djamal. Cependant, les deux jeunes gens avaient fini par sombrer et leurs deux corps avaient été découverts sur un tertre dénudé. La petite main de la Turkmène reposait dans le point puissant de la panthère des Kara-Koums...

Le maddah achevait son récit par cette sentence : « L'amour, né d'une passion réelle, ne peut trouver d'autre fin qu'en la mort[1]. » Pourtant, si les jeunes filles pleuraient en entendant cette triste conclusion, le maddah ajoutait : « Des hommes bien informés m'ont cependant transmis une autre version; d'après eux, la nouvelle de la perte de Kara-Kontchar dans les eaux du Djeihoun est sans fondement; ils m'ont assuré que notre héros, après avoir échappé aux flots, grâce à son coursier, avait sauvé Gul-Djamal. Il l'aurait alors emmenée au fond des Kara-Koums, dans sa yourte près du puits Bala-Ichem, pour y vivre de longues années de bonheur, comme je vous souhaite à tous ! »

1. Ibn-Hazm (XI[e] siècle).

X

HADJI RAHIM CHEZ LE JEUNE BATOU-KHAN

Ne méprise pas un faible enfant :
il est peut-être le fils d'un lion.

(Proverbe arabe).

Hadji Rahim, réussissant avec peine à se frayer un passage entre les détachements mongols furieux, parvint enfin au camp de Djoutchi-khan. La plaquette d'or ornée d'un faucon, que le derviche avait fixée à sa coiffure, l'avait préservé et lui permit d'arriver jusqu'à la yourte blanche du commandant des régions nord-ouest du grand royaume mongol. Hadji Rahim avait ouï dire que Djoutchi-khan, fils aîné du terrible Gengis-khan, était le seul des personnages entourant le souverain qui osât discuter avec lui. Mais on disait également que le kagan, n'ayant nulle confiance en son premier-né, qu'il soupçonnait sans cesse de conspirer, l'avait nommé gouverneur des contrées les plus éloignées de son empire, dont bien des points restaient encore à soumettre. Gengis-khan avait alors dit à son fils : « Je te fais don de toutes les terres que les sabots des coursiers mongols pourront atteindre à l'Occident ! »

Jambes repliées, Djoutchi-khan était assis sur un trône bas. Ressemblant à son père par sa haute taille, ses manières d'ours et le regard froid de ses yeux verts, il se distinguait des Mongols glabres par ses longues mous-

taches et sa barbe noire fort étroite, qu'il mêlait de crins de cheval, dont l'extrémité, tressée en fine natte, s'enroulait autour de son oreille droite. Une foule de quémandeurs : khans, ulemas, marchands, simples citoyens, prosternés devant le trône, attendaient avec soumission la bienveillance du grand maître.

Hadji Rahim, répétant à haute voix : « Ya-gou-ou, ya-hak ! » franchit les dos des solliciteurs et marcha droit vers Djoutchi-khan puis s'arrêta et s'appuya sur son bâton.

Le gengiskhanide, fixant le derviche de son regard sombre et perçant demande :

— Que veux-tu, chaman kiptchak ?

Hadji Rahim expliqua qu'il était porteur d'une lettre personnelle du grand vizir Mahmoud-Yalvatch.

— Pourquoi as-tu tant tardé ? Il y a longtemps que j'attends ce pli.

— Je me suis trouvé pris dans la ville de Gourgandj assiégée.

— Tu étais donc de connivence avec mes ennemis ?

— Oui, en tant que médecin, je soignais les blessés.

Hadji Rahim brisa l'extrémité de son bâton cacheté de cire et en tira une feuille de papier roulée, marquée d'un sceau rouge. Le scribe de Djoutchi-khan déplia la lettre qu'il lut avec étonnement.

— Il n'y est écrit que cinq mots : « *Aie confiance en cet homme !* »

— C'est clair et suffisant ! dit Djoutchi. Faites venir mon fils Batou-khan.

Des noukers sortirent en courant et revinrent bientôt. Un garçonnet, âgé de neuf ans, portant un arc et trois flèches rouges[1], avançait devant eux en sautillant. Il s'était arraché aux deux vieillards qui essayaient de le mener par la main. Arrivé devant son père, l'enfant s'agenouilla d'un geste coutumier, toucha le tapis de son

1. Trois flèches rouges : signe de grande noblesse.

front, puis se releva, regardant tout le monde de ses yeux marron qui brillaient.

— Voici Batou-khan ! dit Djoutchi, indiquant l'enfant. J'avais demandé à mon fidèle Mahmoud-Yalvatch de trouver un mirza savant qui se chargerait d'éduquer mon fils dans l'art de lire, d'écrire et de parler la langue de mes nouveaux sujets, les Khorezmiens. Saurais-tu être l'éducateur dont j'ai besoin ?

— Je puis apprendre à ton fils à lire des livres turkmènes, persans et arabes et je le ferai avec joie, répondit Hadji Rahim. Il n'est qu'une chose que je ne pourrais faire, c'est de lui expliquer les livres saints, ainsi que le font les imams dans les mosquées. Je ne m'occupe que des ouvrages qui traitent de voyages à travers l'univers et de ceux où il est question du bien et du mal, de l'amour pour la terre natale et du devoir de chaque homme...

— Cela est utile et excellent ! déclara Djoutchi. Un tel précepteur saura arracher à mon fils sa peau de sauvage des steppes et faire de lui un conducteur de peuples. Batou, obéis à ton nouvel éducateur ! Et toi, mirza, je t'autorise à le frapper à coups de joncs...

Le garçon se détourna.

— S'il me raconte les exploits des héros et des guerriers, je l'écouterai certainement.

Hadji Rahim répondit :

— Je te dirai les prouesses d'Iskender, le grand chef d'armée roumi. Ce roi, alors qu'il était encore tout jeune, conquit de nombreuses contrées dont les maîtres possédaient plus d'armes, de trésors et de troupes que lui-même.

Le garçon se tourna vers le derviche et l'examina avec curiosité.

— Comment le khan Iskender a-t-il remporté de telles victoires ? demanda Djoutchi-khan.

— On dit que lorsque cette question fut posée à Iskender lui-même, il aurait répondu : « Parce que je n'ai pas opprimé les sujets des terres soumises... »

Djoutchi-khan regarda son fils.

— Mon père, Gengis-khan l'Unique et Très-Puissant, a maîtrisé la moitié du monde, tandis qu'Iskender s'est emparé de l'autre moitié. Que te restera-t-il donc à faire, Batou-khan ?

Le garçon, répondit sans hésiter :

— Je reprendrai à Iskender toutes ses terres !

*
**

A partir de ce jour, Hadji Rahim demeura auprès de Djoutchi-khan comme précepteur de Batou. Il s'occupa de son élève pendant plusieurs années jusqu'à ce que survînt la mort brusque de son père, assassiné mystérieusement. Au cours d'une chasse à la battue, Djoutchi-khan, poursuivant un cerf, s'était éloigné de ses noukers pour s'enfoncer dans les joncs. On le retrouva avec peine. Il gisait, étendu, la colonne vertébrale brisée, à la manière mongole. Les assassins, qui s'étaient cachés, ne furent jamais retrouvés. Certains murmuraient qu'ils avaient été envoyés par Gengis-khan lui-même[1]. Djoutchi, encore vivant, n'avait pu ni prononcer une parole, ni même remuer un bras. Seuls ses yeux avaient brillé, tristes et lugubres, jusqu'à ce qu'ils se fussent clos pour l'éternité.

A cette époque, le fameux chef d'armée, Souboudaï-Bagatour, revenant d'une campagne en occident, prit Batou-khan sur sa selle, et déclara :

— La triste fin de mon maître Djoutchi-khan t'attend également en ces lieux. Tu viendras avec moi en Chine pour y apprendre l'art militaire. Je t'élèverai comme mon propre fils et je ferai de toi un habile chef d'armée[2].

1. Djouveïni et d'autres chroniqueurs orientaux en parlent dans leurs écrits.

2. En 1237, Batou-khan, avec Souboudaï-Bagatour et trois cent mille hommes, envahit les terres russes et soumit la Russie au joug tatar.

Après avoir pris congé de Batou-khan, Hadji Rahim reprit sa vie de nomade solitaire. Il se languissait fort de son frère cadet, Tougan, disparu à Gourgandj au moment de l'inondation. Tougan avait-il péri ou bien était-il parvenu à se sauver des flots impétueux et des glaives mongols ? Errait-il dans d'autres contrées, libre ou esclave ? Le derviche pensait constamment à ces choses et attendait avec impatience le jour où il retrouverait son frère cadet.

Hadji Rahim parcourut bien des cités, interrogeant partout les témoins des jours pénibles qu'avaient vécus les peuples du Khorezme, opprimés par les Mongols impitoyables. Ayant noté les récits d'hommes dignes de confiance, il décida, enfin, de rédiger ses mémoires sur Gengis-khan. Il comptait relater les événements, cause de puissance du souverain, exprimer la volonté de conquête du kagan et se souvenir de tout ce qui avait péri et s'était transformé en désert au passage des envahisseurs.

HUITIÈME PARTIE

BATAILLE DE LA KALKA

PRINCIPAUTES
RUSSE
VERS 12
REPUBLIQUE
Novgorod
DE NOVGOROD
(ORDRE
LIVONIEN)
ROSTOV
Volga
SOUZDAL
Rostov
Souzdal
Moscou
Oka
Bou
Bulg
de
Kan
Niemen
Polotsk
Dvina
SMOLENSK
Smolensk
MOUROM
Riazan
(ORDRE
TEUTONIQUE)
POLOTSK
RIAZAN
TCHERNIGOV
PINSK
TOUROV
SEVERSK
Tchernigov
Kourske
Poutivl
Kiptchak
Vladimir
LITUANIE
GALICIE
Kiev
PEREIASLAVL
Pereiaslavl
KIEV
Galitch
Don
Charoukhan
Polovtsés
Donets
Dniepr
Khortitsa
LOUKOMORIE
Prout
Dniester
Pug
Kalka
Soudak
Alain
Ougres
Galatz
Olechié
KHAZARIE
(CRIMÉE)
Tcherkesses
Danube
MER DES KHAZARS
Lesghien

I

LES ORDRES DE GENGIS-KHAN

... Leur aspect était terrible et provoquait l'épouvante. Ne portant pas de barbe, ils n'avaient que quelques poils au-dessus des lèvres et sur le menton. Leurs yeux étaient bridés et prompts, leur voix fluette et aiguë. Solidement bâtis, ils avaient la vie longue.

(KOURAKOS, historien arménien du XIII[e] siècle).

Au printemps de l'Année du Dragon, au mois de Safar[1], Gengis-khan fit venir devant lui deux généraux éprouvés qui avaient déjà mené à bien nombre de missions difficiles : c'étaient le vieux Souboudaï-Bagatour le borgne et le jeune Djébé-Noyon[2].

Ils arrivèrent sans tarder dans la yourte de soie du conquérant du monde. Ils se prosternèrent alors sur le tapis de feutre, devant le trône où Gengis-khan était assis sur sa jambe gauche repliée et enserrait de ses bras son genou droit. Des queues de renards pendaient de sa coiffure ronde et vernie, ornée de grosses émeraudes. De ses yeux verts et félins, il fixait impassiblement les deux

1. Avril 1220.
2. A cette époque, Gengis-khan, ayant pris Boukhara et Samarkand, préparait une offensive contre l'Inde.

seigneurs invincibles prosternés. Enfin, « l'Unique et Très-Puissant » parla de sa voix basse et rauque :

— Des espions m'ont informé que le khorezme-shah, fils de la chienne à l'oreille jaune, avait abandonné subrepticement ses régiments. Bien qu'il ait tenté d'effacer ses traces, Mouhammed a été récemment aperçu traversant le fleuve Djeihoun. Il emportait avec lui les richesses incalculables, rassemblées depuis un siècle par tous les souverains du Khorezme. Il nous faut le capturer avant qu'il n'ait le temps de reconstituer une nouvelle armée... Nous mettons à votre disposition vingt mille cavaliers. Si le shah se trouve parmi des troupes si considérables que vous hésitiez à les affronter, alors abstenez-vous de livrer bataille... Prévenez-moi sur-le-champ et j'enverrai Tokhoutchar-Noyon qui, lui, saura réussir là où vous aurez échoué. Nous pensons, cependant, que notre ordre vous donnera le courage de vaincre toutes les armées de l'adversaire. Tant que vous ne pourrez m'amener Mouhammed enchaîné, ne vous présentez pas devant moi ! Si le shah, vaincu par vous, s'enfuyait avec ses compagnons, pour se cacher dans des montagnes inaccessibles, ou dans quelque lugubre caverne, ou encore si, en magicien adroit, il disparaissait aux yeux des hommes, alors traversez ses terres tel l'ouragan noir... Témoignez de l'indulgence à toutes les cités qui se montreront soumises; mais laissez-y une garde et un gouverneur qui ignore ce qu'est le sourire... Prenez d'assaut toutes les villes qui résistent sur votre route ! Qu'il n'y reste pierre sur pierre; réduisez tout en charbon et en cendres ! Nous pensons que ces ordres ne vous sembleront pas trop difficiles à exécuter...

Djébé-Noyon se redressa et demanda :

— Si Mouhammed, shah du Khorezme, s'évanouissait devant nous d'une façon magique, combien de temps devrions-nous le rechercher et nous éloigner de ta yourte d'or ?

— Vous le poursuivriez jusqu'au bout du monde, jusqu'à ce que vous soyez arrivés au Dernier Océan.

Souboudaï-Bagatour, courbé et tortu, leva la tête en gémissant et grailla :

— Et si le shah Mouhammed se transformait en poisson pour plonger dans les abîmes marins ?

Gengis-khan se gratta le nez et jeta un regard perplexe sur Souboudaï.

— Sachez le capturer avant ! Nous vous autorisons à partir.

Les deux généraux se relevèrent et sortirent à reculons.

Ce même jour, suivis de vingt mille cavaliers mongols et tatars, rapides comme le vent, ils prirent la route de l'Occident.

II

RAPPORT AU TRÈS-PUISSANT

Accomplissant les ordres de Gengis-khan, Djébé-Noyon et Souboudaï-Bagatour fouillèrent deux années durant les vallées et les dédales montagneux de l'Iran septentrional, en quête du souverain du Khorezme. Ce fut en vain. Finalement, ils apprirent par la rumeur publique que le sultan, ayant abandonné sa patrie, était mort délaissé de tous, dans un îlot solitaire de la mer d'Abeskoun.

Alors Djébé et Souboudaï firent venir un Mongol habile à chanter les exploits des héros au combat. Ils lui firent écouter le rapport destiné à l'« Unique et Très-Puissant », l'obligèrent à répéter neuf fois[1] leurs propres paroles, puis ils le dépêchèrent vers Gengis-khan. Le maître avait dressé sa tente dans une plaine riche en prairies vertes et en eaux pures, toute proche de la ville de Nessef[2]. Les attaques répétées et le pillage effectués par les fuyards échappés à l'incendie des villes rendant les chemins dangereux, trois cents noukers dévoués furent désignés pour accompagner le messager.

1. Les chefs mongols ne connaissaient pas l'écriture. Pour envoyer des rapports importants et dans la crainte que le messager ne se trompe, ils leur donnaient la forme d'un chant que le courrier apprenait par cœur. Le chiffre neuf était considéré comme sacré chez les Mongols.

2. Nessef : actuellement appelée Bekh-Boudi, au sud de Boukhara.

Durant le parcours, celui-ci fredonna d'antiques chants où étaient célébrées les steppes bleues des Mongols, les montagnes boisées, les jeunes filles du Kéroulen semblables aux flammes vermeilles des feux de camp, mais il ne révéla rien du rapport qu'il était chargé de transmettre. Arrivé au campement du grand kagan, il franchit les huit barrages des gardes du corps et, purifié par la fumée des feux sacrés, il s'approcha de la tente jaune, puis s'arrêta devant la porte d'or. Deux chevaux d'une beauté extraordinaire, l'un blanc comme lait, l'autre louvet, étaient attachés par des cordes de crin à des piquets d'or fichés de chaque côté de la yourte. Ébloui par tant de magnificence, l'émissaire, prosterné, restait étendu à terre. Alors deux gardes, l'ayant empoigné sous les bras pour le relever, le conduisirent chez le kagan devant lequel ils le laissèrent choir sur le tapis. Le souverain était assis jambes repliées sur son large trône recouvert d'or.

À genoux, les yeux fermés, le Mongol, en exécutant maintes roulades, redit le message qu'il avait retenu. De la même voix dont il chantait les vieilles légendes de son pays, il entonna :

Rapport au Très-Puissant, de ses noukers dévoués
Souboudaï-Bagatour et Djébé-Noyon.
Le khorezme-shah Mouhammed, fils de la renarde
[anoure,
A achevé sa vie dans une hutte de lépreux.
Son serpenteau, Djelal l'insoumis,
S'est échappé par les monts de l'Iran,
Où, telle une fumée, il a disparu sans laisser de traces.
Nous en avons fini avec eux ! Nous partons au Caucase,
Combattre les peuples que nous rencontrerons,
Éprouver leur puissance, dénombrer leurs armées;
Nous traverserons à bride abattue les steppes kiptchakes,
Où nous laisserons souffler nos chevaux.
Nous nous souviendrons des routes, nous chercherons des
[prés,

Pour ton coursier doré,
Afin que, tel l'orage, tu puisses foncer sur l'Occident,
Et, ployant le monde sous ton genou,
Recouvrir tout de ta main mongole[1].
Il n'existe aucune force au monde qui puisse nous retenir
Dans notre course vers le Dernier Océan.
Là-bas, après avoir lavé la poussière des sabots dans [l'onde verte,
Nous ferons une montagne affreuse
Des têtes que nous aurons coupées.
Nous y dresserons un quartier de roche,
Où nous graverons ton nom sacré.
Alors seulement nous tournerons nos coursiers vers [l'Orient,
Les lançant sur le chemin du retour
Vers ta yourte dorée.

Ayant rempli sa mission, le courrier, plissant les yeux, jeta pour la première fois un regard sur le souverain inaccessible aux simples mortels. Foudroyé, il se prosterna à nouveau. Gengis-khan restait assis impassible, impénétrable, les paupières mi-closes; remuant sa barbe rousse, il grattait la plante de ses pieds nus. Il fixa avec lassitude l'homme étendu devant lui et, plein d'hésitation, prononça :

— Comme à une oie sauvage, je te couperai... Non. Il convient peut-être mieux de te récompenser.

Il fouilla dans une bourse de soie jaune, pendue au bras de son siège, et en sortit tout couvert de poussière un

1. D'après certains historiens militaires, la campagne de Souboudaï-Bagatour, qui se termina par la bataille de la Kalka, n'était qu'une reconnaissance stratégique avancée, destinée à préparer l'invasion de l'Europe Occidentale, projetée par Gengis-khan. Après la mort de celui-ci, la campagne prévue par les Mongols et les Tatars fut menée douze ans plus tard (1237) par son petit-fils Batou-khan, dont le principal conseiller et chef militaire fut Souboudaï-Bagatour, qui avait effectué la reconnaissance dont il est question ici.

morceau de sucre[1] qu'il fourra dans la bouche tremblante du malheureux. Le kagan déclara ensuite :

— Il est encore trop tôt pour faire l'éloge de Djébé-Noyon et de Souboudaï-Bagatour. Attendons, pour juger, de voir si leur campagne sera couronnée de succès... Nous chargerons de notre réponse un émissaire spécial.

D'un signe de la main, le kagan congédia le messager. Il commanda de lui servir à manger, de lui donner à boire du koumys et de régaler dignement son escorte. Le lendemain, tous furent priés de rejoindre les détachements qui les avaient délégués.

Un an se passa sans qu'aucune nouvelle ne parvînt des Mongols partis vers l'Occident. Un jour, Gengis-khan fit venir son secrétaire, l'Ouigour Ismaïl-Hadji, puis il chargea un homme de confiance d'une lettre cachetée, dont personne ne connaissait le contenu. Le courrier montait un cheval orné de grelots et portait dans sa coiffure des plumes de faucon, ce qui indiquait l'urgence de sa mission. Le souverain fit accompagner son envoyé par dix mille cavaliers, commandés par Tokhoutchar, auquel il ordonna :

— Tu avanceras jusqu'au bout du monde, jusqu'à ce que tu retrouves Djébé-Noyon et Souboudaï-Bagatour. Alors tu veilleras à ce que, sous tes yeux, notre serviteur remette ce pli dans les propres mains de Souboudaï-Bagatour. Ils sont allés si loin que trente-trois peuples révoltés les menacent certainement. Il est temps de les libérer.

Tokhoutchar s'en fut le jour même avec son détachement en direction de l'Occident, pour retrouver les Mongols partis au bout du monde.

1. A cette époque, le sucre, préparé avec la canne à sucre hindoue ou égyptienne, était un luxe et avait une grande valeur.

III

A LA RECHERCHE DU DERNIER OCÉAN

En avant, coursiers aux jambes robustes !
Votre ombre devance la terreur des peuples.

(D'un chant mongol).

Tels deux énormes serpents noirs qui, assoupis en hiver, se glissent sous les racines d'un vieux platane, puis qui, réchauffés dans la clairière, au soleil printanier, rampent par les sentes, tantôt se rejoignant, tantôt se séparant à nouveau, terreur des bêtes qui s'enfuient et des oiseaux qui s'envolent en piaillant à leur approche, ainsi, les deux armées conduites par Djébé-Noyon l'impétueux et par Souboudaï-Bagatour le prudent, tantôt s'étiraient en longues bandes, tantôt se regroupaient. Alors la masse bruyante et colorée des chevaux piétinait les champs avoisinant les villes d'où la population, saisie d'effroi, s'enfuyait vers l'Occident, ne laissant derrière elle que ruines incendiées et cadavres gonflés ou calcinés.

Cette avant-garde des troupes de Gengis-khan traversa l'Iran septentrional, saccageant Khar, Semnan, Koum, Zendjan et bien d'autres cités encore, n'épargnant que la riche Hamadan. Le gouverneur de celle-ci avait, en effet, envoyé une délégation chargée d'offrir aux envahisseurs toute une manade de chevaux de selle, ainsi que deux cents chameaux, croulants sous des monceaux d'étoffes.

Ensuite, les Mongols eurent à soutenir une rude bataille à Kazvine. Là, jusqu'à ce que tout fût incendié, les habitant luttèrent désespérément avec de longs couteaux.

Les conquérants passèrent les mois froids d'hiver près de Rey[1]. De tous côtés, leur étaient amenés des troupeaux de moutons, d'excellents chevaux et des chameaux porteurs de balles de vêtements. C'est dans ces lieux que les vainqueurs attendirent la belle saison.

Lorsque les pentes des montagnes iraniennes eurent verdi sous le soleil printanier, ils traversèrent l'Azerbaïdjan. La riche cité de Tabriz leur ayant envoyé de somptueux présents, les Mongols firent la paix et passèrent sans rien détruire; puis, se dirigeant vers le Caucase, ils arrivèrent dans la capitale d'Arrana, Gandja. Ne se décidant pas à prendre la ville d'assaut, ils exigèrent cependant argent et vêtements qui leur furent livrés. Alors ils poursuivirent leurs courses vers la Géorgie.

Là, une puissante armée leur barra la route. Souboudaï avança à la tête de ses forces principales, tandis que Djébé et cinq mille cavaliers se disposaient en embuscade. Dès les premières escarmouches, les Mongols simulèrent la débandade. Oubliant toute prudence, les Géorgiens se lancèrent à leur poursuite; alors, les Tatars de Djébé se jetèrent sur eux, tandis que les cavaliers de Souboudaï, tournant bride, pressaient l'ennemi de tous côtés et l'exterminaient. Treize mille Géorgiens perdirent la vie au cours de ce combat.

L'armée mongole craignit cependant de pénétrer plus profondément dans ce pays de défilés rocheux où les guerriers se montraient particulièrement braves. Alourdis par leur butin, les envahisseurs revinrent sur leurs pas et déclarèrent qu'ils se sentaient à l'étroit dans les gorges du Caucase. Ils partirent à la recherche de steppes où leurs chevaux pourraient paître librement. Égorgeant la

1. Rey : ville qui s'élevait autrefois près de l'actuelle Téhéran.

population de Chemakha ils se dirigèrent vers Derbent, laquelle se dressait sur un sommet inaccessible, fermant le passage au nord. Djébé-Noyon dépêcha à Rachid, shah de Chirvan, réfugié dans la forteresse, un messager porteur de l'ultimatum suivant :

— Envoie-moi tes notables, afin de conclure une paix amicale.

Le gouverneur de Chirvan délégua dix vieillards de haute naissance. Djébé, tuant un bek hautain sous les yeux des siens, exigea :

— Fournissez-nous des guides sûrs afin que notre armée puisse traverser les monts. Alors nous vous ferons grâce. Si vos hommes se montrent de mauvaise foi, voici la fin qui vous attend tous.

Les beks chirvans répondirent qu'ils se soumettaient à cette exigence; contournant Derbent, ils conduisirent les troupes par les sentes montagneuses et indiquèrent la voie menant vers les plaines kiptchakes. Les Mongols remirent alors les vieillards en liberté et poursuivirent leur route vers le Nord.

IV

AU PAYS DES ALAINS ET DES KIPTCHAKS

Djébé et Souboudaï arrivèrent au nord du Caucase où vivaient les Alains[1]. Venant des steppes septentrionales, bon nombre de Lesghiens, de Tcherkesses et de Kiptchaks accoururent pour porter aide à ceux-ci.

Les Mongols luttèrent contre leurs adversaires une journée entière; lorsque le soir tomba, les forces s'étant révélées égales, la victoire n'était à personne. Alors Djébé envoya au noble khan kiptchak Kotian, un espion chargé du message suivant :

« Nous, Tatars, sommes de même sang et de même race que vous, Kiptchaks. Vous vous liguez avec des étrangers contre vos frères. Les Alains sont des étrangers pour vous comme pour nous. Signons un accord inaltérable et faisons le serment de ne pas nous combattre les uns les autres. Nous vous promettons de vous livrer autant d'or et de riches vêtements que vous pourrez en désirer. Quittez ces lieux et laissez-nous combattre les Alains. »

Les Mongols envoyèrent aux Kiptchaks un grand nombre de chevaux chargés de présents, si bien que les khans, tentés par ces richesses, trahirent les Alains. Emmenant de nuit leurs troupes vers le nord, ils désertèrent.

1. Alains : ancêtres des Ossètes actuels.

Les envahisseurs attaquèrent les Alains, saccageant leurs villages, livrant tout au feu, au pillage et au massacre. Les vaincus se soumirent totalement à Gengis-khan et une partie de leurs troupes se joignit à celles de leurs nouveaux maîtres.

Alors, ne craignant plus d'être attaqués à rebours, Djébé et Souboudaï dirigèrent brusquement leurs escadrons par les plaines du nord, vers les camps de nomades kiptchaks. Certains de la paix et de leur sécurité, les khans étaient retournés avec leurs hommes, chacun vers son propre campement. Les Mongols filèrent sur leurs talons, détruisirent les principales agglomérations ennemies et s'emparèrent d'un butin bien plus précieux que les présents offerts pour prix de la trahison.

A la nouvelle du péril qui les menaçait, ceux des Kiptchaks qui vivaient au loin dans les steppes chargèrent leurs biens sur des chameaux et s'enfuirent chacun de son côté. Certains se cachèrent dans les marais, d'autres dans les forêts[1]. Bon nombre pénétrèrent dans les terres russes.

Poursuivant les Kiptchaks, les Mongols longèrent les rives du Don, jusqu'à ce qu'ils eussent acculé leurs ennemis aux eaux bleues de la mer des Khazars[2], où ils en noyèrent la majorité. Les rescapés, réduits à l'état de palefreniers et de pâtres, furent employés à garder le bétail et les chevaux razziés de tous côtés.

Alors les conquérants pénétrèrent dans la presqu'île des Khazars et attaquèrent Soudak, riche cité du littoral. Jadis, bien des navires y accostaient, amenant de l'étranger étoffes et autres marchandises. Les Kiptchaks

1. Les pays d'amont de la Kalmiouss (ou Kalka) et de la Samara (affluent du Dniepr) étaient couverts de forêts profondes ou de marais jalonnés de « chemins de portage ». Une route marchande fluviale active, menant du littoral de la mer d'Azov au Dniepr, empruntait ces deux rivières.

2. Au XIII[e] siècle, les écrivains musulmans appelaient la mer Noire : mer des Khazars, et la Crimée : Khazarie. Plus tard, ce fut la mer Caspienne qui prit le nom de mer des Khazars.

échangeaient celles-ci contre des esclaves, des renards bruns-noirs et des écureuils, cédant également le cuir de veau, pour lequel leur pays était renommé.

Informés de l'approche des envahisseurs, les habitants de Soudak s'enfuirent; les uns se cachèrent dans les montagnes, les autres, à bord de navires, traversèrent la mer jusqu'à Trébizonde. Djébé et Souboudaï, après avoir saccagé la ville, s'éloignèrent vers le nord pour se reposer dans les campements kiptchaks, où ils restèrent plus d'un an.

Le pays était couvert de prairies abondantes et herbeuses et de champs fertiles, labourés par des esclaves; on y trouvait des melonnières de pastèques ou de potirons et de gras troupeaux de vaches et de moutons à la toison fine. Les guerriers apprécièrent ces régions, où leurs bêtes jouissaient d'autant d'espace que sur les rives de l'Onon et du Kéroulen. Pourtant, ils gardaient la nostalgie de leurs steppes et ne les auraient échangées contre aucune autre. Lorsqu'ils auraient conquis le monde, ces vainqueurs n'auraient d'autre désir que de revoir les bords de leur Kéroulen natal.

Djébé et Souboudaï demeurèrent peu de temps avec leurs troupes dans la capitale de Charoukan[1]. On y trouvait des bâtiments de pierre à moitié enfouis dans le sol, des entrepôts gorgés de marchandises étrangères; pourtant la majorité des maisons était constituée par des yourtes démontables, demeures des khans aussi bien que des simples nomades. Au printemps, ceux-ci quittaient la ville pour la steppe; en hiver, ils revenaient dans la cité.

A l'approche des Mongols, les marchands d'outre-mer, craignant les conflits, cessèrent de commercer avec les gens de la steppe. Charoukan, dévastée et incendiée, devint déserte. Les vainqueurs se dirigèrent alors vers le Loukomorié, où ils s'installèrent entre les collines afin de

1. D'après certains érudits, la ville kiptchake de Charoukan (c'est-à-dire de Charouk-khan) était située sur l'emplacement de l'actuel Kharkov.

se protéger des vents. Chaque kouren, établi en couronne, comprenait plusieurs centaines de yourtes enlevées aux Kiptchaks et comptait mille guerriers. Au centre de chacun des cercles se dressait la tente d'un millenier avec le haut though à queue de cheval. Tout auprès, attachés à des piquets de fer, des chevaux sellés attendaient, équipés pour la route; les autres bêtes paissaient dans la plaine, en immenses manades que surveillaient les palefreniers kiptchaks.

L'armée continua à observer les règles sévères énoncées dans les Yassas de Gengis-khan[1]. Les campements étaient entourés d'une triple chaîne de sentinelles. Sur les pistes principales menant vers les terres des Bulgares, des Russes et des Ougres[2], aux postes de garde dissimulés dans la steppe, on arrêtait tous les voyageurs pour les interroger et envoyer vers Djébé-Noyon ceux qui étaient susceptibles de fournir des informations sur les peuplades voisines. Les autres malheureux étaient exterminés.

Beaucoup de noukers partagaient leurs yourtes avec leurs épouses mongoles, venues de la lointaine patrie, ainsi qu'avec les femmes et les enfants qu'ils avaient capturés en route. Les femmes Mongoles étaient vêtues comme les noukers et il était souvent malaisé de les reconnaître sur-le-champ. Quelquefois elles prenaient part aux combats, mais plus souvent encore, elles s'occupaient des chameaux, des chevaux de bât et des convois, où était conservé le butin dévolu à chacun lors des partages. Elles surveillaient aussi les prisonniers, dont les jambes étaient marquées au fer rouge, et leur confiaient différents travaux. Aidées par eux, elles trayaient juments, vaches et chamelles, et pendant les

1. Yassa : recueil de décisions et de sentences écrites formulées par Gengis-khan et qui servirent longtemps de code aux Mongols. Aujourd'hui les Yassas sont complètement oubliés, seuls des extraits peu importants en ont été conservés.
2. Ougres : Hongrois.

haltes faisaient cuire les aliments dans des marmites de cuivre ou de pierre.

Les enfants, nés pendant les campagnes, ou capturés en route, restaient, pendant les marches, assis dans des chariots ou dans des sacs de cuir, jetés parfois à deux sur les chevaux de bât, ou encore accrochés au dos des femmes grimpées sur leurs coursiers.

A l'écart du camp mongol s'étalait, dans la steppe, un campement de guerriers qui, venus de différentes tribus, s'étaient, en route, joints à leurs vainqueurs. On pouvait y apercevoir les yourtes des Turkmènes, les tentes rousses des Tangouts, les tentes noires des Beloudges, les huttes rudimentaires des Alains ou celles de cavaliers appartenant à quelque clan inconnu. Toute cette horde désordonnée, chassée par les envahisseurs, montait la première à l'assaut; après le combat, elle ramassait les restes du butin saisi par les Mongols.

V

LE CAMP TATAR SUR LA KALKA

Souboudaï-Bagatour commanda de planter sa yourte au sommet d'une haute colline proche du littoral, à l'embouchure d'un fleuve paresseux et trouble.

Les noukers, pressentant une halte et un repos, exécutèrent joyeusement l'ordre du chef. Douze chameaux amenèrent plusieurs tentes démontables, et tandis que les prisonnières kiptchakes en bonnets de feutre pointus, assises, effrayées, sur leurs chameaux, entonnaient des chansons, sur l'ordre des vainqueurs, on dressa les armatures hémisphériques recouvertes de carrés de feutre blanc que l'on fixait transversalement avec des bandes multicolores.

Souboudaï, fronçant les sourcils, demanda :

— Pourquoi trois yourtes ?

— Dans l'une d'elles, tu méditeras sur tes pensées; dans l'autre, nous installerons tes panthères favorites; quant à la troisième, tu ne saurais t'en passer, car nous y avons enfermé à ton intention les plus belles prisonnières kiptchakes qui savent chanter et danser.

Souboudaï interrompit les noukers :

— Ah non ! Que mes panthères rugissent dans la seconde yourte, soit ! Mais donnez la troisième au vieux Saklab, pour qu'il m'y prépare mes repas. Que les prisonnières ne m'importunent pas pendant la campagne. Donnez-les aux centeniers.

Saklab s'installa dans la troisième yourte, avec ses chaudrons, ses grandes cuillères de bois et son long couteau pointu pendu à sa ceinture. Maigre et noueux, le grand esclave aux mèches grisonnantes avait été pris par les Tatars, alors qu'il marchait vers Astrabad. Les noukers avaient expliqué à Souboudaï : « Ce vieillard est d'origine russe. Il a servi comme cuisinier chez le mirza de Mouhammed et voici qu'il s'est mis en tête de rentrer dans sa patrie. Il parle toutes les langues et sait préparer toutes sortes de mets. Il te cuisinera du pilaf aux amandes, du tchilav aux prunes, du kaïmé de pois, du kaïmak à la crème fraîche, de la halva et de la pahlava. Il est accompagné d'un jeune garçon taciturne nommé Tougan qui l'aidera à préparer les repas. »

Alors Souboudaï avait crié, plein de colère :

— Le vieillard suffira bien à lui seul pour préparer mes repas. Je n'ai besoin de personne d'autre. Tout le monde se plaît à aider quand il s'agit de rôder autour d'une marmite. Armez d'un glaive le jeune Tougan; donnez-lui un cheval galeux et pelé et envoyez-le dans un groupe d'avant-garde pour qu'il y apprenne l'art militaire. S'il se montre bon guerrier, je lui donnerai bientôt un excellent coursier, une selle et une cuirasse. Au contraire, s'il est mauvais soldat, il se fera tuer au premier assaut. Alors la perte ne sera pas grande !

Assis près de sa yourte blanche tournée vers le sud, Souboudaï resta longtemps à regarder avec étonnement la mer grise et agitée où l'eau, le vent, les poissons et jusqu'aux oiseaux au-dessus des vagues, différaient de ceux des lacs bleus du pays mongol. Les lames monotones déferlaient sur le rivage et, dans la brume azurée, surgissait parfois la voile blanche d'un navire qui n'osait se rapprocher des terres occupées.

De l'autre côté s'étalait la steppe libre à l'herbe haute, tachée de lacs où voguaient des oiseaux. Tout autour, paissait le bétail enlevé aux Kiptchaks : bœufs blancs à longues cornes, moutons blancs et gras aux queues

épaisses; blancs également étaient les tapis de feutre et les yourtes des Kiptchaks.

Les hommes de Souboudaï se nourrissaient chaque jour de viande et se prélassaient oisivement sur des tapis persans. Parfois les khans mongols partaient à la chasse au faucon ou bien organisaient des courses pour éprouver leurs bêtes et celles qu'ils avaient capturées en route chez les Turkmènes, les Perses, les Caucasiens ou d'autres peuples.

Djébé-Noyon, le second général, avait planté sa tente sur une hauteur dans la steppe, en amont de la Kalka. Des plaines vertes s'étendaient alentour, bornées au Nord par des collines où veillaient des postes de garde.

Bien que Djébé et Souboudaï eussent été envoyés par Gengis-khan vers l'Occident, simultanément et pour une même affaire, les deux généraux étaient rarement d'accord; ils se disputaient sans cesse, l'un s'efforçant de prouver les torts de l'autre. Ce n'était pas sans ruse que Gengis-khan avait expédié au loin ces rivaux. Il avait coutume de procéder ainsi. Chargeant deux noukers d'une même mission, il escomptait que pour exécuter celle-ci chacun tenterait de surpasser son compagnon.

Djébé, impétueux dans sa marche, fonçait toujours de l'avant. Son détachement s'était plus d'une fois trouvé dans des situations critiques. Habituellement, devant un adversaire trop pressant, il se dérobait. Lorsque d'aventure le péril se faisait trop grave, Souboudaï arrivait toujours à temps pour l'en sauver. Il lançait alors sur l'adversaire les rangs serrés de la cavalerie mongole : noukers et chevaux tout bardés de fer.

Grand et droit, les yeux ternes et fixes, Djébé, qui ne riait jamais, arrivait ensuite, tout couvert de poussière et éclaboussé de sang, chez Souboudaï; assis auprès du feu, il expliquait à son rival qu'il n'avait commis aucune faute mais que ses ennemis s'étaient révélés trop nombreux. L'autre riait, satisfait d'avoir joué une fois de plus le rôle de sauveteur. Il proposait au rescapé de ne plus parler de ses erreurs et de goûter au jeune mouton, piqué d'ail et

de pistaches que l'on avait rôti à la broche, comme chez le padishah lui-même.

Djébé était fier, sûr de soi, emporté. Il se croyait incapable de manquer son but. Ne pouvait-il pas d'une flèche atteindre, à soixante pas, la tête d'un mulot en fuite ?

Pour son coup d'œil juste et son impétuosité, il avait été surnommé « Djébé » : la flèche[1]. Toute l'armée le connaissait sous ce pseudonyme, bien que son véritable nom fût autre. Avant la bataille, monté sur son coursier grand et efflanqué, il inspectait toujours lui-même les lieux, passant à toute vitesse dans les premiers rangs, aux endroits les plus dangereux, et, plus d'une fois, ses gardes du corps avaient dû le tirer avec difficulté du péril.

Souboudaï, avec les touffes de poils blancs sur son menton, avait l'air d'un vieillard; personne ne connaissait son âge. Un jour, dans sa jeunesse, il avait été blessé à l'épaule; les muscles ayant été sectionnés, son bras droit demeura replié et désormais il ne se servit plus que de sa main gauche. L'un de ses sourcils était entaillé d'une balafre; aussi, son œil gauche restait-il toujours plissé, tandis que l'autre, largement ouvert, semblait percer et pénétrer tout le monde jusqu'à l'âme.

Tous les noukers assuraient que Souboudaï était malin et prudent comme un vieux renard à la patte rongée et féroce comme une panthère échappée d'une chausse-trape; près de lui, aucun ennemi ne semblait effrayant; avec lui, on ne pouvait périr.

Djébé méditait opiniâtrement le plan de campagne qui

1. Djébé était sorti des rangs des simples noukers. « Comme Djébé était un homme courageux, Gengis-khan le désigna pour commander un groupe de dix guerriers; comme il servait bien, il en fit un bek centenier; comme il manifestait de l'application et du zèle, il devint millenier. Ensuite Gengis-khan lui confia le commandement d'une armée et Djébé fit longtemps partie de la suite du kagan, marchant à la tête des troupes et rendant de précieux services. (Rachid ed-Din : *Chronique*).

devait le mener jusqu'au Dernier Océan cernant l'univers[1]. Il envoyait à son souverain des messagers chantants, chargés de nombreux rapports, tandis que son rival ne faisait que l'approuver, hochant la tête en riant :

— Iras-tu encore loin ? Est-il proche l'endroit d'où, tel un saïgak[2], tu t'en retourneras à toute vitesse, alors qu'il me faudra te sauver pour la dernière fois ?

Les éclaireurs, surveillant la steppe, s'emparaient des voyageurs pour les emmener devant Djébé qui les interrogeait, leur posant maintes questions sur les peuplades de l'Occident et du Septentrion. Il s'informait des chemins qui conduisaient vers leurs pays, des fleuves et des gués à traverser, de la nourriture probable pour les chevaux, des villes riches et des forteresses redoutables, des armées, des armements, ainsi que de la science militaire des guerriers qu'ils rencontreraient. Il demandait si ces derniers savaient bien se battre et s'ils atteignaient les cibles de leurs flèches. Il s'inquiétait aussi de savoir si le Dernier Océan était encore loin.

1. A cette époque, on croyait que la terre était plate comme une île et entourée d'un océan illimité.

2. Saïgak : chèvre sauvage des steppes, du genre antilope.

VI

PLOSKINIA LE BRODNIK, PRISONNIER DES TATARS

Un jour, les éclaireurs amenèrent devant Djébé quelques hommes d'une peuplade encore inconnue d'eux. Il les avaient trouvés occupés à passer des voyageurs dans des bacs et des barques. Hauts de taille, larges d'épaules, arborant de grandes barbes rousses, ils portaient de courtes pelisses de mouton usées, des vêtements de cuir, et des bottes souples sans talons, lacées par des courroies. Leurs chapeaux gris étaient posés crânement sur l'oreille.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? demanda Djébé.

L'un d'eux, plus grand et plus fort que les autres, répondit en kiptchak :

— On nous appelle « brodniks », parce que nous rôdons dans la steppe. Nos pères et nos grands-pères se sont établis ici, pour se sauver des seigneurs et trouver la liberté...

— Si vous n'honorez pas vos souverains et que vous les ayez fuis, c'est que vous êtes des brigands et des vagabonds !

— Nous ne sommes pas des brigands, ni tout à fait des vagabonds... Nous sommes des hommes libres, des chasseurs et des pêcheurs indépendants.

— Et toi, qui es-tu ? demanda Djébé au plus grand d'entre eux.

— Je m'appelle Ploskinia. Nos brodniks m'ont désigné pour leur chef.

Djébé envoya aussitôt des noukers vers Souboudaï-Bagatour pour lui dire : « Viens ! Nous avons capturé les hommes qu'il nous faut. »

Les guerriers revinrent, déclarant : « Souboudaï-Bagatour est assis sur son tapis, auprès d'une musette pleine de fèves. Il a dit : « Je ne puis venir, je suis occupé »...

Ploskinia fit remarquer :

— Si tu te languis après quelqu'un, c'est à toi d'aller le rejoindre.

Djébé laissa tous les brodniks sous bonne garde et, entouré de noukers, se rendit avec Ploskinia chez Souboudaï.

Les trois yourtes du général se détachaient violemment sur le ciel pourpre qui s'éteignait. Des fumées s'élevaient au-dessus d'elles; les insignes militaires pointaient : mâts surmontés de queues de chevaux et de cornes de buffles. Assis dans sa tente, sur un tapis de soie persan, éclairé par la lumière vacillante du feu de camp, Souboudaï, de sa main gauche, sortait d'un sac multicolore des fèves qu'il disposait soigneusement en longues lignes étranges.

— Qui est-ce ? demanda-t-il. Pendant une seconde, de son œil écarquillé il fixa Ploskinia, puis se remit à ses fèves. Assieds-toi, Djébé-Noyon.

S'installant sur le tapis au côté de son rival, Djébé regarda impassiblement ce que faisait le Bagatour. Il ne pouvait jamais deviner à l'avance ce qu'allait entreprendre le vieux renard à la patte rongée.

Ploskinia, grand, de belle prestance, avec la large barbe rousse qui s'étalait sur sa poitrine, observait la yourte de ses yeux furtifs et combinait quelque chose dans sa tête. Il restait toujours respectueusement à l'entrée, surveillé par deux Mongols armés jusqu'aux dents.

Jetant des regards sur les mains de Souboudaï qui déplaçait rapidement les graines, Djébé raconta ce qu'il

avait appris des prisonniers et proposa d'utiliser Ploskinia comme guide.

— Que font actuellement les khans kiptchaks ? interrompit Souboudaï.

— Ils ont pris peur, répondit Ploskinia. Quand vos Tatars sont entrés dans leur ville de Charoukan, ils se sont tous sauvés, les uns vers les frontières russes, les autres dans les marais.

— Qui donc s'est enfui chez les Russiens ?

— Bien du monde, en commençant par le très riche Kotian et les Polovtses de Loukomorié, de Toksobitch, de Bagoubarsov et de Basteev, et d'autres encore.

Souboudaï s'arracha à son occupation et regarda fixement le captif :

— Et où sont à présent les troupes principales des Russiens ?

— Qui le sait, à part Dieu !

Le général se hérissa; son visage se contracta; son œil ouvert s'enflamma de colère. Il menaça de son doigt recourbé à l'ongle rongé.

— Dis-nous tout ce que tu sais ! N'essaye pas d'embrouiller leurs traces, sinon je te fourrerai sous une planche et je ferai asseoir vingt de mes noukers par-dessus. Nous verrons alors si tu brailles avant de crever.

— Pourquoi me tairais-je ?

— Dis-moi où se trouvent les seigneurs russes ? Se préparent-ils à la guerre ?

— Laisse-moi le temps de réfléchir ! dit Ploskinia; et, écartant ses longues jambes, il leva les yeux au ciel.

Souboudaï jeta à deux reprises un regard méfiant sur l'homme et se remit à déplacer ses pions. Il finit par tempêter :

— Écoute, vagabond de la steppe ! Si tu me réponds sensément, je te récompenserai. Regarde par ici. Vois-tu cette rangée de fèves ? C'est le fleuve Don... Cette longue ligne-là, c'est le fleuve Dniepr... Approche-toi et montre-moi où se trouve Kiev, la cité des Russiens ?

Ploskinia fit un pas en avant; aussitôt les deux sentinelles se jetèrent sur lui et lui arrachèrent sa ceinture à laquelle pendait un sabre. L'homme, s'agenouillant avec précaution, rampa vers Souboudaï.

— Bon ! Je comprends ! dit-il, plissant son front et repoussant son bonnet de fourrure sur la nuque. Ça, c'est notre Dniepr... Ici, c'est l'embouchure du fleuve dans la mer, où se trouve Olechié. Par là, cette petite rivière, c'est la Kalka où nous sommes en ce moment... Mais, dis donc, ô khan très serein ! le Dniepr ne coule pas du tout comme ça, droit du nord au sud, mais il fait un angle comme un bras replié. Là, à la hauteur de l'épaule, se trouve Kiev; au bout du poing, c'est la mer Noire. A l'endroit où le coude s'enfonce dans la steppe, se trouve l'île de Khortitsa, et c'est près de Khortitsa que se rassemble l'armée russe.

Ploskinia déplaça les graines pour modifier le cours du Dniepr.

— Combien y a-t-il d'ici à Kiev ? demanda Souboudaï. Il sortit de la musette, en même temps que des fèves, une poignée de pièces d'or, les fit sauter sur sa paume et les posa près de lui.

Les yeux de Ploskinia s'enflammèrent et il humecta de sa langue ses lèvres sèches.

— Qu'as-tu besoin de Kiev ? Ce n'est pas de là que les Russes partiront. Il y a loin d'ici à Kiev, près de six cents verstes...

— Qu'est-ce que c'est qu'une « verste » ? fit Souboudaï, irrité. Je ne comprends pas « verste » ! Dis-moi combien il y a d'étapes à cheval jusqu'à Kiev ?

— Si tu chevauches une même monture, en allant droit devant toi, tu en as pour douze jours. En changeant de coursier, tu peux atteindre la ville en six jours.

— Maintenant je vois que tu me parles sensément.

— Mais les Russiens ne partent pas directement de Kiev dans la steppe. Ils descendent en bateau jusqu'au coude du Dniepr, jusqu'à cet angle, où se trouve l'île de Khortitsa. De là, ils passent sur l'autre rive, puis par la

Route du Fer[1], ils viennent droit ici, sur le Loukomorié. Avec un bon cheval, tu es en trois ou quatre jours près de l'île; en changeant de monture, tu peux même franchir en deux jours la distance qui t'en sépare.

— Deux jours en tout ? s'étonna Souboudaï. En deux jours, les Russiens peuvent arriver du Dniepr ?

— Regarde ! D'ici, de ce coude, de Khortitsa, nos Russiens se lançaient souvent à l'attaque contre les campements polovtsiens. Si on marche sans que des chariots vous retardent, on peut faire le trajet en deux ou trois jours.

Souboudaï était manifestement satisfait de ces renseignements qui lui étaient précieux. Il ricana, se tapa les cuisses et ordonna de servir du koumys. Il interrogea en détail Ploskinia au sujet des routes, des gués traversant les rivières, des armées russes; il demanda si ses adversaires avaient de bons chevaux, si leurs guerriers étaient bien armés et s'ils se battaient courageusement.

— Ils tapent dur ! Même avec de simples haches.

— Sont-ils nombreux ?

— Si tous les seigneurs des alentours amènent à Khortitsa leurs hommes : de Kiev, de Tchernigov, de Smolensk, de Galitch, de Volynie et d'autres lieux, alors il faut compter près de cinquante mille guerriers à pied et à cheval[2].

— Cela fait cinq toumens ? dit Souboudaï en posant cinq pièces d'or près du coude du Dniepr, d'où partait la route à travers steppe. Et combien de cavaliers fourniront les Kiptchaks ?

1. La Route du Fer était une très ancienne voie marchande menant de la mer d'Azov au Dniepr. Son nom rappelle que les caravanes empruntaient ce chemin pour amener de Chine et d'autres contrées de l'Asie le fer, considéré dans l'antiquité comme un métal précieux.

2. L'importance des troupes russes et polovtsiennes est volontairement grossie, afin d'effrayer les Mongols. En réalité, leur nombre était bien plus faible. Les chroniques de l'époque n'en donnent pas une notion exacte.

— Ils seront probablement, eux aussi, près de cinquante mille. La nuée infinie de leurs guerriers s'est déjà amassée de ce côté du Dniepr.

Souboudaï posa encore cinq pièces d'or.

— Donc, nous aurons contre nous, en tout, dix toumens de Russiens et de Kiptchaks ? fit-il remarquer en regardant Djébé qui restait impénétrable et taciturne. Te souviens-tu, Djébé-Noyon, combien d'hommes nous commandions en partant de l'Irtych Noir vers le Khorezme ? Nous allons montrer à présent que nous sommes de bons élèves de Gengis-khan, du conquérant du monde !

Ploskinia, toujours à quatre pattes, regardait tantôt les pièces d'or, tantôt les khans mongols pensifs. Ses yeux jetèrent des regards rusés et furieux lorsqu'il demanda d'une manière insinuante :

— Eh bien, sérénissime général tatar, ne poserais-tu pas encore quelques pièces d'or pour marquer l'endroit où tes forces se sont rassemblées ? Vante-moi le nombre de tes troupes !

Souboudaï serra son poing qu'il fourra sous le nez de Ploskinia.

— Voilà combien de troupes tatares nous avons ! Et voici ce que je ferai des Russiens et des Kiptchaks !

Souboudaï prit avec rage les dix pièces qu'il avait sorties et les jeta dans sa musette.

— Je les fourrerai tous dans mon sac et je les avalerai comme de la caillebotte.

Ploskinia recula.

— Que ta bienveillance m'accorde quelque chose pour mon zèle !

— Non. Je ne distribue d'argent à personne; bien au contraire, tout le monde m'en apporte afin que j'enrichisse mon souverain, Gengis-khan l'invincible. A propos, tu peux gagner une récompense. As-tu des fils ?

— Dieu soit loué, j'en ai quatre.

— Où sont-ils ? Loin ?

— Ils sont près des gués, sur le Don.

— Je vais les envoyer chercher par une centaine de cavaliers. Ils seront ici en un rien de temps. Tu leur ordonneras de se faufiler en espions vers les Russiens et d'y observer l'emplacement et le nombre de leurs troupes. Qu'ils tâchent d'apprendre ce que pensent les chefs ennemis; puis qu'ils reviennent rapidement pour me raconter tout en détail. Je ne vous libérerai pas auparavant, ni eux, ni toi; en revanche, je vous donnerai, pour récompense de vos services, un troupeau de chevaux et, à chacun, une poignée d'or. Hein ? Pourquoi hésites-tu ? Qu'as-tu à tergiverser ?

Ploskinia se tenait ferme sur ses longues jambes écartées; il soupira péniblement et déclara :

— Coupe-moi la tête, très glorieux khan, mais ne touche pas à mes fils !

Souboudaï se mit en colère et frappa le tapis de son poing :

— C'est ainsi que tu parles devant moi ! Hé, les noukers ! Emmenez donc mon hôte respectable dans la yourte aux panthères et postez devant la tente une triple garde. Pourtant, que Saklab le régale à satiété comme un khan.

— Faut-il lui lier les jambes ? demanda un guerrier. Un tel loup pourrait encore s'enfuir !

— Oui, n'oublie pas de l'honorer d'une solide chaîne de fer.

VII

ALERTE A KIEV

C'est vous-mêmes qui, par vos discordes, avez, les premiers, facilité aux maudits l'accès de la terre russe; à cause de vos querelles, des actes de violence ont été commis par les Polovtses... Pour l'amour de la terre russe, pour venger les blessures du valeureux Igor Sviatoslavitch, barrez, de vos flèches acérées, les portes du Champ !

(Dit de la campagne d'Igor).

Les Polovtses, arrivés à l'improviste, avaient dès le matin occupé le bac amarré à la rive gauche du Dniepr, en face de Kiev, menaçant les passeurs lesquels voulaient s'enfuir. Le trop grand nombre des passagers avait fait pencher l'embarcation qui avait pris l'eau.

Maintenant, un vieux et gros khan polovtsien, accompagné d'une centaine de djiguites, arrivait sur un cheval pie, au pelage semblable à celui d'une panthère. L'un des hommes caracolait en tête du cortège, tenant, au bout d'une hampe, un étendard orné de queues de cheval et de grelots de cuivre. L'un des arrivants frappait sur un tambour de basque, tandis que deux musiciens tiraient des sons perçants de leurs chalumeaux. Un djiguite, monté sur un étalon sauvage qui s'ébrouait, essaya, à

coups de fouet, d'ouvrir un passage devant le seigneur.

Un peu à l'écart, entouré d'une foule dense d'auditeurs, un vieillard, maigre et couvert de poussière, une besace sur le dos, racontait que tous les Polovtses, poursuivis par une peuplade de Tatars inconnus, à l'aspect terrible, s'enfuyaient en ce moment du Champ Sauvage[1]. « Ils ont le visage glabre, le nez camus; chacun porte une natte ébouriffée comme en ont les sorcières. Les gens tombent morts à la seule vue de ces Tatars athées. »

— Quelles sont ces créatures ? Dis-le-nous, ô pèlerin de Dieu, toi qui, manifestement, es un homme bien informé et savant !

Le voyageur, s'appuyant sur son long bâton, se mit à conter :

— Il est venu de l'Orient, ce peuple innombrable et venimeux que l'on nomme Tatar et dont nous n'avions jamais entendu parler auparavant. Sept autres nations le suivent. Or, les Polovtses, qui ont dépité leurs voisins en les capturant et en les massacrant, voient aujourd'hui leur propre mort arriver. Les Tatars les ont non seulement vaincus et chassés, ils les ont encore exterminés totalement et se sont établis sur leurs terres...

— D'où tombe donc ce peuple ?

— Les récits des livres saints parlent de cela et l'évêque Méthode de Patara en témoigne lui-même : dans les temps anciens, le tsar grec Alexandre de Macédoine a refoulé les hordes malfaisantes des Gogs et des Magogs jusqu'au bout du monde, dans le désert d'Étrie, entre l'orient et le septentrion. Il les a alors barricadés à l'aide de montagnes et leur a ordonné de rester là jusqu'à une échéance fixée. L'évêque Méthode a déclaré qu'au terme de ce délai, les montagnes s'entrouvriraient de nouveau et que les Gogs et les Magogs en sortiraient pour assujettir toute la terre de l'Orient jusqu'à l'Euphrate et

1. Le Champ Sauvage : appellation des steppes bordant la mer Noire.

du Tigre jusqu'au Pont-Euxin — toute la terre, hormis l'Éthiopie...

— Toute la terre ! s'exclamèrent les assistants. Notre contrée aussi, alors ?

Le pèlerin poursuivit :

— Vous ne voyez donc pas ce qui s'accomplit autour de vous ? C'est le signe des temps ultimes ! L'étoile terrible est apparue; ses rayons s'étendent loin vers l'Orient; elle indique de nouveaux malheurs pour les chrétiens et de nouvelles invasions... Ces maudits Gogs et Magogs se sont échappés des montagnes et marchent sur nous ! Aujourd'hui la fin des temps, prédite, est venue. La fin du monde est proche !

Le voyageur ôta sa coiffure de feutre et les auditeurs, soupirant et se lamentant, y déposèrent des craquelins et des menues pièces de monnaie noire.

Quelques-uns des guerriers du grand prince de Kiev, venant de la rive droite, accostèrent sur de larges bateaux enduits de goudron. Dispersant la foule, ils déblayèrent le débarcadère pour aider le vieux khan polovtsien à monter à bord du bac. Vêtu d'un tchekmen de soie cramoisie, doublé de zibeline, coiffé d'un bonnet blanc pointu bordé de renard rouge, chaussé de bottes écarlate brodées de perles, le khan avait, d'un air important, posé sur la rambarde sa main droite gantée d'une mitaine de cuir, tandis que de l'autre il serrait le pommeau de son sabre courbe, étincelant de diamants.

Corpulent et majestueux, il paraissait calme et seuls ses yeux erraient alarmés sur les eaux sombres du Dniepr. Le vent devenait plus violent; la surface de l'eau se ridait; des moutons gris écumaient sur les vagues ondoyantes.

Les passeurs, ayant reçu du généreux seigneur plusieurs poignées de pièces d'argent, s'évertuaient de leur mieux. Durant la journée, ils firent encore traverser une énorme caravane : chevaux d'élite, couverts de caparaçons brodés, chameaux blatérant d'effroi, buffles chargés, dont les longues cornes se recourbaient jusqu'au garrot; captives étrangères au teint basané et aux sourcils

noirs, toutes parées de colliers et de rubans. Tout cela était destiné au grand prince de Kiev et aux seigneurs russes.

Dans la foule, le bruit courait que c'était Kotian, doyen des khans polovtsiens, qui venait d'arriver; il possédait, paissant dans les plaines illimitées du Champ Sauvage, plusieurs centaines de mille de chevaux, tous marqués à son chiffre : une empreinte de sabot soulignée de deux traits.

— Kotian est le maître de la steppe ! A lui seul, il peut lever une immense armée. Ce n'est pas pour rien qu'il est venu à Kiev. La nécessité l'y a poussé. Les autres khans polovtsiens font route, eux aussi, avec tout leur clan, vers la rive russe. A présent, ils traversent le Dniepr, et empruntent tous les gués et les ponts. Leurs hommes, revêtus de cuirasses et porteurs de boucliers et de lances, entrent dans l'eau, montés sur leurs coursiers... Qu'adviendra-t-il donc ? N'ont-ils pas de mauvaises intentions ? Et puis, les Polovtses n'entonnent plus leurs chansons joyeuses. Lorsqu'ils viennent des steppes dans notre direction, seules des mélopées traînantes comme les plaintes des chameaux retentissent au loin...

*
**

Chacun se préparait à l'assemblée dans le palais du grand prince de Kiev, Mstislav Romanovitch[1], et espérait, en même temps que l'arrivée de grands seigneurs, celle de personnages moins importants. Des messagers avaient été dépêchés pour convier ces derniers à défendre la terre russe.

Il n'était pas aisé pour le prince de Kiev de recevoir avec honneur ses notables hôtes, car ceux-ci arrivaient avec leurs guerriers et avec une suite d'autant plus nombreuse que leur rang était plus considérable. Les

1. Mstislav Romanovitch (1214-1223) fut le dernier prince kievien de la dynastie de Monomaque.

baillis obligèrent tous les boulangers et bouchers de la ville à cuire des pâtés farcis et des miches de froment.

L'actuel souverain de Kiev n'était plus aussi puissant que l'avait été, cent ans auparavant, son prédécesseur Monomaque, lequel avait maintenu sous son autorité presque toute la terre russe : depuis Kiev, Pereïaslavl, Smolensk, Souzdal et Rostov, jusqu'à la riche et lointaine Novgorod. Jadis, tous les autres princes lui demeuraient soumis; aussi les Polovtses n'osaient-ils bouger. Monomaque avait porté la gloire de la Russie à toutes les frontières, mais les années s'étaient écoulées, sa dynastie s'était scindée. Ses descendants avaient distribué villes et bailliages à leurs fils, à leurs neveux et à leurs petits-fils. Aujourd'hui Mstislav Romanovitch régnait sur Kiev diminuée et affaiblie. En ces vingt-cinq dernières années, les dévastations provoquées par les princes russes avaient épuisé la cité, car les Galiciens, les Vladimirais, les Souzdalois et les Polovtses sauvages, appelés par des princes peu scrupuleux, avaient pillé et incendié l'antique capitale[1]. Tous ces malheurs avaient fait de la principauté un apanage peu conséquent.

Il ne fut pas facile pour les habitants de Kiev de se redresser après tant de dévastations; bien des maisons restèrent détruites, fenêtres et portes défoncées.

A présent, les calamités nouvelles, menaçant de la steppe, avaient provoqué l'union des princes irréconciliables, orgueilleux et entêtés, qui s'étaient combattus toute leur vie pour conquérir un trône plus honorable, une ville plus riche, un bailliage plus peuplé.

Aujourd'hui les vieux ennemis polovtsiens étaient accourus eux-mêmes à Kiev, afin d'implorer assistance. Découragés et tête basse, ils se tenaient assis en foule

1. Les dévastations les plus violentes subies par Kiev eurent lieu en 1162-1169-1202-1204-1207 et 1210. Celle de 1204 fut des plus terribles. C'est alors que le prince Rurik, luttant pour le pouvoir, fit appel aux Polovtses sauvages, qui incendièrent la ville, massacrèrent la population civile, pillèrent les biens et emmenèrent en captivité un grand nombre de Kieviens avec leurs enfants en bas âge.

devant les portes du palais. Lorsque les princes russes arrivèrent, les Polovtses s'empressèrent autour d'eux, baisant les brides de leurs chevaux, tendant les bras et répétant :

— Conduisez vos armées dans notre steppe ! Défendez-nous ! Aidez-nous à chasser nos féroces ennemis !

Les seigneurs entourés de leur suite, rassemblés dans la cour, discutaient, passaient d'un groupe à un autre, afin d'entendre ce qu'on y disait, mais, malgré les instances des baillis kieviens, ils ne consentaient pas à monter dans la salle d'audience du Grand Prince.

Kotian, le khan polovtsien, fier comme toujours, était également là. Ses conseillers, coiffés de bonnets pointus, le visage hâlé par le soleil et le vent des steppes, l'encadraient, mains croisées, sombres et immobiles. Un vieil interprète informait le khan des princes déjà présents, lui indiquait le nom de tel ou tel personnage, lui désignait les plus influents et les plus considérables. Kotian, après avoir réfléchi, s'approchait de ceux à qui il croyait devoir montrer du respect, et touchant avec peine la terre de ses doigts, s'inclinait, puis, se redressait avec dignité, caressait sa barbe poivre et sel, et répétait à chacun :

— Prête-nous assistance ! Sois un frère ! Le péril nous menace tous ! Si nous nous plaçons côte à côte, nous chasserons l'ennemi. Ne dédaigne pas ces modestes présents. Accepte mon hommage ! Je n'ai oublié personne; je veux manifester le respect que je porte à tous, en vous offrant ces tissus, ces chevaux, ce bétail, ces captives.

Le soleil atteignait déjà le méridien que les princes étaient encore éparpillés dans la cour, discutant jusqu'à en être enroués, au milieu de la foule bruyante. Chacun observait, se demandant qui entrerait le premier dans la salle d'audience. On disait que Mstislav Romanovitch attendait encore quelqu'un. Serait-ce un messager venant du nord, de chez Youri Vsevolodovitch, le puissant et hautain prince de Souzdal ? En effet, celui-ci, souhaitant

que l'assemblée se réunisse chez lui à Vladimir, refuserait probablement de se rendre au conseil qui se tenait dans Kiev appauvrie. Et puis, il manquait encore Mstislav le Chanceux, prince de Galicie, dont les courriers avaient incité tout le monde à se regrouper devant le danger imminent et à assister à la réunion projetée.

Soudain la foule s'anima :

— Mstislav le Chanceux vient d'arriver !

Jouant des coudes, chacun essayait d'apercevoir celui qui avait conquis la gloire au cours de ses campagnes heureuses et des victoires remportées sur les Ougres et les Liakhes.

Mstislav le Chanceux, malgré son âge, entra d'un pas léger, et s'arrêta pour jeter sur l'assistance un vif regard de ses yeux noirs et perçants; tourmentant ses grandes moustaches tombantes, il semblait chercher quelqu'un. Avec son casque qui brillait aux rayons du soleil et sa cotte de mailles légère garnie de dorures, il semblait prêt pour le combat et avançait avec assurance tandis que se déployait son manteau rouge. Il remarqua dans un coin le khan Kotian et se dirigea droit vers lui. Celui-ci se hâta et, tendant les bras, alla à la rencontre du nouvel arrivant. Les deux hommes s'étreignirent, épaule contre épaule, et Kotian appuya sa tête contre la poitrine du prince de Galicie. Son bonnet blanc roula dans la poussière et chacun s'aperçut que ses épaules étaient secouées d'un tremblement fiévreux.

— Il pleure ! Qu'il pleure donc ! murmura-t-on dans la foule. Ces scélérats ont réduit pas mal de nos hommes en esclavage; à présent, ils apprennent eux-mêmes ce que sont les larmes amères des orphelins ! Mstislav a épousé la fille du khan Kotian, c'est pourquoi il se met en quatre pour son riche beau-père !

Des guerriers prévinrent le prince de Kiev que les Galiciens venaient d'arriver. Or, Mstislav Romanovitch tardait toujours à paraître pour accueillir son cousin : les vieilles rancunes n'étaient pas apaisées. Cependant le Chanceux, ayant entouré Kotian de ses bras, l'emmenait

à l'écart dans la cour, où tous deux s'entretinrent longuement à voix basse.

De nouveau la foule s'agitait; des exclamations retentirent :

— Les Souzdalois sont là ! Nous pouvons compter sur une aide efficace. Qu'aurions-nous pu entreprendre sans eux ? Non, ce ne sont pas les Souzdalois, mais Vassilko Constantinovitch, le jeune prince de Rostov.

Un jeune seigneur de belle prestance entra dans la cour. Un duvet clair couvrait à peine son menton. Tout comme Mstislav le Galicien, il était prêt au combat : cotte de mailles, casque d'acier, long glaive droit pendu à la ceinture. Cependant il était modestement habillé et sa cape pourpre avait déteint; il portait des chaussures de cuir et, serrées par des courroies, des bandes de simple toile d'étoupe teintes en bleu enveloppaient ses jambes jusqu'aux genoux. Ses vêtements couverts de poussière étaient maculés de boue : on voyait qu'il venait de faire une longue route. Un vieillard, des mèches grisonnantes lui tombant jusqu'aux épaules, se traînait à ses côtés. Il portait des gousli[1] en bandoulière.

— C'est un barde aveugle. Le célèbre Ratibor ! Il fut jadis chef d'armée et combattit plus d'une fois contre les Polovtses. Gleb, le prince de Riazan, qui le haïssait, le fit emprisonner, le rendit aveugle et l'enferma trois ans dans un cachot. Au cours de sa réclusion, Ratibor composa ses premiers chants. Redevenu libre, il se mit à errer de ville en ville, y chantant les gestes des temps très anciens. Aujourd'hui donc, nous entendrons Ratibor.

Le jeune prince Vassilko, arborant un sourire affable, fit le tour de l'assistance, se montrant plein de déférence envers les princes aînés. Les seigneurs vinrent eux-mêmes à sa rencontre pour l'interroger :

— Pourquoi les Souzdalois ne viennent-ils pas ? Toi qui es leur voisin, tu connais peut-être la cause de leur

1. Gousli : instrument de musique, rappelant le psaltérion ou la harpe penchée.

absence. Youri Vsevolodovitch, le grand prince souzdalois, n'est-il pas ton propre oncle ? Es-tu arrivé à le convaincre ?

— Il continue toujours à méditer ! Mais personne ne pourrait dire s'il compte venir...

*
**

Portant de courtes lances, dix guerriers, superbes sous leurs cuirasses et leurs casques, sortirent deux par deux devant le palais. Des deux côtés de l'escalier, ils s'arrêtèrent au bas des marches, pour y attendre le prince Mstislav Romanovitch. Celui-ci arriva lentement, s'appuyant sur une canne surmontée d'un aigle doré. Ses yeux sévères, aux sourcils droits, avaient une expression lasse et triste. Sa barbe légèrement fourchue, la croix et l'icone d'or suspendues sur sa poitrine, son caftan de brocart, tout son aspect d'image sainte indiquait qu'il portait plus d'intérêt aux choses d'église et aux prières nocturnes, qu'aux entreprises guerrières. Boitant légèrement, il descendit l'escalier et s'arrêta sur la dernière marche.

— Soyez les bienvenus, mes chers hôtes ! dit-il d'une voix triste, qui semblait lourde de soucis.

Tous les princes parlèrent à la fois, s'interrompant les uns les autres.

— Pourquoi nous as-tu fait venir ? Pour sauver les Polovtses sauvages ? Si quelqu'un pouvait les étrangler, nous vivrions plus à l'aise sans eux ! Qu'ils se défendent tout seuls, nous les regarderons faire !

Le lourd khan Kotian se détacha de la foule et, se dandinant sur ses jambes torses, gagna le perron. Ayant frôlé le sol de sa main, il toucha les vêtements brodés d'or du prince et dit, le souffle court :

— Père, je te salue ! Jadis tu t'es montré envers moi aussi bienveillant que je l'ai été pour toi ! Sois un père pour nous ! Aide-nous à repousser le peuple cruel du khan Tchagonise ! Ces brigands appelés Tatars rôdent

tels des loups. Ils nous ont chassés aujourd'hui de notre sol; demain ils marcheront sur vous pour vous enlever votre terre. Défendez-nous ! Si vous ne nous aidez pas, nous serons bientôt exterminés, et vous autres, Russes, le serez après nous ! Il faut que nous nous unissions tous et que nous nous défendions ensemble !

— As-tu fini de croasser ? Que radotes-tu là ? retentirent des voix mécontentes.

— Silence, laissez parler ! Pourquoi aboyer à propos de rien ?

D'autres répliques fusèrent :

— Les Polovtses sont nos ennemis ! Ils sont aujourd'hui chez nous sans puissance et sans force. Massacrons-les et enlevons-leur toutes leurs richesses !

De nouvelles voix, se couvrant les unes les autres, se mêlèrent dans un brouhaha sauvage. Le prince de Kiev regardait impuissant et levait les bras au ciel. Les cris reprirent de plus belle.

Mstislav le Chanceux, décidé et prompt, grimpa sur une marche du perron.

— Princes orthodoxes et honorables chefs d'armées, et vous, héros russes ! N'appartenons-nous pas tous à la sainte terre de Russie ? Oublions nos vieilles querelles, nos disputes et nos guerres contre les Polovtses ! Si nous les avons battus et faits prisonniers, eux aussi ont incendié et dévasté notre contrée... Aujourd'hui, des jours pénibles nous attendent. Maintenant qu'un nouvel ennemi inconnu attaque, mieux vaut s'allier aux Polovtses que les combattre. Si nous ne les aidons pas à présent contre les Tatars athées du khan Tchagonise, ils pourraient bien passer à l'ennemi et grossir les forces adverses.

— Quels sont donc ces hommes qu'on nomme Tatars ? Ce sont peut-être de simples guerriers, bien plus grossiers que les Polovtses. Combien sont-ils ?

— Le khan Kotian, qui a lutté aux côtés des Alains contre les Tatars de Tchagonise, déclare que ces derniers attaquent d'un seul élan et qu'ils bataillent crânement. Ils

sont venus de loin, de derrière les Portes de Fer. Les Polovtses à eux seuls n'ont pu les arrêter, alors les envahisseurs ont saccagé leurs campements, enlevé leurs femmes, leurs chevaux, leur bétail et toutes les richesses de Kotian et des autres chefs. A présent, les Tatars ont tant de butin qu'ils ne savent qu'en faire; ils se sont goinfrés comme des chiens sur des charognes. Ils ont actuellement entreposé leurs richesses en Loukomorié[1], sur les rives de la mer des Khazars, et marchent sans bagages vers notre pays. Donc si quelqu'un ose prétendre à présent que je plaide non pour la sainte terre de Russie, mais en faveur de mon beau-père, le khan Kotian appauvri, il me calomnie.

La foule, retenant son souffle, écoutait le glorieux Mstislav; puis des exclamations isolées se firent entendre :

— Il y a loin d'ici aux rivages de la mer des Khazars : au moins vingt jours de route.

— Nous ne serons pas les premiers à rencontrer nos hôtes indésirables. C'est le prince de Kiev qui les accueillera d'abord. A lui de s'en chagriner !

La foule hurlait. Elle savait que les princes n'étaient liés ni par des sentiments fraternels, ni par une volonté unique; leur antique haine les animait toujours et d'anciennes rancunes les consumaient encore.

Soudain, un chant retentit et une procession d'ecclésiastiques, parés de chasubles de brocart, arriva juste en temps opportun pour apaiser les passions et les disputes.

Quatre diacres, aux larges poitrines, avançaient, agitant leurs encensoirs; des enfants de chœur portant des cierges allumés, de vieux archiprêtres, brandissant des croix métalliques les suivaient. Fermant le cortège, venait un évêque grec tout basané sous sa barbe noire. Il était coiffé d'une grande mitre d'or; deux jeunes garçons le soutenaient; tous, entonnant des psaumes, s'arrêtèrent

1. Loukomorié : littoral de la mer d'Azov.

à l'entrée du palais; leur vue provoqua immédiatement le silence.

Le prince de Kiev s'approcha de l'évêque, s'inclina, mains jointes, baisa les doigts qui le bénissaient et murmura à voix basse :

— Saint-père, prononce un sermon pour engager les princes à vivre fraternellement et amicalement, et à oublier leurs anciens griefs !

L'évêque, bénissant la foule de trois côtés, monta sur le perron, et, écorchant les mots russes, commença une allocution apprise par cœur.

— Mes chers frères et fils ! Sachez vivre en hommes pieux qui agissent suivant la parole évangélique. Au nom de Dieu, employez-vous à des entreprises généreuses. Contenez votre langage, soyez humbles, asservissez votre corps, rentrez votre colère...

Le prince de Kiev avait pieusement baissé la tête. Mstislav le Galicien jeta un regard alarmé autour de lui; il vit les bouches ouvertes d'étonnement et lut le mécontentement sur les visages. Cependant, l'évêque poursuivait :

— Si tu es privé de quelque chose, soumets-toi et ne te venge pas. Si tu es détesté et chassé, prends patience ! Si tu es blâmé, prie ! Le Seigneur nous a commandé de vaincre nos ennemis par trois moyens : la pénitence, les larmes et l'aumône...

Mstislav s'approcha avec précaution des autres diacres et murmura :

— Le Grec a perdu l'esprit ! Il confond tout ! A qui parle-t-il de larmes et de pénitence ? Il s'adresse aux princes et non à la valetaille et aux manants ! Dépêchez-vous d'entonner quelque psaume ou cantique. Je vous gratifierai chacun d'un mouton !

L'évêque continua à balbutier quelque chose, tandis que les quatre diacres attaquaient à l'unisson un tropaire auquel tous les archiprêtres et enfants de chœur répondirent de leurs voix graves ou fluettes. Les baillis entourèrent l'évêque stupéfait et l'aidèrent à monter dans la salle d'audience.

Le jeune Vassilko, prince de Rostov, gravit l'escalier.

— J'arrive du nord lointain, du grand Rostov. Voici ce que j'ai à vous dire pour l'amour de la terre russe et des chrétiens. Les messagers du prince de Kiev sont arrivés chez nous en hâte, pour nous presser d'équiper nos armées et de défendre notre sol; alors je n'ai pas hésité à amener sans surseoir mes faibles troupes. Pourtant le plus puissant d'entre nous, Youri Vsevolodovitch, réfléchit encore : les Tatars viendront-ils jusque chez lui ou bien contourneront-ils Souzdal ? Ici encore, j'entends les mêmes discours : « Que chacun s'occupe de sa propre tête. » Le saint évêque a prononcé des paroles convenant non pas à des guerriers, mais à un vieillard qui s'avancerait vers la mort : il nous a parlé de pénitence et de larmes. Ce n'est pas par la douceur que nous arrêterons l'ennemi et que nous protégerons les terres russes...

— Très juste; Vassilko dit la vérité ! cria-t-on dans la foule.

— Le peuple inconnu et cruel avance rapidement... Il faut accueillir avec honneur les hôtes indésirables. Il faut les repousser et les vaincre pour toujours. Les Tatars ne sont pas ailés; ils ne s'envoleront pas au-dessus du Dniepr ! Et s'ils le font, ils finiront par se poser; alors nous verrons ce que Dieu nous réserve...

— Nous les accueillerons avec nos glaives et nos haches.

— Que les seigneurs, poursuivit Vassilko, entrent dans la salle d'audience du prince Mstislav Romanovitch. Là, suivant l'antique usage, ils s'assiéront en cercle pour décider s'ils veulent accueillir les maudits ennemis avec des larmes et des pénitences, ou avec les cognées éprouvées de leurs ancêtres et leurs glaives tranchants.

— Le prince Vassilko parle sagement !

— Qu'il en soit ainsi ! s'écria-t-on de tous côtés.

— Qui d'entre nous sera le chef ? Qui conduira les armées ? Je ne marcherai pas sous la direction de Mstislav Romanovitch ! s'exclamait-on d'un côté. Dans

un autre groupe, on reprenait : « Que Mstislav Mstislavitch le Galicien mène les troupes. Ce n'est pas pour rien qu'il a été surnommé « le Chanceux ». Il nous apportera le succès...

Vingt-trois princes pénétrèrent dans la salle d'audience, afin de décider des mesures à prendre. Ils réfléchirent longuement mais ne purent s'entendre. Mstislav le Chanceux prouvait qu'il fallait attaquer le camp tatar en Loukomorié. « Lorsque nous aurons pris leurs entrepôts, nous nous enrichirons tous, car non seulement les princes, mais encore les simples guerriers pourront s'emparer d'un butin précieux. »

L'idée d'une campagne jusqu'en Loukomorié fut bien accueillie, mais les seigneurs ne parvinrent pas à désigner leur chef suprême.

Entre-temps, un homme arriva de la steppe. Il rapporta que les Tatars inconnus avançaient en rangs serrés vers le Dniepr. Alors on se hâta de décider que l'on marcherait contre l'ennemi, en traversant le fleuve, près de l'île Khortitsa. Les princes furent d'accord sur un seul point : chacun d'eux irait de son côté avec sa propre armée; personne ne gênerait la route de quiconque. Celui qui arriverait le premier au Loukomorié et qui aurait raison du camp tatar, devrait honnêtement partager le butin avec les autres.

Chacun baisa la croix, jurant de ne pas violer le serment et d'aider d'un commun accord celui d'entre eux qui serait outragé. Puis ils s'embrassèrent les uns les autres : mais déjà Mstislav le Kievien et Mstislav le Chanceux se tournaient le dos.

Lorsque les princes se furent relevés, Vassilko semblait sombre et soucieux. Il sortit morose sur le perron, où le vieux barde Ratibor l'attendait.

— Nous n'arriverons à rien de bien, dit Vassilko. Ce n'est pas ainsi qu'il faut guerroyer. Il ne convient pas de convoiter le trésor tatar; il faut écraser l'ennemi de telle façon qu'il ne puisse plus bouger. Aller à la débandade, alors que chacun détourne son visage de celui du voisin,

c'est, de sa propre volonté, appeler le malheur sur soi.

*
**

La soirée était chaude. De claires étoiles scintillaient au ciel. De longues tables de chêne, préparées pour le repas, avaient été dressées dans la cour. Lorsque tous les invités eurent pris place sur les bancs et qu'ils eurent entamé, en silence, les pâtés et les cygnes rôtis, tandis que des adolescents se plaçaient autour des tables avec des torches flambantes, tout le monde aperçut clairement, dans la lumière rouge tremblotante, le vieux barde Ratibor, assis sur la plus haute marche du perron. Ses gousli résonnèrent tendres et sonores, tandis que, levant au ciel ses yeux rougis, il récitait d'une voix légèrement brisée sa chanson de geste favorite.

Ratibor évoqua la campagne audacieuse d'Igor Sviatoslavitch contre les Polovtses, les disputes et les querelles des princes qui avaient rendu vaine la mort des hardis guerriers russes; il dit encore comment ces discordes « avaient ouvert aux ennemis les portes de la terre russe ».

Nombre d'auditeurs inclinèrent leurs têtes sur leurs bras et se mirent à méditer : un tel malheur ne menaçait-il pas aujourd'hui les princes qui se haïssaient mutuellement ? Leurs haines et leurs désaccords ne causeraient-ils pas la perte de cette noble cause : la protection du sol natal ?

VIII

LE PLAN DE SOUBOUDAÏ-BAGATOUR

Quand Souboudaï fit appeler dix de ses milleniers, Djébé était déjà chez lui. Jeunes et vieux s'assirent en rond dans la yourte pour écouter ce que dirait le Noyon. Celui-ci parlait, regardant par-dessus les têtes, comme s'il eût observé quelque chose dans le lointain.

— Kiev est une riche cité. Les maisons où l'on prie ont de hauts toits arrondis et couverts d'or ducat. Nous enlèverons ces toits et nous amènerons à Gengis-khan un cheval fondu dans de l'or pur et aussi grand que Seter, son coursier blanc.

— Oui, offrons ce cheval d'or à notre grand kagan ! s'écrièrent les Mongols.

— Les Russiens ont beaucoup de khans : ils les appellent, dans leur langue, des kniaz. Et tous ces khans se mordent entre eux, comme les chiens de différents campements. Aussi n'aurons-nous aucune peine à les écraser. Personne n'a réussi à rassembler ces kniaz dans un même carquois, car ils n'ont pas, eux, leur Gengis-khan.

— Il n'est, nulle part au monde, de chef aussi puissant que notre grand kagan !

— Voici ce que j'ai à vous dire : nous allons foncer rapidement sur la terre russe, l'incendier de tous côtés et nous emparer de Kiev, jusqu'à ce que... Et Djébé s'arrêta.

— Jusqu'à ce que ? demandèrent les milleniers.

— Jusqu'à ce que nous recevions une réponse au rapport que nous avons envoyé à « l'Unique et Très-Puissant ».

— Gengis-khan donnera l'ordre d'attendre son arrivée. Il voudra entrer lui-même à Kiev ! affirmèrent les uns, tandis que les autres répliquaient : Nous avons déjà pris des villes aussi importantes : Boukhara, Samarkand, Gourgandj, et nous n'aurons aucun mal à conquérir Kiev, dont il faut nous emparer au plus tôt.

Tout le monde observait furtivement Souboudaï, attendant ce qu'il allait dire. La rusée et prudente « panthère-à-la-patte-rongée » restait assise, déhanchée, fixant chacun alternativement de son œil perçant.

— Écraser les Russiens ne sera pas aussi facile que le pense Djébé-Noyon, dit le chef Ghemiabek. Les Russiens et les Kiptchaks sont au moins cent mille; nous autres, nous ne sommes guère plus de vingt mille, si l'on excepte notre division de vagabonds, lesquels s'égailleront comme des moineaux, si jamais nous battons en retraite. Il est dangereux pour nous d'entrer dans les terres russes où se trouvent des armées nombreuses, très nombreuses. Nous ne devons pas marcher sur Kiev... Il nous faut retourner sous le bras protecteur de Gengis-khan.

— Ne te souviendrait-il pas, vaillant bagatour Ghemiabek, répliqua Djébé, que les Chinois étaient encore bien plus nombreux quand, avec toi et d'autres héros, nous nous sommes lancés sur leurs plaines labourées derrière la grande muraille ?

Souboudaï agita la main. Chacun se tut et se pencha vers le général.

— A la veille d'entreprendre une affaire, il faut se souvenir comment a agi Gengis-khan autrefois. Ensuite, il est indispensable de se demander ce qu'il ferait à notre place, poursuivit lentement Souboudaï. Nous devons, en premier lieu, ruser avec l'ennemi, caresser son pelage, afin qu'il ferme les yeux, et, qu'étendant les pattes, il

s'étire sur le dos... Alors nous nous jetterons sur lui et nous le prendrons à la gorge !

Tout le monde se redressa, échangeant des regards. Ce qu'on allait faire était maintenant évident. Inutile de songer à s'en remettre au bras puissant du grand kagan... Souboudaï continua :

— Les Russiens sont nombreux. Ils sont assez forts pour nous écraser comme la patte d'un chameau broie une sauterelle assoupie sur la route. Cependant ils n'ont pas de discipline. Leurs princes ne cessent de se chamailler. Leurs armées ressemblent à un troupeau de bœufs robustes qui erreraient de tous côtés dans la steppe... Pourtant les Russiens ont leur Djébé. On l'appelle le « bagatour Mastisliab »... Il paraît qu'il a beaucoup combattu et que, jusqu'à présent, il n'a jamais essuyé de défaite. Toutefois, nos adversaires n'ont pas leur Souboudaï-Bagatour, pour soutenir et sauver Mastisliab lorsque celui-ci s'enfonce dans une impasse dangereuse.

— Nous nous emparerons de ce Mastisliab, et nous l'emmènerons devant Gengis-khan ! s'écrièrent les Mongols.

— Je promets, ajouta Souboudaï, que celui qui capturera ce chef et lui enlèvera son casque d'or, le livrera lui-même à Gengis-khan.

Le conseil dura longtemps encore. Chacun parlait à voix basse, afin que les sentinelles ne pussent connaître les décisions des généraux mongols. Souboudaï, pour punir Ghemiabek d'avoir proposé la retraite, lui ordonna de conduire, en éclaireur, un groupe d'avant-garde, composé de cent hommes.

Le lendemain, avec son toumen de cavaliers, Djébé se mit en marche vers l'occident, tandis que Souboudaï demeurait avec le reste des troupes sur les bords de la rivière Kalka, afin que les chevaux se repaissent suffisamment et soient prêts pour le combat décisif.

IX

MONGOLS SUR LES RIVES DU DNIEPR

Le printemps était extraordinairement chaud. Un vent sec souffla durant de longs jours et l'herbe, qui avait poussé abondamment, commença à se faner et à se recroqueviller. Le soleil, brûlant tout sans pitié, ressemblait à l'œil perçant de Souboudaï qui scrutait chacun.

Djébé-Noyon partagea son toumen en cinq groupes. En tête de deux mille cavaliers, il galopa vers le Dniepr, tandis que ses quatre autres détachements s'étiraient le long de l'antique voie qui, piétinée depuis des siècles, serpentait dans la steppe.

Quelques escadrons tatars, chevauchant à travers les vastes plaines rabattaient vers la longue route tous les nomades kiptchaks rencontrés en tête de leurs troupeaux.

Avec une section de cent noukers, Djébé s'approcha du large Dniepr qui scintillait sous le soleil ardent. Des barques noires, enduites de goudron, voguaient sur l'eau bleue.

— Regarde, voilà les troupes russes ! s'écria l'interprète.

Vêtus de casques de fer et portant de courtes lances, des guerriers, installés sur une hauteur, observaient les lointains, en se protégeant, avec leurs mains, de la lumière excessive. S'étant rendu compte que ce n'étaient pas des Polovtses, mais les cavaliers d'une autre peuplade

qui s'approchaient, les Russes dévalèrent vers le fleuve et s'éloignèrent dans leurs barques.

Djébé, sombre et hâlé sous son casque d'acier pointu, arrêta sa monture au-dessus de la côte abrupte et, de ses yeux étroits et aigus, examina longuement la plaine bosselée qui s'étendait sur la rive opposée. Un camp populeux s'y était installé auprès de chariots alignés, timons en l'air. Des troupeaux de chevaux aux pelages variés paissaient alentour. Des guerriers à pied et à cheval s'affairaient, tandis que leurs armes étincelaient.

Plusieurs barques longeaient la berge. Les rameurs, peinant avec zèle, luttaient contre un fort courant. Quelqu'un cria de l'une des embarcations :

— Ohé, les hôtes indésirables ! Que venez-vous chercher chez nous ? Quel vent impur vous a-t-il amenés ?

Deux « brodniks » qui accompagnaient Djébé, traduisirent les paroles lancées du bateau.

— Ce n'est pas contre vous, mais contre les Kiptchaks que nous en avons, répondit l'interprète d'une voix sonore. Ils sont nos serfs et nos palefreniers. Massacrez-les, emparez-vous de leurs convois et de leur bétail. Les Kiptchaks nous ont causé beaucoup de mal. A vous aussi, ils font tort depuis bien longtemps ! Nous voulons la paix. Ce n'est pas à vous que nous faisons la guerre :

— Envoyez-nous vos délégués afin que nous parlementions avec eux.

— A qui s'adresseront-ils ? Est-il parmi vous quelque chef important ?

— Beaucoup de kniaz se trouvent ici. Ils arriveront bien à s'entendre avec vos délégués.

Quatre noukers et un brodnik-interprète, choisis par Djébé, reçurent l'ordre de se rendre sur la rive opposée. Ils avaient pour mission de trouver le Grand Prince de Kiev et de lui suggérer que les Russes devaient chasser les Kiptchaks, après s'être emparés de leur bétail et de leurs biens. Les Tatars se chargeraient, eux, de les exterminer ici, dans la steppe.

Les quatre noukers, piétinant sur place, se grattaient la nuque de leurs fouets et disaient :

— Pourquoi parler aux Russiens ? Mieux vaut les attaquer sur-le-champ.

Alors Djébé répliqua :

— Dans ces conditions, j'irai seul vers eux avec l'interprète.

Les noukers protestèrent :

— Ne va pas chez eux ! Que deviendrait notre armée sans toi ? Que feraient les louveteaux sans leur mère-louve ? Les Russiens vont t'écorcher. Reste. Nous allons partir !

Les quatre messagers, accompagnés du brodnik, descendirent vers le Dniepr et hélèrent des Russes qui y naviguaient. L'une des barques accosta pour prendre à son bord les délégués mongols.

Djébé demeura longtemps sur la haute rive, examinant les bords opposés. Dans une faible brume, les près, les bocages et les petites baies se distinguaient au loin; sur toutes les routes le vent balayait des nuages de poussière, soulevés par les troupes qui arrivaient.

La nuit, emmitouflé dans une pelisse de mouton, Djébé se reposa sur une hutte, près d'un feu de camp. Il attendait le retour des envoyés. Or, ils ne reparurent pas : les Kiptchaks les avaient égorgés.

Les flammes lointaines des brasiers brillaient tout alentour. La plaine vivait partout d'une vie inconnue. Des cavaliers alarmés se frayaient un chemin à travers la steppe; des feux s'allumaient dans les ténèbres...

Djébé ne put dormir de toute la nuit. De sombres pensées, des lambeaux de phrases, des visages familiers emplissaient sa tête; tantôt il s'enflammait de rage, tantôt il commençait à s'assoupir... Alors, de nouveau, se présentaient à lui, soit le casque de fer orné de queues de renards du terrible Gengis-khan aux yeux félins et impassibles, soit l'œil ouvert et térébrant de Souboudaï, soit encore des glaives étincelants ou les visages blêmes

des moribonds et leurs dernières grimaces d'horreur et de souffrance.

Bientôt, il faudrait combattre les Russiens, ces puissants guerriers qu'il serait fort difficile de vaincre car, loin de fuir, ils recherchaient eux-mêmes la lutte. Bientôt viendraient des jours qui risqueraient de ternir la gloire que Djébé avait conquise en Chine.

Ou bien il perdrait sa tête dans ces steppes, ou bien, dans la yourte dorée du kagan, son nom serait encore honoré par tous, comme celui du superbe vainqueur des Russiens et des Kiptchaks, comme celui du chef qui aurait enlevé le casque d'or de Mstislav.

Au matin, les noukers réveillèrent Djébé.

— Regarde ce qui se passe sur l'autre berge... Les Russiens ont amené tant d'embarcations qu'ils tissent déjà un pont pour traverser le fleuve. Leurs chariots attendent près de l'eau même. Il s'y est rassemblé grand nombre de guerriers à cheval et à pied[1], qui commenceront bientôt à passer de notre côté. Que faire ? Il faut entraver leurs opérations.

— Ne gênez pas les Russiens ! ordonna Djébé. Observez-les de loin et battez en retraite.

1. A l'assemblée de Kiev, les princes de la Russie du Sud, ayant décidé de rencontrer les Tatars en terre étrangère, s'étaient mis en campagne dès avril. Les troupes se réunirent sur le Dniepr : c'étaient des hommes de Kiev, Tchernigov, Smolensk, Koursk, Troubtchevsk, Poutivl, ainsi que des gens de Volynie et de Galicie, ces derniers étant arrivés sur des bateaux par la mer Noire.

X

RUSSES ET KIPTCHAKS AVANCENT DANS LA STEPPE

La volonté de vaincre les Tatars s'enflamma chez les Russiens et les Kiptchaks. Ils pensaient que leurs ennemis reculaient de peur, et craignaient de combattre en raison de leur faiblesse. Aussi poursuivirent-ils impétueusement les Tatars. Ceux-ci continuèrent de battre en retraite, tandis que les autres filaient sur leurs traces douze jours durant.

(Ibn el-Assir, historien du XIII^e siècle).

Le maigre coursier roux de Djébé-Noyon escalada agilement un kourgane[1] solitaire et s'arrêta devant une haute statue de pierre, à l'image d'un héros de la steppe. Les larges épaules voûtées, la face plate, le glaive court pendu contre la hanche, la coiffure pointue et même la coupe qu'il tenait entre ses mains, avaient été jadis soigneusement taillés dans un seul bloc, par le marteau d'un artiste nomade... Les siècles avaient passé et la contrée populeuse s'était transformée en une plaine déserte, tandis que le héros de pierre restait toujours aussi solidement dressé, profondément fiché en terre sur le sommet du kourgane, regardait sombrement de ses

1. Kourgane : sépulture en forme de tumulus.

yeux bombés et aveugles dans la direction qu'il avait jadis suivie au cours de ses campagnes lointaines.

Aussi immobile que l'idole, Djébé, sur son coursier, fixait de ses yeux plissés et froids la file de points noirs qui se déplaçaient rapidement dans la steppe verte, voilée d'une brume matinale. Son coursier écumant, après s'être reposé un instant, tirait sur sa bride, essayant d'atteindre de ses naseaux noirs les tiges étiolées des pâles absinthes; il frappait déjà à nouveau le sol salifère de ses sabots, que Djébé ne parvenait toujours pas à détacher son regard des guerriers russes qui s'approchaient en rangs serrés.

Des cavaliers marchent en tête... Les uns s'étirent le long de la route, d'autres se dispersent largement dans la steppe... Un nuage noir de poussière s'élève au-dessus d'eux... Ils portent de courtes lances... Voici qu'au milieu de la nuée, on distingue clairement les convois. Les Russes comptent sur un riche butin; ils transportent sur leurs chariots des armes, des chaudrons et des sacs de blé.

Djébé tire sur les rênes. Il est temps de partir. . L'ennemi a déjà aperçu sur le kourgane ce cavalier solitaire... Voici quelques Russes et Kiptchaks qui se détachent de la masse. Ils se dirigent en hâte vers lui. Une autre brigade file sur le chemin, dans le but de lui couper la retraite. Mais ce n'est pas pour rien que Djébé aime son étalon roux, l'un des meilleurs coursiers de son toumen...

Djébé dévale la pente poudreuse du mamelon. La terre a été creusée un peu à l'écart et on y aperçoit un orifice étroit et sombre; c'est là peut-être aujourd'hui la tanière d'un loup des steppes. Jadis quelqu'un a dû fouiller la tombe du héros, afin d'en voler le trésor...

Djébé accélère son galop. Il lui faut atteindre le ravin. Là-bas est embusquée la section commandée par Ghemiabek. Les éclaireurs tatars, couchés dans l'herbe, voient tout : l'approche des Russes, comme la fuite de Djébé.

Cependant les ennemis gagnent du terrain... Ils ont de

bons étalons; les meilleurs cavaliers prennent de l'avance. Les plus dangereux sont pourtant ceux qui tentent de couper la route. Il est impossible de tourner vers la gauche où les ravins allongent leurs pentes escarpées, ni vers la droite où chevauchent les Russes...

Ils sont neuf. Trois d'entre eux commencent à ralentir... Les six premiers s'écartent les uns des autres, afin d'encercler le fugitif.

Une bande de perdrix grises s'envole de sous les sabots du cheval; elle s'éloigne à tire-d'aile et retombe dans l'herbe. Un lièvre part de sous une large touffe de bardanes et s'élance droit, serrant les oreilles. Le coursier continue à galoper aussi facilement, tendant en avant ses jambes rousses, sautant par-dessus les buissons, emportant rapidement Djébé penché sur la crinière.

Les ennemis sont proches... Djébé distingue déjà leurs visages hâlés sous leurs casques de fer... Deux des Russes se protègent par des boucliers rouges : l'un d'eux est très jeune, avec un visage coloré et des yeux noirs; l'autre porte des moustaches tombantes. Cependant le plus proche est le troisième cavalier, vêtu d'un tchekmen écarlate : c'est un Kiptchak monté sur un étalon moreau... Il enroule un lasso sur son bras...

L'œil de Djébé est sûr et ses flèches ne manquent jamais leur but. Djébé tend son arc redoutable et le Kiptchak, agitant ses bras, tombe désarçonné. L'étalon moreau, effrayé, part la tête dressée; le vent fait flotter sa longue crinière.

Le jeune guerrier russe s'approche... Dans quelques secondes, les chevaux vont se heurter. Le jeune homme jette violemment sa courte lance, mais celle-ci ne fait que glisser le long de la cuirasse tatare... La seconde flèche de Djébé touche l'adolescent entre ses yeux noirs et brillants... Adieu gloire ! Adieu soleil éclatant ! Adieu maison paternelle !

Djébé ne se retourne pas... Il cherche du regard les noukers de Ghemiabek. Les voici ! En nombre, ils sont déjà sortis du ravin et, poussant des cris rauques et

féroces, courent à la rencontre du détachement russe qui attaque en formation dispersée.

Les Russes se regroupent en hâte. Leurs boucliers rouges — sommet arrondi et base pointue — s'alignent en une chaîne ininterrompue et terrible. Les guerriers ont sorti leurs glaives éclatants, récemment aiguisés, et foncent droit sur les Tatars.

Mais Ghemiabek et ses noukers se souviennent fermement des ordres donnés par Djébé. S'étant approchés à un vol de flèche, ils tournent brusquement bride et, passant à toute vitesse devant les Russes stupéfaits, ils leur décochent des traits meurtriers, puis s'éloignent à vive allure.

Les Russes, avec des cris, foncent à leur poursuite. Dans leurs rangs, tout à l'heure bien ordonnés, règne la confusion. Ils galopent en désordre, essayant de rejoindre les Tatars en fuite. Certains d'entre eux, jouissant d'excellentes montures, atteignent une dizaine de retardataires, les massacrent, leur enlèvent armes et bottes, puis s'emparent de leurs coursiers.

Djébé, entouré de ses gardes du corps, ne resta pas longtemps à contempler la première mêlée où s'affrontaient Tatars et Russes. Descendu dans le ravin où jaillissait une source, il abreuva son étalon et commanda au détachement tatar de poursuivre sa route.

A leur retour, les cavaliers de Ghemiabek déclarèrent que leur chef, blessé d'un coup de lance, était tombé avec sa monture.

Encerclé par des cavaliers russes, il avait pu s'arracher à leur emprise pour se sauver dans la steppe. Un grand nombre de Kiptchaks étaient partis sur ses traces.

La nuit, Djébé, aidé par les brodniks, interrogea lui-même un prisonnier. Celui-ci déclara appartenir à l'avant-garde qui, sous les ordres de Mstislav le Chanceux, venait d'attaquer les Tatars. Le vaillant prince de Galicie et ses hommes avaient descendu le Dniestr jusqu'à la mer, vogué vers l'embouchure du Dniepr, puis étaient remontés jusqu'à l'île de Khortitsa, où devaient se

rassembler toutes les armées décidées à combattre.

— Les princes ne s'entendent pas entre eux, avoua le captif. Chaque troupe marche séparément, sous les ordres de son propre commandant, mais il n'existe pas de chef suprême. Les guerriers souhaiteraient que ce fût Mstislav le Chanceux — il est si expérimenté et fougueux — mais le prince de Kiev, en discorde avec lui, ne veut absolument pas se soumettre, car il estime être le plus grand des kniaz. Les simples soldats n'attendent de la désunion de leurs seigneurs que ruine et affliction : ils périront, si les Mongols sont victorieux, tandis que les kniaz s'enfuiront sur leurs coursiers rapides. Les hommes sont partis sur leurs chevaux de labour; mais on ne peut aller loin ainsi. De plus, leurs ennemis glissent entre leurs mains comme des couleuvres agiles.

Djébé demanda si les Kiptchaks étaient nombreux. Le prisonnier répondit qu'on les disait tels. Leurs bataillons suivaient la rive gauche du Dniepr et se pressaient de rejoindre à Khortitsa les troupes russes. En ce moment, un groupe kiptchak conduit par Yaroun marchait auprès de Mstislav le Chanceux.

— Que disent les Russiens des Tatars ? demanda Djébé.

— Ils prétendent qu'ils sont de piètres combattants, qu'ils sont même moins courageux que les Kiptchaks. Aussi les princes se hâtent-ils sans circonspection pour s'emparer du camp tatar et du butin accumulé par vous. Aujourd'hui je me suis convaincu que vous étiez de solides adversaires et d'excellents tireurs.

Djébé ordonna à ses hommes de s'enfoncer encore plus avant dans la steppe et leur interdit d'allumer des feux durant la nuit. Il leur commanda également d'exécuter le prisonnier russe.

La nuit, les brodniks et les éclaireurs tatars se glissèrent jusqu'aux avant-gardes ennemies pour écouter ce qu'on y disait. Les Russes se reposaient au milieu d'un cercle fermé par leurs voitures. Les Kiptchaks campaient à l'écart. Chantant et dansant autour des feux, ils se

réjouissaient de rentrer dans leurs villages nomades d'où ils allaient chasser les Tatars.

Les éclaireurs déclarèrent que les Russes avaient capturé le millenier Ghemiabek, mais que celui-ci s'était sauvé et dissimulé sous la statue, dans la tanière des loups. Les Russes l'en avaient retiré et l'avaient livré aux Kiptchaks. Attaché par les bras et les jambes à des chevaux que ses ennemis firent partir au galop dans quatre directions différentes, le captif avait été mis en pièces... Le chef d'armée polovtsien Yaroun avait enfilé la bride de son étalon dans les oreilles de Ghemiabek, afin de suspendre la tête du vaincu à sa selle.

XI

LE PIÈGE TATAR

Djébé reculait avec ses Tatars, tout en surveillant l'avant-garde russe qui avançait rapidement. Parfois ses hommes se jetaient à l'attaque contre les Kiptchaks qui s'étaient trop aventurés. Pourtant ils ne livrèrent aucun combat d'importance.

Parcourant de longues étapes, les Russes s'arrêtaient de temps à autre pendant le jour; alors ils capturaient des bœufs qui, amenés sur l'ordre de Djébé, erraient dans les prairies printanières. Les pâtres tatars, à l'approche des cavaliers ennemis, s'enfuyaient pour rejoindre les leurs.

Djébé tentait l'impossible pour que les troupes russes s'étendent en longueur, perdent de leur vigilance, se rassasient de viande de bœuf et cessent d'appréhender toute menace. Ses adversaires avançaient par groupes isolés qui, s'éloignant de plus en plus les uns des autres, s'étiraient sur la large voie poudreuse. Lorsqu'ils bivouaquaient de nuit, ils ne songeaient déjà plus à se préserver au moyen de leurs palanques et de leurs chariots.

De nouveaux prisonniers racontaient que les hommes étaient satisfaits de la campagne et de l'abondance du bétail saisi. « A présent, disaient-ils, nous nous vêtirons de pelisses de mouton et nous fabriquerons de nouvelles bottes en cuir de bœuf... » Ils s'étonnaient aussi : « Où donc se trouve la force innombrable des Tatars ? Il y a plus de bétail kiptchak que de combattants. Si nous

continuons ainsi, nous arriverons au Loukomorié sans avoir rencontré un seul campement ennemi ! »

Pourtant l'un des détachements semblait avancer en meilleur ordre que les autres; la discipline militaire y régnait; ses guerriers marchaient plus unis et ne se dispersaient pas dans la steppe. De nuit, ils se protégeaient toujours par un cercle de chariots et envoyaient leurs éclaireurs de tous côtés. Ces troupes étaient celles du Grand Prince de Kiev, Mstislav Romanovitch. Elles progressaient à l'écart des autres; une partie des hommes allait à pied, les autres montaient de lourds chevaux de labour. Ils s'arrêtaient de temps à autre et chargeaient quelques cavaliers de rassembler le bétail kiptchak qui errait dans la plaine pour s'y nourrir d'herbes printanières. Les hommes préparaient ensuite dans des chaudrons des soupes à la viande; ce après quoi, ils s'endormaient couchés de tout leur long jusqu'au matin.

Les Tatars affirmaient que les montures des Russes n'étaient pas aussi adroites et résistantes que les leurs, que leurs flèches ne portaient pas aussi loin, mais que, par contre, ils se montraient supérieurs dans les corps à corps où ils s'aidaient de leurs haches aux longs manches et qu'ils s'avéraient fermes et énergiques.

Après chaque brève escarmouche, les Tatars s'enfuyaient au loin et, disparaissant derrière les collines, se dissimulaient dans les ravins.

Les journées étaient étouffantes et accablantes; pas un seul nuage ne voguait dans le ciel pour voiler le soleil ardent et impitoyable. Les détachements soulevaient une poussière noire qui incommodait les hommes et les chevaux. Certains groupes quittaient la route pour marcher sur les terres, mais là aussi, le sol échauffé s'émiettait sous leurs pieds et une nuée opaque restait suspendue au-dessus des troupes.

Les rivières commencèrent à se dessécher en ces journées torrides et les guerriers maugréaient : « Pourquoi nous a-t-on expédiés dans la steppe pour y poursuivre les Tatars ? Ne serait-il pas temps de rentrer chez soi, et d'emmener le bétail kiptchak capturé ? »

XII

SOUBOUDAI-BAGATOUR SE DISPOSE AU COMBAT

Le vieux général passa deux jours en tournée, inspectant les lieux, choisissant un champ de bataille avantageux pour les Mongols.

Par trois fois, des messagers arrivèrent sur leurs coursiers écumants.

— Djébé-Noyon bat en retraite... Un détachement d'hommes aux longues barbes marche en tête de l'ennemi... Il est conduit par le « bagatour Mastisliab »... Les Kiptchaks du khan Yaroun sont à ses côtés... Yaroun porte, pendu à sa selle, la tête de notre chef Ghemiabek.

La veille du combat, Souboudaï rentra le soir dans sa yourte dressée sur une hauteur, où les dix étendards des milleniers étaient fichés en terre, auprès de son though cornu à cinq queues. Maintenant, tout le toumen était rassemblé et s'agitait bruyamment dans la plaine.

Souboudaï restait étendu sur son tapis de feutre. Ses os lui faisaient mal. Il se tournait d'un côté et de l'autre. Le feu achevait de se consumer dans la yourte. La fumée, accumulée sous la voûte noircie, s'échappait lentement par l'orifice du toit. Les pans de feutre latéraux étaient relevés, mais aucun souffle frais ne passait par l'armature de bois. L'air immobile et torride stagnait au-dessus de la plaine desséchée de la Kalka.

Le vieux général mongol, ne pouvant dormir, écoutait

le brouhaha confus du camp qui s'apaisait. A travers le grillage de la yourte, il apercevait les feux qui éclairaient de reflets pourpres les guerriers assis en rond. Des bribes de conversations parvenaient, mêlées au grincement des lames de fer qu'on aiguisait contre des pierres. Un chant s'éleva :

Tu ne verras plus, ô guerrier, les près verts de ton
[Keroulen natal;
Ta route t'entraînera dans la vallée des ossements
[blancs...

Une voix sévère s'écria :

— Tais-toi ! Sinon tu vas encore attirer l'oiseau noir du malheur !

Le chant s'interrompit. Au loin un appel retentit :

— Halte. Qui vive ?

Souboudaï se redressa avec peine et s'assit. Un sourd bruit de foule s'amplifiait, accompagné d'un galop cadencé... Un garde entra.

— Tokhoutchar-Noyon vient d'arriver. Tout son régiment : dix mille cavaliers, le suit.

— Qu'en ai-je besoin ?

— Le Noyon monte la colline. Il veut te voir.

Souboudaï, gémissant et toussant, se leva et sortit de sa yourte. Un grand guerrier en casque se dressait devant lui, dans la pénombre.

— Que le Ciel Éternel te soit miséricordieux ! Je viens droit de la yourte d'or afin de planter mon though près du tien.

— Jusqu'ici, j'ai réussi sans toi à vaincre ceux qui me barraient la route.

— Tous les Mongols le savent. Il faut que je te parle à présent.

Les deux généraux pénétrèrent dans la yourte. Tokhoutchar-Noyon, s'étant assis sur le tapis de feutre auprès de Souboudaï, lui communiqua à l'oreille l'ordre qu'il avait reçu de Gengis-khan : partir vers l'Occident à

la recherche de l'avant-garde mongole; il lui annonça aussi qu'un messager spécial lui apportait une lettre du puissant kagan.

Souboudaï toussa longuement et continua à se taire, tout en hochant la tête; puis il se pencha vers Tokhoutchar et lui murmura :

— Je ne sais ce que contient la lettre du Très-Puissant... On ne peut lui désobéir. L'Unique nous souhaite peut-être le succès, à moins qu'il ne nous ordonne de faire demi-tour. Dans ce cas, mes hommes refuseront de combattre... Demain les Russiens seront ici. Si je pars avant la bataille même, que pensera l'ennemi ? Il dira que les troupes du grand Gengis-khan montrent la queue de leurs chevaux à la seule vue des barbes russes...

Souboudaï se tut, toussa à nouveau.

— Je n'ai pas vu la lettre. Je n'en ai pas entendu parler. A présent, je vais m'étendre pour dormir et au matin, lorsque le coq chantera, je m'élançerai à la rencontre des Russiens... Si le dieu Souldé, Galaï et nos autres dieux me préservent des flèches et des glaives, alors nous nous rencontrerons avec toi après la bataille et tu me remettras, devant l'armée entière, le message du Trés-Puissant... Adieu !

*
**

Par deux fois, Souboudaï attisa durant la nuit les charbons du feu et y jeta des branches sèches. Il regardait de temps à autre le coq aux reflets d'or, attaché au grillage de la yourte par une chaînette d'argent. Plumes hérissées, le volatile, blotti, ne prêtait aucune attention à son maître. Il ouvrit son œil rond et brillant qu'aussitôt sa paupière blanche voila à nouveau.

Vers le matin, Souboudaï s'assoupit. Soudain le coq lança son appel sonore et battit des ailes. Aussitôt le vieux Saklab pénétra dans la yourte et entreprit de

rallumer le feu. Dans une tente voisine, deux chamans, imitant l'oiseau, criaient :

— Khori-khori ! Khori-so !

Souboudaï loucha vers Saklab. Que se passait-il ? Le vieil esclave russe avait aujourd'hui un air particulièrement solennel tandis qu'il étalait sur le feutre le dostarhan de soie. Ses cheveux grisonnants, séparés en leur milieu par une raie, étaient maintenus par une cordelette; un collier de dents d'ours ornait son cou ridé et hâlé. Saklab sortit, puis revint avec un plat de riz et de mouton soigneusement coupé, qu'il posa devant Souboudaï, sur le tissu de soie. Enfin il apporta quelques fines crêpes, pliées en quatre.

— Voici du pilaf à la Gourgandj, avec du poivre rouge...

— Pourquoi as-tu mis ton collier d'ours ? Tu te réjouis de revoir tes frères russes ?

Souboudaï se pencha vers le plat de riz pour le renifler.

— C'est du poison ! Nourris-en ton défunt père ! s'écria-t-il en repoussant l'assiette.

— Je suis un esclave, je suis moins qu'un chien, dit humblement Saklab, mais, de ma longue vie, je n'ai jamais fait de mal à personne.

Le maître fronça les sourcils.

— Prends le plat et porte-le derrière moi ! Souboudaï-Bagatour veut prier.

Boitant et soufflant, le vieux chef d'armée sortit. La veille au soir, il avait proclamé l'ordre du jour suivant : « Au matin, après le premier chant du coq, rassemblement dans la plaine, derrière la colline. »

Des cavaliers galopaient en tous sens, les clairons sonnaient, les tambours résonnaient; partout les cris des guerriers retentissaient.

Deux vieux chamans en hautes coiffures et pelisses hérissées, toutes chamarrées d'amulettes, étaient assis près d'un brasier. Ayant aperçu le général, ils se mirent à hurler, à frapper leurs tambours de basque et à danser en tournant autour du feu.

Souboudaï donna ses dernières instructions :

— Qu'on abandonne ici les yourtes, les tapis et les feutres ! Toi, Tchoubougan, tu partiras avec les chevaux de bât. Tu emmèneras mes trois panthères, mon coq et le vieux Saklab. Surveille surtout celui-ci car il pourrait bien avoir envie de s'enfuir aujourd'hui vers ses frères, les Russiens... Mes coursiers !

Les gardes amenèrent les chevaux : deux pour la rechange; six destinés à porter de lourds sacs de cuir. Certains disaient que le chef transportait, dans ces sacs, l'or qu'il avait accumulé.

Souboudaï s'approcha d'un étalon bai hirsute et fit un signe : deux hommes saisirent les brides de l'animal qu'ils caressèrent et emmenèrent près du feu de camp où Saklab se tenait, portant le plat de riz. De sa main valide, Souboudaï prit quelques poignées de riz, les jeta dans la flamme et psalmodia d'une voix traînante :

Écoute, ô toi, mon souverain, Galaï-khan, le feu [rouge !
Ton père est un menu silex,
Ta mère, l'acier bien trempé.
Je t'apporte en sacrifice
Avec les puisoirs l'huile d'ambre,
Avec les coupes le vin noir,
Avec mes mains la graisse.
Accorde-nous la chance,
Aux chevaux la force,
Aux bras l'assurance.

Les deux chamans répétèrent les incantations de Souboudaï et, à coups lents, frappèrent leurs tambours de basque. Lorsque le général eut fini, les sorciers arrachèrent le plat des mains de Saklab et, s'étant assis par terre, ils se mirent à engloutir le riz bruyamment et avec avidité.

Souboudaï sortit un coutelet à la lame étroite et fit une entaille à l'épaule du cheval bai, qui se mit à ruer; un sang sombre coula sur son pelage soyeux. Le bagatour,

s'accrochant solidement au garrot appliqua ses lèvres à la plaie et aspira.

Les gardes demeuraient immobiles, regardant avec respect leur chef s'abreuver de sang chaud avant le combat décisif.

Un guerrier en casque de fer et cuirasse d'acier gravit la colline. Recouvert, jusqu'aux sourcils, d'une poussière épaisse, il était difficile à reconnaître. Souboudaï s'arracha de sa bête. Son œil rond et scrutateur brillait dans son visage maculé de pourpre.

— Qui es-tu, bagatour ?

Le guerrier appliqua sa paume contre la blessure du cheval et passa sa main humide sur le vêtement de Souboudaï[1].

— Si les choses sont éphémères, le maître, lui, a longue vie. La poussière est au dehors, l'huile à l'intérieur. Je suis Djébé-Noyon !

— Où sont les Russiens ?

— Près, tout près. Ils seront bientôt là... Mes escadrons engagent avec eux des escarmouches puis s'enfuient, pour les attirer jusqu'ici. Trois cents de mes hommes surveillent Mastisliab qui marche en tête avec son régiment. Je veux le prendre vivant !

— Prends garde de ne pas tomber toi-même entre ses mains.

Souboudaï sauta sur son amble louvet. Trois Mongols, chevauchant côte à côte, le précédèrent. L'un d'eux portait le though cornu orné de cinq queues de chevaux. Le général descendit lentement vers la vallée, où une centaine de gardes l'attendaient. Dans la steppe brûlée, la foule immense de cavaliers se rassemblait.

1. Coutume mongole, exprimant un souhait de santé et de longue vie.

XIII

LA BATAILLE COMMENCE

... Les Russiens n'avaient pas encore eu le temps de se grouper pour le combat, qu'en grand nombre, les Tatars se lançaient à l'attaque. Les deux adversaires luttèrent avec un courage inouï.

(Ibn el-Assir, XIII^e siècle).

Les cavaliers galiciens du prince Mstislav Mstislavitch le Chanceux furent les premiers à paraître sur les bords coupés de ravins de la Kalka. Les Polovtses de Yaroun les suivaient de près. Mstislav aperçut le large cercle des tentes enfumées et abandonnées par les Tatars. Bon nombre d'entre elles contenaient encore des tapis et des carrés de feutre, ainsi que des sacs de grains. La cendre des foyers ne s'était pas encore refroidie.

— Les Tatars se sont enfuis d'ici, tels des lièvres, dirent les Russes. Où les rattraperons-nous ? Allons-nous nous traîner encore longtemps, par cette chaleur, à la poursuite de la mort ?

Le prince Mstislav le Chanceux avait une grande expérience militaire. Il avait passé toute sa vie à guerroyer, combattant quiconque pourvu que la lutte lui fît espérer quelque profit. Ce jour-là, il ne se réjouit pas en découvrant le camp abandonné, car ce n'étaient pas les yourtes, mais leurs propriétaires, qu'il souhaiterait tenir

entre ses mains. Bien qu'il eût décidé de faire halte, il ordonna néanmoins à ses hommes de se préparer en hâte et de revêtir leurs cottes de mailles. Il envoya en reconnaissance son jeune gendre Daniel Romanovitch et le groupe des Volyniens. Le bouillant Yaroun partit également avec ses Polovtses à la poursuite des Tatars qu'il croyait épuisés et à bout de forces.

Bientôt, un courrier revint avec un message du prince Daniel.

— Les Tatars sont tout près ! Les Tatars sont ici ! Leurs éclaireurs se profilent sur les collines... En nous voyant, ils se sont cachés... Que faire ?

Le prince réclama une monture reposée. Des soldats amenèrent trois chevaux sellés, dont deux, robustes et larges, au pelage bai et aux crinières noires, étaient hongrois. A présent, couverts de poussière, ils semblaient abattus. Le troisième — présent du khan polovtsien Kotian, — était un grand étalon turkmène gris, tacheté de roux. Ce coursier ombrageux répondait au nom d'Atkaz[1]. Deux palefreniers l'amenèrent avec peine en se suspendant à sa bride.

Mstislav enfourcha Atkaz et, le maîtrisant, il descendit vers le fleuve. Il ordonna à ses hommes d'abreuver légèrement leurs bêtes et de se ranger. Le prince ne prévoyait rien du piège que les Tatars lui réservaient; il pensait que ceux-ci avaient fui le combat par faiblesse. Aussi décida-t-il de ne pas s'arrêter et de rattraper l'ennemi sur-le-champ pour l'écraser et l'exterminer.

Le casque d'acier brillant, damasquiné d'or, le haut argamak turkmène au col de cygne, tout, dans l'attitude crâne du prince Mstislav sec et nerveux, indiquait aux guerriers qu'ils avaient devant eux un vrai preux, aimant le feu et le danger des combats, cherchant l'ennemi pour s'élancer sur lui. Trempé par les rudes batailles et les nombreuses campagnes, il méritait vraiment son nom de Chanceux.

1. Atkaz : « cheval-oie », en langue kiptchake.

Ayant escaladé la rive opposée du fleuve, il attendit que les cavaliers, occupés à abreuver leurs montures, se fussent rassemblés.

— Que Dieu vous aide ! s'écria-t-il. Nous taillerons en pièces ces athées. Pas de pitié pour cette race maudite ! En avant !

Le détachement tout entier partit au trot. Les hommes préparaient leurs armes, s'attendant à un carnage.

Mstislav aperçut devant lui, dans la plaine, des cavaliers russes et tatars qui passaient, enveloppés de nuages de poussière noire. C'était le groupe des Volyniens commandé par Daniel Romanovitch, âgé seulement de dix-huit ans. Son étendard bleu brodé d'or brillait au soleil. Ses guerriers entouraient de près leur chef pour le protéger tandis que les Tatars tournaient de tous côtés, attaquant, tombant et continuant à se battre avec leurs longues lames courbes.

Plus loin, Mstislav vit les Polovtses, avec la bannière du chef Yaroun, s'éloigner vers les hauteurs, au milieu d'une nuée opaque.

Il décida de prendre par la gauche, de couper par les collines et, si le combat s'engageait derrière ces hauteurs, de frapper de flanc l'adversaire, afin de venir en aide à Yaroun. Il fit contourner les mamelons à son détachement et, escaladant un tertre plus élevé, il s'arrêta, stupéfait devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

En rangs serrés, l'armée mongole toute fraîche s'était déployée dans la plaine et attendait, immobile, dans un silence terrible. Les casques de fer se distinguaient clairement au milieu des cuirasses brillantes et des sabres. Les Tatars étaient massés en une longue colonne. Combien étaient-ils ? Vingt régiments ? Peut-être trente ? Peut-être cinquante ?

Voilà donc où ils avaient dissimulé leurs forces jusqu'au dernier jour. Les petits groupes qui avaient attaqué et qui s'étaient enfuis sur la route du Dniepr, n'étaient qu'un appât !

Avoir agi si maladroitement ! Avoir amené dans un

traquenard ses guerriers fidèles, sous le glaive même de l'ennemi prêt à combattre ! Où donc trouver une issue ? Où était le salut ? Comment gagner du temps, informer et rassembler toutes les armées russes qui s'étiraient avec insouciance au long de la route infinie ? « Nos troupes sont nombreuses, aussi importantes que celles de l'adversaire. Mais pourquoi ne se sont-elles donc pas concentrées en une masse aussi terrible et insurmontable que celle-ci ? Pourquoi chaque prince marche-t-il isolément, avec les siens ? Si nous n'avions ne serait-ce qu'un jour de sursis pour nous regrouper tous, nous pourrions alors nous mesurer avec les Tatars. »

Que de temps perdu ! Dans un instant, ces bataillons allaient foncer et, sous le choc de trente mille chevaux frais, tout balayer sur leur passage. « Les morts ne connaissent plus la honte ! » murmura Mstislav en frappant pour la première fois son coursier. Le cheval de la steppe se cabra, fit un bond furieux, descendit la sente ventre à terre et fila dans la plaine. De derrière les collines, en troupe serrée, les Polovtsiens qui venaient de surgir, se heurtèrent à lui. Ils cinglaient leurs bêtes en hurlant de terreur et de désespoir, bouleversant les rangs des guerriers galiciens. En masse désordonnée, renversant tout sur leur passage, ils poursuivirent leur course effrénée. Au milieu d'eux, la monture de Daniel Romanovitch emportait le jeune prince blessé à la poitrine. Il se tenait à peine en selle, accroché à la crinière de son coursier.

Cependant, en rangs serrés, les Tatars, étrangement taciturnes, manche droite retroussée jusqu'à l'épaule, lame courbe de leur glaive dressée, débouchaient. Il y avait quelque chose de sinistre dans le mouvement silencieux des escadrons compacts qui s'approchaient des rives de la Kalka, au trot, et sans un cri.

Seuls l'ébrouement des chevaux, le bruit sourd de leurs sabots et le cliquetis accidentel d'une arme troublaient le silence observé par la terrible armée mongole, forgée par une volonté unique, pour un but unique.

Les Tatars franchirent le fleuve, gravirent la rive opposée et ce fut alors seulement que retentirent les appels stridents des trompettes. Avec un hurlement sauvage, les assaillants se précipitèrent vers le camp russe. Là, tous ayant déjà remarqué la fuite affolée des Polovtsiens qui semblaient avoir perdu la raison, en hâte disposaient en cercle leurs chariots.

Sans s'attarder auprès du premier détachement, les Tatars continuèrent leur route, attaquant les convois qu'ils rencontraient.

Tous les régiments russes qui s'étiraient sur la Route du Fer aperçurent les Polovtsiens cinglant leurs chevaux et, au milieu d'eux, le prince Mstislav le Chanceux. Dans son manteau rouge flottant au vent, il chevauchait, sombre, sur son étalon gris aux longues jambes.

Bien des Russes, abandonnant les bagages, sautèrent sur leurs bêtes et, tournant bride, se hâtèrent vers le Dniepr. D'autres, se retranchant derrière leurs véhicules, accueillirent l'adversaire à coups de haches.

***

Une fraction des troupes tatares se jeta sur le campement de Mstislav le Kievien. Celui-ci, marchant avec ses dix mille cavaliers et fantassins, n'avait conservé aucune liaison avec les autres armées et ne savait nullement ce que comptait entreprendre le Chanceux. Il s'était vanté qu'à lui seul, sans aucun appui étranger, il se faisait fort d'exterminer « le khan tatar Tchagonise, apporté par le vent défavorable ».

Ce jour-là, à midi, ses hommes avaient dressé leur camp sur les hautes rives de la Kalka et, comme d'habitude, l'avaient entouré d'une enceinte de voitures. Soudain passa devant eux l'avalanche des Polovtsiens éperdus.

Onze princes de l'armée kievienne déclarèrent :

— La mort est sur nous ! Établissons-nous fermement pour nous défendre !

S'étant donné l'accolade, ils décidèrent de lutter jusqu'à leur dernier souffle.

Leurs soldats resserrèrent le cercle des chariots et, se protégeant de leurs boucliers rouges, s'étendirent derrière les roues. Ils frappaient les assaillants de leurs flèches et se défendaient à coups de glaive et de cognée.

XIV

CE FUT UNE MÊLÉE FURIEUSE ET CRUELLE

Des nuages opaques recouvraient la vaste plaine desséchée. Là, où les tourbillons de poussière s'élevaient plus denses, des hommes se massacraient, des chevaux filaient, ayant perdu leurs cavaliers; partout ne retentissaient plus que cris de fureur, gémissements de blessés, roulements de tambours et appels stridents des trompettes.

Souboudaï-Bagatour, entouré par une centaine de gardes d'élite, se tenait sur une hauteur et envoyait aux nouvelles quelques-uns des siens : « Comment se conduisaient les guerriers ? N'apercevait-on pas de nouvelles troupes russes ? Quelque malheur ne menaçait-il pas ? » Les messagers, de retour, déclaraient que les Mongols étaient partout vainqueurs, que les Russes, battant en retraite vers le Dniepr, luttaient et tombaient, mais que leurs blessés continuaient à se battre sans demander grâce, ni accepter de se rendre.

— Une race de loups ! affirma Souboudaï. Qu'ils meurent comme des loups !

Ayant appris que les Kieviens s'étaient retranchés derrière leurs chariots et qu'ils ne cessaient de tirer et de se défendre, Souboudaï orienta vers eux bataillons après bataillons, ordonnant de renverser les voitures, de rompre leur cercle et d'incendier la steppe tout alentour.

Pressant les flancs-gardes ennemies, les Mongols

brandissaient leurs lances, tendaient leurs grands arcs, décochaient avec précision leurs flèches enflammées. Cependant les Russes demeuraient aussi fermes et continuaient de renverser ou par leurs traits, ou à coups de pierres, les cavaliers qui s'aventuraient trop près d'eux. Les Tatars purent finalement briser leur résistance.

Sur l'ordre de Souboudaï, la racaille de différentes peuplades qui accompagnait les Mongols fut envoyée en hâte contre le campement assiégé. Ces gens escaladèrent les chariots, agitant leurs masses d'armes et leurs sabres courbes, poussant des cris sauvages et s'encourageant les uns les autres. Les Russes, avec leurs haches aux longs manches, leurs glaives et leurs gourdins, abattirent les assaillants qui tombèrent, crânes fracassés.

Au troisième jour, Souboudaï fit venir Ploskinia, chef des brodniks. Jadis robuste et de haute taille, Ploskinia arriva noirci, amaigri par les privations et se traînant avec peine. Deux hommes, derrière lui, le piquaient de leurs dagues, afin qu'il avançât plus vite. Le général lui déclara :

— Rejoins tes frères les Russiens et convainc-les d'abandonner leurs javelots et leurs cognées. Qu'ils rentrent chez eux... Nous ne les toucherons pas. En récompense de tes services, je t'offrirai la liberté.

Ploskinia, relevant dans sa main la chaîne qui liait ses pieds, se dirigea vers les siens. Les deux gardes le suivaient, tenant l'extrémité d'une corde fixée au cou du malheureux. Celui-ci s'arrêta à quelques pas des chariots russes. Plusieurs soldats grimpèrent sur les voitures et regardèrent avec étonnement l'étrange captif dont le cou était enserré dans une cangue. Quelqu'un le reconnut : « Mais c'est Ploskinia le palefrenier ! Jadis il amenait à Kiev les manades des Polovtses et servait d'interprète à leurs khans. » Ploskinia se mit à crier :

— Le khan Souboudaï m'envoie pour vous dire de ne plus vous battre vainement. Si vous vous soumettez à sa bienveillance, il vous laissera partir dans les quatre

directions... Seulement, il faut que vous abandonniez tout votre bien : pelisses, bagages et haches. Les Tatars ont besoin de tout cela, car ils ont perdu bien des choses, au cours de leur campagne.

— Tu mens aujourd'hui, Ploskinia le jacasseur, comme tu nous mentais jadis aux foires, quand tu nous amenais des bêtes poussives.

— Ne l'écoutez pas, criaient les vieux guerriers. Il vaut mieux se frayer un chemin à coups de sabre vers le Dniepr. La moitié d'entre nous parviendra peut-être jusqu'à nos isbas, sinon, sans haches et sans glaives, nous resterons tous dans la steppe.

Pourtant le malheureux jurait qu'il disait la vérité; il enleva la croix qu'il portait suspendue à son cou, la baisa, pleura et répéta :

— Puis-je parler autrement quand les Tatars me piquent de leurs dagues ?

Les Tatars, eux, hochaient la tête et levaient les pouces pour affirmer que leur interprète disait la vérité.

Malgré les objections des vieux soldats, le Grand Prince ordonna de se rendre. Alors les Kieviens se dirent adieu les uns aux autres, puis ils partirent isolément, après avoir fait un tas de leurs armes. Ils commencèrent par courir vers la rivière, car ils n'avaient pas bu d'eau depuis trois jours. Lorsque les derniers hommes eurent quitté leur retranchement, marchant par la grande voie poudreuse, détendus et réjouis à la pensée de revoir leur patrie, les Tatars les rattrapèrent et les massacrèrent impitoyablement.

A présent qu'ils n'avaient plus rien pour se défendre, dans la steppe déserte et illimitée, la mort leur semblait inévitable. Leurs alliés étaient loin et l'on ne pouvait attendre de secours de personne.

Les Mongols groupèrent à part les onze princes qui accompagnaient Mstislav Romanovitch et les invitèrent au festin qui devait avoir lieu chez Souboudaï-Bagatour. Des soldats les entourèrent étroitement pour les mener devant leur chef.

Souboudaï-Bagatour, avec cent de ses gardes du corps, passait pour contempler le carnage. Les Russes, désarmés, luttaient comme ils pouvaient, lançant pierres et mottes de terre sèche. Les blessés, empoignant les Tatars, les tiraient de leurs selles, leur arrachaient leurs glaives courbes et recommençaient à combattre. Un grand Russe, ayant saisi un timon, s'en servait comme d'un gourdin; il tenta de frapper un cavalier mais il atteignit seulement la tête de la monture qui se cabra puis s'effondra sous l'homme. Le Russe se jeta sur celui-ci, lui arracha son arme, le tua et, sautant sur son cheval, continua à se battre avec le sabre... Une nuée opaque voila toute chose.

Pourtant les forces étant inégales, les Mongols furent bientôt vainqueurs.

Souboudaï-Bagatour grimpa sur un mamelon et continua à observer les opérations qui se déroulaient sur la grande voie. Le premier, il remarqua que trois nuages de poussière grossissaient au nord.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Ce sont les guerriers de Tokhoutchar qui reviennent, répondirent les gardes du corps, ou bien les Kiptchaks qui pourchassent le bétail.

— Non, ce sont des troupes nouvelles qui s'approchent ! affirma Souboudaï. Sonnez le rassemblement ! Appelez rapidement tous les nôtres. Ils ont assez tiré de bottes aux morts. Un nouveau combat nous attend !

Les trompettes lancèrent leur appel strident. En quelques lieux où la mêlée était dense, d'autres cuivres répondirent à ce signal. Des cavaliers, délaissant la route où les fugitifs se défendaient avec acharnement, revinrent au galop vers le mamelon où s'apercevait, fiché en terre le though à cinq queues de Souboudaï. Tout près, sur son cheval, le chef semblait aussi immobile qu'une idole de pierre.

Dans la steppe, les trois nuages se faisant plus proches, se détachaient peu à peu de terre pour voguer dans l'air et se dissiper lentement. Souboudaï les examinait en silence

tandis que ses gardes chuchotaient à mi-voix :

— Trois détachements arrivent vers nous. Quels sont-ils ? Si ce ne sont des Kiptchaks, ce sont certainement des Russiens. De ce côté-là poussent des joncs. Les armées traversant le marécage; c'est pourquoi la poussière ne vole plus. Regardez. Les voilà !

Les premiers hommes, montés sur des coursiers blancs et roux, surgissaient des broussailles. Arrivant de tous côtés, ils semblaient sortir de terre et leurs groupes devenaient de plus en plus denses. Bientôt ils couvrirent toute la plaine.

Alors, ils restèrent quelque temps sur place comme pour ordonner leurs rangs, puis ils se déployèrent en demi-cercle; à ce moment, on put distinguer trois étendards triangulaires : l'un au centre, noir et or; les deux autres, entièrement rouges.

Les Tatars qui, le long de la grande route, s'acharnaient à massacrer les Kieviens, étaient environnés d'une poussière si épaisse qu'ils furent longtemps avant de remarquer la présence des nouvelles troupes. Le combat continua donc, s'amplifiant vers l'occident, vers le Dniepr.

Soudain, le centre des formations récemment arrivées se précipita avec des cris assourdissants, au plus dense de la mêlée.

Leur flanc droit se détacha et fonça vers l'ouest, afin de contourner les combattants, tandis que le flanc gauche, d'abord lentement, mais en accélérant peu à peu, se portait vers le mamelon de Souboudaï-Bagatour.

Le vieux général n'hésita que quelques secondes, puis il cria : « Suivez-moi ! » Cinglant son amble, il dévala la pente à toute allure et fila vers les lieux où les troupes de Tokhoutchar auraient dû se tenir. Là, il ne trouva plus personne : Tokhoutchar était déjà au combat. Le Bagatour poursuivit donc sa course.

Cependant les Russes ne le pourchassèrent pas. Faisant un grand détour, ils allèrent secourir les Kieviens qui fuyaient vers le Dniepr.

Souboudaï s'arrêta, envoya des estafettes pour rappeler ses hommes dispersés le long de la route et leur ordonner de rejoindre immédiatement les rives de la Kalka.

— Pour l'instant, la victoire est de notre côté, affirma le vieux général. Les Russiens sont un peuple de loups prolifiques. Une de leurs armées pourrait bien surgir à nouveau de la steppe pour couper notre voie de retour vers la patrie... Il est temps de faire tourner bride à nos chevaux.

*
**

A la tête de trois cents guerriers, Djébé-Noyon, changeant en route de monture, chevaucha, sans reprendre haleine, jusqu'au Dniepr. Ploskinia, qui l'accompagnait en qualité d'interprète, interrogeait les blessés russes.

— Où est Mstislav le Chanceux ?

Certains prétendaient qu'ils l'avaient vu, sur un cheval gris diabolique, passer comme l'éclair.

Djébé remarqua sur les rives du Dniepr une barque noire qui quittait la berge. Le manteau rouge de Mstislav s'y apercevait. Le prince, assis à la poupe, maintenait par la bride son coursier qui nageait derrière l'embarcation et son casque d'or brillait aux derniers rayons du soleil vespéral. Mstislav ne se détournait pas pour observer la « rive cruelle » qu'il venait de quitter.

Djébé ajusta sa meilleure flèche et tendit fortement son arc. Le projectile n'atteignit pas le bateau trop éloigné et tomba à l'eau. Alors, Djébé sauta de cheval, se roula à terre, et, empoignant sa tête dans ses mains, rongea furieusement l'herbe sèche et jaunie.

S'étant relevé, il jeta encore un regard sur l'esquif qui s'éloignait avec le manteau rouge et, ne sachant sur qui passer sa rage, de son sabre courbe, il tailla en pièces Ploskinia, le brodnik, qui ne pouvait plus désormais lui servir à rien.

Enfourchant son étalon roux, il prit la direction de la steppe et s'en revint au galop, s'écartant de la route où les derniers corps à corps se livraient, et où des milliers d'hommes s'affrontaient toujours.

Combien de glorieux héros russes et de braves guerriers périrent au cours de la bataille de la Kalka et le long de la grande Route du Fer ! Ils tombèrent pour secourir les Kieviens désarmés, massacrés par les Tatars qui avaient juré de ne faire aucun dommage à ceux qui s'étaient rendus. Les Russes n'oublieront jamais ceux qui sacrifièrent leurs vies dans ce combat : le preux de Rostov, Aliocha Popovitch, et Torop, son écuyer fidèle; le preux de Riazan, Dobrynia Ceinture d'Or, le jeune aide d'Aliocha, ainsi que le valeureux Ekim Ivanovitch et d'autres paladins audacieux de Souzdal, de Mourom, de Riazan, de Pronsk et d'autres contrées septentrionales[1].

1. Au cours de l'hiver 1223 eut lieu dans la région de Souzdal, en la « glorieuse Rostov, la belle ville », une réunion des guerriers au service de différents princes. Ils affirmèrent tous qu'en Russie régnait un « grand désordre », que les kniaz ne s'accordaient pas entre eux, et, qu'à la joie des Polovtses, des Liakhs et d'autres étrangers, ils envoyaient dans ces luttes intestines leurs soldats et leurs paysans se massacrer les uns les autres.

Au cours de cette assemblée, les guerriers conclurent un accord et décidèrent de partir tous vers Kiev, l'antique mère de toutes les villes russes, et de n'y servir que le Grand Prince. Après la réunion, ils quittèrent les terres de Souzdal, allant vers le Sud, en direction de la cité.

Ayant appris en route que tous les kniaz du Sud étaient partis avec le prince de Kiev vers la mer d'Azov, pour une campagne contre les « Tatars du khan Tchagonise », le détachement entier abandonna la grande route, pour les steppes du Sud et se dirigea, par des chemins peu fréquentés, afin de rejoindre les armées parties en avant.

Les preux du Nord, empruntant des sentes, arrivèrent à la Route du Fer, au jour sanglant où les Tatars ayant fait rendre leurs armes aux guerriers kieviens, s'employaient à massacrer ces derniers.

Ils périrent dans la mêlée qui les opposait aux Tatars; leur bravoure, permit aux guerriers dispersés le long de la route de se regrouper et d'atteindre le Dniepr, en repoussant avec succès l'attaque de l'ennemi.

Les fugitifs, se frayant une route avec témérité, arrivèrent jusqu'au Dniepr sans avoir abandonné leurs armes. Les barques qui les attendaient, leur firent franchir le fleuve. Presque tous ceux qui avaient cru aux paroles des vainqueurs et jeté leurs sabres et leurs haches, avaient été exterminés, ainsi que le dit la vieille chanson :

Pour être dépecés par les loups gris,
Pour être souillés par les corbeaux noirs...

Aussi, par la faute des princes imprévoyants, envieux et querelleurs qui s'étaient refusés à rassembler leurs forces en une seule armée solidement unie, la Route du Fer, au lieu d'être celle d'une grande victoire, devint la « route des larmes » où d'intrépides guerriers virent couler leur sang et laissèrent leurs os.

XV

FESTIN SUR UN CHARNIER

Souboudaï-Bagatour convia sur les rives de la Kalka, sur la haute colline, tous ses milleniers et centeniers pour une prière solennelle adressée à Souldé, dieu de la guerre. Cette cérémonie avait été exigée par le chaman Beki, sombre et hirsute. Coiffé de son bonnet pointu, une peau d'ours sur les épaules, ayant accroché sur ses vêtements des petits couteaux, poupées et grelots, le vieux sorcier frappait, à l'aide d'un maillet, un tambour de basque. Il sautillait, évoluant autour de Mstislav Romanovitch, le grand prince de Kiev et des onze autres princes russes trop confiants, qu'on avait liés et jetés à terre.

Hochant la tête, les Tatars contemplaient les captifs et regrettaient que le prince « Mastisliab », ne soit pas parmi ces derniers, tant ils avaient envie de connaître le glorieux « Djébé russe ».

Le chaman Beki déclamait des prières et, serrant le tambour de basque contre sa face hirsute, tantôt il sifflait comme un merle, tantôt il hululait comme un hibou, tantôt il grognait comme un ours ou bien hurlait comme un loup : il s'entretenait avec le puissant dieu de la guerre Souldé, qui venait d'accorder aux Mongols une nouvelle victoire.

— Entendez-vous comme le dieu Souldé se met en colère ? hurlait le chaman. Souldé est encore affamé, il exige de nouvelles victimes humaines.

Des milliers de guerriers tatars s'étaient installés dans la plaine autour de la colline. Ils allumèrent des feux et égorgèrent de jeunes juments.

Les vainqueurs apportèrent des timons et des planches arrachés aux chariots russes et les entassèrent sur les princes ligotés. Trois cents chefs s'assirent sur cette estrade. Levant leurs coupes pleines de koumys, ils louèrent le terrible dieu de la guerre Souldé, protecteur des Mongols, et glorifièrent l'invincible Gengis-khan à la barbe rouge. Ayant refusé la rançon qui leur était offerte pour le rachat des prisonniers, les Tatars immolèrent au dieu Souldé ces vaillants qui avaient osé combattre les troupes de l'Envoyé du Ciel. Ils riaient en entendant d'en dessous les planches les plaintes et les malédictions des malheureux. Les gémissements et les cris se calmèrent, assourdis par les chants de triomphe des guerriers :

Évoquons,
Évoquons les steppes mongoles,
Le bleu Kéroulen, l'Onon doré !
Trois fois trente
Tribus insoumises
Furent réduites en poussière
Par les troupes mongoles !
Nous jetterons aux peuples
Terreur et flammes,
Nous, fils de Gengis-khan,
Qui apportons la mort.
Derrière nous, les sables
De quarante déserts
Sont empourprés
Du sang des lâches...

Au cours du festin, Tokhoutchar-Noyon se leva et fit retentir le signal qui, lors des battues, conviait les tireurs à se rassembler. Entendant l'appel familier, chacun fit silence. Le général cria alors :

— Le grand kagan Gengis-khan est le plus sage des hommes ! Il prévoit tout ce qui doit advenir, fût-ce cent

jours, fût-ce mille ans à l'avance. Avec un toumen de braves, il m'avait chargé de retrouver ces tigres invincibles que sont Djébé-Noyon et Souboudaï-Bagatour. Le kagan m'a dit que le meilleur présent qu'il puisse vous faire consistait à vous apporter une aide militaire le jour même d'une bataille...

— C'est juste ! Très juste ! s'écrièrent les Mongols.

— Sans nous arrêter nulle part, nous avons traversé différentes contrées. Partout, nous avons aperçu les traces du glaive invincible des Mongols. Quand nous demandions : « Où sont les glorieux Djébé et Souboudaï ? » les habitants, effrayés, tombant à genoux, agitaient leurs bras vers l'occident. Nous sommes arrivés ici au début du combat et nos dix mille cavaliers se sont jetés dans la mêlée. Nous joignant à vous, nous avons rapidement écrasé les Russiens aux longues barbes...

— Gloire à toi, Tokhoutchar ! Tu es venu à temps !

L'orateur poursuivit :

— Le grand souverain du monde, Gengis-khan, a pensé à vous et, par moi, il vous fait connaître sa volonté... Son message sacré a été confié à une estafette spéciale, que dix mille de mes cavaliers ont protégée. Tel un diamant précieux, ils l'ont amenée sain et sauf jusqu'à vous. La voici !

Un vieux Mongol bancal, tout couvert de clochettes, coiffé d'un bonnet orné de plumes de faucon, s'approcha de Souboudaï-Bagatour. Il sortit de son sein un étui de peau, contenant le rouleau cacheté. De ses doigts crochus, le général arracha le sceau de cire. Un scribe à barbe grisonnante, en tchalma musulmane, déroula le message, le lut à voix basse, puis chuchota quelque chose à l'oreille de Souboudaï. Celui-ci se leva et s'écria :

— Voici ce qu'ordonne le grand kagan. Écoutez tous avec respect.

Les chefs d'armée se levèrent d'un bloc. Voyant cela, le reste des Tatars bondit sur ses pieds. Les capitaines se prosternèrent à terre, aussitôt imités par tous les guerriers. Levant la tête, ils crièrent :

— Le grand kagan ordonne : Nous nous soumettons !

Souboudaï-Bagatour poursuivit :

— L'Unique et Invincible a tracé les mots suivants :

« Lorsque vous recevrez ce message, dirigez vers l'arrière les naseaux de vos chevaux. Venez au kouroultaï[1], délibérer sur la conquête du monde. »

« Dieu est au ciel, le kagan est de dieu la puissance sur terre, l'ordonnateur du croisement des planètes, l'empreinte du maître de tous les hommes. »

Souboudaï effleura de son regard le dos des hommes prosternés, puis il leva la main.

— A présent, c'est moi qui vais parler. Écoutez-moi !

Chacun se redressa et, agenouillé, retenant sa respiration, fixa la « panthère-à-la-patte-rongée ».

— Aujourd'hui nous allons encore nous réjouir, mais demain, dès le lever du soleil, nous entreprendrons tous de retourner vers la yourte d'or de notre souverain. Celui qui s'attardera sera étranglé.

Tous les guerriers hurlèrent de joie et continuèrent leur festin, parmi les cris et les chants.

*
**

Le lendemain matin, après avoir adressé une prière au soleil et accompli des libations de koumys, les Mongols, enfourchant leurs coursiers, poussèrent en avant leurs troupeaux de bétail et de prisonniers déguenillés et épuisés. Les chariots, attelés de bœufs, chargés de butin et de blessés, grincèrent insupportablement par toute la steppe, et se perdirent bientôt dans des nuages de poussière. En tête de l'armée chevauchait Souboudaï-Bagatour. Il emportait dans une sacoche la tête de

1. Kouroultaï : conseil des plus notables seigneurs féodaux appartenant à la tribu dirigeante. Les principaux chefs d'armée y assistaient également. Les simples Mongols n'étaient pas admis au Kouroultaï. (Vladimirovstov).

Mstislav Romanovitch, ainsi qu'un casque d'acier recouvert de dorures et une croix d'or suspendue à une chaînette, qu'il avait ravis au prince de Kiev. La face balafrée et encrassée de Souboudaï grimaçait en un semblant de sourire, à l'idée qu'il déposerait son précieux fardeau devant le trône de Gengis-khan l'invincible.

Le sombre Djébé-Noyon suivait avec sa centaine d'éclaireurs. Il n'emportait aucun butin et, d'une voix traînante, chantait, évoquant le bleu Kéroulen, l'Onon doré et les vastes steppes mongoles, une mélopée triste comme la plainte du vent.

Les armées prirent la direction du nord-est, vers le fleuve Itil[1], puis par les contreforts méridionaux de l'Oural, ils marchèrent vers les plaines du Khorezme. La steppe kiptchake se retrouva libre des cruels guerriers mongols et tatars qui disparurent aussi soudainement et incompréhensiblement qu'ils avaient surgi. Après leur départ, quelques tribus kiptchakes retournèrent vers leurs campements saccagés; d'autres se transportèrent vers la steppe des Ougres et le pays d'aval du Danube. Alors les princes kiptchaks et russes furent persuadés que les Tatars ne reviendraient plus jamais et passèrent tout leur temps à raviver leurs anciennes querelles et disputes, sans songer à se préparer à la guerre et sans se douter que Gengis-khan avait projeté une expédition en occident, encore plus terrible que la précédente...

1. Itil : ancien nom de la Volga.

NEUVIÈME PARTIE

LA FIN DE GENGIS-KHAN

I

GENGIS-KHAN FAIT TOURNER BRIDE AUX CHEVAUX

Après la fuite audacieuse de Djelal ed-Din, Gengis-khan envoya, en pays hindou, Bala-Noyon et Doubraï-Bagatour. Ces deux généraux éprouvés chevauchèrent par différentes routes, à la poursuite du sultan, sans parvenir à retrouver ses traces. Exécutant des massacres sur leur route, les Mongols incendièrent les villes où régnaient les khans Agrak et Azam-Melik, alliés de Djelal ed-Din.

Ils fabriquèrent ensuite des radeaux, qu'ils chargèrent de catapultes et de pierres arrondies constituant de bons projectiles, et descendirent le Sind jusqu'à la riche cité de Moultan, qu'ils entreprirent de bombarder avec leurs engins. Les murs inaccessibles, les nouvelles troupes hindoues qui arrivaient continuellement et le climat insupportable obligèrent les Mongols, vêtus de pelisses de mouton, à lever le siège, pour revenir vers Gengis-khan.

Le grand kagan, qui se protégeait des fortes chaleurs dans les hautes montagnes verdoyantes enveloppées de nuages, semblait avoir oublié toutes les entreprises guerrières. Au cours des festins, le soir, il écoutait les bardes et les chanteuses, dans leur répertoire de mélodies persanes et chinoises. De nouvelles danseuses qui, après deux ans de route, venaient d'arriver de la capitale chinoise, évoluaient dans leurs costumes de soie dorée,

sur les tapis afghans aux teintes violacées. Elles dansaient en agitant leurs longs bras, pour imiter l'envol d'oiseaux aux grandes ailes ou bien, se tordant comme des serpents, elles se détendaient et tournaient en rond.

A cette époque, Kulkan, le jeune fils de Gengis-khan, ainsi que sa mère, Koulan-khatoun, tombèrent malades. Tous deux, étendus sur des coussins de soie recouverts de pelisses, se plaignaient tantôt de grelotter de froid, tantôt de brûler de fièvre. Chaque jour, le souverain rendait visite aux malades, leur fourrait dans la bouche des morceaux de sucre et s'informait de leur état de santé.

Koulan-khatoun, en pleurs, prétendit souffrir dans tout son corps.

— Les esprits des montagnes tourmentent ceux qui restent en ces lieux maudits, disait-elle. As-tu vu les brumes qui s'élèvent du fond des crevasses ? Ce sont les âmes des enfants tués par tes guerriers. Moi-même et le petit Kulkan, nous mourrons ici. Seule l'eau du bleu Kéroulen pourrait nous sauver. Laisse-nous retourner dans nos steppes natales.

Gengis-khan s'irritait.

— Tu ne partiras nulle part sans moi. Et moi, avant tout, il me faut conquérir la seconde moitié du monde !

A ces mots, Koulan-khatoun pleurait encore plus fort.

C'est alors que Gengis-khan envoya chercher son grand conseiller, Ye-Liu Tchou-Tsaï. Celui-ci arriva portant dans ses bras un immense livre. Lorsqu'elle aperçut le Chinois, Koulan-khatoun se leva d'un bond et courut lui arracher le volume qu'elle jeta sur le tapis; alors, elle s'étendit dessus.

— Nous allons savoir à présent ce que nous dira le ciel ! assura Gengis-khan.

— Je ne veux pas connaître l'avenir, répondit Koulan. Il adviendra ce que je voudrai. Moi, je veux retourner sur les rives du Kéroulen, et c'est aussi ce que souhaite toute notre armée.

Le kagan leva et baissa ses sourcils, renifla et finit par dire :

— Jusqu'ici, il ne s'est jamais trouvé d'adversaires que je n'aie soumis; maintenant, j'ai résolu de vaincre la mort. Donc si toi, Koulan-khatoun insouciante et indocile, tu demeures près de moi, la mort ne te frôlera pas. Si au contraire tu t'éloignes, un poison mystérieux, dissimulé dans un mets, ou bien une flèche jaillie des ténèbres, t'emportera au delà des nuages.

Gengis-khan s'adressa ensuite à Ye-Liu Tchou-Tsaï, le plus sage de ses conseillers :

— Ne m'as-tu pas promis de découvrir des chamans, des sorciers, des médecins et des sages qui sauraient préparer un breuvage susceptible de procurer l'immortalité. Pourquoi ne les ai-je pas vus jusqu'à ce jour ?

— Des hommes sûrs sont partis à leur recherche. Ils seront bientôt de retour. Mais tu progresses si rapidement avec ton armée, tu t'éloignes tant que tous ces savants n'arrivent pas à te rejoindre...

Gengis-khan voyait bien que l'état de Koulan-khatoun continuait à empirer et que sa beauté florissante s'évanouissait rapidement. Kulkan, son petit garçon, restait, comme autrefois, étendu près de sa mère, amaigri et pâle. Alors le kagan fut pris d'inquiétude et ne trouva plus de calme en aucun lieu. Il parlait souvent de la mort et demandait aux médecins un remède pour prolonger l'existence. Beaucoup d'entre eux proposaient des breuvages miraculeux que Gengis-khan leur ordonnait de goûter eux-mêmes; ce après quoi, il coupait la tête aux charlatans, pour voir s'ils resteraient en vie.

Le kagan montra un accablement particulier pendant le siège de Baltan, lorsqu'une catapulte ennemie eut atteint d'une flèche longue comme une lance, Moutoughen, fils de Djagataï et son petit-fils préféré. Il avait espéré que celui-ci deviendrait le grand khan des terres musulmanes et voici qu'un trait, lancé au hasard, l'avait conduit au trépas.

Le conquérant demeura alors convaincu que la mort portait ses coups tout comme une chamelle aveugle qui ruait : elle frappait l'un et celui-ci rendait l'âme; elle

épargnait l'autre qui vivait jusqu'à la vieillesse.

La fin de son petit-fils rendit le souverain si furieux, qu'il commanda de s'emparer immédiatement de la forteresse. Les guerriers, fracassant les murailles, firent irruption dans la ville et passèrent tout au fil de leur glaive. Gengis-khan ordonna à ses hommes de ne faire aucun prisonnier; il transforma la cité en un désert, afin qu'aucune créature n'y puisse vivre désormais. Ce lieu fut nommé « Maou kourgan », ce qui signifie « colline de la désolation ». Depuis cette époque, personne ne vint plus jamais s'y établir et les terres avoisinantes restèrent incultes.

Gengis-khan demeurait, des journées entières, assis près de sa tente jaune, dressée sur le sommet d'une montagne, au-dessus d'un abîme. Un gouffre, qui paraissait sans fond, s'ouvrait à ses pieds. Le kagan voyait les sombres cimes et les sommets neigeux s'estomper dans le lointain des brumes; il faisait parfois venir des guides éprouvés et les interrogeait sur les chemins les plus courts qui, par l'Inde et le Thibet, menaient aux steppes mongoles.

Dans le camp, les guerriers, surchargés de précieux butin, ne parlaient que du retour dans leurs campements originaires. Pourtant, personne n'osait en entretenir le terrible chef. Nul ne connaissait les pensées véritables du maître et ne pouvait prévoir les ordres qu'il donnerait au lendemain : ferait-il rebrousser chemin à son armée ou bien la conduirait-il vers de nouvelles conquêtes, l'emmenant, pendant des années, d'un pays à l'autre, au milieu de fumées d'incendie, afin d'exterminer les peuples qu'elle rencontrerait ?

Des rumeurs, provoquées par la longue halte dans les forges des montagnes afghanes où le fourrage était rare, se propageaient dans le camp. Alors, Koulan-khatoun, pour convaincre le kagan qu'il était temps de revenir en son pays, s'entendit avec le grand conseiller Ye-Liu Tchou-Tsaï pour inventer une histoire que le Chinois apprit à deux hardis noukers. Ceux-ci arrivèrent un jour

au quartier général et exigèrent une entrevue avec Gengis-khan, prétendant qu'ils avaient à lui faire part d'un événement particulièrement important et merveilleux.

Ye-Liu Tchou-Tsaï les conduisit devant le conquérant à qui les deux hommes racontèrent :

— Nous nous sommes égarés dans les montagnes où nous avons aperçu un animal, qui ressemblait à un cerf; cependant il avait le pelage vert, une queue de cheval et une seule corne. Cette bête nous a crié en mongol : « Il faut que votre khan revienne à temps dans ses terres natales. »

Le souverain écouta avec calme le récit, puis, ayant levé un sourcil, il fixa attentivement les hommes agenouillés devant lui.

— Aviez-vous bu beaucoup de koumys, le jour où cet animal merveilleux vous est apparu ?

Les soldats jurèrent qu'ils auraient été heureux de bien boire mais qu'il était impossible de trouver dans ces roches nues non seulement du lait de jument, mais même du lait de chèvre. Pour prouver la vérité de leurs dires, ils levèrent leurs pouces.

Gengis-khan se tourna donc vers Ye-Liu Tchou-Tsaï :

— Toi qui connais les livres les plus sages, ceux qui révèlent tous les secrets de la terre, de la mer et du ciel, as-tu quelque légende ayant trait à un tel animal ?

Ye-Liu Tchou-Tsaï apporta un énorme livre rempli de croquis et de dessins représentant maints quadrupèdes, poissons et oiseaux de l'univers; il feuilleta le volume puis déclara :

— Cette bête rare s'appelle « le sage Go-Douan »; il comprend les langues de tous les peuples. Les paroles qu'il a adressées à nos deux braves signifient que trop de sang coule de par le monde. Voici déjà quatre ans que ton immense armée conquiert les contrées occidentales. Aussi, le Grand Ciel Éternel, abhorrant les massacres continuels, a-t-il envoyé l'animal Go-Douan, afin de te faire part, ô souverain, de sa volonté. Montre-toi soumis

au Ciel et aie pitié des habitants de ces régions. Ce sera pour toi une source de bonheur infini, sinon le Ciel s'irritera et te foudroiera. Voilà ce qu'explique l'antique livre des sages de la Chine.

Ye-Liu Tchou-Tsaï parlait d'un air solennel et imposant, tel un prêtre qui aurait lu une prière. Gengis-khan, plissant un œil, regarda son conseiller. Puis il jeta un regard aux noukers toujours humblement agenouillés et, l'un après l'autre, leur fit signe d'approcher. S'étant penché vers eux, il leur murmura quelque chose à l'oreille et chacun lui répondit à voix basse.

Fort satisfait, il leur permit alors de s'éloigner et ordonna de leur servir du koumys à discrétion.

— Ces deux vaillants sont intelligents et avisés, affirma le kagan à son conseiller. Il convient de les récompenser. Je leur ai demandé, chacun à son tour, de quel pas avançait le Go-Douan. L'un m'a affirmé qu'il courait au trot; l'autre qu'il marchait l'amble. Aucun Mongol, même complètement ivre, ne se tromperait ainsi en regardant un animal courir. Néanmoins, je viens de comprendre que les hommes sont las de combattre, qu'ils se languissent de leurs steppes : aussi vais-je proclamer que, conformément à la volonté du Ciel qui m'a envoyé, à moi, son élu, le merveilleux Go-Douan, je compte rebrousser chemin avec mon armée, pour la diriger vers l'oulouss originaire et natal[1].

Le lendemain, tous les guerriers se réjouirent en apprenant la décision du chef et, en chantant, ils se préparèrent à la route.

Gengis-khan pensa d'abord passer par l'Inde et le Thibet. Aussi envoya-t-il une ambassade à Delhi, vers le prince hindou Itoutmych. Or, la route des montagnes était encore enneigée, mais surtout le prince, qui avait différé sa réponse, rassemblait des troupes commandées par Djelal ed-Din.

1. Principal apanage q. ., dans l'empire de Gengis-khan, comprenait les campements nomades purement mongols.

Entre-temps, des rapports, parvenus de Mongolie, annoncèrent que les Tangouts, toujours insoumis, s'étaient révoltés à nouveau; par ailleurs, les calculs qu'avait établis Ye-Liu Tchou-Tsaï d'après les étoiles, confirmaient les dires des chamans et déconseillaient au kagan la route des Indes.

Alors Gengis-khan prit la décision de revenir par le long chemin qu'il avait emprunté à l'aller. Sur son ordre, la population s'employa à libérer les cols de la neige qui les obstruait et, au début du printemps, l'armée mongole se remit en marche.

II

GENGIS-KHAN CORRESPOND AVEC LE SAGE ERMITE

Au temps où il séjournait près des sources de l'Irtych Noir, Gengis-khan, soucieux de maintenir sa santé et de prolonger sa vie, s'était déjà mis en quête de médecins expérimentés. Il avait entendu parler du remarquable sage Tchan-Tchoun; on disait que ce vieillard avait pénétré tous les secrets de la terre et du ciel et découvert le moyen d'acquérir l'immortalité. Le grand conseiller et astrologue Ye-Liu Tchou-Tsaï affirmait à son propos :

— Tchan-Tchou-Tsaï est un homme d'une haute perfection. Depuis longtemps déjà, il a le don de se transporter dans le monde des nuages, qu'il atteint, monté sur l'aile des grues. Il sait aussi se métamorphoser en d'autres créatures. Il a renoncé à tous les biens terrestres et vit dans la montagne en compagnie d'autres sages, qui recherchent tous la pierre philosophale « dan », laquelle assure à l'homme longue vie ou immortalité. Plongé dans ses pensées, il demeure assis, aussi rigide qu'un cadavre, ou, durant des jours entiers, se tient debout immobile, tel un arbre; sa voix est parfois semblable au tonnerre et l'on dit qu'il marche avec la légèreté du vent. Il a beaucoup vu, beaucoup entendu; il n'existe pas de livre qu'il n'ait lu.

Gengis-khan ordonna à son fidèle dignitaire chinois Liu-Tchoun-Liu, d'aller immédiatement chercher l'extraordinaire vieillard. Il remit à son messager une

païtsza d'or, gravée à l'image d'un tigre féroce, avec l'inscription : « Que les ordres du porteur de la présente soient respectés comme les nôtres. »

Une lettre personnelle de Gengis-khan, adressée au sage Tchan-Tchoun, fut remise à Liu-Tchoun-Liu, tel un trésor des plus précieux. Voici ce que Ye-Liu Tchou-Tsaï avait écrit, notant les paroles mêmes du kagan illettré :

Le Ciel a réprouvé la Chine pour son luxe excessif et son arrogance. Moi, habitant des steppes septentrionales, je n'ai aucun de ces goûts pervers. J'aime la simplicité et la pureté des mœurs; je repousse les fastes et pratique la modération. Je ne revêts qu'une seule robe de toile et ma nourriture est toujours la même. Tout comme mes palefreniers, je porte des haillons et je mange aussi simplement qu'une vache.

En sept ans, j'ai mené à bien une œuvre immense et j'ai établi mon pouvoir sur tous les pays de l'univers. Aucun empire semblable au mien n'a existé depuis les temps où le monde fut conquis par nos ancêtres, les tribus nomades des Chan-Yui[1].

Haute est ma condition et importantes mes obligations. Pourtant je crains qu'il manque quelque chose à mon gouvernement. En même temps que le bateau, ne construit-on pas les rames qui servent à passer la rivière ? Ainsi, pour conquérir et diriger le monde, ne se doit-on pas de faire appel aux sages et de rechercher des adjoints ?

J'ai appris que toi, maître, te consacrais à la vérité et agissais toujours d'après des règles élevées. Érudit et expérimenté, tu as étudié à fond toutes les lois, et depuis longtemps tu séjournes dans des grottes pour te cacher du monde.

Que puis-je donc faire ? En raison du vaste espace des monts et des vallées qui nous séparent, je ne peux te rencontrer. C'est pourquoi je te délègue mon dignitaire

1. Chan-Yui ou Huns : peuple des plus puissants qui partit d'Asie Centrale, vers l'Occident, et, sous le commandement d'Attila, envahit l'Europe au Ve siècle.

familier Liu-Tchoun-Liu, t'envoie une escorte de cavaliers agiles ainsi qu'une voiture de poste et te demande, ô maître, de me rejoindre sans t'effrayer des milliers de lis[1] *que tu auras à franchir.*

Ne redoute ni la distance, ni les sables. Aie pitié de mon peuple. Si tu ne peux venir, par bienveillance, enseigne-moi le moyen de prolonger ma vie.

Puisque tu connais l'essence du grand tao, cette vérité suprême, tu dois prendre intérêt à tout ce qui est le bien, aussi ne t'opposeras-tu pas à mon désir. J'espère que ce présent ordre te semblera parfaitement clair.

Muni d'une telle lettre, Liu-Tchoun-Liu partit pour un lointain voyage à travers steppes et monts.

Pressé d'accomplir la volonté du kagan, il fila à fond de train, changeant en hâte ses chevaux à tous les postes établis sur les principales routes de l'empire mongol. Arrivé enfin en Chine, il atteignit de hautes montagnes, où, dans une grotte éloignée, il découvrit, chargé d'ans, un sage émacié, à peine couvert de vieux haillons. C'était là le célèbre Tchan-Tchoun. Ayant lu le message, celui-ci refusa d'abord de rejoindre Gengis-khan. Néanmoins il rédigea une réponse que Liu-Tchoun-Liu fit transmettre au souverain par un coursier spécial. Lui-même resta auprès de l'ermite, redoutant la colère du kagan et espérant encore convaincre Tchan-Tchoun. Voici ce que le sage Chinois écrivait :

L'humble habitant des montagnes, Tchan-Tchoun, qui aspire au tao, a reçu récemment l'ordre suprême qui lui était adressé de loin. En effet, tout le peuple incapable des Chinois se montre déraisonnable par sa superbe. J'ai conscience d'être borné pour estimer les affaires de la vie; je n'ai aucunement progressé en ce qui concerne l'étude du tao, bien que j'aie travaillé de maintes façons; je me

1. Li : mesure de longueur chinoise, valant près de 500 mètres.

rends compte que, si je ne suis pas mort, je suis devenu vieux; je sais aussi que, malgré la renommée de sainteté qui m'est faite dans différents royaumes, je ne suis pas meilleur que les hommes du commun; pour toutes ces raisons, la honte me tourmente. Qui donc connaît les pensées secrètes ?

Lorsque j'ai reçu ton extraordinaire message, j'ai d'abord imaginé de me cacher dans les montagnes ou de partir en mer; pourtant j'ai décidé ensuite de ne pas m'opposer à ton désir : j'ai estimé indispensable de me mettre en route et de lutter contre les neiges, afin de me présenter au souverain que le Ciel a doué de courage et de sagesse, à celui dont la gloire surpasse tellement celle de ses prédécesseurs, que les savants chinois aussi bien que les barbares sauvages se soumettent à lui.

Le vent et la poussière seront incessants au cours du voyage; le ciel s'assombrira de nuages et moi, qui suis vieux et faible, je ne pourrai soutenir de grands efforts. Je crains donc, tant le chemin est long, de ne pouvoir parvenir jusqu'à toi.

Si j'y arrive néanmoins, ô souverain des peuples, aurai-je la force de résoudre des questions militaires et gouvernementales ? Pour toutes ces raisons, je demande à ta bienveillance de me dire si je dois prendre la route. Mon aspect est desséché, mon corps épuisé. J'attends ta décision.

Troisième lune de l'Année du Dragon.

Lorsque Gengis-khan reçut cette lettre, il se réjouit fort, récompensa généreusement le messager et répondit par une nouvelle missive.

Celui qui vient sous mon bras est avec moi. Celui qui s'éloigne de moi est contre moi. J'use de la force militaire pour assurer, après un temps et de grands efforts, une longue paix. Je ne m'arrêterai que lorsque tous les cœurs du monde se seront soumis. Dans ce but, je manifeste ma

terrible grandeur en faisant toujours campagne parmi mes guerriers invincibles. Je sais que tu peux te mettre facilement en route et me rejoindre sur l'aile d'une grue. Bien que les plaines soient infinies, il ne me faudra plus guère attendre, avant d'apercevoir ton bâton de voyageur. C'est pourquoi je réponds à ta missive, afin que mes pensées te soient connues. Je ne m'étends pas sur le reste.

III

RENDS-MOI IMMORTEL

Ayant reçu le second ordre du grand kagan, le sage Chinois accepta de partir pour le lointain voyage. Il refusa net de se joindre à une caravane, qui comptait de belles chanteuses et danseuses de la cour que l'on envoyait de Chine à Gengis-khan. Aussi lui donna-t-on une garde particulière de mille hommes à pied et de trois cents cavaliers. Tchan-Tchoun emmena avec lui vingt de ses disciples.

L'un d'eux rédigeait un journal détaillé, où il inscrivait les sentences et les compositions du maître[1].

Tchan-Tchoun avançait sans se presser et s'arrêtait dans toutes les villes. Les gouverneurs mongols organisaient en son honneur des réceptions solennelles et lui offraient des repas abondants que le sage refusait, car il ne se nourrissait que de bouillie de riz et de fruits.

En route, Tchan-Tchoun composait sans cesse des poèmes. Traversant les steppes mongoles, il livra ses pensées dans les strophes suivantes :

1. Ce journal de route de Tchan-Tchoun : *Voyage en Occident*, a été conservé jusqu'à nos jours.

I

Où que se tourne le regard,
Les monts s'étendent à l'infini...
Les torrents roulent des cimes;
Partout les vents trouvent l'espace !
Alors chantent mes pensées :
« Pourquoi, depuis que la terre est née,
Les troupeaux des pâtres
Sont-ils passés ici ?
Comme dans les jours anciens,
Les nomades se nourrissent de bétail interdit[1],
Leurs vêtements et leurs coutumes
Diffèrent des nôtres.
Ils ne connaissent pas l'écriture;
Comme des enfants, ils ont l'âme simple...
Leurs jours passent insouciants,
Ils sont satisfaits de leur vie ! »

II

La route traverse la plaine déserte,
Chaque pas nécessite un effort.
Les lacs ont des éclats bleus de verre;
Les salines brillent au soleil.
Il arrive que de toute une journée
Vous ne croisiez aucun voyageur.
Une fois l'an, un cavalier étranger
Passe en hâte, telle une ombre.
Le regard ne rencontre ni arbre, ni mont,
Les collines sont couvertes d'herbes...
Été comme hiver, les hommes
Portent des fourrures.
Le riz ne pousse pas ici et le peuple entier

1. Les Chinois ne mangent pas de viande de vache et ne boivent pas de lait. Aussi la nourriture des Mongols leur semble-t-elle étrange.

Se nourrit de lait;
Gaiement, chacun emporte avec soi
Une frêle maison de feutre...

Deux ans après son départ, Tchan-Tchoun, arrivé au Djeihoun, passa le fleuve près de Termez. Le médecin personnel de Gengis-khan l'y attendait. Le sage lui fit don des poèmes écrits pour célébrer la fin du voyage et lui dit :

— Moi, sauvage des montagnes, je ne suis venu au camp de guerre du grand kagan que pour lui dire des paroles importantes. Leur réalisation rendra le monde heureux.

Voici quels étaient les vers de Tchan-Tchoun :

Depuis des temps très anciens,
La huitième lune est glorifiée[1] *!*
Les nuages se sont dispersés,
Le vent s'est calmé
Et la nuit est claire.
Un pont d'argent est jeté en travers
Du vaste firmament.
Au sud,
Les dragons
Se réjouissent de l'éclat des étoiles
Des tours élevées
Parvient un son joyeux :
Chacun fête ce jour,
Ainsi que le veut la loi !
Les vins coulent,
Les chants résonnent,
Tandis que, sur la rive calme,
Le sage fatigué erre...
Il a orienté bravement ses pas
Vers le khan tout-puissant,

1. Huitième lune : d'après le calendrier chinois, le mois de septembre, au cours duquel on organise des fêtes pour marquer l'achèvement des travaux dans les champs.

Afin que le démon sanglant
S'apaise
Et laisse chacun respirer !

Après avoir traversé la ville déserte de Balkh où ne retentissait que l'aboiement des chiens affamés, — tous les habitants avaient fui — Tchan-Tchoun marcha quatre jours à travers monts, avant d'arriver auprès de Gengis-khan, dont la tente jaune se dressait au-dessus d'un pic. Accompagné d'Akhaï-Taïchi, gouverneur de Samarkand qui connaissait les langues chinoise et mongole, Tchan-Tchoun se présenta devant le terrible kagan. Comme aucun taoïste ne s'agenouillait jamais devant un souverain chinois, et que les prosternements n'étaient pas dans leurs coutumes, Tchan-Tchoun, entrant dans la yourte du kagan, ne fit que s'incliner et joindre ses mains en signe de respect.

Brûlé par les grandes chaleurs et les vents, le vieillard, desséché et bronzé, parut tel un mendiant, dans son vieux manteau et ses sandales de corde; cependant, il regarda calmement et sans crainte le conquérant du monde, puis il prit place sur le tapis.

Gengis-khan, visage bruni, barbe rousse grisonnante, bonnet rond et noir orné d'une grosse émeraude et de trois queues de renard qui lui tombaient sur les épaules, était assis sur son trône d'or, jambes repliées. De ses yeux félins verts et immobiles, il fixait le vieux sage, décrépit et pauvre, dont il attendait à présent son salut. Comme son hôte, le souverain portait un simple vêtement de toile noire; les poils de sa barbe étaient également couverts du givre blanc de la vieillesse; cependant chacun des deux hommes avait suivi des voies différentes. Le sage Chinois, s'isolant des hommes dans des lieux déserts, avait consacré sa vie à l'étude des sciences et à la recherche des secrets susceptibles de protéger les êtres de la maladie, des souffrances de la vieillesse et même de la mort. Sans cesse, il s'était fidèlement employé à secourir ceux qui l'avaient sollicité.

Le kagan, lui, avait toujours commandé d'immenses armées; il envoyait ses guerriers massacrer et exterminer les autres peuples; toutes ses victoires ne s'acquéraient que par la mort de dizaines de milliers de créatures. Maintenant qu'étaient venues les dernières années de sa vie, c'était de cet ermite exténué que Gengis-khan attendait le pouvoir de redevenir jeune et fort. Il espérait se débarrasser pour toujours des bras crochus de la mort qui, sans cesse à ses trousses, tentait de l'acculer au néant, et de le réduire en poussière, lui, le plus puissant au monde.

Les deux vieillards gardèrent longtemps le silence. Puis Gengis-khan demanda :

— Ton voyage a-t-il été heureux ? As-tu reçu de tout en suffisance dans les villes où tu fis halte ?

— Au départ, je trouvai chaque chose en abondance, répondit Tchan-Tchoun. Cependant, les derniers temps, je dus traverser les contrées soumises par tes troupes, et ravagées par les batailles et les incendies. Là, il était difficile d'obtenir la moindre nourriture.

— Tu auras à présent tout ce que tu pourras désirer. Viens chaque jour partager mes repas.

— Non, je n'ai point besoin de tant de bienveillance ! Le sauvage des montagnes vit en ascète et aime la solitude.

Des serviteurs ayant apporté du koumys, le sage refusa d'en prendre. Le kagan déclara :

— Vis chez moi, à ta guise. Nous t'appellerons pour un entretien particulier. Nous t'autorisons maintenant à te retirer.

Tchan-Tchoun se releva, joignit ses mains, les agita en signe de respect et sortit.

*
**

Bientôt l'armée mongole s'en retourna vers le nord, par les terres du Maverannahar. En cours de route,

Gengis-khan envoya plus d'une fois au sage du vin de raisin, des melons et d'autres produits.

Les troupes, passant sur un pont de bateaux traversèrent rapidement le Djeihoun et se dirigèrent vers Samarkand.

Or, un jour, au cours d'une halte, Gengis-khan adressa à Tchan-Tchoun un message annonçant qu'il l'attendrait, tard dans la nuit, pour un entretien important.

Lorsque les rumeurs du camp se furent apaisées et que le chant des grenouilles s'enfla, Akhaï-Taïchi, passant devant des sentinelles immobiles, mena le sage Tchan-Tchoun dans la tente jaune du grand kagan.

Des deux côtés du trône d'or, de grosses bougies de cire se consumaient dans de hauts chandeliers d'argent. Gengis-khan était assis sur un coussin de soie blanche. Les larges bords de sa coiffure ronde et vernie aux queues de renard noir ombraient son visage; seuls ses yeux ardaient, tels ceux d'un tigre. Deux secrétaires, connaissant les langues mongole et chinoise, se tenaient près de lui.

Tchan-Tchoun prit place sur un tapis devant le trône, et dit :

— Je suis un sauvage des montagnes; j'étudie déjà depuis de longues années le tao, qui enseigne ce qui est le plus parfait. Je n'aime que séjourner dans des lieux retirés et tranquilles; je me plais à errer et à méditer dans le désert. Ici, près de la tente impériale règne un tumulte continuel, provoqué par la multitude des guerriers, des chevaux et des chariots. Aussi mon âme manque-t-elle de calme. Ne me serait-il pas permis de voyager à mon gré, tantôt à l'avant, tantôt à l'arrière de ton cortège ? Ce serait faire une grande faveur au sauvage des montagnes que de m'y autoriser.

— Qu'il en soit selon ton désir, répondit le kagan qui demanda ensuite : Explique-moi ce qu'est le tonnerre. Mes sorciers et Beki, mon grand chaman, me disent-ils la vérité, lorsqu'ils affirment que le tonnerre est le rugissement de colère des dieux qui habitent le Ciel, au

delà des nuages ? Il paraît qu'ils sont furieux quand les hommes leur offrent en sacrifice, non pas des animaux noirs, ainsi qu'il convient, mais des bêtes d'une autre couleur. Est-ce vrai ?

— Le ciel ne s'irrite pas contre les hommes pour les dons, abondants ou médiocres, que lui offrent les mortels, répondit Tchan-Tchoun, ni parce qu'ils lui sacrifient des moutons ou des chevaux, roux, bais ou blancs, au lieu de bêtes noires. J'ai également entendu tes chamans dire qu'en été on ne doit pas se laver dans les rivières, ni nettoyer dans l'eau ses vêtements, ni rouler les tapis de feutre ou cueillir des champignons : je les ai ouïs prétendre que, pour toutes ces raisons, le Ciel s'irritait et envoyait sur terre des orages accompagnés d'éclairs et de coups de tonnerre... Ils se trompent. Ce n'est pas en cela que les hommes se montrent irrespectueux envers le Ciel, mais parce qu'ils commettent beaucoup de crimes... Moi, sauvage des montagnes, j'ai lu dans les livres antiques que, des trois mille crimes différents dont les humains peuvent se rendre coupables, le plus abominable est le mépris du respect dû aux parents. J'ai observé bien des fois, en cours de route, que tes sujets honoraient insuffisamment les leurs : ainsi, ils se bourrent de nourriture pendant les festins, et laissent affamés leurs vieux pères, mères ou aïeux. C'est parce que les fils et filles cruels offensent ceux-ci, que le juste Ciel s'en prend aux hommes et les châtie par la foudre et le tonnerre. Préoccupe-toi, souverain, de raisonner et de corriger ton peuple.

— Le sage parle en homme avisé ! fit remarquer Gengis-khan en ordonnant à ses scribes de noter les paroles de Tchan-Tchoun en mongol, en chinois et en tatar, pour ensuite édicter lui-même une loi spéciale concernant le respect dû aux parents[1].

1. Une telle loi fut effectivement inscrite dans le Yassa, recueil des ordonnances et des instructions de Gengis-khan.

On apportait, sur des plats d'or, différents mets; pourtant Tchan-Tchoun se contenta d'une poignée de riz bouilli et d'un peu de raisins secs; le kagan demanda ensuite :

— O vénérable sage ! Voici longtemps que je désire savoir si tu possèdes un remède qui rende la jeunesse au vieillard et remplisse de forces nouvelles un être affaibli ? Ne peux-tu faire en sorte que les jours de ma vie, telles les eaux d'un grand fleuve qui couleraient sans cesse, se déroulent continuellement et éternellement ? N'as-tu pas quelque élixir qui rende l'homme immortel ?

Tchan-Tchoun baissa les yeux et joignit en silence l'extrémité de ses doigts.

— Si, actuellement, tu ne possèdes pas de tel remède, poursuivit Gengis-khan, tu sais peut-être comment le préparer ? A moins que tu ne puisses m'indiquer un autre sage ou magicien qui en connaîtrait le secret ? Si tu composes, pour moi, une médecine telle que je puisse vivre éternellement, je t'offrirai une récompense extraordinaire et unique : je ferai de toi un noyon et je te nommerai gouverneur d'une grande province... Je te donnerai un sac plein de pièces d'or... Je t'offrirai une centaine des plus belles filles de tous les pays !

Tchan-Tchoun, sans répondre et sans lever les yeux, se mit à trembler, comme pris d'un grand froid. Le kagan essayait de le convaincre :

— Je ferai bâtir sur ta montagne un palais d'une beauté extraordinaire, comme seuls en possèdent les princes chinois; dans ce merveilleux palais, tu pourras méditer les pensées les plus élevées... Je n'ai même pas besoin de la jeunesse. Même si je devais rester aussi vieux et chenu que je le suis maintenant, je souhaiterais encore porter sans fin, sur mes épaules, le grand empire mongol, édifié de mes propres mains...

Le kagan se tut et, de ses yeux ardents, fixa le visage émacié du sage. Tchan-Tchoun se recroquevilla et, regardant à la dérobée le terrible souverain, répondit doucement :

— A quoi me servirait l'or, quand j'aime les montagnes, le calme et la méditation ? Puis-je gouverner toute une province, quand je ne sais point me conduire moi-même ? Marie toutes tes belles captives à des jeunes gens vertueux. Je n'ai point besoin de palais; je puis méditer, debout sur une pierre... J'ai étudié les livres les plus savants, écrits par les plus célèbres érudits chinois, et il n'est point de secrets pour moi. Je puis te dire la vérité toute pure : il existe bien des moyens pour accroître la force de l'homme, guérir ses maladies et protéger sa vie, mais il n'existe pas, et il n'a jamais existé, de remède capable de procurer l'immortalité...

Gengis-khan, plongé dans ses réflexions, baissa la tête et resta longtemps silencieux. Les roseaux des scribes qui notaient dans leurs livres les paroles prononcées au cours de l'entretien, cessèrent de grincer. On n'entendit plus que le grésillement des cierges. Enfin, le kagan déclara :

— Nos vieux Mongols connaissent un proverbe : « Celui qui dit la vérité, ne mourra pas de maladie », il verra sa vie abrégée par un homme en colère. C'est pourquoi tous s'efforcent d'accumuler des montagnes de mensonges... Toi seul, sage vieillard, n'as pas craint de dire ce qui est, en affirmant qu'il n'existait pas de drogue conférant l'immortalité ! Tu es sincère et droit. Si tu as une demande à me faire, parle ! Je te promets de la réaliser.

Tchan-Tchoun joignit ses mains et s'inclina devant le kagan :

— Je n'ai qu'une seule prière à te faire; j'ai traversé neiges, monts et déserts pour te dire : « Cesse tes guerres cruelles ! Instaure chez tous les peuples une paix désirable ! »

Les sourcils de Gengis-khan s'arquèrent, puis se froncèrent. Son visage se contracta. Haletant, il se mit à crier si fort que les roseaux des scribes sautillèrent sur le papier :

— Pour instaurer partout la paix, il faut faire la guerre. Ce n'est pas en vain que les vieillards de nos

steppes disent : « Lorsque tu auras tué ton adversaire irréconciliable, alors seulement le calme règnera de près, comme de loin. » Moi, je n'ai pas encore écrasé mon vieil ennemi Bourkhan, le roi des Tangouts ! Et puis, la seconde partie du monde n'est pas encore sous ma semelle... Est-il possible que j'endure cela ? Bien que tu soies sage, ta demande est déraisonnable. Ne nous importune plus par de telles requêtes.

Le kagan se souleva et, s'agrippant aux bras du trône, tremblant de fureur, il murmura entre ses dents :

— Nous t'autorisons à t'éloigner !

Cette année-là, Gengis-khan passa l'hiver près de Samarkand. Comme il n'aimait pas l'étroitesse des villes, il vécut dans son camp mongol.

Les pluies se mirent à tomber fréquemment, si bien que toute la terre fut gorgée d'eau et que les voyages devinrent difficiles. La neige apparut, il fit un tel froid que nombre de chevaux et de bestiaux périrent et que leurs cadavres demeurèrent sur les routes.

Le sage Tchan-Tchoun séjournait dans l'ancien palais du khorezme-shah, au milieu des jardins, où il composait ses poèmes. Des paysans affamés, dépouillés par les guerriers mongols de tous leurs biens, bétail, femmes et enfants, arrivaient en foule implorer Tchan-Tchoun. Le vieillard leur distribuait la nourriture que lui abandonnait Gengis-khan, et préparait lui-même la bouillie destinée aux solliciteurs.

IV

RETOUR A LA HORDE ORIGINAIRE[1]

Lorsque Gengis-khan, désireux de transporter ailleurs son camp, ordonna à ses troupes de quitter Samarkand pour le Seihoun, il obligea Tourkan-Khatoun, la vieille reine du Khorezme, ainsi que tout l'ancien harem du shah Mouhammed, et encore bien d'autres captives notables, à se tenir le long de la route empruntée par les Mongols. Tant que tous les guerriers n'eurent pas défilé, elles furent contraintes de chanter à haute voix, et de se lamenter sur la fin du royaume khorezmien.

Au début de l'année du Mouton (1223), Gengis-khan stationna sur la rive droite du Seihoun. Sur sa convocation, ses fils Djagataï, Ouguedeï et Touli se rendirent au Kouroultaï; seul, Djoutchi, fier et insoumis, ne répondit pas à cet appel. Conseillé par ses fils, par les khans et les principaux généraux, le kagan élabora le plan de conquête de toutes les contrées s'étendant jusqu'au Dernier Océan, plan qui devait être exécuté dans les treize années à venir.

Le souverain avait établi son camp au milieu de jardins abandonnés par la population. Là, des sangliers descendaient en masse des montagnes voisines. Gengis-khan

1. Les Mongols appelaient « horde originaire » la partie nord-est de la Mongolie, le long des fleuves Onon et Keroulen, où vivaient les plus proches parents de Gengis-khan.

aimait les traquer, les attaquant à cheval, avec sa lance et ses flèches.

Un jour qu'il poursuivait des cochons sauvages, sa monture fit un écart. Le kagan tomba à terre et son coursier s'enfuit. Un énorme sanglier s'arrêta pour contempler l'homme qui gisait immobile devant lui, puis il disparut doucement dans les joncs. Les autres chasseurs arrivèrent à temps pour rattraper le cheval et l'amener à leur souverain qui ordonna d'interrompre la battue. Rentré au camp, il fit venir Tchan-Tchoun pour le questionner :

— Ne dois-je pas à une intervention du Ciel Éternel d'avoir été épargné au cours de ma chute ?

— Chacun lui doit de préserver sa vie, répondit le sage. Grand kagan, tu es déjà d'âge honorable, il te faut chasser le moins possible. Le fait que cet animal impur n'ait pas osé s'attaquer au Conquérant du monde, étendu dans les marais, est effectivement la preuve que le Ciel te protège.

— Abandonner la chasse ? Non, nous ne suivrons pas ton conseil ! répondit Gengis-khan. Nous autres Mongols, nous avons l'habitude de chasser et de tirer à cheval dès notre jeune âge; les vieux même ne peuvent renoncer à leur passe-temps favori. Du reste, je conserverai tes paroles dans mon cœur.

Gengis-khan, désirant récompenser Tchan-Tchoun, ordonna d'amener un troupeau de vaches à lait et une manade de chevaux d'élite, mais l'ermite n'accepta pas ce présent et répondit qu'il pouvait regagner ses montagnes chinoises dans une simple voiture de poste. Puis le sage, après avoir fait ses adieux au kagan, prit le chemin du retour, en compagnie de ses vingt disciples et d'un détachement de guerriers. Bon nombre de familiers de Gengis-khan accompagnèrent le vieux taoïste, lui offrant des cruches pleines de vin et des corbeilles remplies de fruits rares. Chacun essuya ses larmes en prenant congé.

En l'Année du Singe (1224), le souverain ramena ses troupes dans les steppes mongoles.

Tel un vieux tigre qui, ayant dévoré une génisse, retourne lentement dans son repaire, au milieu des joncs drus, traînant son ventre pesant, ainsi l'armée mongole, alourdie par un immense butin, avançait sans hâte. Chaque guerrier disposait de plusieurs chevaux, chameaux ou bœufs abondamment chargés. Les soldats étaient suivis par des troupeaux de moutons et des files de voitures à deux roues, grinçant sous le poids des vêtements, tapis, armes, vaisselle de cuivre et autres objets pillés chez les Musulmans. Puis venaient, à cheval, à dos de chameau et en chariot, des femmes et des enfants mongols ou étrangers, précédant les captifs épuisés, déguenillés et pieds nus qui cheminaient en colonnes interminables.

Tout ce cortège progressait sans se presser et faisait halte dans les pâturages, si bien que l'armée passa tout l'été et l'hiver en voyage, laissant sur ses traces, chevaux et bœufs écorchés, cadavres de prisonniers qui n'avaient pu supporter les rigueurs de la route dans les plaines caillouteuses et arides de l'Asie Centrale.

Au Printemps, Gengis-khan parvint aux rives du Keroulen et ordonna de planter sa tente jaune au cantonnement de Bouki-Soutchegou. Il y convoqua un conseil de tous les khans notables et de tous les généraux qui s'étaient distingués, puis il organisa un festin si somptueux qu'on n'en vit jamais de semblable dans la steppe. Trois jours après ces réjouissances, Koulan-Khatoun, la jeune épouse de Gengis-khan, s'éteignait. La rumeur courut que les frères du kagan n'étaient pas étrangers à cette mort... Mais qui sait jamais la vérité ?

Gengis-khan resta dans sa contrée natale, durant toute l'Année de la Poule (1225), et publia des décrets qui devaient conduire le peuple mongol sur la « Route de la raison et de l'abondance »[1].

1. C'est d'ailleurs sous ce titre que l'on connaît le recueil des instructions de Gengis-khan, dont seuls des fragments insignifiants ont été conservés.

V

GENGIS-KHAN DÉCIDE DE MOURIR EN CAMPAGNE

Il était impossible que Gengis-khan demeurât passif en apprenant que les Tangouts insoumis s'étaient de nouveau rebellés. Il n'avait pas oublié sa promesse de châtier leur roi, Bourkhan; aussi entreprit-il de préparer son expédition. Ayant fait appeler ses enfants, il les informa qu'il conduirait lui-même ses troupes. Seuls, trois de ses fils l'avaient rejoint, Djoutchi l'indocile manquait à l'appel.

Le second fils du kagan, Djagataï, gouverneur du Maveranahar, toujours en désaccord avec son aîné, déclara au cours d'un conseil de famille :

— Djoutchi aime le pays des Kiptchaks plus que son oulouss natal. Il n'autorise même pas les Mongols à disposer à leur gré des Kiptchaks; en outre, il s'oublie jusqu'à prononcer publiquement des paroles aussi impudentes que celles-ci : « Le vieux Gengis doit avoir perdu la raison, pour saccager tant de terres et massacrer impitoyablement tant de peuples. » Djoutchi projette de tuer notre père au cours d'une chasse et de conclure un traité de paix avec les Musulmans, après s'être séparé de sa horde mongole.

En entendant ces mots, Gengis-khan, bouillant de colère, dépêcha vers le Khorezme son frère Outchiguine et quelques hommes dévoués chargés d'obtenir le retour immédiat de Djoutchi.

— S'il refuse de venir, et s'il souhaite rester en Khorezme, dit Gengis-khan à l'oreille d'Outchiguine, frappe-le en silence et tue-le sans regrets.

Djoutchi, prétextant une maladie, répondit à son père qu'il ne pouvait le rejoindre. Cependant, les émissaires de Gengis-khan informèrent leur souverain que le jeune khan était en excellente santé et qu'il partait souvent à la chasse. Les envoyés déclaraient en outre rester près de lui, pour accomplir l'ordre secret du grand kagan.

Djagataï retourna gouverner son oulouss à Samarkand, tandis qu'au début de l'Année du Chien (1226), Gengis-khan, accompagné de ses deux préférés, Ouguedeï et Touli, conduisait ses troupes contre les Tangouts. Arrivé à Ongon-Talan-Houdoun, il eut un terrible cauchemar et se mit à évoquer fréquemment sa mort prochaine. Il envoya quérir ses fils qui commandaient d'autres détachements.

Ouguedeï et Touli arrivèrent dès le lendemain à l'aube. Quand ils se furent rassasiés, Gengis-khan dit aux dignitaires présents dans la yourte :

— Il faut que j'aie un entretien secret avec les miens. Je veux leur parler dans une complète solitude. Éloignez-vous tous.

Lorsque les khans se furent écartés, le souverain fit asseoir devant lui ses deux fils. Il commença par leur donner des conseils concernant la vie et le gouvernement de l'État, puis il leur déclara :

— Mes enfants, souvenez-vous fidèlement de tout ce que je vais vous dire. Sachez que, contre mon attente, l'époque de ma dernière campagne est arrivée. Avec l'aide de Souldé, dieu de la guerre et protecteur des Mongols, j'ai conquis, pour vous, un empire d'une étendue si extraordinaire que, de son ombilic, il faut un an de route pour atteindre ses extrémités. Maintenant, je vais vous donner un dernier conseil : « Exterminez toujours vos ennemis, et comblez d'honneur vos amis ! » Pour cela, il faut que vous soyez constamment d'accord et que vous agissiez toujours comme un seul homme.

Alors vous vivrez à l'aise et agréablement, et vous jouirez de votre règne. Ainsi que je l'ai déjà fait savoir, je désigne Ouguedeï pour mon héritier. Grand Kagan après moi, il sera hissé sur le feutre blanc de l'honneur. Demeurez fermes et redoutables à la tête de tout l'empire et du peuple mongol et ne vous hasardez pas à déformer ou à négliger mes décrets après ma mort. Je regrette de ne pas avoir actuellement auprès de moi Djoutchi et Djagataï. Dommage ! Puissent-ils, lorsque je ne serai plus, ne pas mépriser ma volonté, ni, guerroyant entre eux, faire naître dans l'empire des troubles néfastes ! Bien que chacun préfère mourir chez soi, je pars pour une dernière campagne, pour connaître une fin digne de mon nom guerrier. Nous vous autorisons à vous retirer.

Gengis-khan se remit en marche avec ses troupes. En route, les chefs des peuplades et des villes qu'il rencontrait venaient, les uns après les autres, lui signifier leur soumission. L'un des khans se présenta avec un plateau chargé de grosses perles et déclara : « Nous nous inclinons ! » Cependant, le grand khan, sentant sa fin prochaine, ne fit aucun cas de ce présent; il ordonna d'éparpiller le trésor dans la steppe, sous les yeux de ses guerriers. Ceux-ci se mirent alors à ramasser les joyaux, dont beaucoup se perdirent dans la poussière. Bien plus tard, des voyageurs purent encore en retrouver.

— A présent, chaque jour m'est plus précieux que des plateaux chargés de perles, assura Gengis-khan, soucieux et inquiet.

Ce fut alors que le roi des Tangouts dépêcha des messagers vers le souverain qui refusa de les recevoir. Les délégués transmirent les paroles suivantes au grand conseiller Ye-Liu Tchou-Tsaï :

— Notre roi s'étant rebellé à plusieurs reprises contre le grand kagan, les Mongols ont chaque fois envahi notre contrée, massacré nos populations et pillé nos villes. Toute résistance nous semble vaine. Aussi, sommes-nous venus offrir nos services à Gengis-khan, lui demander une paix et une alliance qu'assurerait un serment mutuel.

Ye-Liu Tchou-Tsaï répondit aux ambassadeurs :

— Le grand kagan est malade. Dites au roi des Tangouts d'attendre que Gengis-khan se porte mieux.

L'état de santé du conquérant empirait de jour en jour; sentant que sa fin était proche, il ordonna :

— Lorsque je serai mort, ne révélez mon décès à personne; ne pleurez pas et ne vous lamentez pas. Je ne veux nullement que nos ennemis soient informés de ma disparition, car ils se réjouiraient et reprendraient courage. Lorsque les Tangouts sortiront de la forteresse pour offrir leurs présents, jetez-vous sur eux pour les anéantir !

*
**

Le grand kagan était couché sur une pile de neuf tapis de feutres blancs. Un coussin de soie soutenait sa tête; ses pieds étaient enfouis sous une couverture de zibeline sombre; son corps, long et amaigri, semblait invraisemblablement lourd.

Lui, qui avait jadis bouleversé le monde, ressentait à présent une peine infinie lorsqu'il lui fallait bouger ou soulever sa tête appesantie.

Étendu sur le côté, à chacun de ses soupirs, il percevait un bruit semblable à un piaulement de souris. Il resta longtemps sans comprendre où s'était caché le rongeur. Il s'aperçut enfin que le petit animal guiorait dans sa poitrine, car lorsqu'il ne respirait pas, la bestiole se taisait. Il finit par se convaincre que cette souris était sa maladie même.

Lorsqu'il se retournait sur le dos, il voyait au-dessus de lui l'orifice du toit qui ressemblait à une roue. Des nuages y passaient lentement; il remarqua même, une fois, qu'une volée de grues à peine visible avait traversé le ciel. Il les avait entendues craqueter au loin, pour saluer les nouvelles terres inconnues.

Le kagan se souvint qu'il avait voulu atteindre le Dernier Océan, mais que, déjà aux frontières des Indes,

il avait enduré la fièvre et que tout son corps s'était couvert de taches rouges cuisantes. Il avait alors ramené ses troupes vers les steppes fraîches de la Mongolie.

Aujourd'hui, affaibli et impuissant, il dépérissait dans la vallée froide des Tangouts, entre les montagnes aux pentes violettes, où chaque matin l'eau se transformait en glace. A tout instant, ses forces déclinaient. Les médecins le trompaient. Ils ignoraient l'herbe qui lui aurait permis de monter à nouveau son coursier et de filer dans la steppe à la poursuite du cerf aux longues cornes ou du koulan[1] jaune sauvage !... Un Koulan ?... Et où donc était maintenant la belle et indocile Koulan-Khatoun ? Hélas, elle n'était plus ! Le sage Chinois avait donc raison en affirmant que le remède procurant l'immortalité n'existait pas.

Le kagan murmurait et remuait avec peine ses lèvres desséchées :

— Je n'ai jamais enduré de telles souffrances au temps où je rassemblais dans ma main les peuples des steppes bleues de Mongolie... Cette époque fut rude pourtant, alors que les courroies des selles se bandaient et que les étriers de fer se brisaient. Mais aujourd'hui ma douleur est infinie... Nos vieillards disent bien la vérité : « La pierre n'a pas de peau, l'homme n'a pas d'éternité[2]. »

Gengis-khan tombait dans un sommeil agité, tandis que la souris guiorait toujours plus fort, que son flanc le brûlait et que sa respiration l'oppressait.

Revenant à lui, le kagan aperçut Ye-Liu Tchou-Tsaï, agenouillé à ses pieds. Aussi grand et maigre que son maître, le sage conseiller observait de son regard pénétrant le malade qui demanda :

— Quoi... de bon... et quoi de... mauvais...

— Ton interprète Mahmoud-Yalvatch est arrivé de Boukhara. Il dit que...

1. Koulan : hémione, cheval sauvage des steppes d'Asie
2. D'après le manuscrit mongol *Atlan-Tobotchi.*

Le kagan agita sa main d'un air irrité et le Chinois se tut :

— Je voulais demander, murmura-t-il, quoi de bon... et quoi de mauvais... ai-je accompli... dans mon existence ?

Ye-Liu Tchou-Tsaï se mit à réfléchir. Que pouvait-on répondre à celui qui allait quitter la vie ? Des centaines d'images défilèrent devant ses yeux. Il vit les plaines et les montagnes bleues de l'Asie coupées de rivières de sang et de larmes... Il se souvint des cités en ruines, des murs noircis, à demi enfouis sous les corps massacrés des vieillards, des enfants et des jeunes gens. Il entendit retentir au loin le grondement des Mongols, saccageant tout, et leur hurlement inoubliable lorsqu'ils exterminaient les vaincus en pleurs : « C'est ainsi que l'ordonne la Yassa ! C'est ainsi que l'ordonne Gengis-khan ! »

La puanteur insupportable des cadavres en décomposition chassait des ruines les derniers habitants qui allaient se nicher dans les huttes près des marais. Ils vivaient là, redoutant à chaque instant le retour des pillards et les nœuds coulants des lassos qui les emmèneraient vers un esclavage redouté. Une scène se dessina avec une netteté aveuglante. Près des murs écroulés de Samarkand, un grand chameau efflanqué gisait sur le dos, ses longues pattes écartées : la vie brûlait encore un peu dans ses yeux remplis d'horreur. Se repoussant les uns les autres, plusieurs hommes, noirs de faim, de leurs bras couverts de sang jusqu'au coude, arrachaient du ventre ouvert de la bête des lambeaux d'entrailles qu'ils dévoraient sur place... Le conquérant du monde, étendu silencieux, ressemblait maintenant, avec ses longues jambes osseuses et ses bras amaigris, à cet animal; la même crainte de la mort consumait ses yeux mi-clos... Et tout semblablement, se bousculant les uns les autres, ses héritiers s'attroupaient autour de lui pour essayer de s'approprier les morceaux de l'immense héritage sanglant...

— Tu ne te souviens... donc... plus ?... Dis...

Ye-Liu Tchou-Tsaï murmura :

— Tu as fait dans ta vie bien des choses grandes et aussi d'autres poignantes et terribles. Seul, celui qui écrirait un livre sur tes campagnes, tes entreprises et tes paroles, pourrait en parler avec sincérité...

— Nous ordonnons... de faire venir... des gens instruits, afin que... ils rédigent... une relation... de mes campagnes... entreprises... et de mes paroles.

— Il en sera selon ton désir[1].

Le silence régnait dans la yourte. Le feu craquait de temps à autre, ou bien le vent, s'engouffrant par le toit, faisait tourbillonner la fumée au-dessus de l'absinthe sèche et des bruyères se consumant. De nouveau le murmure s'éleva :

— Qu'ai-je accompli de meilleur...

Dans le désir d'apaiser le mourant, Ye-Liu Tchou-Tsaï répondit :

— Le meilleur de ton œuvre, ce sont les lois de ta Yassa. En les respectant, tes descendants gouverneront le monde pendant dix mille ans[2].

— C'est vrai. Alors... ce sera... une paix... de cimetière... dans les steppes désertes... l'herbe grasse... poussera... et entre les kourgans... paîtront... seuls... les chevaux mongols...

Puis, après un silence, il ajouta :

— Et les koulans... avides de liberté...

Il gisait immobile, les yeux fermés, les narines pincées et les tempes creuses.

1. Après la mort de Gengis-khan, des chroniques officielles, relatant la vie et les campagnes du kagan, furent rédigées sur les déclarations de témoins. Ecrites en langues mongole, chinoise et tatare, elles font toutes l'éloge de Gengis-khan et des massacres accomplis par les Mongols et dénaturent le tableau véritable des événements. Seuls, le chroniqueur arabe contemporain Ibn-Assir et quelques rares mémorialistes ont laissé des écrits sincères sur cette époque.

2. Chassés de la Chine envahie 141 ans plus tard (1368), les Mongols furent écrasés à la bataille de Koulikovo, 153 ans (1380) après la mort de Gengis-khan (1227).

Mahmoud-Yalvatch, un médecin chinois et le chef des chamans entrèrent en silence. S'agenouillant aux pieds du kagan, ils restèrent figés, attendant qu'il revînt à lui et se remît à parler. Le souverain ouvrit les yeux et son regard se fixa sur Mahmoud-Yalvatch.

— Comment mon fils Djagataï gouverne-t-il les contrées occidentales ?...

Mahmoud-Yalvatch, élégant et de belle allure, dans sa robe rouge et sa tchalma blanche, croisa ses mains sur son ventre corpulent et s'inclina jusqu'à terre.

— Ton vaillant fils Djagataï-khan, et tous les bagatours mongols, ainsi que tous les peuples soumis de son apanage des bords du Seihoun et du Zeravchan prient Allah pour ta santé et te souhaitent de régner encore nombre d'années.

— Comment administre... le gouverneur des peuples septentrionaux... mon fils aîné... Djoutchi-khan ?

Mahmoud-Yalvatch se couvrit le visage de ses mains. Conformément à la coutume mongole, il ne convenait pas, pour évoquer la mort d'un être cher, de mentionner le nom du défunt déjà devenu « une ombre sainte »; il fallait parler allégoriquement et se servir de formules qui l'honoraient. Aussi Mahmoud-Yalvatch commença-t-il :

— Celui qui avait reçu de toi l'ordre de gouverner les peuples septentrionaux a déclaré aux beks qu'il préparait une grande expédition...

— Contre moi ?

— Non, ô grand souverain ! Les lances pointues de ses guerriers étaient orientées à l'ouest, contre les Bulgares, les Kiptchaks, les Saksins et les Russiens. Mais la campagne n'a pu avoir lieu et tous les hommes ont dû regagner leurs camps. Tel un coup de tonnerre dans un jour clair, un noir malheur s'est abattu sur tous !

— Explique-toi !

— Une grande chasse avait été organisée en l'honneur de la famille du khan. Cinq mille noukers, dispersés dans la plaine, avaient fait sortir des joncs les sangliers, les loups et quelques tigres. Cinq mille autres cavaliers

avaient rabattu, dans la steppe, gazelles, djeirans et chevaux sauvages. Lorsqu'au soir, les feux s'allumèrent pour le festin, les noukers ne purent retrouver celui qui dans les combats les plus terribles avait su se préserver des flèches. On le chercha longtemps, avant de le découvrir. Encore vivant, il gisait solitaire dans la steppe : pas une goutte de sang ne le souillait, mais il ne pouvait déjà plus prononcer le moindre mot. Ses yeux remplis de fureur seuls parlaient pour lui.

— Est-il possible... qu'il ait péri...

— Celui qui t'est le plus cher, ce bagatour couvert de la gloire des victoires a péri; un misérable inconnu lui a brisé l'échine.

Le visage de Gengis-khan se contracta. Ses mains se crispèrent sur la couverture de zibeline. Il murmura :

— Outchiguine s'est trop pressé... Le grand bagatour... le capitaine éprouvé n'existe plus... et il n'est personne pour le remplacer ! Qui gouverne le Khorezme à présent ?

— Ton petit-fils, le khan Batou, sous la direction de sa sage mère. Elle a convoqué les noukers et gravi avec le jeune garçon la colline où se dresse le tombeau. Batou-khan montait l'étalon bai de son père. Ardent, il a proclamé devant les guerriers : « Écoutez, ô bagatours, vous qui avez conquis les quatre parties du monde ! Nos glaives se rouillent déjà ! Aiguisez-les sur la pierre noire ! Je vous mènerai vers l'Ouest, au delà du fleuve Itil. Tel un orage, nous passerons sur les terres des peuples apeurés et j'étendrai jusqu'aux dernières frontières du monde l'empire de Gengis-khan, mon aïeul... Je fais aussi le serment de retrouver les misérables qui ont tué mon père, et de les faire bouillir tout vifs dans des chaudrons. »

Gengis-khan, sombre et terrible, les yeux hagards, se souleva sur son coude, et, haletant, prononça avec peine.

— Il est bon d'être jeune... même une cangue au cou... lorsque les victoires scintillent devant vous...[1]. Mais Batou est encore un enfant... il commettra des

fautes... on le tuera, lui aussi ! Nous ordonnons... qu'auprès de Batou... demeure, comme conseiller... ma plus fidèle... panthère à la patte rongée... le prudent Souboudaï-Bagatour... Il le protégera et lui apprendra... à combattre... Batou poursuivra mes conquêtes... et le bras mongol s'étendra... sur le monde entier...

Gengis-khan s'affaissa. Son œil gauche se plissa, tandis que le droit, brillant et sinistre, observait les assistants.

Regard baissé, tous demeurèrent longuement silencieux. Les paroles du poète surgirent dans la mémoire de chacun[2] :

Quatre hommes se tenaient assis, impuissants,
Auprès du redoutable chef d'armée, habitué à vaincre.
C'étaient un médecin, un chaman, un derviche et un
[astrologue.
Ils connaissaient des remèdes et d'antiques formules
[magiques;
Ils possédaient des talismans et des horoscopes.
Pourtant, ils ne pouvaient offrir une seule goutte de
[guérison.

Un cheval, debout près d'un feu de camp, hennit dans le calme. Tressaillant, les quatre hommes regardèrent le maître. Son œil droit, perdant peu à peu de son éclat, était devenu terne.

*
**

Gengis-khan se faisait suivre depuis longtemps d'un cercueil creusé dans un tronc de chêne incrusté d'or. De nuit, ses fils amenèrent secrètement ce cercueil au milieu de la tente jaune. Ils y étendirent le conquérant, dans sa cotte de mailles. Ses mains croisées sur la poitrine

1. Dans sa jeunesse, Gengis-khan avait passé trois années comme esclave captif, dans une tribu ennemie, et avait porté une lourde cangue autour du cou.
2. Hosrevani (X[e] siècle).

serraient le manche d'un glaive tranchant. Un casque d'acier oxydé ombrait son visage austère et blême aux paupières closes. Des deux côtés du corps furent posés un arc avec des flèches, un poignard, un briquet et une coupe d'or.

Conformément à l'ordre du kagan, les généraux, taisant le secret de sa mort, poursuivirent le siège de la capitale ennemie. Lorsque les Tangouts sortirent de la cité pour apporter des présents en signe de soumission et pour proposer la paix, les Mongols se jetèrent sur eux et les massacrèrent jusqu'au dernier, puis se précipitèrent dans la ville qu'ils réduisirent en ruines.

Ayant enveloppé le cercueil de Gengis-khan dans un tapis de feutre et l'ayant chargé sur un chariot à deux roues attelé de douze bœufs, les Mongols prirent le chemin du retour. Afin que personne ne révélât, avant l'heure, la mort du souverain des peuples, les bagatours, tant qu'ils n'eurent pas atteint la horde originaire, tuèrent en chemin toutes les créatures : hommes et bêtes, déclarant en guise d'oraison :

— Partez pour le royaume d'au-delà les nuages ! Servez-y avec zèle notre saint souverain !

Au cours des lamentations publiques, le chef d'armée Djébé-Noyon, glorieux bagatour de Gengis-khan, vainqueur des Merkits, Chinois, Kiptchaks, Iraniens, Géorgiens, Alains et Russiens, déclara :

— Un jour, « celui qui édifia notre empire » chassait sur les pentes du Bourkhan-Khaldoun. Il se reposait sous un vieil arbre isolé, à flanc de montagne. Ce coin solitaire, avec ses beaux cèdres élevés qui frôlent les nuages, séduisit « celui qui n'est déjà plus ». Et moi, je l'entendis prononcer ces paroles : « Un tel site, favorable au cerf sauvage, le sera à mon dernier repos. Souvenez-vous de cet arbre. »

Conformément au désir du kagan, ses généraux recherchèrent, sur les monts, le cèdre gigantesque. C'est là que le cercueil de Gengis-khan fut porté en terre.

Une forêt épaisse s'éleva bientôt autour de la tombe. Il

devint impossible d'y pénétrer et de retrouver l'endroit où le conquérant reposait. Même les vieux gardiens du lieu tabou n'auraient pu indiquer le chemin pour s'y rendre.

ÉPILOGUE

I

LES MONGOLS ONT PASSÉ LA

O vous, montagnes couvertes de neige !
Vous m'avez vu devenir esclave des infidèles;
Vous m'avez vu marcher les mains liées,
Protégeant ma tête des coups de fouet.
Personne ne s'émeut de mes larmes;
Vous seules, ô montagnes, en frémissez !

(Chant du prisonnier de Khiva, par WAMBERI).

La large route qui, du grand fleuve Djeihoun, menait vers l'Est et où, pendant de nombreux siècles, avaient passé de riches caravanes, devint déserte après les massacres mongols. Les échoppes et les auberges qui se dressaient autrefois le long du chemin étaient à présent abandonnées; elles restaient tristes, portes et porches défoncés par les guerriers qui les avaient utilisés pour allumer leurs feux. Les vastes jardins s'étaient fanés, car personne n'était plus là pour nettoyer les canaux d'irrigation, ni pour diriger l'eau.

Comme semblait étrange ce jeune cavalier taciturne qui, vêtu d'un manteau étranger, avançait solitaire sur la route poudreuse, parsemée d'ossements humains que

dispersaient les chacals ! De temps à autre, il encourageait de la voix son coursier arabe efflanqué qui faisait résonner le sol sous ses sabots.

— Quel désert mort ! Pas un homme, pas un chameau, pas un chien ! soupirait le voyageur. De toute la journée, seuls deux loups ont traversé la route sans se hâter, comme s'ils avaient été les maîtres de cette plaine silencieuse, semblable à un cimetière illimité... S'il en est ainsi dans toute la contrée, mon cheval infatigable s'étendra bientôt pour des siècles auprès de son maître, parmi ces crânes blancs qui portent encore les traces des terribles glaives mongols...

Une masse sombre et insolite fit soudain broncher le cheval qui pointa les oreilles. Sous le soleil aveuglant, le cavalier aperçut bientôt de grands aigles noirs rassemblés autour d'une proie.

L'homme siffla. Agitant lourdement leurs ailes immenses, les oiseaux s'envolèrent, puis se juchèrent non loin de là, sur une butte. Entre les ornières fraîches de la route, une fillette en vêtements turkmènes était étendue dans une position bizarre, comme crispée dans des convulsions. Les rapaces avaient déjà abîmé son visage aux tendres traits.

— Toujours l'œuvre de ces barbares ! Ils s'emparent des enfants, les emmènent sans se soucier d'eux, puis, après s'être divertis, les abandonnent...

Le fouet claqua et le coursier partit au galop. Au tournant de la route, le cavalier rattrapa bientôt un groupe de Mongols chargés de butin; deux chariots montés sur de hautes roues grinçantes, avançaient lentement. Dans chacun d'eux, assise sur des ballots, une Mongole, en bonnet de fourrure et pelisse de mouton, harcelait de ses cris monotones les bœufs de l'attelage qui marchaient avec indifférence dans un nuage de poussière.

Trois prisonniers harassés, mains liées derrière le dos, ainsi qu'une femme chancelante et exténuée clopinaient derrière le véhicule. Un grand chien hirsute, la langue pendante, se traînait à leur suite. Un jeune Mongol, âgé

de sept ans, ses deux nattes tressées au-dessus des oreilles, pressait les captifs, tel un pâtre s'acharnant sur des bêtes trop lentes

— Ouragch, avance, vilain ! criait le gamin en cinglant d'une baguette chacun à son tour. Il était habillé d'une longue robe ouatée qu'il avait dû soustraire à un adulte; ses pieds étaient chaussés de vastes bottes que le garçon avait fortement serrées d'une courroie sous les genoux, pour qu'elles ne glissent pas. Conscient de l'importance de sa mission, il bousculait particulièrement la femme. La pauvre créature, dont le dos osseux aux cicatrices pourpres apparaissait par les déchirures de sa robe jaune, n'avançait que grâce à la corde qui l'attachait au chariot.

Elle ne cessait de se lamenter :

— Lâchez-moi ! Je reviendrai ! Ma fille Khabitché est restée là-bas... Je la porterai moi-même !

— Qu'as-tu encore besoin d'une fille ? hurla un vieux Mongol qui, d'un nuage de poussière, venait de surgir sur son cheval gris. Elle se traîne à peine au bout de sa corde et se vante encore de pouvoir porter une autre haridelle !

Le vieillard cingla la femme de son fouet. La malheureuse fit un bond en avant, mais s'affaissa aussitôt. La corde qui la retenait se tendit, traînant la prisonnière. La Mongole cria du haut de son chariot :

— Qu'as-tu à lésiner, vieux cabot ? Si c'était une brebis boiteuse, je l'aurais prise sur mes genoux : on aurait pu au moins en utiliser la chair et la toison. Quel bénéfice aurons-nous de ce bétail-ci ? Sa fille est déjà morte; voici qu'elle s'abat à son tour. Et pour nous, le chemin est long qui nous conduit aux rives natales du Keroulen ! Laisse-la donc !

— Elle ne mourra pas. Elle a la vie dure, râla de colère le vieillard. Cette charogne et les trois autres gaillards arriveront bien tous jusqu'à notre yourte. Tous nos voisins amènent des esclaves par vingtaines, et nous, nous ne pourrions même pas en traîner quatre ? Eh !

vous autres bestiaux ! Avancez ! Avancez ! Ouragch Ouragch !

Le vieillard frappa à nouveau la femme, mais la corde se rompit et la captive demeura étendue sur le sol. Les chariots poursuivirent leur route tandis que le Mongol arrêtait son cheval gris et, claquant la langue, demandait au jeune cavalier qui venait de le rejoindre :

— Échappera-t-elle, oui ou non, à la mort ? Achète-la-moi ! Je te la vendrai pour rien : pour deux dinars d'or seulement !

— Elle ne vivra même pas jusqu'à la nuit ! En veux-tu deux dirhems ?

— D'accord ! C'est vrai, elle ne subsistera pas jusqu'au soir; alors je ne pourrai même plus en tirer ces quelques petites pièces !

Le Mongol fourra dans la tige de sa botte l'argent qu'il venait de recevoir et partit au trot pour rejoindre les siens.

Le cavalier fit un bond de côté et, sans se retourner, fila à travers le champ aride...

Devant lui, s'élevaient des ruines blanches, des débris informes, des vieux murs éventrés et quelques portails majestueux. On apercevait encore, gravées sur des pans de façades, des inscriptions arabes de différentes couleurs. Les architectes qui avaient construit ces édifices harmonieux avaient fait montre de beaucoup d'art et de science, les ouvriers inconnus qui avaient bâti en grandes briques carrées ces palais magnifiques, ces mosquées imposantes et ces minarets élancés, avaient dépensé encore beaucoup plus de peine. Pourtant l'envahisseur n'avait pas craint de réduire tout cela en ruines et en cendres.

— Ah ! que ne donnerais-je pour une seule touffe de trèfle et quelques galettes ! murmura le cavalier. Alors, mon brave coursier, après un jour de route, nous pourrions atteindre enfin les monts verdoyants où nous retrouverions, autour des feux de camp, des hommes vaillants et des entretiens amicaux !

Les ruines de pierres étaient déjà proches. Sous un arc massif, se dressaient des portes largement ouvertes; leurs battants de fer forgé étaient ornés de grands clous bombés, pareils à des assiettes.

— Ces portes me sont familières. C'est ici qu'un jour sont passés le derviche Hadji Rahim, le paysan Kourban-Kyzyk et le garçon Tougan. Aujourd'hui Tougan a grandi; bien qu'il soit devenu un habile guerrier, le voici tel un voyageur sans abri, qui ne trouve ni pain, ni refuge dans la noble Boukhara, jadis si florissante et populeuse.

Les sabots du cheval retentirent, sonores, sous les voûtes sombres. Un renard fauve détala, bondit avec légèreté sur un tas de décombres et disparut.

Le coursier avançait avec précaution parmi les épaves de la ville morte et silencieuse. Voici la place principale... De magnifiques édifices entouraient jadis ce lieu, où se tenaient de bruyantes assemblées populaires. Aujourd'hui, son emplacement disparaissait sous des monceaux de détritus, parmi lesquels blanchissait un squelette d'animal. Dans le ciel turquoise, des milans bruns planaient lentement, étendant leurs ailes immobiles.

L'étalon s'arrêta près des gradins de la mosquée, puis, hennissant et remuant les oreilles, il recula. Là, devant lui, sur le support de pierre, largement ouvert, s'étalait l'immense livre du Coran; ses feuilles froissées par les pluies frémissaient au vent.

« C'est par ces marches de pierre que Gengis-khan, le sombre souverain mongol à la barbe rousse, était entré dans la mosquée, monté sur sa bête louvette. C'est ici qu'il avait ordonné aux vieillards de Boukhara de nourrir à satiété ses guerriers aux visages plats. Des feux avaient été allumés sur la place; des moutons entiers y avaient rôti... Maintenant encore, on pouvait découvrir sur les dalles les traces des brasiers... »

Tougan mit pied à terre, étendit son manteau et émietta un peu de pain sec. Il débrida son cheval, puis, tout en maintenant l'extrémité des rênes, il s'assit sur une marche.

Quelque chose bougea derrière un tas de pierres. Une femme épuisée émergea d'un monceau de gravats. Se couvrant des lambeaux de sa robe, elle s'approcha, tendant la main sans parvenir à détacher du pain ses yeux avides et ardents.

Tougan lui en offrit un morceau, qu'elle prit avec un geste lent et majestueux, comme elle eût fait d'un trésor. Elle s'écarta alors pour s'agenouiller et approcha le croûton de ses lèvres tuméfiées, mais aussitôt, abaissant brusquement sa main, elle répartit le pain sur la dalle en petits tas égaux. Elle lécha soigneusement les miettes restées sur sa paume et cria :

— Hé ! les renardeaux ! Hé ! les pansus ! A moi ! Ne craignez rien ! Il est des nôtres ! C'est un homme généreux !

D'un orifice noir qui s'ouvrait au milieu des dalles, sortirent d'abord une, puis trois menues têtes d'enfants ébouriffées. Rampant parmi les décombres, s'accrochant les uns aux autres, les petits s'approchèrent lentement de la femme. Ils étaient nus, hâlés par le soleil, maigres comme des squelettes; seuls leurs ventres étaient gonflés comme des outres. Deux autres gosses surgirent encore du même trou sombre. Ils n'essayaient même pas de se lever et se traînaient à quatre pattes. Enfin ils s'assirent, entourant de leurs bras leurs flancs énormes.

La femme frappa les mains de ceux qui voulaient trop hâtivement s'emparer de la piètre nourriture. Puis, à tour de rôle, elle leur introduisit à chacun quelques miettes dans la bouche. Alors, elle fit au jeune cavalier le récit suivant :

— Ces hommes terribles, couverts de pelisses de mouton... galopaient partout sur leurs petits chevaux et emportaient tout ce qu'ils apercevaient... Ils ont tué mon mari... qui voulait protéger sa famille... Ils ont enlevé tous mes enfants... Je ne sais si les pauvres sont encore en vie ? Des cavaliers m'ont emmenée au bout d'une corde; ils m'ont réduite en esclavage pour que je serve à tous leurs divertissements. Une nuit, j'ai réussi à me cacher et

j'ai pu regagner ces ruines... Je n'ai pas retrouvé ma maison, qui n'est plus qu'un amas de pierraille. Des lézards y courent le jour; des chacals hurlants s'en approchent furtivement la nuit... J'ai rencontré près de la ville ces enfants abandonnés par les Mongols. Nous avons cherché ensemble notre nourriture et déterré des racines d'oignons sauvages... A présent, ces petits sont devenus miens et nous mourrons ensemble, à moins que nous ne surmontions notre misère...

Le jeune homme remit à la femme son dernier croûton de pain et, tirant son cheval par la bride, il quitta la ville.

*
**

Tougan poursuivit sa route vers Samarkand, sans rencontrer aucune caravane. Par endroits, de rares paysans apparaissaient dans les champs. Une fois ou deux, des cavaliers mongols passèrent au trot; alors les laboureurs, abandonnant aussitôt leur travail, s'effondraient comme fauchés, et se dissimulaient dans les fossés. Lorsque le nuage de poussière avait disparu derrière les collines, les hommes effarés se relevaient de nouveau et se remettaient à bêcher la terre.

II

QUE RESTE-T-IL DE LA BRUYANTE CITÉ DE SAMARKAND

Quelques jours plus tard, Tougan s'arrêta sur une colline déserte, toute creusée de tombes. Devant lui s'étendait la vallée verdoyante du fleuve où s'amoncelaient les ruines de Samarkand, encore récemment glorieuse. Des maisons aux toits plats se collaient les unes aux autres, mais on ne remarquait aucun mouvement, dans l'ancienne capitale du Maverannahar où travaillaient autrefois, par dizaines de mille, d'habiles ouvriers.

Les remparts défoncés, délavés par les pluies, contournaient les quartiers centraux, où s'apercevait, en partie conservée, une haute mosquée construite par le dernier Khorezme-shah, Mouhammed, ainsi que deux tours rondes.

Un mendiant boiteux s'approcha de Tougan et sortit de ses haillons, une main maigre :

— Fais-moi l'aumône, glorieux bek-djiguite ! Qu'Allah te protège dans les combats ! Qu'il détourne la flèche ennemie de ton cœur vaillant !

— Où se trouve donc la ville ? Où est la splendide capitale des sultans et des shahs ? Où sont les fiers marchands, les bazars colorés ? Qu'est devenu le bruit joyeux des marteaux dans les ateliers ? demanda Tougan, se parlant à lui-même plus encore qu'au mendiant.

— Tout cela n'existe plus ! répondit l'homme. Les Mongols ont passé là ! Pensez-vous qu'ils épargnent

quoi que ce soit ? Tu me demandes ce qu'est devenue la ville ? Une partie de la population a été massacrée par les cavaliers impitoyables; une autre, chassée vers des steppes lointaines; le reste s'est enfui dans les montagnes rocheuses où bon nombre de malheureux ont déjà péri...

— Les fugitifs vont-ils errer encore longtemps ?

— Là-bas, derrière la ville, plus haut sur le fleuve, des hommes se regroupent peu à peu; ils construisent des huttes de branchages et d'argile. Pourtant, ils vivent dans une terreur constante : les ennemis peuvent revenir d'un jour à l'autre pour emmener qui leur plaira au bout de leurs cordes... Qu'Allah te protège pour ta générosité !

— Quelle est cette tour au milieu de la ville ?

— Éloigne ton cheval, le plus possible de ces lieux ! Ce sont les prisons ! Les khans mongols ont déjà installé des cachots dans la ville morte. Des bourreaux y veillent et, avec leurs barres de fer, brisent les crânes des condamnés. Je vais te raconter comment ils s'y prennent...

Mais Tougan, n'écoutant déjà plus, descendait la pente. Après s'être frayé un chemin à travers les ruines de la ville morte, il arriva à la forteresse, où s'élevaient deux vieilles tours, sombres et silencieuses. Quelques hommes taciturnes, parents des détenus, étaient assis à terre, le long des murs. Des sentinelles, lances en main, se tenaient près des portes. Des chevaux sellés sommeillaient, attachés à des pieux.

— Où vas-tu ? Éloigne-toi ! s'écria un gardien.

— J'ai affaire au surveillant de la prison, répondit Tougan.

— Tu te languis d'elle ?

— Peut-être, si mon frère y est encore enfermé.

— Nous détenons ici pas mal de brigands. Mais ils ne s'y éternisent guère : nous les conduisons sur la place devant ce fossé et nous leur fracassons le crâne de nos masses d'armes ferrées. Cherche un peu là-bas; tu y trouveras peut-être le corps de ton frère. Comment se nommait-il ?

— Il est derviche : il écrit des livres. On l'appelle Hadji Rahim Bagdadi.

— Un derviche chevelu qui a perdu l'esprit ? Il est toujours en vie ! Nous l'appelons le « divon[1] ». Il est là encore pour longtemps...

— « Pour toujours jusqu'à la mort ? »

— J'ai trop parlé avec toi... Attache ton cheval et entre dans la cour. Tu demanderas le chef. Sa maison est de ce côté. Une cruche est accrochée près de sa porte. N'oublie pas d'y déposer au moins six dirhems. Alors seulement il t'écoutera.

Tougan attacha son cheval et passa sous le porche. Le chef de la prison, en robe ouatée rouge et souliers verts, se tenait sur la terrasse de la maison. Un cuisinier, maigre et à moitié nu, faisait sonner la chaîne de fer qui liait ses pieds; il hachait dans une écuelle de bois des morceaux de mouton pour le kebab. L'extrémité de la barbe grisonnante du maître, ses ongles et ses paumes étaient teints de henné rouge. Frappant son cuisinier d'un roseau, il lui disait :

— Ajoute du poivre ! Ne cagnarde pas ! Bien ! Verses-y du suc de grenade !

Tougan aperçut près de la porte la cruche d'argile et y fit tomber dix dirhems de cuivre. Le Tatar fixa le visiteur d'un regard maussade.

— Je suis un guerrier musulman de l'armée de Souboudaï-Bagatour. Avec son autorisation, je suis à la recherche de mes parents. Voici ma païtsza !

Il sortit une plaquette de bois pendue à un cordon; une inscription et un oiseau gravés y figuraient. Le Mongol examina la païtsza et la rendit à Tougan.

— Quel vent te pousse vers la maison des réprouvés ?

— Je cherche l'un de mes parents, le derviche Hadji Rahim al Bagdadi. N'est-il pas parmi vos détenus ?

— Qu'Allah le maudisse et qu'Il nous préserve, moi et

1. Faible d'esprit, innocent.

toi, de tout doute, mais aussi de lier connaissance avec un tel misérable.

— Pourquoi l'a-t-on enfermé ? Je l'ai connu comme un homme juste.

— Un homme juste ! Il a été emprisonné sur la demande du très saint cheik-oul-islam et des très dignes imams, parce qu'il se montrait indifférent envers les livres saints, qu'il professait une impudente libre pensée et aussi parce qu'il ne mentionnait jamais dans sa conversation le nom d'Allah le Très-Haut. La perdition est devenue son but. Le feu sera sa demeure. C'est là que mène sa route.

Tougan réfléchit, puis déclara :

— Les griefs accumulés contre lui sont lourds; cependant tu me permettras peut-être, malgré tout, d'alléger son sort ?

— Inutile d'essayer, ce serait vain ! Nous lui avons conservé la vie uniquement parce que Mahmoud-Yalvatch, le grand vizir du khan Djagataï, souverain puissant de notre pays, était intervenu. Le derviche ne sera pas libéré avant d'avoir terminé un livre sur la vie et les campagnes de Gengis-khan, Conquérant du monde.

— Et lorsque Hadji Rahim aura achevé cette besogne, le libérera-t-on ?

— Que dis-tu là ? Même s'il se repent de ses péchés, il ne sera emmené d'ici que pour être conduit sur la place où, devant la foule, on lui coupera la langue et les mains. Voilà pourquoi depuis deux ans déjà le « divon » écrit son livre, et pourquoi il en fera durer la rédaction pendant au moins trente ans, afin de reculer le jour de sa mort.

— Hadji Rahim ayant été mon bienfaiteur — il m'apprit à lire et à écrire en arabe et me nourrit alors que je mourais de faim — je suis prêt à sacrifier pour des œuvres pieuses l'unique dinar que je possède, répliqua Tougan, faisant briller sa pièce d'or. Quant à toi, ô grand chef, montre-toi pitoyable envers celui qui est condamné à mort et autorise-moi à voir Hadji Rahim.

— Donne-moi ce dinar d'or et passe dans la cour suivante. Tu pourras y contempler ton divon à ton aise.

Tougan posa la monnaie sur la paume teintée de henné, puis il franchit le porche de pierre.

III

LA CAGE DE FER

Au fond d'une cour étroite, on pouvait apercevoir, dans le mur, une excavation carrée, close par une grille de fer. Une masse sombre s'y mouvait au milieu d'un amas de chiffons.

Tout près de la cage, une silhouette fine se pressait contre le mur. Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un châle noir, semblable à celui que portaient habituellement les femmes de la tribu errante des Luli.

Tougan s'approcha avec précaution. La femme tourna la tête. Ses traits familiers frappèrent le jeune homme : ce teint bronzé et doré, ces yeux bruns et scrutateurs lui rappelaient quelque chose, cependant l'insouciance de jadis semblait avoir déserté ce visage. Ayant jeté un regard inquisiteur sur le nouvel arrivant, la femme se détourna... Aucun doute n'était plus possible : c'était bien Bent-Zankidja !

Tougan avança encore, fasciné par ce qu'il venait de découvrir à l'intérieur de la cage. Le détenu, ramassé sur lui-même, pouvait à peine s'y asseoir. Une tignasse ébouriffée de cheveux noirs ondulés surgit de l'obscurité; deux prunelles ardentes brillèrent. Malgré la terrible altération du visage émacié, Tougan ne pouvait manquer de reconnaître Hadji Rahim. Le derviche s'approcha en rampant des barreaux de sa geôle et serra contre eux sa tête hirsute.

— Tu es venu à temps, ô mon frère cadet ! dit-il d'une voix rauque. Approche, Tougan, et écoute mes dernières volontés. Les misérables imams veulent me laisser pourrir ici, à moins que, pour terrifier la foule, ils ne me coupent les oreilles et me taillent en pièces... Mais pourront-ils jamais tuer une pensée libre ou étouffer ma haine brûlante ?... J'ai achevé d'écrire ce qu'ils m'ont commandé, mais, s'ils lisent ces notes, ils les brûleront sur un bûcher, ainsi que moi-même... Je ne glorifie pas, comme eux, ce Gengis-khan à la barbe rousse; je n'ai pas composé de chants de louange pour exalter les asservisseurs tatars du Khorezme, les assassins cruels des femmes et des enfants... J'ai hardiment écrit la vérité, telle que mes yeux l'ont vue... J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire et voici qu'est venu mon dernier jour : celui des adieux. Enterrez-moi sous un vieux platane, sur les rives du Salar... Mon maître, Abou-Ali Ibn-Sina, fut un très grand sage; poursuivi par les imams bornés et perfides, il mourut en prison, sur un tas de paille... Il connaissait tous les secrets de l'univers, sauf celui de se préserver de la mort !

Tougan répliqua doucement :

— Te souviens-tu de tes paroles, lorsqu'au désert nous étions liés par des cordes et que le glaive redoutable du Cavalier Noir Kara-Kontchar était levé sur nous ? N'est-ce pas toi qui me dis ce jour-là : « Ne te décourage pas, la nuit est longue et elle n'est pas encore achevée ! » Aujourd'hui je te rappelle tes propres leçons : « Ne te décourage pas, la nuit n'est même pas encore venue ! »

Hadji Rahim se releva rapidement, comme si les forces lui étaient rendues soudain. Tougan poursuivit, à mi-voix, essayant de convaincre le derviche :

— Écoute, ô frère aîné ! et fais ce que je te dirai. Je te donnerai trois boulettes noires que tu avaleras. Tu deviendras alors immobile comme la mort; tu ne sentiras plus la douleur et rêveras que tu t'envoles au-dessus des montagnes, vers une vallée aux torrents frais et aux fleurs embaumées... Là, paissent des chevaux blancs comme

neige, des oiseaux d'or chantent d'une voix merveilleuse... Dans ton rêve, tu rencontreras de nouveau la jeune fille que tu aimas à seize ans...

— Puis, lorsque je me réveillerai, je rongerai à nouveau ces barres de fer ? Je ne veux pas être la proie de tels mirages !

— Attends ! Écoute-moi ! Tandis que tu verras en songe la vallée de montagne, où règne l'oubli sans ombre, j'expliquerai à tes geôliers que tu es mort et qu'il faut livrer ton cadavre à la terre. Alors, les gardiens ouvriront ta cage et, à l'aide d'un crochet, traîneront ton corps jusqu'au fossé des suppliciés... Endure tes douleurs même si tu dois souffrir atrocement; ne crie pas et ne pleure pas sinon ils te briseraient la tête avec leurs barres de fer... Lorsque tu seras étendu parmi les victimes et qu'à minuit les chacals s'approcheront furtivement pour te ronger les jambes, je viendrai avec trois guerriers. Nous t'enroulerons dans un manteau et t'emporterons rapidement loin de la ville, dans un lieu désert... Là, la raison reviendra dans ton âme; je t'aiderai à enfourcher un cheval et tu partiras vers l'Ouest ou vers l'Est, où tu recommenceras une existence nouvelle.

— Oui, tu as dis la vérité : la nuit n'est pas encore finie ! Je suis prêt à m'envoler vers la vallée des chevaux blancs ! Donne-moi au plus vite ton poison guérisseur !

Hadji Rahim tendit une main brune et sèche comme une serre d'aigle. Tougan sortit d'un sachet de couleur trois boulettes noires et les remit à Hadji Rahim qui les avala sans hésiter. Il commença à bredouiller quelque chose, de plus en plus indistinctement et doucement, puis il vacilla et s'affaissa.

Un geôlier, lance en main, s'approcha.

— Mon maître t'ordonne de ne pas rester plus longtemps auprès du criminel.

— Le détenu n'a plus besoin de la bienveillance de ton chef sévère : il a cessé de vivre !

Le geôlier incrédule glissa sa lance entre les barreaux et piqua le derviche étendu.

— Il ne crie pas ? Il ne remue pas ? Pour sûr, il est réellement mort ! Nous allons jeter ce divon insensé dans le fossé. Si vous voulez l'enterrer, pressez-vous de le faire cette nuit même car, avant le matin, les chiens et les chacals auront rongé son cadavre, si bien que vous ne pourriez même pas rassembler ses os. Merci pour votre générosité ! Il nous faudra tous mourir un jour ou l'autre !

DERNIÈRE PAGE DU LIVRE

L'homme persévérant et patient verra le terme heureux de l'œuvre entreprise.

(Hadji Rahim).

Tougan et Bent-Zankidja marchaient côte à côte par les rues désertes et silencieuses de la ville en ruines. Tougan menait son cheval par la bride. Le bruit des sabots se répercutait contre les murs des bâtiments abandonnés, tandis que les deux jeunes gens se rappelaient avec émotion les jours où leur enfance s'écoulait dans la bruyante Gourgandj, en la maison du vieux Mirza-Youssouf, péri au moment de l'inondation.

— Au cours de toutes ces années passées à errer, j'ai souvent pensé à toi, ô Bent-Zankidja !

— La compagne de ton enfance est à nouveau devant toi... Moi aussi, il m'a été donné de voir la foudre et d'entendre les coups du tonnerre qui ont ébranlé notre contrée. Cependant, aux lieux où la tempête furieuse abat les chênes et les platanes puissants, il arrive qu'une inoffensive petite souris reste sauve; ainsi, j'ai passé à travers l'orage !

— Conte-moi ce qui t'est arrivé durant ces années terribles ?

— Écoute-moi donc. Lorsque les Mongols se furent

emparés de moi à Boukhara et que, devant leur féroce souverain, ils m'eurent obligée à chanter de tristes mélodies et à pleurer la destruction du Khorezme, leur chef me félicita et m'ordonna de demeurer enfermée avec les chanteuses chinoises qui l'accompagnaient dans ses expéditions. Avec elles, je connus presque tous les lieux parcourus par l'exterminateur. Or, il advint que Gengis-khan se plaignit de souffrir des yeux; il voyait, disait-il, surgir non pas une, mais deux lunes; au lieu d'un djeiran, trois bêtes lui apparaissaient à la fois dans la steppe. Aussi, croyait-il que de mauvais esprits le raillaient. Les chamans mongols prièrent et dansèrent devant leur maître, mais ils ne parvinrent pas à chasser les démons. Les guérisseurs, eux, avaient peur de toucher le kagan et de fixer son terrible regard. Un jour pourtant, un kaddah arabe, nommé Zin-Zaban, arriva au camp et entreprit courageusement de secourir le Conquérant du monde. Il lui apporta effectivement un rapide soulagement. Le féroce souverain se déclara satisfait et demanda au savant quelle récompense il souhaitait. Celui-ci ne voulut aucun trésor, mais désigna simplement de son doigt l'une des chanteuses; cette chanteuse, c'était moi ! Gengis-khan ordonna de me livrer à Zin-Zaban. Le vieillard m'enferma dans l'enderoun, réservé aux femmes. Là, je louai les boucles brunes des jeunes gens et les grains de beauté qui ornent leurs joues. Le docteur m'entendit et me frappa de sa ceinture brodée. J'entonnai alors la mélodie du guerrier qui avait oublié le sourire. Le médecin me corrigea à nouveau de sa courroie. Alors je m'enfuis et je trouvai asile dans la tente d'une femme de la tribu nomade des Luli, ces adorateurs du feu, que nous méprisons ici. Comme elles, je m'enveloppai d'une couverture noire. Et personne ne me trahit... Pour son grand malheur, le vieux kaddah Zin-Zaban alla se plaindre auprès du terrible Gengis-khan, le suppliant de me faire rechercher par ses guerriers. Le souverain mongol se courrouça tellement que tout le monde, se cachant le visage dans les mains, se jeta à terrre...

« Comment as-tu osé laisser échapper mon présent de tes mains ! cria le kagan en fureur. Comment se fait-il que tu n'aies pas réussi à soumettre ta femme ? Un homme à qui sa femme n'obéit pas, n'a pas le droit de vivre sur mes terres ! Emparez-vous de lui ! » Les bourreaux se saisirent alors du pauvre vieil homme pour trancher séance tenante sa tête pleine de science. Quel terrible dénouement ! Depuis ce temps, je vis au milieu des Luli. Lorsque j'eus appris qu'Hadji Rahim avait été enfermé dans une cage, je vins lui apporter du pain, des noix et du raisin... Je l'ai également aidé à écrire...

— Ainsi toi, qui était opprimée, tu as trouvé le moyen de le secourir ?

— Tous les trois jours, j'accours vers la prison pour lui offrir un peu de nourriture. En même temps que le pain, je remets à Hadji Rahim quelques feuilles de papier vierge; secrètement, il me confie les textes qu'il rédige. Après les avoir recopiés dans ma tente, je les lui rends et, trois jours plus tard, je reçois la suite du récit, contant l'invasion mongole dans le Khorezme... Donc, tandis que notre ami rédige son livre, j'accumule les feuillets d'un second exemplaire, recopié de ma main. Que soit bénie la mémoire de Mirza-Youssouf qui m'apprit à écrire !

— Tu accomplis là une grande œuvre, dit Tougan. Si les perfides imams brûlent les notes d'Hadji Rahim, nous en conserverons le double. Nos enfants et nos petits-enfants connaîtront ainsi les crimes de Gengis-khan...

Les deux jeunes gens arrivèrent jusqu'à la rive du fleuve rapide, où se dressaient les tentes enfumées des Luli.

Au pied d'un vieux platane, sur un tapis, Bent-Zankidja posa une pile de papiers. Une lune brillante luisait au-dessus des ruines de Samarkand et éclairait les feuillets où, en lignes régulières, se déroulait la confession du pèlerin opprimé.

Bent-Zankidja s'assit sur le tapis et, compulsant les documents, assura :

— Hadji Rahim s'est affaibli à l'extrême dans sa cage froide, mais il ne s'est jamais découragé. Il semble que ses propres pensées le consument... Les derniers jours, il écrivait déjà avec difficulté. Regarde comme ses lettres tremblent et sautent dans ces lignes ! Voici ce qu'il dit en conclusion. Écoute !

Bent-Zankidja se mit à lire l'écriture arabe :

« Mon calame usé est arrivé aux ultimes lignes du récit traitant de l'incursion des Mongols impitoyables dans la vallée florissante de notre patrie. Couvert des poussières de sa ferveur, l'auteur de ce livre aurait voulu exprimer encore bien des choses concernant les hommes lâches du Khorezme, qui n'osèrent pas prouver leur abnégation, en combattant le cruel destructeur des peuples pacifiques, le féroce Gengis-khan.

« Si tous les Khorezmiens avaient levé fermement et unanimement le glaive de la colère et que, sans se ménager, ils se fussent jetés avec fureur sur les ennemis de leur patrie, alors les Mongols arrogants et leur souverain à la barbe rousse ne seraient pas restés six mois en Khorezme. Ils se seraient retirés pour toujours dans leurs steppes lointaines.

« Les Mongols ont vaincu surtout à cause de la désunion, du caractère accommodant et de la timidité de leur adversaire, bien plus que par la force des cimeterres... Le hardi Djelal ed-Din a montré qu'avec un faible détachement de djiguites décidés, il était possible d'écraser les bandes adverses.

« Mais le calame glisse de mes doigts qui se figent. Les forces du derviche voyageur faiblissent et les jours s'envolent. L'instant du règlement approche. Je ne puis que griffonner encore ces vers du poète[1] :

Pareille à la pluie de printemps,
Pareille au vent d'automne,
Ma jeunesse s'est enfuie.

1. Hosrevani (x^e siècle).

Je m'attarde en cette vie,
Tandis que le chef de la caravane
A déjà chargé ses chameaux
Et hâte le départ...

« En guise d'adieu, je veux encore dire, à mon lecteur inconnu : peu m'importe que les imams hautains et les ulémas gonflés d'orgueil m'accusent de mécréance ! Leur aveuglement est aussi perfide qu'absurde ! Mon scepticisme n'est pas chose légère et vaine[1]. Il n'est de foi plus ferme et plus ardente que la mienne : je crois en la victoire du penseur enchaîné sur le bourreau aveugle, en celle du travailleur opprimé sur son féroce persécuteur, je crois au triomphe de la connaissance sur le mensonge ! Je sais que des temps meilleurs viendront, où la vérité, le respect de l'homme et la liberté conduiront notre patrie vers un bonheur et une lumière générales... Ce temps viendra, ce temps s'établira ! »

Bent-Zankidja appliqua contre ses lèvres son petit doigt fin, orné de trois bagues d'argent, réfléchit, fronça ses sourcils arqués, rassembla soigneusement les feuillets qu'elle entoura d'un morceau d'étoffe multicolore. Puis, levant sur Tougan ses yeux d'un noir lumineux, elle dit à mi-voix :

— A présent, je vais appeler trois hardis garçons de la tribu des Luli. Vous irez ensemble vers la fosse aux suppliciés. Vous délivrerez Hadji Rahim, car la longue nuit est loin d'être achevée. Ainsi nous le sauverons !

1. Abou-Ali Ibn-Sina (x[e] siècle).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Lecteur, Salam ! 9

LIVRE PREMIER

LE CALME RÈGNE AU GRAND KHOREZME

PREMIÈRE PARTIE

Sous le manteau du derviche.

I. — Le faucon d'or..... 15
II. — Dans la Yourte du nomade 21
III. — Le djiguite de la steppe 27
IV. — Hakim le juste..... 33
V. — La petite porte dérobée..... 38
VI. — Le chroniqueur du shah..... 42

DEUXIÈME PARTIE

Le shah du Khorezme est puissant et redoutable.

I. — Matin au palais 55
II. — Nouba en l'honneur du grand Iskender 62
III. — Le prince de la colère 68
IV. — L'ombre cousue 73

V. — Générosité 78
VI. — Complot de la reine Tourkan-Khatoun 84
VII. — La prisonnière du harem 92
VIII. — Un « messager du malheur » peut apporter la joie 97
IX. — Dans le jardin de l'héritier disgracié 106

TROISIÈME PARTIE

Combat sur les rives de l'Irghiz.

I. — Campagne dans la steppe des Kiptchaks 118
II. — Combat contre la peuplade inconnue ... 127

QUATRIÈME PARTIE

Ennemis aux frontières.

I. — L'armée mongole est prête à l'invasion 141
II. — Ambassade du souverain oriental 144
III. — Entretien nocturne du shah et de l'ambassadeur 149
IV. — Ce que l'ambassadeur conta sur Gengis-khan 152
V. — Le grand kagan écoute le rapport 163
VI. — Gengis-khan passe une nuit agitée 166
VII. — Dans la yourte de Koulan-Khatoun 171
VIII. — Le kagan compte sur ses doigts 176
IX. — La caravane perdue 180
X. — On n'étrangle pas un ambassadeur. On ne tue pas un médiateur 186
XI. — Gengis-khan se met en colère 189
XII. — Comment on doit écrire une lettre 196

CINQUIÈME PARTIE

Invasion du peuple inconnu.

I. — Celui qui ne se défend pas est condamné à périr 205
II. — Kourban-Kyzyk devient djiguite 212
III. — La guerre est commencée 220
IV. — Le glaive est la meilleure protection du guerrier 225
V. — Timour-Melik l'indomptable 231
VI. — Les Mongols traversent les sables 235
VII. — Boukhara assiégée 238
VIII. — Boukhara se rend sans combat 244
IX. — Qu'il est doux de vivre dans les steppes du keroulen 250

SECOND LIVRE

SOUS LE FOUET MONGOL

SIXIÈME PARTIE

Ouragan sur le Khorezme.

I. — Malheur à ceux qui déposent leurs armes 263
II. — Les anciens de Samarkand livrent leur ville 269
III. — Nulle part le khorezme-shah ne trouve de refuge 274
IV. — Une île de la Mer d'Abeskoun 280
V. — Kourban-Kyzyk rentre chez lui 287
VI. — Kourban cherche sa famille 292
VII. — Fuite de la reine Tourkan-Khatoun 297

SEPTIÈME PARTIE

Les derniers jours du grand Khorezme.

I. — Djelal ed-Din provoque Gengis-khan au combat 303
II. — Bataille du Sind 309
III. — Hadji Rahim devient scribe 313
IV. — Le Cavalier noir 318
V. — Récit de Hadji Rahim..... 324
VI. — Trois des fils de Gengis-khan convoitent Gourgandj..... 337
VII. — Kara-Kontchar cherche la fin du conte 342
VIII. — Pour prendre Gourgandj, il faut d'abord la détruire 350
IX. — Kara-Kontchar dans la Tour de l'Éternel Oubli 353
X. — Hadji Rahim chez le jeune Batou-khan 362

HUITIÈME PARTIE

Bataille de la Kalka.

I. — Les ordres de Gengis-khan..... 369
II. — Rapport au Très-Puissant..... 372
III. — A la recherche du dernier Océan..... 376
IV. — Au pays des Alains et des Kiptchaks 379
V. — Le camp tatar sur la Kalka..... 384
VI. — Ploskinia le Brodnik, prisonnier des Tatars 389
VII. — Alerte à Kiev..... 396
VIII. — Le plan de Souboudaï-Bagatour..... 411
IX. — Mongols sur les rives du Dniepr 414
X. — Russes et Kiptchaks avancent dans la steppe 418
XI. — Le piège tatar 424
XII. — Souboudaï-Bagatour se dispose au combat..... 426

XIII. — La bataille commence..... 432
XIV. — Ce fut une mêlée furieuse et cruelle..... 438
XV. — Festin sur un charnier 446

NEUVIÈME PARTIE

La fin de Gengis-khan

I. — Gengis-khan fait tourner bride aux chevaux..... 453
II. — Gengis-khan correspond avec le sage ermite 460
III. — Rends-moi immortel 465
IV. — Retour à la horde originaire 475
V. — Gengis-khan décide de mourir en campagne..... 478

ÉPILOGUE

I. — Les Mongols ont passé là 493
II. — Que reste-t-il de la bruyante cité de Samarkand ?..... 500
III. — La cage de fer..... 505
IV. — Dernière page du livre..... 509

Cet ouvrage a été composé par EUROCOMposition S.A. Paris
et imprimé par la S.E.P.C. à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Orban

Achevé d'imprimer le 15 mars 1982

Dépôt légal : mars 1982.
N° d'Édition : 232. N° d'Impression : 463.
Imprimé en France

En ce début du XIII[e] siècle, Philippe Auguste règne sur la France, Jean sans Terre sur l'Angleterre, et les croisés pénètrent pour la première fois dans Constantinople. Mouhammed de Kharezm conquiert l'Afghanistan pendant qu'à sa porte les tribus mongoles s'organisent autour de leur tout nouveau kagan. Ce dernier soumet Pékin en 1215 puis ses ambitions le portent vers la vaste Russie. Bientôt son nom seul suffira à provoquer la terreur : Gengis Khan !

Dans un décor de mosquées, de foules orientales, de chevauchées ardentes, Vassili Yan fait revivre l'ouragan qui se déchaîne contre la Russie du Moyen Âge, Russie sainte des coupoles et des cathédrales, des vieilles légendes et des preux. A travers mille aventures, il a su recréer un monde extraordinaire où derrière l'ombre terrible du conquérant, des personnages de toutes races, de toutes classes vivent, aiment, luttent et espèrent : le shah Mouhammed, monarque vaniteux et lâche dont la magnificence n'égale que la cruauté; la belle et capricieuse Koulan-Khatoun, dernière femme du kagan; Hadjï-Rahim, le derviche qui parcourt "le plateau uni de la terre à la recherche d'hommes brûlés par le feu d'aspirations impétueuses"...

L'auteur : né en 1885, Vassili Yan est une des figures les plus curieuses des lettres soviétiques. Après avoir terminé ses études à la faculté de Saint-Pétersbourg, Yan passa plus de vingt ans à parcourir, sac au dos, la Russie et l'Asie Centrale, depuis l'Arctique jusqu'aux confins de l'Inde et de l'Afghanistan.

Photo Snark International

2-82 K 20 202 79,00 F TTC